This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

MÉMOIRES

DE MADAME LA DUCHESSE

D'ABRANTÈS.

PARIS. — IMPRIMERIE DE COSSON,
rue S.-Germain-des-Prés, n° 9.

MÉMOIRES

DE MADAME LA DUCHESSE

D'ABRANTÈS,

OU

SOUVENIRS HISTORIQUES SUR NAPOLÉON,
LA RÉVOLUTION, LE DIRECTOIRE, LE CONSULAT, L'EMPIRE
ET LA RESTAURATION.

SECONDE ÉDITION.

TOME TROISIÈME.

NEW YORK PUBLIC LIBRARY
ASTOR LIBRARY NEW-YORK.

PARIS,

L. MAME, ÉDITEUR, RUE GUÉNÉGAUD, 23

—

1835.

ОБЩЕСТВА
ИЗБИТЕ
НЕАЛЬЯ

MÉMOIRES

DE MADAME LA DUCHESSE

D'ABRANTÈS.

CHAPITRE PREMIER.

Les tribuns et les longs discours. — La cour du premier consul et le forum romain. — M. Andrieux. — Lucien et souvenir du 18 fructidor. — L'auteur du 18 brumaire. — Tristesse de Lucien et visite remarquable. — Épanchemens en petit comité et regrets d'un vrai républicain. — Madame Bonaparte et ses beaux-frères. — Embarras du premier consul. — Lucien annonçant son départ. — *Le chemin du trône.* — Les enfans de Lucien. — Dessous de cartes de famille. — M. Micault de Courbeton. — Le petit mendiant. — Trait de bonté de Lucien. — La famille Fléchelle et injustice réparée.

A l'époque de mon mariage, la cour consulaire était assez singulièrement organisée. Son arrangement se ressentait un peu de la grande préoccupation du premier consul. Il voulait qu'il y eût de la représentation, et cependant il craignait de mériter le reproche que lui adressaient déjà plusieurs tribuns, qui, prenant le Palais-Royal, où *l'égalité* n'était certes guère, pour le forum romain, se complaisaient dans de longs discours où César, Brutus, Périclès, Solon,

Aristide, Lycurgue trouvaient tous une place, et dans lesquels il n'était pas plus question de la république française que si la pauvre malheureuse eût été par-delà Tobolsk. Un seul morceau, qui méritait vraiment la reconnaissance patriotique, fut celui que prononça Andrieux dans les derniers jours de vendémiaire. Il y parlait au moins de la France, en appelant l'attention sur elle. Mais, excepté quelques louanges excessives données à plusieurs de nos généraux, ce n'était pas encore ce qu'il aurait fallu à une époque où, presque rappelée des portes du tombeau par l'éminent ascendant d'un homme surnaturel, il fallait néanmoins que ses enfans s'unissent entre eux pour veiller à ce que cet ascendant ne dominât pas trop fortement celui de ses propres destinées. Je ne sais pourquoi j'ai dans moi-même un sentiment plus fort qu'un instinct, me disant que Bonaparte, trouvant une résistance raisonnable, un continuel avertissement adressé par l'un des corps de l'état institués par lui-même, aurait tenu en main cette fougue à laquelle il se laissa emporter, parce que nul frein ne lui fut présenté.

Un homme cependant était toujours *là* représentant la république, ou plutôt cette volonté de république que nous avons eue en effet depuis le 9 thermidor jusqu'en 1797, c'est-à-dire jusqu'au 18 fructidor. Le 18 fructidor ne tua pas seulment Clichy, il donna un coup de massue au parti républicain de la Convention, réparti dans les deux conseils; et pour preuve de mon opinion, il n'y a qu'à lire la condamnation de Carnot et la persécution de Thibaudeau. Le directoire, qui voulait alors jouer aussi à la royauté, avait bien ce qu'il fallait de talent pour opprimer; on en a toujours assez pour être tyran, quand cela n'est pas long. Le directoire avait donc éloigné du pouvoir tous ceux qui dans les conseils auraient eu la force de le défendre plus tard. Mais ceci est une question rétrograde, qui d'ailleurs serait trop longue à reproduire; je vais seulement parler

d'un homme qui vint sur la scène politique précisément à ce même moment du 18 fructidor; il était alors plein du feu sacré d'un véritable amour de la liberté; il avait la tête remplie d'idées de république : idées peut-être impossibles à réaliser, utopie qui probablement n'existera jamais que dans l'imagination de ceux qui la tirent au moins d'une âme pure et vrai foyer de nobles sentimens; mais enfin ce souvenir-là, n'étant entouré d'aucune page sanglante dans l'histoire de sa vie, est toujours honorable à rappeler. Je veux parler de Lucien Bonaparte. Il s'appelait, il est vrai, Brutus à Marathon; tout cela faisait rire alors, et moi-même je plaisantais de cet accord entre le grec et le romain : mais un lien réunissait, coordonnait tout cela; ce lien était une volonté d'établir et de maintenir la république en France, non cette république dont le souvenir fait frémir les cœurs les plus endurcis, ces temps qui furent une déviation de la révolution et non pas une de ses conséquences, mais une république telle enfin que peut l'avoir un grand peuple. Hélas! ne sommes-nous pas nous-mêmes un empêchement à son établissement?

Lucien, aussitôt après le 18 brumaire, fut nommé au ministère de l'intérieur[1]. Il est malheureux qu'un préjugé, car ce n'a certes pas été autre chose, ait empêché de le nommer second ou troisième consul. La nation, en voyant deux frères en même temps au pouvoir, aurait d'abord pensé que ce pouvoir ne s'exécuterait que d'après la volonté d'un seul, tandis que ses intérêts au contraire auraient été bien autrement défendus que par un homme honnête sans doute (le consul Lebrun), mais disposé d'avance à dire *oui* à tout

M. de Laplace l'y précéda, mais seulement pendant quelques jours. Il était impossible que sa science et celle de l'administration allassent ensemble. Lorsqu'il fut nommé, un homme de notre société, qui dessinait fort bien, fit en deux coups de crayon un charmant petit dessin qui n'était autre chose que l'astrologue se laissant tomber dans un puits. M. de Laplace était prodigieusement ressemblant.

ce que dirait son second et encore bien plus son premier collègue.

En faisant le dix-huit brumaire, auquel il a travaillé avec une activité influente dont jamais son frère n'aurait dû perdre le souvenir, Lucien croyait, sans que cela pût être mis en doute, que son frère donnerait à la France un gouvernement qui la rendrait heureuse au dedans, grande et redoutée au dehors. Quant à la guerre, on partait alors comme pour une partie de plaisir; de ce côté on était bien sûr non-seulement de la gloire, mais du bonheur des Français. Mais dans l'intérieur il en allait tout autrement : le malheur était au comble; n'étant pas troisième consul, Lucien pouvait beaucoup au ministère de l'intérieur : le choix des préfets, des maires; de nouvelles lois municipales à donner aux communes; un mode d'élection à réformer en entier; des manufactures à protéger, car de toutes parts il s'en élevait alors; de nouvelles découvertes à accueillir; de la misère à consoler par du travail, seule et honorable aumône qu'il faut donner au peuple : voilà tout ce qu'il voyait à faire, et ce qu'il entreprenait avec courage et bonheur. Mais bientôt il nous parut triste et malheureux; les obstacles naissaient en foule autour de lui. Un jour il en parla à mon frère qui avait dîné au ministère. Mon beau-frère avait encore plus sa confiance qu'Albert; mais, par cette raison même, il nous parlait moins des chagrins de Lucien. Ma mère, qui l'aimait avec tendresse, s'en aperçut presque avant qu'il en eût parlé. J'ai peu connu de personnes dont le coup d'œil ami fût aussi prompt à sonder une plaie dans le cœur d'une personne qui lui était chère. Lucien était malheureux, et l'était doublement parce qu'il l'était par son frère. Mais c'est ici que je dois rendre à chacun la justice qui lui appartient : je déclare donc que Bonaparte fut à cette même époque indignement trompé sur le compte de son frère; on lui persuada l'existence de beaucoup de faits entièrement faux. Je puis dire aujourd'hui

qu'on alla jusqu'à chercher à donner au premier consul des inquiétudes sur sa sûreté. Je dois aussi à la vérité de dire que jamais ces inquiétudes ne l'ont eu en leur pouvoir ; mais enfin la bouche qui accusait un frère était une bouche bien chère aussi. Lorsque Bonaparte, tourmenté et nécessairement malheureux des agitations qu'on jetait ainsi dans son âme, croyait que de fâcheuses erreurs amenaient ces annonces d'orage, il disait néanmoins, comme Antiochus :

. . . . Une main qui nous fut bien chère !
Madame, est-ce la vôtre, ou celle de mon frère ?

Le premier consul a souvent cherché à me faire expliquer sur le compte de Lucien, surtout à l'époque de mon mariage. Il me parlait de lui pendant le dîner en poste que l'on faisait alors à la Malmaison ; il était évident qu'il cherchait avec une sorte d'avidité tout ce qui pouvait lui être rayon consolateur dans cette nuit ténébreuse dont on cherchait à remplir l'espace que le sort venait d'établir entre les deux frères ; espace que Lucien a toujours respecté tout en ne le reconnaissant pas, et que le premier consul aurait dû combler. Mais la haine qui s'était allumée entre madame Bonaparte et ses beaux-frères était un obstacle non-seulement à tout bonheur domestique dans cette nombreuse famille ; elle devait encore être plus tard une source des plus grands malheurs pour elle.

J'allais voir ma mère non-seulement tous les jours, mais j'y dînais même souvent, et je n'y manquais surtout point lorsque mon mari avait un dîner ministériel. J'ordonnais chez moi que l'on servît à quatre heures, ce qui charmait mes vieux parens, et puis je venais reprendre joyeusement ma place à la table de famille et m'établir à celle de loto dauphin pour le reste de la soirée. Depuis que je savais ma mère triste et abattue de mon absence, ce qu'elle me cachait, mais que je n'ignorais pas, je ne sais ce que j'aurais fait pour ajouter un peu de joie, un peu de bonheur à ses moindres ca-

nant qu'il allait emmener ses enfans, lui conseillait de les laisser à madame Joseph, si bonne et si excellente femme; mais au premier mot que ma mère lui en dit, Lucien sauta de sa chaise. « Non, non, s'écria-t-il, je ne veux pas laisser mes enfans ici! Ne me parlez pas de me séparer d'eux!... On peut m'accuser de légèreté, de facilité de mœurs: mais du moins ma mère, mes frères, mes enfans, mes amis n'auront-ils jamais de reproches à faire à mon cœur. »

Il était fort ému; ma mère l'embrassa et lui dit :

« Eh bien! vous avez raison, emmenez ces pauvres petites. Elles n'ont plus de mère, et il n'est maintenant qu'un bon père pour la remplacer. »

On envoya un courier après la voiture qui cheminait devers Amiens; elle tourna bride et rejoignit Lucien à Bordeaux. Je ne sais pas pourquoi ce mystère. Peut-être voulait-on cacher à l'Autriche, avec laquelle on était en négociation, l'envoi d'un frère du premier consul comme ambassadeur en Espagne. Mais cela ne pouvait être secret que pendant sept à huit jours au plus. Au reste, sept à huit jours sont beaucoup dans des relations diplomatiques, et ce que je puis dire là-dessus, c'est le fait tel qu'il est, et je réponds de son exactitude. Lucien arriva à Madrid, où il remplaça deux hommes que son habileté allait faire paraître bien médiocres dans les circonstances qui avaient précédé. C'étaient Berthier et Alquier. Je ne parlerai que plus tard des événemens relatifs à cette ambassade.

Quelque temps avant le départ de Lucien, il arriva un fait dont on parla beaucoup, quoiqu'il n'en eût rien dit, et qui donna beaucoup d'humeur à ses ennemis. On a voulu le dénaturer à cette époque ; mais le voici dans toute sa vérité. L'âge des enfans est surtout exact, ce qui est important pour le bon ou le mauvais côté de la chose.

Nous avions pour ami, ou plutôt pour connaissance fort intime, M. Micault de Courbeton, dont le nom est devenu

célèbre par un malheureux procès de ses héritiers avec M. de Vérac [1]; il nous dit un jour qu'il venait d'apprendre, par le hasard d'une presque conformité de nom, une aventure qui plaçait Lucien Bonaparte dans un bien plus beau jour qu'il ne s'y plaçait lui-même. — « M. Micault de La Vieuville a été mêlé là-dedans, nous dit-il, en riant avec une expression de malice assez singulière, et cela a valu un nouvel appel à ma bourse. » Et, pour le dire en passant, il n'aimait pas qu'ils fussent trop fréquens, les appels à sa bourse, quoique cependant il fût bien loin d'être ce que beaucoup de gens le croient même encore aujourd'hui.

Un jeune garçon de onze ans, vêtu proprement, se tenait dans la rue des Petits-Champs, près de la place Vendôme; là il s'adressait aux personnes dont la physionomie lui paraissait plus humaine que les autres, et leur demandait l'aumône. Il vint à passer un jeune homme vêtu d'une grande redingote bleue, ayant un pantalon de tricot en soie grise, un chapeau rond et des lunettes d'or. Ce monsieur regarda l'enfant par hasard; son regard était bon, et son sourire enhardit le pauvre petit malheureux; il avança sa main. Le monsieur fronça le sourcil; cependant il mit la main à sa poche, et lui donna une pièce de douze sous. — « Pourquoi mendiez-vous, mon enfant? » lui dit le monsieur d'une voix sévère. Le pauvre enfant se mit à pleurer, en indiquant de la main une femme et deux petites filles, dont l'une avait dix ans et l'autre neuf. Toutes trois étaient assises sur le banc de pierre de la maison qui alors était dans un petit renfoncement, là où se trouve aujourd'hui le passage du Marché des Jacobins.

« C'est ma mère, dit le petit pauvre en sanglottant, c'est ma mère et mes sœurs. Mon papa est bien malade;

[1] Histoire fort remarquable. J'en connais des particularités bien singulières.

j'ai un petit frère plus jeune que mes sœurs. Moi je ne puis pas travailler ; il faut manger et donner de la tisane à mon papa : pour cela, comment faire si je ne mendie pas ? »

Le monsieur fut saisi au cœur à la relation de ce malheur si profond, de cette misère si terrible. Il s'approcha de la femme, lui fit quelques questions, et, après avoir pris son adresse, lui laissa un louis et s'en fut.

Rentré au ministère de l'intérieur, Lucien, que l'on a sans doute reconnu au portrait que j'en ai fait tout à l'heure, Lucien fit venir une personne de confiance, et la chargea de prendre des informations sur la famille Fléchelle. Ces informations furent non-seulement satisfaisantes, mais de nature à faire rougir un gouvernement, si le gouvernement directorial avait pu rougir, pour le mal qu'il a fait. Ce Fléchelle était employé dans l'octroi, et jusque-là n'avait eu qu'une excellente conduite. On le renvoya par suite d'une de ces intrigues communes sous un gouvernement vénal. Le malheureux Fléchelle fut congédié sans pension, sans indemnité, et, comme on craignait qu'il ne se plaignît, on le noircit auprès du ministre d'alors, qui refusa même de le voir. Cet homme avait quatre enfans, pas de pain ! La plus affreuse misère vint habiter avec des êtres qui, jusque-là, avaient eu une honnête aisance. Fléchelle, accablé de chagrin, voulut se détruire ; une tentative de suicide, que sa femme fit manquer, lui donna tellement de remords qu'il tomba malade, et ce fut alors que Lucien rencontra son pauvre petit garçon, qui, conduit et surveillé par sa mère, allait le soir solliciter la bienveillante charité des paisans. Lucien fut lui-même malheureux de cette rencontre. « Qu'il y a de malheureux qu'on ne connaît pas dans ce Paris ! disait-il quelquefois. Et ne pas pouvoir soulager toute cette misère ! » Le lendemain du jour où il eut les informations nécessaires pour Fléchelle, il envoya la joie et le bonheur dans son grenier. Un homme

de confiance porta cent francs à la pauvre famille, des provisions abondantes en sucre, café, chandelles, huile, etc., et il se faisait suivre par une voiture de bois et un sac de charbon. Je donne ces détails parce qu'ils me paraissent revêtir d'un intérêt encore plus profond ce qui vient d'être raconté. Mais ce qui fit luire un jour plus radieux dans cette chambre, où, depuis un an, n'habitait plus que le désespoir, ce fut le brevet d'une place de deux mille francs aux barrières, que le ministre de l'intérieur rendait comme indemnité et justice à Fléchelle. Le pauvre père fut tellement saisi au cœur par la joie de cette nouvelle, que son corps, trop affaibli par une longue maladie, ne put supporter une émotion si vive; il mourut, et laissa sa famille exposée de nouveau à toutes les horreurs de la misère. Lucien, tourmenté à cette époque par les tracasseries qu'on lui suscitait de toutes parts au moment de son départ pour l'Espagne, ne put venir, je crois, à leur aide dans ce même instant. Ce que je puis dire, pour la fin de cette histoire, c'est que l'excellente madame Anson rencontra cette famille désolée; elle fut pour elle un autre ange consolateur et secourable. Ensuite une autre personne fut assez heureuse pour que sa fortune la mît à même d'ajouter un peu de bien à celui qui avait été fait. Mais je ne sais ce qu'est devenue maintenant cette famille.

On voulut dans le temps raconter son histoire à la Malmaison dans un sens qui était fort différent; je pris la liberté de relever les faits et de les rétablir dans leur vérité. « Les jeunes filles n'ont pas seize et dix-sept ans, dis-je à madame Bonaparte, car je les ai vues. »

» — On m'a trompée alors, me répondit-elle; mais vous m'avez bien touchée en me racontant les malheurs de cette pauvre famille. Donnez-moi l'adresse de cette madame Fléchelle; je veux y envoyer dès demain : je veux aussi avoir ma part de la bonne œuvre. » Je sus en effet qu'elle y avait envoyé, je crois, une somme de quarante francs.

Madame Bonaparte avait souvent de la bonté : mais plus souvent encore elle était facile, banale même ; enfin, il en résultait quelquefois de bonnes choses pour l'humanité. Après tout, cette généralité de protections et de recommandations la plaçait trop souvent dans une attitude ridicule, même aux yeux de ses obligés.

CHAPITRE II.

La cour consulaire. — L'appartement de madame Bonaparte. — Fonctions de M. Benezech et les républicains. — Les aides-de-camps chambellans. — Les grands dîners des Tuileries. — Amélioration des mœurs. — Les femmes de l'émigration. — Installation aux Tuileries. — Les deux cortéges. — Le bouillon du général Lannes. — Les quintidis et les parades. — Causeries du premier consul avec ses soldats. — Mon châle de cachemire et la montre de mon beau-père. — Le ministre de Suède et le mouchoir de batiste. — Bonaparte, un tambour et le sabre d'honneur. — Le baron d'Ernswarth. — Les chevaux du roi d'Espagne. — Le corps diplomatique en 1800. — M. de Lucchesini et la harangue italienne.

La cour consulaire, dont j'ai déjà commencé l'esquisse, était, au moment de mon mariage, au plus haut point *de perfectionnement*. Plus tard, ce fut une autre chose que le protocole d'étiquette introduit aux Tuileries. Celui-ci avait un côté étrange de cérémonie, tandis que l'autre avait l'intention d'être populaire, mais ne pouvait y parvenir.

Madame Bonaparte occupait toute la partie du rez-de-chaussée, qui depuis fut également son séjour comme impératrice, et plus tard celui de Marie-Louise. A côté de son cabinet de toilette, était le petit appartement de mademoiselle de Beauharnais, composé de sa chambre à coucher et d'un cabinet de travail, tout au plus assez grand pour faire supporter l'odeur de la peinture à l'huile, lorsque ce même hiver elle voulut faire le portrait de son frère [1]. Les appartemens de madame Bonaparte étaient

[1] Ce même hiver de 1800, où mademoiselle de Beauharnais fit le por-

meublés avec goût, mais sans aucun luxe; le grand salon de réception était tendu en quinze-seize jaune. Les meubles meublans étaient en gourgouran, les franges étaient en soie, et les bois en acajou. Il n'y avait d'or nulle part; les autres pièces n'avaient pas plus de richesses dans leur décoration; tout était frais et élégant, mais voilà tout. Au reste, les appartemens de madame Bonaparte n'étaient destinés que pour les réunions particulières et les visites qu'elle recevait le matin; les grandes réceptions avaient lieu en haut. Il n'y avait encore ni chambellan ni préfet du palais; un conseiller d'état, ancien ministre de l'intérieur, M. de Benezech, était chargé de l'administration intérieure du palais. Cela parut d'abord un peu difficile à admettre parmi ce qui restait de vrais et de bons républicains. Le service de M. de Benezech embrassait tout ce qui depuis fit partie des attributions du grand-maréchal et du grand-maître des cérémonies. Les maîtres-d'hôtel et les huissiers faisaient le service subalterne, et les aides-de-camp tenaient lieu de chambellans.

Une coutume instituée par le premier consul, et qui me parut des plus bizarres, était celle de donner des dîners de deux cents personnes, tous les dix jours. Ces dîners avaient lieu dans la galerie de Diane. Les invités étaient de toutes les classes, de tous les rangs. Le corps diplomatique, qui commençait à être assez nombreux à l'époque de mon mariage, était de ces réunions. Les femmes des fonctionnaires civils, des généraux, des colonels, formaient la société, car on n'osait pas encore dire la cour, de madame Bonaparte. Le général était fort sévère dans les choix qu'il faisait, non pas pour ces cohues du quintidi, mais pour les invitations particulières et fréquentes pour la Malmaison,

trait de son frère, le feu prit aux Tuileries et brûla ce portrait qui était fort ressemblant. On répandit le bruit que le feu avait été mis par des malveillans, cela n'était pas vrai. Le feu prit par des conduits de chaleur mal entretenus.

et plus tard pour Saint-Cloud. Un fait qui est positif, et que des esprits passionnés ou prévenus par la mauvaise foi pourraient seuls contester, c'est que le premier consul voulait perpétuer autant qu'il se pourrait l'amélioration des mœurs que la révolution avait amenée. Je sais qu'en lisant ce que je viens d'écrire, il est deux sortes de personnes qui se récrieront ou bien sourieront de pitié : libre à elles. Je ne veux contraindre en rien à venir à mon opinion. « *Je donne mon avis, non comme bon,* disait Montaigne, *mais comme mien.* » Oui, il est positif que la révolution a retrempé le moral des hommes et des femmes de la génération existante : le malheur est un maître sévère, et ses leçons ne furent pas épargnées. Pour les consolider, nous eûmes l'absence de l'exemple d'une cour corrompue ainsi que l'était celle de Louis XV et une grande partie de celle de Louis XVI. Peut-être, si la révolution n'avait pas eu son cours, que ce changement dans la société de la haute classe se serait opéré par la force de ce même exemple dont je parlais à l'instant. Louis XV avait empoisonné Paris et les provinces d'un souffle de corruption, qui avait donné une peste épidémique à tout son royaume. Il avait fallu toute la vertu du malheureux Louis XVI pour comprimer dans des êtres dépravés et riant de toute espèce de morale, l'expression bruyante et orgueilleuse d'une manière de voir qui ne leur paraissait que celle du bon air et de la bonne compagnie. Le vice et le désordre n'étaient sans doute plus affichés par ceux-là même qui, en leur qualité de premiers dans l'état, auraient dû ne l'être que pour marcher dans le droit chemin : mais la légèreté relativement aux femmes, une sorte d'impudeur dans ce qui avait rapport à leur réputation, à leur sort, tout cela n'était encore que trop en usage au moment de la révolution. La moralité de M. de Lauzun, de M. de Dillon, de M. de Durfort et d'une foule d'autres, était établie sur des bases bien commodes et bien larges. Ils s'y reposaient d'autant mieux, que leur réputation

d'hommes agréables n'en était que plus assurée; mais tout cela n'existait plus; les malheurs de la révolution avaient jeté du sérieux sur la vie même des personnes qui par leur âge et leur fortune étaient appelées à une manière d'existence folle et bruyante. On me citera peut-être quelques noms célèbres qui prouvent le contraire; mais cela n'infirme en aucune manière mon assertion. Les exceptions prouvent, dit-on, les règles, et dans ce cas plus que dans tout autre.

Ce qui est positif, c'est qu'en 1800, à l'époque où la cour des Tuileries s'est formée, la société avait une apparence de moralité, de vertus exercées dans l'intérieur des familles, qu'elle n'avait jamais eue dans aucun temps en France. La partie de la haute classe qui elle-même avait ses traditions pour agir autrement, frappée par le malheur depuis huit années d'exil, de proscription et de revers; la noblesse, ou ce qu'on est convenu enfin d'appeler *le faubourg Saint-Germain*, était contraint, par la force de ce vent qui soufflait alors dans les voiles de notre navire, de faire comme le reste de la société. On pourra faire encore ici l'observation que, parmi quelques uns des noms remarquables de l'ancienne noblesse, il y en avait quatre ou cinq qui me donnaient un démenti. Je dirai encore ici ce que j'ai dit plus haut pour la société en général : c'est une exception. Non pas que d'exception en exception je finisse par me retrouver au milieu du salon de madame Dubarry; je déraisonnerais, au lieu d'arriver à présenter un tableau fidèle de ce qne je prétends prouver : mais il est de fait que madame de C....t, madame de M.....y, madame de C.....s, madame du C.....l, et quelques autres, ont surtout fondé leur renommée dans l'émigration lors des folies de Bruxelles, de Coblentz, et même de Worms et plus tard de l'Angleterre. Mais je demanderai si toutes les jeunes femmes qui n'eurent ici qu'une prison pour demeure, et les supplices de leurs parens, la perte de leurs biens pour instruc-

tion, n'en ont pas tiré des avis salutaires? Plus tard, la cour impériale vint, comme tout ce qui tient à cet ordre de choses, répandre sa maligne influence; encore cela ne fut-il que bien peu susceptible de reproche, car l'empereur exerçait un pouvoir magique sur chaque femme admise à sa cour. Mais ce n'est pas ici le moment de parler de cette époque : il faut rester à celle du consulat, l'une des plus remarquablement intéressantes de la vie de Napoléon.

Lorsque les différens pouvoirs eurent adopté la nouvelle constitution proposée après le 18 brumaire et qui, je crois, fut la quatrième qu'ils étaient appelés à sanctionner, le gouvernement quitta le petit Luxembourg pour venir aux Tuileries; il est à remarquer que le premier consul, qui d'abord avait logé le troisième consul au pavillon de Flore, en reprit bientôt seul possession; et M. Lebrun alla, comme Cambacérès [1], occuper une maison particulière. Du reste, la trinité consulaire ne se séparait pas lorsqu'il y avait réception d'ambassadeurs ou des corps de l'état. Le 30 pluviose an VIII (19 février 1800), le premier consul prit possession du palais des rois, qui, au fait, depuis le commencement de la révolution, avait toujours été occupé par la représentation nationale. Aujourd'hui la constitution du 18 brumaire élevait le pouvoir consulaire au dessus de tous les autres pouvoirs nationaux; il représentait à lui seul le peuple français : il fallait donc un logement convenable à une autorité. Celui qui aurait vu passer le cortége se rendant, le 30 pluviose an VIII, du Luxembourg aux

[1] Cambacérès fut loger à l'hôtel d'Elbeuf sur le Carrousel, en face des Tuileries. Le consul Lebrun eut l'hôtel de Noailles, rue Saint-Honoré. Cette répartition fut faite selon les besoins de famille de chacun des deux consuls. Lebrun avait sa belle-mère et ses cinq enfans avec lui (sa fille aînée qui épousa peu après M. de Plancy, la plus jeune aujourd'hui madame de Chabrol, et ses trois fils, Charles, Alexandre et Auguste Lebrun); il avait donc besoin d'un local plus étendu que Cambacérès, qui était seul chez lui.

garde tous les quintidis à midi. Le premier consul avait près de lui, avec l'aide-de-camp de service, le ministre de la guerre, le général commandant la première division et le commandant de Paris, puis le commissaire ordonnateur, les commissaires des guerres attachés à la ville de Paris, enfin toutes les personnes auxquelles un ordre devrait être immédiatement transmis dans le cas où, dans le cours de son inspection, le premier consul trouverait quelque chose à changer ou bien une amélioration à commander. De cette manière, nul retard dans la communication des ordres: tout se faisait avec rapidité; bien plus, avec contentement. Car on savait qu'on était observé, et que, si l'on était puni pour cause de négligence, l'exactitude dans le service était aussi appréciée par le chef du gouvernement qui voyait alors tout par lui-même.

Quelquefois il passait la revue en galopant dans les rangs, mais cela était bien rare. Il fallait, pour qu'il demeurât à cheval, que les troupes qu'il voyait eussent déjà passé la revue, et qu'il sût qu'elles n'avaient besoin de rien. Encore adressait-il au hasard quelques questions à deux ou trois soldats. Mais presque toujours, après avoir parcouru les rangs sur son cheval blanc (*le Désiré*), il descendait et parlait avec tous les officiers et avec presque tous les sous-officiers et les soldats. Il s'occupait des soins les plus minutieux. C'était la nourriture, l'habillement, la manœuvre, enfin tout ce qui pouvait être utile à l'homme et nécessaire au soldat. Il les encourageait à lui parler sans crainte : « Ne me cachez » aucun de vos besoins, leur disait-il, ne me taisez aucun des » reproches que vous pourriez avoir à adresser à quelqu'un » de ceux qui sont au dessus de vous. Je suis là pour rendre » la justice à tous, et le plus faible doit être surtout protégé » par moi. » C'est ainsi qu'il parla un jour étant devant une demi-brigade; je crois que c'était la 17e. Il avait appris qu'avant de venir à Paris, ce régiment avait eu à souffrir dans le département où il était en garnison. Une pareille

conduite avait non-seulement des résultats immédiatement bons pour chacun, mais elle était d'une grande adresse également utile dans son but. L'armée s'unissait ainsi à son chef et l'unissait à elle; et ce chef, c'était la nation que l'armée voyait dans sa personne. C'était donc l'état qui dispensait et le blâme et l'éloge. Ensuite Paris apprenait à connaître l'armée, et les troupes, en passant ainsi à tour de rôle dans la capitale, cessaient de la regarder comme un autre continent, et de lui devenir, pour ainsi dire, étrangères. Mon mari, qui ne quittait pas le premier consul pendant ces parades, me rapportait tout ce qu'il y faisait de remarquable en améliorations, en choses importantes, qu'un autre aurait peut-être mis un mois à exécuter. « Eh bien! me disait Junot, tout cela marche avec des rouages magiques. Cet homme est un être surnaturel. »

Et Junot pouvait bien voir son général bien aimé avec des yeux prévenus, mais ce n'était pas dans ces occasions-là. Il était vraiment admirable à cette époque de sa vie.

Le corps diplomatique était fort avide de voir les parades. Les étrangers y assistaient ordinairement des fenêtres du général Duroc, qui occupait déjà la partie du rez-de-chaussée située au bout de l'appartement de l'impératrice. C'est de ce même endroit que je vis la première parade après mon mariage. Il advint ce jour-là à mon beau-père une petite aventure qui peut trouver sa place à côté de celles de beaucoup de provinciaux arrivant à Paris.

Junot ne pouvait me conduire chez Duroc parce qu'il devait monter à cheval avec tous ses aides-de-camp, il me confia à son père et à son frère. Ma mère étant souffrante, Albert ne pouvait pas la quitter. Ma belle-mère, qui n'avait pas encore vu de parade, voulut venir avec nous; nous nous mes donc tous quatre en route. Arrivés à la grille du pont oyal, nous descendîmes de voiture, et, traversant le rdin, nous tentâmes de gagner la porte de Duroc qui se ouve, comme on sait, tout-à-fait dans l'angle à droite du

vestibule en venant du jardin. Mais, comme il était tard, la foule était tellement serrée qu'on ne pouvait avancer qu'au péril de sa vie. Mon pauvre beau-père, qui n'était pas habitué à trouver une pareille cohue quand il allait se promener au parc, à Dijon, ou bien le long de la Brenne à Montbard, était dans un état violent. Ma belle-mère, la meilleure et la plus parfaite des femmes, toujours contente, riant de tout, ne faisait que plaisanter des coups qu'elle recevait. Mais mon beau-père, qui n'avait pas l'humeur couleur de rose, il s'en fallait, grondait comme une basse continue. Ce qui l'offusquait surtout, c'était de voir chiffonner un très-beau châle de cachemire jaune que j'avais sur mes épaules. Il ne tarissait pas en plaintes sur le peu de soin des jeunes femmes parisiennes qui portaient ainsi au milieu d'une foule un châle de deux mille francs sans *y mettre une épingle*, de manière qu'en le tirant on peut le voler. « Pour moi, je ne suis pas si peu soigneux; je tiens ma main sur ma montre; elle est là dans mon gousset, je me moque des filous. Mais votre châle, ma bru (il ne m'appelait jamais autrement), votre châle, on vous le prendra.

— « Ah! mon Dieu! on me prend mon châle!... » m'écriai-je au même moment.

Je venais en effet de sentir une main qui le tirait fortement.

« — Hein? quoi? qu'est-ce? » s'écria mon beau-père en se retournant vivement.

Mais tout était rentré dans l'ordre; mon premier mouvement avait été de ramener mon châle sur ma poitrine, et, lorsque je m'étais retournée, je n'avais vu autour de moi que des figures parfaitement tranquilles qui elles-mêmes auraient crié : Au voleur! si on le leur avait demandé.

« Pardieu! je vous le disais au même moment, » me dit mon beau-père avec ce ton joyeusement doctoral qu'ont les donneurs d'avis lorsqu'un malheur prédit vient en effet à arriver, et qu'ils vous répètent, en vous voyant

une jambe cassée, une épaule démise, une fortune perdue : « Je vous l'avais bien dit !... » J'avais beau lui montrer mon châle recouvrant mes épaules, il n'en répétait pas moins : « Je vous l'avais bien dit ! »

Pendant ce temps nous étions arrivés à la porte de Duroc. Lorsque mon beau-frère m'eut nommée, un huissier me fit entrer et placer à l'instant à une fenêtre qui m'avait été réservée. La parade n'était pas encore commencée; les officiers se promenaient silencieusement dans les rangs de leurs régimens respectifs; ils parlaient de temps en temps, mais à voix basse, à quelqu'un de leurs soldats, ou bien à un sous-officier, pour rectifier un port d'armes mal observé, un chapeau mal posé : ce n'était pas qu'ils eussent peur du premier consul; mais il était adoré de l'armée, et les chefs comme les subordonnés voulaient mériter une de ses louanges. Oh! quel temps! quel temps!

Midi venait de sonner, et le roulement du tambour battant aux champs ne se faisait pas entendre.

« C'est singulier !... dit mon beau-père; cependant tout est prêt.... Il faut que je voie si ma montre va juste avec l'horloge du château... Eh bien ! qu'est-elle donc devenue, ma montre?... Ma femme !... je n'ai plus ma montre !... ma femme !... » Et ma belle-mère qui était à la fenêtre, regardant de tous ses yeux, non pas les troupes qui étaient dans la cour, mais pour voir son enfant bien aimé aussitôt qu'il paraîtrait, lui répondit sans tourner la tête : « Eh bien ! on vous a volé votre montre tandis que vous tourmentiez votre belle-fille pour son châle; c'est bien fait. »

La chose était pourtant vraie. M. Junot avait si bien répété qu'il tenait la main sur sa montre pour qu'on ne la prît pas, qu'on n'avait pas trouvé de meilleur moyen de lui faire quitter son poste, que de faire semblant de me voler mon châle, bien assuré que, d'après l'intérêt qu'il lui portait, il viendrait à l'instant à son aide. La chose avait

parfaitement réussi. Lorsque nous lui eûmes expliqué la conduite de l'affaire, il fut confondu. Mais au réveil de sa stupéfaction, il nous fallut entendre une oraison funèbre en trois points, rappelant les perfections de cette bienheureuse montre qu'il avait depuis *trente-cinq ans !* Ma belle-mère, ennuyée de cette suite de louanges, finit par lui dire : « Allons donc, monsieur Junot : vous oubliez qu'elle s'arrêtait tous les huit jours, et que l'année dernière elle vous a coûté plus de cinquante francs de raccommodage.

» — Si vous ajoutez à cela, lui dis-je, qu'elle avait l'air d'une bassinoire, et que vous me permettiez de réparer le malheur occasioné par le soin que vous avez pris de mon châle, nous n'y penserons plus que pour en rire. » Dans ce moment le tambour battit aux champs, et M. Junot ne put pas me remercier en grondant, ce qui était son habitude.

Il me serait fort difficile de rendre l'impression que me fit éprouver cette première vue d'une parade, ou plutôt d'une revue ainsi passée par le premier consul. Junot, qui connaissait maintenant ma manière de voir, qui savait tout ce que le mot de patrie, celui de gloire pouvaient avoir d'action sur une âme toute remplie de leur amour, m'avait prévenue d'avance que je serais vivement émue. Il me salua de la main en passant, et se mit à sourire en voyant mon mouchoir près de mes yeux ; il parla bas à Duroc ; tous deux me regardèrent encore, et je pus remarquer qu'ils étaient eux-mêmes émus de mon émotion. Junot me le confirma après la parade ; c'était simple ; ils me comprenaient : tous deux aimaient cette patrie, cette gloire, cet homme prestigieux par la lueur de cette même gloire dont il éclairait toute la France. Et puis ces soldats qui le regardaient avec des yeux dans lesquels on pouvait lire : « Oui, nous nous ferons tuer pour que la France soit grande, pour que son nom soit le premier du monde ! Où faut-il aller ? nous sommes prêts. » Et lui, répondant à ces sermens tacites par

des soins parternels, questionnant ses soldats sur le lieu de leur naissance, leurs parens; s'informant si leur état était heureux ou misérable; donnant des pensions pour exister à la mère dont les fils quittaient les champs et la vigne pour défendre l'état. Oh! quels temp! quel temps!...

Ce jour-là il y avait tout près de moi un homme dont l'admiration pour ce qu'il voyait était digne et profonde: j'en fus frappée. C'était un étranger. Il portait un signe tellement singulier que je ne pus résister à ma curiosité, et je fus assez indiscrète pour lui demander ce qu'il signifiait. C'était un mouchoir de batiste d'une finesse et d'une blancheur admirables, noué autour du bras, comme le serait une écharpe d'aide-de-camp. « C'est un souvenir de mon souverain et d'une journée glorieuse, madame, me répondit-il; et puisque je suis assez malheureux pour être obligé de me présenter moi-même, permettez-moi de me nommer: je suis le baron d'Ernswarth. J'ai eu l'honneur de mettre ma carte à votre porte. »

C'était le ministre de Suède. Je lui fis l'accueill qui convenait, et lui présentai les parens du général Junot, pour lesquels il fut aussi poli qu'il l'aurait été envers les frères et les pères de tous les Montmorency et de tous les La Trémouille de France. M. d'Ernswarth était un homme de quarante-huit à cinquante ans, ayant une belle tournure, peut-être déjà un peu trop d'embonpoint, ce qui nuisait à l'élégance sévère du costume militaire qu'il portait toujours. Il me parla, avec une expression qui devait m'aller au cœur, de la renommée de celui dont je portais le nom. « Si jeune, disait-il, et déjà si fameux! Mais aussi, avec un tel capitaine, comment les lieutenans ne seraient-ils pas, même enfans, de dignes fils de la patrie! »

Dans ce moment le premier consul s'arrêta au bas de la fenêtre à laquelle nous étions. Ils s'adressa à un jeune tambour qui paraissait avoir seize à dix-sept ans.

« C'est donc toi qui as battu la charge devant Zurich,

» ayant le bras percé d'une balle, mon brave enfant ? » lui dit-il avec un accent et un regard qui auraient fait courir au milieu d'une armée de démons.

Le visage du jeune soldat se couvrit d'une noble couleur; mais ce n'était pas la timidité qui rougissait son front. Il leva sur le premier consul de grands yeux noirs tout étincelans de la joie d'être ainsi distingué publiquement, et répondit d'une voix tremblante, mais assurée :

— « Oui, mon général.

— » C'est encore toi qui, à Veser, as fait preuve d'une » présence d'esprit courageuse en sauvant ton comman- » dant [1] ? »

Le jeune homme rougit plus fort. Cette fois c'était de la modestie, et il répondit plus bas que la première :

— « Oui, mon général. »

— » Eh bien ! je dois acquitter la dette de la patrie. Il te » sera donné, non pas une baguette d'honneur, mais un » sabre d'honneur. Je te fais sous-officier dans la garde des » consuls. Continue à te bien conduire, et j'aurai soin de » toi. »

Comme le premier consul finissait de parler, il leva les yeux vers la fenêtre basse à laquelle nous étions; avant de

[1] Je ne puis affirmer si ce commandant est ou n'est pas le commandant Godinot. Mais je crois cependant en être certaine. Le général Godinot, alors commandant la 25e légère, fut effectivement blessé et courut le danger d'être pris devant Veser. Ce fait, que je rapporte, m'a frappée parce que cette parade était la première que je voyais et que tout m'arrivait avec de vives impressions. Mais les annales militaires de cette époque sont remplies de pareils événemens. Le *Moniteur*, les journaux du temps ne pouvaient faire mention de tout ce qui se passait dans ce genre. Celui-ci me frappa beaucoup. Lorsque j'en parlai, le soir même, au premier consul comme d'un fait comparable aux plus beaux de l'antiquité : « Bah ! me dit-il, demandez à votre » mari, il vous dira qu'il n'existe pas un régiment ni une demi-brigade de » l'armée qui ne puisse en citer dix semblables, et même de plus forts. » Lui-même, poursuivit-il, saurait bien les trouver dans son propre » fonds. »

continuer sa tournée, il porta la main à son chapeau et nous salua tous avec un sourire gracieux. Ma belle-mère avait les yeux humides.— « Comme on doit aimer cet homme-là! disait-elle en pleurant et riant en même temps. Ce pauvre enfant! voyez dans quel état il est! » Nous vîmes, en effet, le jeune tambour appuyé contre l'épaule d'un de ses camarades, et suivant de l'œil le général Bonaparte. Il était pâle comme un mort; mais son regard, qu'il disait de choses! Je ne sais ce qu'il sera devenu; mais je réponds qu'il n'aura pas eu regret à sa vie perdue si la mort est venue la lui demander pour Napoléon. Lorsque j'en parlai au premier consul, et ce fut, je pense, le soir même, car alors j'étais moins retenue pour lui dire ma pensée sur tout ce que je voyais que je ne le fus dans la suite, il m'écouta avec intérêt, et s'adressant à Berthier, qui venait d'arriver d'Espagne et de prendre le portefeuille du ministère de la guerre, il lui dit de prendre le nom de ce jeune homme et de lui réserver un dossier. Je ne sais ce qu'il est devenu; peut-être est-il général aujourd'hui, peut-être est-il mort: mais bien certainement il est l'un ou l'autre.

Le jour de cette parade était un jour extraordinaire relativement aux autres revues, et voilà pourquoi Junot avait voulu que ce fût la première que je visse. Le roi d'Espagne avait envoyé des chevaux au premier consul, et ces chevaux devaient lui être présentés à cette parade; c'était une cérémonie qui rappelait un peu, disait Brunetière, le cadeau équestre envoyé à Cromwell par un prince d'Allemagne. Je ne sais comment étaient les bêtes du Mecklembourg; mais celles qui venaient d'Espagne étaient vraiment admirables. Il y avait seize chevaux, tous de la plus grande beauté, soit pour les formes, soit pour le pelage, qui était fort rare, à ce que fit observer un Espagnol qui était dans la même chambre que nous. Quatorze venaient des haras du roi d'Espagne, les deux autres étaient fils des haras du comte d'Altamira et de ceux du duc de Medina-Cœli. Il nous fit

remarquer que ces deux chevaux étaient les plus grands de la troupe ; ils avaient un et deux pouces au dessus des bêtes royales. Les dix premières sortaient du haras d'Aranjuez ; les quatre autres de celui de Cordoue. *El Jornalero* [1] (haras d'Altamira), bai-brun de quatre pieds dix pouces et demi, et six ans, était vraiment une superbe bête. L'autre, *el Contador* [2] (haras Medina-Cœli), bai-clair, de quatre pieds dix pouces et demi, et quatre ans, avait toute l'encolure, tout l'aspect d'un cheval arabe, les mêmes fanons légers, la même souplesse dans le portement de tête. En tout, le présent était vraiment royal.

Après la parade, Junot vint me prendre, et me présenta, dans les règles *voulues par l'étiquette*, à M. le baron d'Ernswarth. Je lui témoignai mon désir de le voir, je désirais lui demander des détails sur cette révolution de Suède dont il paraissait qu'il avait été l'un des acteurs importans d'après ce signe de ralliement qu'il portait encore au bras, après vingt-huit ans d'intervalle entre le temps où nous étions et le jour de cette révolution importante [3]. J'en témoignai le désir à mon mari, qui, toujours naturel et franc, le dit à M. d'Ernswarth. Le baron répondit, avec une grâce parfaite, qu'il était à mes ordres, et que je pouvais commander le jour, l'heure et la minute auxquels je le requerrais, et qu'il s'y trouverait avec exactitude. Il vint, en effet, dîner chez moi, et, dans quelques conversations, il nous fit connaître des détails excessivement curieux relatifs à cette journée tout-à-fait mémorable pour la Suède. J'en parlerai

[1] Le Journalier.

[2] Le Receveur.

[3] Elle eut lieu le 18 août 1772. Tous les partisans de Gucland, qui voulaient le défendre contre la diète, prenaient pour signe de ralliement un mouchoir blanc noué autour du bras. Tout ayant réussi en faveur du roi, il accorda comme faveur à ceux de ses partisans qu'il voulut récompenser, de porter pendant toute leur vie un mouchoir blanc autour de leur bras gauche, en mémoire du service qu'ils avaient rendu à la couronne.

plus loin; ce sont des choses sur lesquelles on peut toujours revenir.

Le corps diplomatique était assez nombreux à l'époque de mon mariage. Il était composé des ambassadeurs d'Espagne et de Rome; des ministres de Danemarck, de Suède, de Bade, de Hesse-Cassel; de l'ambassadeur de Hollande, M. de Shimmelpenning, qui avait une si belle femme et surtout si accorte; des ambassadeurs des républiques Cisalpine et Ligurienne, et d'un ministre de Suisse. La Prusse, toujours prompte à se rapprocher de nous, avait envoyé dès le mois d'octobre 1800, M. de Lucchesini comme en mission extraordinaire. Mais ce ne fut qu'en 1801 ou même 1802 qu'il présenta ses lettres de créance comme ministre plénipotentiaire; il ne fut près de nous que peu d'années, et après la campagne d'Iéna il ne revint pas en France. Le premier consul ne l'aimait pas; il le trouvait *finasseur*. « Ce » n'est pas qu'il m'attrape, disait Bonaparte, mais *il le veut* » *trop*, et cela me blesse. Si les gens qui font de la diplomatie » avec moi savaient combien les routes tortueuses servent à » les perdre plus qu'à m'égarer, ils marcheraient plus droit. » Une attention que M. de Lucchesini crut devoir faire merveille déplut au contraire au premier consul, et plaça le diplomate étranger dans une attitude qu'il ne put jamais changer, parce qu'il ne s'en douta pas pendant long-temps; ce fut de haranguer le premier consul en italien le jour où il lui présenta ses lettres de créance. Bonaparte n'aimait pas qu'on lui parlât italien; il était Français et *voulait* être Français. Que servait-il d'aller raconter en haut toscan[1] que la Prusse voulait être bonne amie et bonne alliée de la France? C'est peut-être parce qu'elle ne voulait rester ni l'une ni l'autre qu'elle faisait parler à son ambassadeur une langue étrangère aux deux nations. Peu de temps après, le

[1] M. de Lucchesini était de Florence.

congrès de Lunéville nous donna la paix avec l'Autriche, et celui d'Amiens avec l'Angleterre. La Russie devint aussi notre amie, et tout cela se fit en moins d'une année. Voilà de belles époques! Voilà de beaux souvenirs! et en les évoquant, je puis dire, comme je le disais quelques pages plus haut : « Oh! quel temps!.... oh! quel temps! »

CHAPITRE III.

Renaissance de la prospérité publique. — Destruction des bandes de brigands. — M. Dubois, préfet de police. — L'exposition de 1800. — David et le tableau des Sabines. — Girodet et vengeance d'un artiste. — Le tableau satirique et la Danaé. — Gérard : Bélisaire et le portrait du général Moreau. — Madame Murat à l'atelier de Gérard et le colonel Beaumont. — Les pistolets du roi d'Espagne donnés au général Moreau. — Paroles remarquables de Napoléon.

J'AI déjà dit avec quelle rapidité le général Bonaparte était parvenu à former un corps consistant, prenant tous les jours une nouvelle force, une plus profonde solidité. Tout ce qui l'entourait l'aidait à la vérité avec une constance habile dont au reste il appréciait bien tout l'avantage. Chaque jour on apprenait l'arrestation d'une nouvelle bande de brigands, dévaliseurs de diligences, ou de chauffeurs, ou de faux monayeurs : ces derniers surtout étaient fort nombreux. Le préfet de police, Dubois, mettait un zèle infini à découvrir les coupables, et ceux qui cherchaient, sous de vains prétextes politiques, à troubler l'ordre public. C'était un homme précieux pour la place qu'il remplissait ; et Napoléon, qui certes savait choisir et distinguer les hommes dont il avait besoin, n'a eu garde de le changer avant l'incendie du bal du prince de Schwartzenberg.

Non-seulement tous les rouages intérieurs de la machine commençaient à jouer et la faisaient marcher, mais les arts eux-mêmes, cette partie plus paisible de l'administra-

tion intérieure, donnaient des preuves frappantes de la prospérité renaissante de la France. L'exposition du salon avait été remarquablement belle cette même année; Guérin, David, Gérard, Girodet, une foule de grands talens, poussés par l'émulation qu'inspire toujours le feu du génie, produisaient des œuvres qui devaient un jour placer notre école à un rang bien élevé. Le tableau des Sabines, le Marcus Sextus, plusieurs portraits, illustrèrent cette année de 1800 pour l'exposition de peinture.

Cependant il faut dire ici plusieurs circonstances particulières qui ne sont dans aucun journal du temps, et qui pourtant doivent être conservées.

David avait fait son fameux tableau de l'enlèvement des Sabines. Des empêchemens, qu'on prétend n'avoir jamais été réels, le forcèrent, dit-il, à faire une exposition particulière de son ouvrage. On alla donc le voir: aux risques et périls des mères qui, dit-on, ne pouvaient y mener leurs filles, ainsi que nous l'avons entendu spirituellement raconter dans le joli petit vaudeville qui parut alors. On fut donc voir le tableau de David en donnant une petite pièce blanche de vingt sous, et tout était dit. Je ne puis expliquer ma pensée, mais j'ai trouvé cela peu digne d'un talent comme celui de David.

Ce reproche n'est pas le seul que cette année vit adresser au génie de la peinture.

Girodet était alors dans toute la vigueur du sien. Je l'ai connu particulièrement, Girodet, et j'ai pu apprécier son esprit, son talent, et tout ce qui en faisait un homme supérieur; mais il était passionné, irascible. Cette même année de 1800 lui en vit donner une preuve qui pouvait ternir son beau caractère.

Une femme célèbre par sa beauté et son talent dramatique lui avait fait faire son portrait. L'ouvrage achevé, elle ne le trouva pas à son gré, voulut contester sur quelques points convenus; il y eut discussion. Girodet n'avait

pas encore tort : il fut blessé. Un propos tout-à-fait inconvenant que le mari eut l'imprudence de tenir, et qui fut redit à l'artiste susceptible, acheva de le mettre en fureur ; il donne quatre coups de couteau dans le tableau, et le renvoie dans cet état à madame S..... en lui disant qu'elle pouvait disposer non-seulement du portrait, mais du prix qu'elle avait destiné à l'acquittement du marché convenu, et qu'il allait se payer à sa manière. Si Girodet n'avait pas été plus loin ; si la menace s'était bornée à ne donner que de la frayeur, tout était bien ; mais il alla plus loin, et dès lors il eut tort.

Le salon était encore ouvert pour plusieurs jours, on ne conçoit pas la rapidité avec laquelle son pinceau fut conduit ; mais il est de fait que huit jours au plus après le renvoi du portrait, il parut dans le salon de l'exposition un tableau de la grandeur à peu près de deux pieds et demi sur quatre [1], dont le sujet compliqué avait dû à lui seul être l'objet d'un long travail. Ce tableau était placé dans l'angle à gauche de la porte qui mène aujourd'hui à la seconde galerie de l'exposition moderne. Dès qu'il parut, tous les autres tableaux furent désertés ; on s'étouffait devant celui-ci.

Il représentait l'intérieur d'un grenier ; dans un des coins était un lit à peine couvert par une méchante paillasse et une couverture percée. Sur cette paillasse était à demi couchée une jeune et jolie personne coiffée avec des plumes de paon et n'ayant pour tout vêtement qu'une tunique de gaze laissant voir des jambes d'une grosseur extraordinaire. Elle tenait cette gaze des deux mains pour y recevoir une pluie de pièces d'or qui tombaient par le toit de la mansarde. Près du lit était une lampe dont la lueur brillante attirait une foule de papillons et de mouches lui-

[1] Sans le cadre ; il paraissait plus petit au milieu de tous les grands tableaux de l'exposition, mais il est de fait qu'il avait vraiment cette grandeur.

santes qui tous venaient se brûler à cette lumière traîtresse. Sous le lit on voyait un énorme dindon étendant une de ses pattes à laquelle on voyait un bel anneau nuptial. Dans un coin bien obscur, on apercevait une vieille femme mise en mendiante et ressemblant parfaitement à une vieille malheureuse qui demandait l'aumône à la porte d'Orléans, et qui était, disait-on, la mère de l'original du tableau coupé dont on retrouvait la parfaite ressemblance dans la Danaé du châlit, à laquelle au reste la Vanité présentait un miroir. Puis il y avait encore d'autres allusions, comme une grenouille qui s'enflait tellement qu'elle crevait; et une foule de choses plaisantes que j'ai oubliées depuis que j'ai vu ce tableau. J'en ai parlé depuis à Girodet; il m'a témoigné ressentir quelque regret de s'être laissé emporter à une vengeance peut-être trop forte. « Mais aussi elle m'avait bien offensé! » disait-il. Je ne sais si ce fut un sentiment de retour sur lui-même, ou le poids des sollicitations répétées des amis de la Danaé qui eurent le pouvoir de fléchir Girodet. Il n'a jamais voulu me répondre à cet égard; le fait est que le malheureux tableau ne demeura exposé que peu de jours. Il fut enlevé: mais pas avant néanmoins que la foule avide ait eu le temps de satisfaire une curiosité maligne excitée par une intention plus maligne encore.

Une production d'un autre genre, qui faisait l'ornement du salon où elle était placée, était un portrait du général Moreau par Gérard. Le peintre de Bélisaire et de Psyché se retrouvait là tout entier. C'était un chef-d'œuvre; car non seulement il y avait ressemblance, mais il y avait de l'âme. Ce n'était pas de la couleur sur de la toile; c'était animé: le général Moreau vous regardait.

Gérard est un homme éminemment spirituel, à part son rare et beau talent; je trouve qu'on voit cela dans ses compositions. Son Bélisaire est admirable dans ce genre. Il n'y a que deux personnages, un enfant, un vieillard: mais que de choses, que d'intérêts éveillés, excités dans

cet espace qui est entre vous et le vieil aveugle ! Dans le fond sur lequel se dessine cette tête grise, frappée par Justinien de l'anathème de mendicité, on voit un horizon brûlant et pourtant orageux, et rien qu'un désert. Le vieux guerrier, obligé de porter son guide qui peut-être va mourir : car, voyez ! rien n'a été oublié par l'artiste pour exciter l'intérêt en faveur du vieux général romain, et le visage du jeune enfant est déjà de ce blanc bleuâtre qui annonce la mort. Bélisaire est donc seul, seul avec l'agonie, dans un désert, sur un étroit sentier, au bord d'un précipice... Un pas, et il tombe. Son bras qui avance un bâton inutile, ce bras qui sort du tableau, ne peut le secourir; il est là abandonné de la nature entière !.... Je me rappelle que, la première fois que je vis ce tableau, il me causa une émotion vive et presque douloureuse. Albert, qui sentait les arts avec son cœur, me disait aussi qu'il ne comprenait pas qu'on s'éloignât avec lès yeux secs du Bélisaire et du Marcus Sextus. Le Bélisaire m'a fait abandonner le portrait du général Moreau. J'y reviens.

L'ordonnance en est simple. Gérard a mis de l'esprit dans le choix de la pose. Le général Moreau était fort naturel dans toute sa manière d'être, il était donc habile de le représenter calme et tranquille. Il pouvait le faire escadronner sur un beau cheval, coiffé d'un chapeau avec des touffes de plumes, montrant à ses troupes une redoute à emporter, et lui-même y marchant le premier : tout cela eût été très-naturel, car Moreau a sûrement guidé plus d'une fois ses soldats dans le danger : mais il était habituellement calme et réfléchi, et c'est l'attitude que Gérard lui a donnée avec raison. Il est debout, tête nue; son habit bleu foncé, entièrement boutonné, n'a pas la plus petite broderie. Le seul signe de commandement qu'il laisse voir, c'est l'écharpe de général en chef. D'une main il tient son chapeau; de l'autre il s'appuie sur son sabre. Sa figure, fort ressemblante, et ressemblante d'autant plus qu'elle est

prise dans l'habitude la plus commune de son expression ordinaire, ne présente aucun type du beau, parce que le général Moreau n'avait pas des traits distingués. Avec le prestige forcé dont on veut toujours entourer, comme d'une auréole, la tête d'un homme dont on a beaucoup parlé, on le trouvera peut-être; mais à moins de ce secours, je crois difficile de voir une belle tête, une tête de caractère dans celle de Moreau.

Voilà pourquoi j'admirais le portrait que Gérard fit de lui. Un peintre sans esprit l'aurait mis dans une action forcée, une agitation inusitée, qui auraient fait sortir toute sa physionomie de ses racines habituelles, et ce n'aurait plus été lui. Je n'ai pas vu ce portrait depuis l'époque dont je parle ici. Je ne sais jusqu'à quel point les couleurs se sont conservées; à en juger par d'autres ouvrages de Gérard, celui-ci doit être toujours aussi beau. Sa manière d'empâter est bien supérieure à celle de David et de Girodet. Lors de l'exposition du portrait du général Moreau, Albert me faisait remarquer la vérité de ton des chairs, l'harmonie des teintes, enfin cet ensemble qui fait un bon ouvrage. Ces deux tableaux de Bélisaire et du portrait de Moreau me rappellent deux faits qui sont relatifs l'un au sujet du premier, l'autre à l'original du second.

Madame Murat faisait faire son portrait par Gérard. Lorsqu'elle se rendait chez lui, elle était ordinairement accompagnée d'une dame de compagnie et d'un aide-de-camp du général Murat, qui était gouverneur de Paris. Il n'y avait pas encore d'empire alors. Dans ce temps-là il y avait parmi les aides-de-camp du général Murat, et même je crois à leur tête, un certain colonel Beaumont, qui depuis est devenu général. Ce colonel Beaumont n'avait peut-être pas la vue bien bonne; mais voilà ce qui lui arriva, un jour que madame Murat s'était fait accompagner par lui chez Gérard.

Tandis qu'elle posait, comme le colonel s'ennuyait de voir courir l'habile pinceau sur la toile, il se mit à parcourir

l'atelier. Il trouva plusieurs ébauches qui le touchèrent peu; mais, arrivé devant une copie du Bélisaire, peut-être bien devant le Bélisaire lui-même, il se mit à le considérer avec plus d'attention. Madame Murat, qui avait fini, le trouva dans une contemplation profonde; tant il vrai que le vrai beau est senti par les moins capables de sentir. Néanmoins Gérard s'attendait peu à ce qui allait suivre l'éloge.

« Oh ! oui, c'est vrai que c'est beau ! Et puis, ce vieux coquin-là !.... Il est adroit, celui-là, au moins !.... il lui a attaché les jambes pour qu'elle ne s'enfuie pas. Elle a l'air de dormir...., mais il ne s'y fie pas !... »

Il avait pris Bélisaire pour un vieux ravisseur, le guide pour une jeune fille, et le serpent pour un cordon. Il n'y a que manière de voir les choses.

L'autre fait n'est pas du même genre; mais le nom du général Moreau me rappelle une courte histoire qui est arrivée précisément à l'époque de l'exposition de son portrait, et quelques jours avant mon mariage; elle me fut racontée par Junot, qui en avait été témoin.

Lorsque l'on prévit la rupture de l'armistice en Italie et en Allemagne, le général Moreau vint à Paris pour prendre les ordres du gouvernement. Il arriva le 26 vendémiaire à dix heures du matin, et à l'instant même, sans se débotter, il se rendit aux Tuileries. Le premier consul était dans le moment au conseil d'état, et le général Moreau fut prié d'attendre dans le salon qui précédait immédiatement le cabinet du premier consul. Moreau avait avec lui le général Lahorie, le même qui, dans l'affaire si extraordinaire de Mallet, fut au ministère de la police *déministériser* le duc de Rovigo, ce qu'il fit en dix minutes. Enfin, à cette époque, il ne faisait pas de tours de force et se bornait à être un très-bon officier de l'armée du Rhin. Lorsque le premier consul sut que le général Moreau était arrivé, il vint aussitôt et parla longuement avec lui; comme il était encore dans le salon, vint à entrer le ministre de l'intérieur,

Lucien Bonaparte. Il apportait une paire de pistolets d'un travail extrêmement fini et curieux, que venait de terminer Boutet. Ils avaient été commandés par le Directoire, pour être envoyés en présent au roi d'Espagne. Ils étaient non seulement précieux par le talent qu'avait apporté l'artiste à leur confection, mais aussi par une grande quantité de diamans et de pierreries dont ils étaient ornés.

« Ces armes viennent bien à propos », dit le premier consul en les présentant au général Moreau, avec ce sourire qui gagnait des cœurs de pierre. « Le général Moreau » voudra bien les accepter comme une marque d'estime et » de reconnaissance du gouvernement français.

» Citoyen ministre, ajouta-t-il en se tournant vers » son frère, faites graver sur ces pistolets quelques unes » des batailles du général Moreau; mais ne les y mettez pas » toutes : il faut laisser des diamans. Ce n'est pas que le gé- » néral y tienne beaucoup : je sais que sa vertu républicaine » n'estime pas ces babioles-là; mais il ne faut pas déranger » le dessin de Boutet. »

Il me semble qu'après de semblables paroles, Moreau aurait pu ajouter quelque foi à l'amitié que lui offrait Bonaparte. Pourquoi le premier consul l'aurait-il flatté? pourquoi alors surtout lui aurait-il tendu une main qui n'aurait pas été amie? Pour flatter la popularité de Moreau? mais à cette même époque la popularité de Bonaparte était bien autre chose que celle de Moreau. Hohenlinden n'était pas encore gagnée; et, même après cette belle victoire, Napoléon n'avait aucun rival à redouter dans le cœur des Français : il était véritablement aimé à cette époque.

CHAPITRE IV.

La souveraine de l'Orient à la Comédie Française. — Nouvelle preuve d'une erreur déjà relevée. — M. Daure et M. de Bourrienne. — Pauline et son portrait. — La jeune ouvrière de M. de Sales. — Chansons, mariage de convenance et l'armée d'Egypte. — Cavalcade à ânes. — Dîner chez le général Dupuy et la femme sans le mari. — La tasse de café et l'orange. — Bonaparte, Berthier et le mari en ambassade. — Un tour anglais. — *Galanterie* de Kléber. — Bonté de Desgenettes. — Retour en France et le divorce. — Crainte du scandale et la femme à deux maris. — Sainte-Hélène et conduite admirable.

J'étais un jour à la Comédie Française avec mon mari, écoutant attentivement Talma dans le rôle d'Oreste d'*Andromaque*, lorsque Junot me poussa le bras, et me dit de regarder attentivement une jeune femme qu'il allait saluer, et qui était placée entre la loge de Berthier et la nôtre. Mon regard suivit son salut, et je vis une femme de vingt-deux à vingt-trois ans à peu près, fraîche comme une jeune fille de quinze, d'une physionomie agréable et gaie. Ses cheveux étaient blond-cendré et formaient sa seule coiffure; elle était enveloppée dans un magnifique châle de cachemire blanc à fond broché, et paraissait être en négligé. Elle rendit le salut à Junot avec un air de connaissance qui me surprit puisqu'il m'en avait parlé. Je lui demandai son nom.

« C'est Pauline, me dit-il, c'est notre souveraine de l'Orient. » Il m'avait déjà parlé de madame Fourès, pour me prévenir sur l'indiscrétion que j'aurais pu commettre

en parlant d'elle devant madame Bonaparte. Il y a loin de cette prudence à l'indiscrétion des sources de Messouh-dhiah. A propos de cette conversation qui eut des suites si terribles et pour le bonheur de Napoléon et pour la fortune de Junot, ce qui ne l'empêcha pas cependant, suivant le même auteur, de devenir *favori* de l'empereur; mais on n'est pas toujours conséquent... Au surplus, pour en revenir au fait de l'indiscrète conversation, j'ai appris, depuis que je l'ai réfutée dans les premiers volumes de mes Mémoires, une petite circonstance que j'ignorais, et qui aurait été concluante : c'est que Junot *n'était pas* à Messouh-dhiah en même temps que le général Bonaparte. A cette époque il n'était plus aide-de-camp du général en chef, et il commandait un corps détaché. Ce corps devait se rendre à Saint-Jean-d'Acre, à ce que je crois; il était en marche, et d'après les ordres du jour de l'armée, l'arrivée du général Junot est mentionnée à plusieurs jours de distance, et lorsque le général Bonaparte n'était plus là. M. Daure, qui a relevé plusieurs erreurs de M. de Bourrienne, a eu la bonté, comme ami de mon mari, de frapper de nullité la gauche accusation de M. de Bourrienne, en apportant cette preuve. Je vivais alors dans une telle retraite, je lisais si peu de journaux que je l'ignorais. Je lui aurais bien plus tôt témoigné ma reconnaissance; mais j'ai trouvé, et l'on trouvera comme moi, qu'il est singulier qu'on fasse parler un homme dans un lieu où il n'était pas. Je reviens à ma jolie jeune femme.

« Voilà donc madame Fourès? » dis-je à Junot; et je lui fis à l'instant même toutes les questions qu'une femme fait toujours sur une autre, la première fois qu'elle la voit.

Il me dit qu'elle avait de l'esprit naturel, l'envie d'être une personne distinguée, mais qu'elle était d'une ignorance totale des manières du monde, c'est-à-dire des bonnes et élégantes manières. « Je l'aime beaucoup, me dit Junot : elle est bonne, simple, naturelle, toujours disposée à rire

et encore plus à obliger. J'ai de l'amitié pour elle, et j'espère le lui prouver. Il y a auprès du premier consul des hommes qui étaient à ses pieds en Égypte, et qui, aujourd'hui, l'ont méconnue et repoussée dans les relations qu'elle a été forcée d'avoir avec eux. Duroc, qui a du cœur et de l'honneur tout autant que celui qui faisait ici le scrupuleux, tandis qu'au Caire... Ah! cela fait mal au cœur... Duroc me disait que la pauvre petite n'aurait su que devenir si elle ne l'avait pas trouvé pour faire parvenir une lettre au général Bonaparte. Il n'est plus question de rien. Ainsi donc c'est une dette que le premier consul doit acquitter envers une femme qu'il a, au fait, beaucoup aimée.»

J'ai su depuis une foule de particularités relatives à madame Fourès. Comme elle a été long-temps attachée au sort de Napoléon, comme elle lui a donné, par delà la prospérité, des preuves de reconnaissance et d'intérêt, je crois devoir placer ici tout ce que je sais sur elle.

Pauline est née à Carcassonne. Son père est un homme comme il faut; sa mère était, je crois, ou femme de chambre ou cuisinière. L'éducation de la jeune fille se ressentit de ces deux natures qui avaient formé sa vie. Elle reçut quelque instruction, et se fit ouvrière. Elle était une des plus jolies de la ville et parfaitement vertueuse. Sa conduite était régulière, ce qui ne nuit pas à la vertu à Carcassonne. Car il n'en va pas là comme à Paris où je vois.... où je vois... — Dis donc ce que tu vois! — Non, je ne le dirai pas. J'aime bien mieux retourner à Carcassonne auprès de Pauline *Bellilotte.*

On l'avait ainsi nommée parce qu'en effet elle était charmante. C'était surtout dans la maison d'une personne de mes amis qu'elle avait reçu ce surnom. M. et madame de Sales avaient pour elle des bontés qu'elle justifiait, et tous deux la traitaient plutôt comme une enfant à eux, que comme une ouvrière venant faire une journée. Elle récitait les vers de M. de Sales, chantait ses chansons, et tout cela

avec bonne grâce. Comme elle se conduisait bien, madame de Sales la protégeait.

Le fils d'un marchand retiré du commerce, nommé Fourès, fut séduit par ce joli visage d'Hébé et par la renommée qui l'accompagnait. Il lui fit la cour; mais, comme il n'était pas agréable, elle fut quelque temps à hésiter. L'avis de M. de Sales, qui jugeait de ce qu'elle pouvait espérer à Paris avec sa figure et son esprit, et cela tout honnêtement, la pressait de les accompagner dans un voyage qu'il allait y faire avec sa femme. Elle était encore incertaine, lorsqu'une circonstance bien ordinaire décida de son sort à venir.

M. de Sales avait un jour du monde à dîner. Au dessert, il fut question, comme presque toujours alors en province, de chanter des chansons. Bellilote était dans la maison; M. de Sales fut la chercher; et, malgré sa résistance, la conduisit à table. Elle chanta, récita des vers avec grâce et facilité. A cette époque la chose était rare, pour ne pas dire unique parmi les ouvrières, non-seulement de province, mais encore de Paris. Bellilote fit donc impression; elle le sentit, et à dater de ce jour son parti fut arrêté. « Je veux aussi être maîtresse de maison », dit-elle à M. de Sales. « M. Fourès m'offre l'avantage d'une fortune médiocre, mais indépendante, je l'accepte. » Et elle l'épousa.

Peu de temps après, l'annonce de l'expédition d'Egypte parvint jusqu'à Carcassonne. Fourès, qui avait servi, voulut répondre à l'appel qu'on faisait à tous les militaires retirés, mais encore en état de porter les armes. On savait bien qu'on partait, mais on ignorait où on allait. Fourès partit pour Toulon, lieu du rendez-vous général; mais comme il aimait beaucoup sa femme, il voulut l'emmener avec lui, n'importe où l'on allât; et la jeune femme, qui avait l'humeur aventureuse, ne demanda pas mieux que de quitter son nid pour voler au loin et essayer ses jeunes plumes. Elle s'habilla donc en homme, et ils arrivèrent en Egypte sans

que Napoléon l'eût seulement entrevue, bien loin de l'avoir fait habiller en aspirant de marine à bord de *l'Orient*, ainsi que je l'ai lu dans un sot livre où l'auteur a rassemblé toutes les plus bêtes turpitudes sur le compte de Napoléon [1].

Un jour, étant au Caire, le général en chef monta à cheval pour aller à une sorte de foire ou de fête qui avait lieu à peu de distance de la ville. Il était suivi d'un nombreux état-major, et toute cette troupe fut arrêtée en chemin par un escadron d'ânes, monture ordinaire du pays. Sur ces ânes étaient des employés, des officiers de l'armée et quelques unes de leurs femmes. Le général Bonaparte, qui avait, comme on sait, le coup d'œil assez rapide, saisit au passage une figure qui le frappa; il ne s'arrêta pas, et continua sa route sans parler de cette rencontre.

Le lendemain, madame Fourès reçoit une invitation pour aller dîner chez le général Dupuy, commandant de la ville. Il avait auprès de lui une manière de madame Dupuy qui lui servait de contenance quand il voulait faire l'homme raisonnable; et ce fut en son nom et au sien que madame Fourès fut engagée à dîner. « Il est bien singulier, disait Fourès, que je ne sois pas invité avec ma femme! car enfin je suis officier. » Il était lieutenant au 22e de chasseurs à cheval. Enfin il laissa aller sa femme en lui recommandant bien de faire remarquer qu'elle avait un mari. On ne le savait que trop.

Madame Fourès fut parfaitement accueillie. Il n'y avait que peu de monde à dîner, et tout se passa tranquillement, et sans que rien pût lui faire préjuger ce qui devait arriver. Mais au moment où l'on allait servir le café, on entendit un grand mouvement dans la maison, les deux battans

[1] Il parut en 1815. C'est intitulé, *Amour et ambition*, ou *Portrait de la vie d'un grand homme*, par Louis-Frédéric Reisberg. Pour donner une idée du livre, il me suffira de dire que l'auteur fait madame Bonaparte (Joséphine), fille de Louis XV.

s'ouvrirent avec fracas, et le général en chef parut. Dupuy s'excusa beaucoup de ce que le général les trouvait encore à table, et lui demanda de prendre au moins une tasse de café; ce que Napoléon accepta. Il était silencieux, regardait attentivement la jeune Française, qui, rouge comme une grenade, n'osait pas lever les yeux, et devenait de moment en moment plus interdite, en se voyant l'objet si direct de l'attention d'un homme dont le nom remplissait déjà le monde. Après avoir mangé une orange et pris une tasse de café, le général en chef repartit sans avoir adressé un seul mot à madame Fourès, mais aussi sans avoir ôté son regard de toute sa personne.

Quelques jours après, Fourès fut mandé chez Berthier.

« Mon cher Fourès, lui dit le chef d'état-major, plus heureux qu'aucun de nous, vous allez revoir la France. Le général en chef, qui a eu sur vous tous les rapports qui peuvent donner de la confiance, vous envoie en Europe porter des dépêches au Directoire; vous partez dans une heure. Voici un ordre pour le commandant du port d'Alexandrie. Adieu, mon cher! Je voudrais bien être à votre place. » Et en lui disant adieu, il lui remit un paquet volumineux dont certainement sa Joséphine n'aurait pas lu une page s'il était arrivé à sa destination.

« Mais il faut que j'aille prévenir ma femme pour qu'elle fasse ses préparatifs, dit enfin Fourès revenu de la stupéfaction où l'avait jeté l'annonce de la faveur qu'il ne savait par instinct comment appeler.

» — Votre femme! s'écria Berthier, votre femme! eh! mais, mon cher, vous êtes fou! Votre femme, bon Dieu! D'abord elle serait horriblement mal à bord d'un petit bâtiment mal avitaillé, sur lequel enfin l'on peut courir des dangers, mais ensuite cela ne vous serait pas permis. Mon ami, je conçois que vous devez souffrir en vous séparant de la femme que vous aimez. » Et Berthier se mit à soupi-

rer et à s'arracher non pas les ongles, mais du moins le peu qui lui en restait.

Fourès s'en fut tout content, tout fâché, et ne pouvant surtout concevoir ces faveurs singulières qui venaient le chercher dans son obscurité. Mais chacun a sa vanité pour comprendre ce qui est incompréhensible, et Fourès, avant d'arriver à sa maison, avait trouvé en lui-même beaucoup de motifs pour expliquer le choix que le général en chef avait fait de lui; sa femme, qui les connaissait un peu mieux, lui dit adieu avec un œil pleurant et un œil riant, et le bon lieutenant s'embarqua et vogua vers la France.

Mais ce n'était pas besogne faite que de dire alors: je m'embarque pour la France. On mettait bien le pied dans le vaisseau: mais ne l'en sortait-on que pour le poser sur le sol de la patrie? c'était autre chose. Les Anglais étaient là, nous n'avions plus

Que les os et la peau,
Tant les chiens faisaient bonne garde.

Aussitôt qu'on signalait une voile sur la surface marine, à l'instant vingt grappins lui sautaient dessus et l'emmenaient Dieu sait où. Le petit aviso de Fourès eut le sort commun à tout ce qui sortait des ports d'Egypte; il fut pris. On le fouilla, on lui enleva jusqu'à sa chemise pour chercher avec plus de soin s'il ne cachait pas encore quelque missive importante: car, en examinant celles qu'il avait célées avec une *extrême adresse*, le capitaine anglais n'y trouva que des lieux communs qui même avaient été, il se le rappelait, dans une dépêche qui avait eu le bonheur de passer quelques semaines avant, et dont le Directoire avait fait parade dans *le Moniteur*. Le capitaine anglais, homme du reste fort poli et *convenable*, demanda au *lieutenant-ambassadeur* où il voulait qu'on le déposât. Il allait à Mahon et de là aux îles Moluques; ensuite il ferait un assez grand tour dans la mer Pacifique, ou bien vers le pôle:

cela dépendait des ordres qu'il trouverait à Macao ; ensuite il reviendrait très-probablement dans les eaux du Nil. En conséquence, si M. le lieutenant voulait accepter un séjour à son bord pendant cette petite tournée, lui, capitaine au service de sa majesté britannique, était tout à ses ordres. Le pauvre Fourès, qui crut en entendant tous ces noms qu'on lui parlait d'autant de lieux sauvages, inconnus et terribles, demanda bien timidement s'il ne lui serait pas possible de retourner à l'endroit d'où il venait. Il aimait encore mieux les serpens d'Egypte que les Chinois et les îles Moluques. « Car, observa-t-il très-judicieusement, maintenant que je ne suis plus qu'une malle vide, à quoi bon me promener loin de ma femme ? retournons au Caire. » Hélas ! il devait y apprendre que tous les crocodiles n'étaient pas dans le Nil.

Le capitaine anglais avait des nouvelles de l'intérieur de l'Égypte aussi fraîches, aussi circonstanciées que s'il eût été habitant du Caire ou d'Alexanderie. Il en savait assez sur les affaires du général en chef et de madame Fourès pour être charmé de produire un effet assez remarquable dans la comédie qui se jouait, et dans laquelle le mari voyageur allait jouer un rôle qui n'avait pas été mis sur la liste et compris dans le *scenario*. En conséquence il remit très-poliment et avec une apparence de cordialité le bon lieutenant sur les terres d'Égypte, et lui souhaita bonne chance. Fourès s'empressa d'abord d'aller embrasser Bellilotte : mais Bellilotte n'était plus belle pour lui ; et il trouva son logement abandonné, désert !... Il pouvait être d'une crédulité ridicule, mais il aimait véritablement, il était trahi, et, dans ce moment, je sais de quelqu'un qui le vit alors qu'il était bien malheureux ; et sa peine vive, simplement exprimée, faisait mal à ceux qui l'entendaient.

Le premier instant de stupeur passé, Fourès se mit à la recherche de sa femme. Cela ne lui coûta pas beaucoup de

peine ; elle habitait un hôtel tout voisin de celui du général en chef. Fourès voulut la voir, fit des scènes, pleura, cria, et fit si bien qu'il provoqua un divorce qui fut prononcé par le commissaire ordonnateur Sartelon. Cette mesure était suffisante pour constater tous les actes civils contractés loin de la France, mais devait être ratifiée une fois revenu en Europe. Nous verrons bientôt ce que produisit une négligence à cet égard.

Napoléon a beaucoup aimé madame Fourès ; elle avait tout ce qui pouvait en effet l'attacher ; et ses qualités brillaient encore d'un éclat plus vif dans cette contrée lointaine, au milieu de femmes communes, ou qui, par leur position, se trouvaient placées dans une ligne où le général Bonaparte ne songeait seulement pas à les aller chercher. Napoléon trouvait dans Pauline une imagination ardente, active, une âme aimante, de l'esprit naturel au plus haut degré, et cultivé ce qu'il en fallait pour savoir et n'être pas pédante. Nul apprêt, nul calcul, et beaucoup d'abandon et de tendresse ; à cette réunion de choses qui ne se trouvent pas toujours ensemble, Bellilote joignant un physique capable à lui seul de captiver, devait être aimée d'un homme à qui les prétentions, l'apprêt et le calcul étaient odieux dans une femme.

Elle était folle et gaie comme une jeune fille de douze ans. Napoléon la plaisantait quelquefois sur cette gaîté, ces rires qu'il lui avait entendu faire le jour où il la rencontra sur le chemin de Boulack. Elle voyait alors plusieurs jeunes employés de la trésorerie attachés à l'armée d'Orient, et Bonaparte la plaisantait en riant lui-même sur ses liaisons avec eux : mais s'il y avait cru, il ne l'aurait pas dit, même en plaisantant ; et, au fait, elle n'avait aucun tort.

Lorsque Napoléon quitta l'Égypte, [illegible]e le sut. Ce fut la seule personne ne partant pas avec lui pour l'Europe, qui eut connaissance de cette importante démarche. Elle comprit aisément, mais non sans chagrin, qu'elle ne pouvait

suivre Bonaparte dans les hasards d'une traversée périlleuse. « Je puis être pris... » lui répondit-il, lorsque tout en larmes elle lui demandait de le suivre, promettant de tout braver; et elle l'aurait fait. « Je puis être pris par les Anglais : tu » dois toi-même prendre soin de ma gloire; que ne diraient-» ils pas en trouvant une femme à mon bord? » Il avait raison.

Après le départ du général Bonaparte, l'Egypte ne lui parut qu'un vaste désert. Les ordres de Napoléon laissés à Kléber portaient qu'il eût à faire partir dans le délai le plus prompt plusieurs personnes qu'il lui désignait. J'ai déjà rapporté ce que fit Kléber pour mon mari et pour mon beau-frère. La pauvre Bellilote ne fut pas mieux traitée; par la raison qu'elle était une femme, elle le sentit plus douloureusement. Kléber, qui, avec sa taille de six pieds et son beau talent militaire, avait quelquefois les idées les plus petites et les plus mesquines, imagina qu'il faisait merveille en tyrannisant une femme qui avait été la maîtresse de Bonaparte, et en mettant une entrave au retour de ses amis près de lui. Je ne comprends pas beaucoup une telle manœuvre. En résumé, celui qui arrivait toujours à l'aide des malheureux, intervint dans cette affaire. Comme je l'ai déjà dit, Desgenettes comprit toute la peine que devait éprouver madame Fourès, privée de son défenseur et demeurant en butte à la vengeance d'un homme qui l'aimait toujours, et dont la jalousie ne pouvait avoir qu'une issue fâcheuse, peut-être même dangereuse. Desgenettes, toujours bon, s'en fut chez Kléber, et intervint si efficacement dans la délivrance du passeport, que madame Fourès l'obtint à l'instant, et partit pour la France, où elle trouva l'ami d'Egypte dans une position qui le lui fit encore plus aimer. Mais Napoléon venait de se raccommoder avec Joséphine; il était profondément enfoncé dans des travaux dont le sérieux repoussait toute distraction. Son intérieur lui suffisait. Quoiqu'il n'aimât plus Joséphine, il l'avait assez aimée pour qu'elle rem-

plaçât au moins illusoirement une affection qui lui aurait donné le bonheur. Bellilote fut donc éloignée, et je sais qu'il en coûta à Bonaparte; Duroc, spécialement chargé de fixer son sort, m'a parlé du combat que Napoléon fut obligé de se livrer à lui-même. Mais Joséphine, s'était emparée de cette arme pour repousser toutes ses attaques, et elle ne lui aurait laissé ni trève ni repos, si elle avait appris que madame Fourès avait une maison à Paris. Napoléon, voulant surtout éviter ce qui pouvait faire éclat, fit dire à Pauline de prendre une maison hors de la ville. Toujours docile aux volontés de celui qu'elle aimait, elle loua ou acheta une petite maison à Belleville, à côté des Prés-Saint-Gervais. C'était là où elle logeait, lorsque Junot me la fit remarquer un soir au spectacle. Maintenant, pour n'y plus revenir, voici la suite de cette histoire.

Fourès revint d'Egypte avec l'armée. Toujours amoureux de sa femme, il voulut la contraindre à retourner avec lui. Elle invoqua le divorce prononcé entre eux : mais il était nul; on avait négligé de le faire confirmer en temps voulu, et maintenant il n'était plus bon que pour prouver que les époux ne pouvaient pas vivre ensemble. Le premier consul, entendant parler des débats continuels qui avaient lieu entre Bellilote et son mari prétendant, ordonna assez durement à la pauvre femme de se remarier. Il y avait alors un M. Ramchouppe qui était amoureux d'elle et voulait l'épouser. Le premier consul promit, je crois, une place ou même un consulat pour terminer cette affaire. Pauline le voulait aussi : au milieu de ce tumulte, Junot fut consulté dans un de ses voyages à Paris [1]. Il lui conseilla de voir des hommes instruits dans la jurisprudence, et elle appela près d'elle son ancien ami et patron, M. de Sales, qui exerçait avec honneur, à Paris, la profession d'avocat. M. de Sales

[1] Il allait assez souvent la voir, et eut le bonheur de lui être utile dans deux ou trois circonstances, reconnaissant ainsi ce qu'elle avait fait en Egypte pour son ami bien cher le général Dupuy.

avait une grande amitié pour Bellilote, qu'il avait connue enfant, et qu'il avait toujours suivie avec le plus grand intérêt dans ses courses aventureuses. Il aimait aussi Fourès, enfant de sa province, n'ayant au fait d'autre défaut peut-être que de ne pas plaire. Il aurait donc voulu leur bonheur commun; mais en examinant l'affaire avec les yeux du savoir et du cœur, il acquit la plus triste des convictions pour l'ami de Bellilote et de Fourès : c'est que d'un côté ils ne pouvaient être heureux ensemble, et que, de l'autre, ils ne pouvaient se séparer sans un nouveau divorce, car celui qui avait été prononcé en Egypte par M. Sartelon était de toute nullité. Il parla en ami, mais en honnête homme; et, quoiqu'il fût plus attaché à Pauline qu'à son mari, il n'hésita pas dans sa décision et se résuma en proposant que les deux parties demandassent le divorce.

Mais il se trouvait à cela un autre empêchement. Le premier consul, au moment de se faire couronner, lorsque son nom allait figurer parmi ceux des souverains, ne voulait pas qu'il fût mêlé à un procès toujours ridicule par sa nature dès qu'il s'agit d'un divorce entre une jeune et jolie femme et un homme qui n'est ni jeune ni beau. « Qu'elle » épouse M. Ramchouppe, » disait le premier consul; « dans sa » conscience, Fourès sait bien que sa femme a divorcé avec » lui, et que ce divorce a été prononcé en Egypte. Dans la » sienne, madame Fourès sait également qu'elle est libre » de contracter mariage. Ainsi donc, pourquoi aller ali- » menter la malveillance *badaude* des Parisiens à nos dépens ?» Ce que disait Bonaparte était tout-à-fait la pensée de Pauline. M. de Sales fut dans sa disgrâce pour avoir voulu soutenir son premier avis ; et le mariage de Bellilote avec M. Ramchouppe eut lieu dans toutes les formes, sinon dans toutes les règles, malgré les clameurs du pauvre Fourès qui demandait justice à tout ce qui l'entourait. Il est toujours vivant, et, le curieux de la chose, toujours amoureux de sa femme.

Madame Ramchouppe partit avec son mari pour le lieu de son consulat. Pendant long-temps elle fut tellement éloignée ou tranquille, qu'on n'entendit pas parler d'elle. Mais plus tard son nom devait être prononcé d'une manière honorable pour son caractère. En apprenant la captivité de Napoléon, lorsqu'elle sut tous les tourmens que l'infortuné éprouvait dans cette cage de pierre et de fer où ses misérables geôliers le laissaient mourir faute d'air, alors tout ce qu'il y avait de noble et d'élevé dans l'âme de Pauline surgit au dessus de toute crainte, de tout préjugé. Elle réalisa une partie de la fortune qu'elle avait conservée, et parcourut plusieurs ports d'où elle guettait une occasion pour aller à Sainte-Hélène tenter la délivrance de celui qui lui était toujours cher comme le meilleur ami, et religieusement sacré comme le représentant de la gloire de son pays. Elle fut quelque temps à organiser son plan; lorsque tout fut prêt, elle apprit la mort de Napoléon... La vengeance et la haine avaient été plus promptes que l'attachement et la fidélité. Pauline était au Brésil lorsquelle reçut cette nouvelle. J'ignore le lieu qu'elle habite en ce moment; mais là où elle est, si ce livre lui parvient, je veux qu'elle y trouve l'expression de mon admiration et de ma reconnaissance pour une faible femme dont le courage et le cœur ont imaginé et tenté ce que des hommes n'ont même pas essayé.

CHAPITRE V.

Réveil et sortie nocturne de Junot. — L'adjudant Laborde. — La machine de Chevalier. — Les complices et le délateur. — Tentatives contre la vie du premier consul. — Arrestation difficile. — Les enragés. — Confidences à Caffarelli. — Le cordonnier Lavoisier. — Pauvreté mauvaise conseillère. — La règle et les exceptions. — Morale du premier consul. — Sa famille militaire.

Quelques jours après mon mariage, je vis Junot triste et fortement occupé. Il allait plusieurs fois par jour chez le préfet de police; souvent dans la nuit il était réveillé par un vieil adjudant de place de Paris, qu'on appelait Laborde, qui venait lui faire des rapports dont l'importance paraissait grande : car une fois Junot se releva à trois heure après minuit, s'habilla et sortit à pied avec cet homme, quoiqu'il fît un froid rigoureux, et que lui-même fût souffrant d'une migraine qui ne lui avait pas permis de manger de la journée. Mais il s'agissait d'intérêts bien chers; et, quand ceux-là parlaient, *tout* devenait à *rien*. Le 17 brumaire, je le vis enfin plus calme, et il me dit que le premier consul venait encore d'échapper à un danger qui, cette fois, aurait eu des suites terribles, parce que non seulement le projet ne pouvait manquer de réussir, mais le quartier dans lequel il se serait accompli devait en être victime. C'était la machine infernale de Chevalier, prélude de la conception du 3 nivôse. Chevalier, dont le nom fut presque uniquement prononcé dans cette affaire, était loin d'y être seul. Un nommé Bousquet, un autre homme appelé Gombeau-Lachaise,

Desforges, Guérauld, une madame Bucquet, furent arrêtés en même temps que Chevalier, et, comme lui, mis au Temple. La machine que composait Chevalier fut saisie dans une chambre qu'il partageait avec un nommé Veycer, dans une maison appelée la maison des Blancs-Manteaux. Il avait quitté son domicile ordinaire, rue Saint-Dominique, près des Invalides, parce que la police, ou plutôt toutes les polices de Paris étaient à sa recherche. Il travaillait avec ce Veycer, qui, je crois, était un homme des époques de septembre 92, ainsi que Gombaud-Lachaise et Desforges. Il fut d'abord le complice de Chevalier, et puis ensuite, il paraît que, soit le remords, soit la séduction, il contribua à le faire prendre. Lorsqu'on se rendit à la porte de la chambre de Chevalier, dans la maison des Blancs-Manteaux, il y eut un moment conseil pour aviser comment on devait s'y prendre pour obtenir passage. On savait que Chevalier avait une tête fort exaltée; et dans un moment de désespoir, se voyant perdu, il pouvait mettre le feu aux matières dont il était entouré, faire sauter la maison et tout ce qu'elle contenait avec lui. Il fallait donc l'empêcher d'approcher de son baril au moment où la porte serait enfoncée, et même veiller à ce qu'il ne pût pas tirer de loin un coup de pistolet qui aurait pareillement mis le feu. C'est à quoi devait être employé son camarade de chambrée. Mais Chevalier n'était pas un personnage commode; quelque preuve de confiance qu'il eût donnée jusque là à son compagnon, il était dans un état continuel de défiance, ce qui était bien naturel avec le jeu qu'il jouait. La mort était certaine s'il était pris, et peut-être même s'il réussissait; et il en avait lui-même la crainte, car souvent il disait : « Comment les faubourgs prendront-ils cela ? Les imbéciles ! avec deux batailles gagnées ils sont contens ! » Et les réflexions de Chevalier étaient d'autant plus justes, relativement à lui, que je suis sûre qu'à l'époque où il faisait sa machine infernale, Bonaparte était tellement aimé dans toute la France, que

ses assassins auraient été massacrés par le peuple s'ils avaient été connus.

Chevalier se méfiait de tout ce qui l'entourait. Madame Bucquet elle-même, qui le cachait, le nourrissait, était obligée de prouver qu'elle était seule avant qu'il ouvrît. Le soir, avant de se coucher, il plaçait en travers une petite solive en bois de chêne, qui formait une sorte de clef, comme nous en voyons dans les fermes. Ensuite, il avait toujours une paire d'excellens pistolets, bien chargés et prêts à tout événement. Le camarade de chambrée savait tout cela, et lui aussi songeait à sa sûreté. Il fallait prendre l'homme sans que le trébuchet blessât, et voilà où était la difficulté.

La veille de l'arrestation de Chevalier, l'ouvrage de sa machine n'allait pas parce qu'il lui manquait de l'argent. Bousquet, qui jusqu'alors avait, à ce qu'il paraît, été le banquier de la diabolique entreprise, était également à sec. Le camarade, dont le vrai nom n'était pas Veycer, et que j'appellerai le Camarade, fut en quête pour trouver *des fonds*. La chose n'était pas difficile; je crois que c'était six ou huit francs qui manquaient. Il les apporta fort tard, et de manière qu'il fut impossible de rien tenter ce même jour. La confiance qu'il avait toujours eue dans *le Camarade*, et qui, du reste, n'avait jamais été attaquée, reçut encore plus de force par ce service rendu. Ils se couchèrent, et Chevalier s'endormit au milieu de ses marrons, de ses pétards et de ses cartouches, comme s'il eût été entouré de roses. Le Camarade lui avait persuadé sans peine qu'il ne fallait pas garder de lumière; aussi la plus profonde obscurité régnait-elle dans la chambre. Ce fut en effet ce qui le sauva: car, au moment où la porte ébranlée par les agens de police résistait à cause du madrier, il se leva aussitôt et se hâta de le déranger; Chevalier, comprenant à ce mouvement qu'il était trahi, tira un coup de pistolet qui n'atteignit que la muraille, mais qui n'aurait pas man-

qué le Camarade s'il eût vu clair. Ce fut dans la nuit du 16 au 17 brumaire, à deux heures du matin, que cette arrestation eut lieu. Cette date m'est demeurée dans la tête; car, si ma mère eût donné son bal le jour où elle le voulait, il y avait tant de misérables, de ceux qu'on appelait *enragés*, de ceux enfin qui remuaient depuis un mois, que peut-être, en apprenant que le premier consul venait passer une partie de la nuit dans une maison particulière, seul, sans garde, plusieurs de ces malheureux auraient pu l'attendre à son entrée, à sa sortie, espérant en avoir bien meilleur marché là qu'à la porte d'un spectacle, où la foule est toujours immense? Cette idée, tout absurde qu'elle puisse paraître aujourd'hui, me fit à cette époque une vive impression; et ma mère, à qui je la communiquai, en frémit, sans que les raisonnemens de mon frère aient jamais pu la rassurer.

Cette troupe des *enragés* était formée de tout ce que la révolution avait d'impur dans ses plus mauvais jours. Je retrouve cette même pensée dans les rapports de cette époque qui font partie des pièces intéressantes que j'ai trouvées dans les papiers de Junot; il ne croyait pas que ces hommes, qui étaient pauvres, sans asile, sans moyens comme sans talent, fussent jamais capables de se mettre à la tête d'un parti. J'y vois que le plus habile était un nommé Moïse Bayle, autrefois conventionnel et alors sans ressources; cet homme était le chef de file de tous les enragés de fructidor. Il était placé là comme masque pour cacher une autre figure. C'est sous son *administration* que les enragés tentèrent d'ouvrir la grille du souterrain des Tuileries, en face des bains Vigier. La première grille céda; mais, la seconde ayant une plus forte serrure, il fut impossible de la forcer. C'est encore les enragés qui voulurent, ayant toujours ce Moïse Bayle pour leur principal chef, tenter un assassinat sur le premier consul, avant l'affaire de Ceracchi et d'Aréna. Cette conspiration, qui avait été ourdie presque

à l'insu de la police, tant les acteurs de ce complot étaient dans l'obscurité des cabarets les plus misérables, fut découverte par un homme dont le nom n'est jamais sorti de ma mémoire, en raison de sa conformité avec un nom célèbre; il s'appelait Lavoisier. Cet homme fut jugé digne d'entrer dans la ligue sanguinaire de ces misérables, et l'un d'eux lui parla de leur projet, qui était de poignarder le premier consul. La place n'était pas encore choisie. Lavoisier était cordonnier. Il était honnête homme; révolté de cette ouverture, il fut trouver le général Caffarelli, aide-de-camp du premier consul, et lui confia toute l'affaire. On arrêta plusieurs de ces hommes : mais c'était une hydre presque renaissante, que des bras invisibles faisaient mouvoir. Paris renfermait à cette époque un nombre infini de chauffeurs, de chouans amnistiés, de vagabonds, qui ne demandaient qu'un autre 10 août, un autre 2 septembre; non pas que la vie du premier consul leur parût nécessaire à sacrifier au salut de la liberté et de la république, mais parce que cette catastrophe terrible mettrait tout Paris dans un tel état de trouble, qu'il serait alors facile de faire tout ce que notre mémoire peut nous rappeler de ces horribles jours. Mais d'autres têtes dirigeaient les complots, d'autres pensées animaient ces démarches, en apparence provoquées par ces bandits à manches retroussées, portant des piques. C'était l'opinion de Junot, qui en cela seulement était de l'avis de Fouché, qu'il n'aimait pas. Depuis que le premier consul était au pouvoir, plus de dix conspirations obscures avaient été découvertes; et lui, toujours grand encore à cette époque, ordonnait aux autorités de ne pas ébruiter ces tentatives : « Elles annonceraient, disait-il, que l'état n'est pas tran» quille, tandis qu'au contraire tout est parfaitement calme. » Il ne faut pas que les étrangers aient ce petit moment de » jouissance; ils prendraient facilement le change, et je » ne le veux pas. »

Le premier consul avait raison en parlant ainsi. Les An-

glais, par exemple, n'auraient pas manqué de faire bien du bruit de toutes ces affaires qu'ils connaissaient peut-être trop bien, mais dont ils n'osaient pas parler avant nos propres journaux [1]. Et cependant il est positif que rien n'était plus tranquille que l'intérieur de la France : le peuple entier de Paris *adorait* le premier consul; le mot aimer est trop faible. Dans toutes ces conspirations, voyez quels étaient ceux qui les dirigeaient : des hommes perdus, non-seulement sans fortune, mais abîmés de dettes, joueurs, et voulant à tout prix conquérir un pouvoir qu'ils ne trouvaient mal placé aux mains du général Bonaparte, que parce qu'il était sévère dans le choix des magistrats, des administrateurs et des hommes qui en général composaient son gouvernement. Je sais qu'il est des noms qu'on pourra m'objecter pour réfuter mon assertion; mais ces noms sont en petit nombre, et puis le rare talent des personnes qui les portent pourrait me servir de réponse. Il n'en est pas moins de fait que le général Bonaparte en arrivant au consulat, et pendant les heureuses années qui précédèrent l'empire, n'employa autant qu'il le pouvait que des hommes probes et de bonne réputation. Le conseil d'état, le sénat, le tribunat même, malgré sa jeunesse, les ministres, toute cette organisation était faite par le premier consul, et présentait la vérité de ce que j'ai dit plus haut. Ce n'était donc pas sous un gouvernement s'annonçant pour être aussi rigoureux dans ses choix, que des hommes comme Demerville, Topino-Lebrun, Ceracchi, Moïse Bayle, ce Chevalier et une foule d'autres pouvaient espérer d'arriver à quelque chose sans le mériter. Aussi les voyait-on se précipiter dans le danger tête baisée. C'était une pièce ronde exposée à la roulette,

[1] Je suis conséquente dans mon opinion. J'ai bien dit tout à l'heure que les meneurs véritables n'étaient pas en vue : c'est vrai; mais il ne l'est pas moins aussi que, si une puissante étrangère a voulu exciter des troubles, elle n'a trouvé que des hommes comme ceux que je signale pour servir ses projets.

ou bien au trente-et-quarante. Ils n'avaient rien à perdre. La pièce ronde, c'était leur vie. Eh bien ! tout *va au rouleau*. S'ils gagnaient, ils étaient contens et retiraient la banque contre laquelle ils avaient joué une vie dont quelques uns voulaient se débarrasser, tant ils étaient malheureux. Et c'est, au fait, une chose digne de remarque, que toutes ces conspirations que chaque mois voyait alors éclore ne pouvaient marcher, parce que les hommes qui les imaginaient n'avaient pas d'argent pour acheter les poignards, les pistolets, la poudre. L'affaire de Ceracchi, celle de Chevalier, celle de Chapelle, toutes ont été arrêtées par le besoin d'argent.

Je sais qu'il existe aujourd'hui plusieurs jeunes têtes, d'autres encore qui, plus vieilles d'années, sont peut-être encore plus voisines de l'enfance, par leur peu de connaissance des affaires de notre malheureuse révolution, qui me demanderont compte de mes paroles sur la pauvreté des hommes dont j'ai parlé plus haut. Ils croient peut-être que, parce qu'un homme est pauvre, il doit être honnête et vertueux; du moins est-ce la manière de voir de quelques esprits qui peuvent être d'un ordre différent de la ligne commune, mais qui auraient bien besoin d'étudier quelque temps dans le grand livre de l'expérience pratique, en admettant qu'ils soient de bonne foi. C'est une grande instruction que celle de cette expérience pratique, et, malgré la petite colère de ceux qui affectent de la dédaigner, il faudrait que le monde cessât son mouvement pour qu'elle cessât d'être utile. Eh bien ! cette grande maîtresse nous fait voir que dans un pays corrompu et j'espère que nous n'avons pas la prétention de ne pas l'être) la pauvreté est si rarement vertueuse et probe, que l'exception, lorsqu'elle se trouve, confirme grandement la règle, qui est que l'homme misérable est capable de tout : et la preuve, c'est que vous ne voyez jamais un homme ayant seulement de quoi vivre, se faire voleur de grand chemin; il ne se jette dans cette

perdition éternelle que pour avoir du pain. Venez, après cela, me citer tel trait d'un homme qui a trouvé un portefeuille contenant cinquante mille francs, et qui vous l'a rapporté quoiqu'il n'eût pas de quoi dîner : tout cela n'est pas preuve, vous dis-je; au contraire, et n'empêche pas que tout homme pauvre et misérable, je le répète encore, est capable de tout. Ce que j'avance ici, j'en ai trop de preuves pour ne pas tenir à mon opinion. J'ajouterai seulement que dans les malheureux dont je parle, je ne comprends nullement celui qui gagne sa vie par un travail uniforme et soutenu. Cet homme-là est un homme estimable, quelque basse que soit son occupation.

Me voici renvoyée bien loin de mon affaire *Chevalier*. Il fut donc arrêté, ainsi que je l'ai dit; la veille du bal de ma mère. Le vieil adjudant de place, Laborde, vint raconter cette affaire dès le lendemain matin à Junot; et c'est de sa bouche que j'en ai entendu tout les détails ainsi que de celle de Doucet, chef d'état-major de la place de Paris. On apporta la petite machine chez Junot pour qu'il pût la voir. Elle était fort remarquable.

C'était un petit baril rempli de marrons d'artifice, de balles et de sept à huit livres de poudre. Le baril avait deux cercles en fer à chacune de ses extrémités : à peu près vers le tiers était attaché un canon de fusil avec sa batterie, mais ayant sa crosse enlevée; il était solidement fixé au baril par des morceaux de fer. Cette machine était destinée à être placé sur le passage du premier consul. Des marrons d'artifice devaient être jetés de tous côtés pour augmenter le désordre, tandis que des chevaux de frise, fabriqués par un serrurier qui fut arrêté, étant posés dans les rues adjacentes, devaient empêcher les secours d'arriver, et donner ainsi le temps de commettre tout le mal que pouvaient imaginer les hommes capables d'une conception aussi effroyable que celle de cette œuvre du démon.

Junot me recommanda spécialement de ne parler de

cette affaire à aucune des personnes de la société de ma mère. Je m'y conformai si bien que ma mère elle-même ne sut cette histoire de Chevalier que le jour du 3 nivôse. Je m'accoutumai bientôt à entendre presque machinalement une foule de mots et de choses de la plus haute importance, et cela m'était commun avec toutes les jeunes femmes de mon âge. Nos maris étant continuellement auprès du chef de l'état et dans des rapports d'une haute confiance, nous devions *tout voir, tout entendre et tout oublier.* Ce sont les propres paroles que m'adressa le premier consul la première fois que je dînai au Tuileries. J'étais placée à côté de lui en ma qualité de nouvelle mariée; madame la duchesse de Montebello, alors madame Lannes, était de l'autre côté: c'était, je crois, sept à huit jours après la découverte de cette affaire de Chevalier. Il me demanda si j'en avais parlé à ma mère. Je lui dis que non, parce que je n'avais pas voulu l'inquiéter. « Et puis, » ajoutai-je, « Junot m'a dit qu'il fallait parler de ces choses-là le moins possible. — « Junot a raison, » me répondit-il, « et c'est moi qui lui ai re- » commandé cette conduite. Ce n'est pas un mystère, et » sans doute bien des gens connaissent aujourd'hui l'arres- » tation de Chevalier; mais je ne me soucie pas que les » éclaircissemens que recherche la curiosité, et non l'in- » térêt, soient donnés par des personnes qui me tiennent » d'aussi près que Junot. » Et il ajouta : « Quant à vous, » madame Junot, maintenant que vous faites partie de la » *famille de mon état-major*, j'espère que vous écouterez » mes avis. Rappelez-vous, » me dit-il alors, « que vous de- » vez *tout voir, tout entendre et tout oublier.* Faites graver » cette devise sur un cachet. Au reste, je me rappelle que » vous savez garder un secret. »

Ceci avait rapport à l'affaire de Salicetti.

CHAPITRE VII.

Garat, le ridicule et les grosses cravates. — L'oratorio d'Haydn. — Brillante réunion à l'Opéra. — Influence de la toilette sur l'esprit des femmes. — Dîner de Junot chez Berthier, le 3 nivôse. — Sécurité générale, et bruit extraordinaire. — Le premier consul à l'Opéra, et Duroc à la porte de ma loge. — La machine infernale. — M. Diestrich, aide-de-camp de Vandamme. — Sortie de l'Opéra. — Ma présence aux Tuileries le soir du 3 nivôse. — Scènes remarquables. — Fouché d'accord avec Junot. — Dangers de madame Bonaparte. — Larmes involontaires. — Détails exacts sur la machine infernale. — Exagération du nombre des victimes. — Le cocher de Junot, et danger évité. — Cauchemar de Junot, réveil terrible et ma vie en danger.

Ma mère était remarquablement mieux depuis l'époque de mon mariage; elle avait pris, contre notre gré à mon frère et à moi, un nouveau médecin qui cependant paraissait faire merveille. On le nommait *Vigarousse* ou *Vigaroux*; je n'ai jamais vu son nom écrit: je sais seulement qu'il était fils d'un habile chirurgien de Montpellier. Il s'était engagé à guérir ma mère en six mois; et le fait réel c'est qu'elle ne souffrait plus, qu'elle était fraîche et belle plus que je ne l'avais vue belle et fraîche depuis dix ans, et que son contentement à elle-même était au comble. Elle venait dîner chez moi, allait au spectacle, courait toute la matinée pour faire des visites, et ne s'en portait que mieux, bien loin d'éprouver de la fatigue.

Garat, qui était depuis vingt ans un des habitués les plus assidus de la maison de ma mère, vint un jour nous dire qu'il nous demandait très-sérieusement de ne pas manquer

sonnes. Je n'avais pas parlé à ma mère de la machine infernale de Chevalier, ainsi que je l'ai déjà dit; mais mon beau-frère connaissait toute cette affaire; je lui dis un mot à l'oreille pour l'engager à aller aux nouvelles. J'avais le pressentiment de quelque malheur. Au moment où Duroc avait parlé à Junot, celui-ci était devenu pâle comme un spectre, et je l'avais parfaitement vu porter sa main à son front avec un mouvement de surprise et de désespoir. Néanmoins, ne voulant pas alarmer ma mère et les personnes qui étaient dans les loges voisines[1], je me contentai de dire tout bas à mon beau-frère, M. Junot, d'aller aux informations.

Mais avant son retour, nous fûmes instruites. Un bruit sourd commença à se répandre du parterre à l'orchestre, à l'amphithéâtre, puis aux loges.

« Le premier consul vient d'être attaqué dans la rue Saint-Nicaise, » disait-on.

Bientôt la nouvelle véritable circula dans la salle. A l'instant même, et comme par un coup électrique, une même acclamation se fit entendre, un même regard sembla couvrir Napoléon d'un amour protecteur. Ce que je rapporte ici, *je l'ai vu*, et je ne l'ai pas vu *seule*. Il existe peut-être dans Paris plus des deux tiers de ceux qui étaient à l'Opéra le 3 nivôse; ils peuvent *ne pas oser* dire les premiers ce qui arriva dans cette soirée : mais en les interpellant, qu'ils répondent si je ne retrace pas fidèlement ce qui eut lieu au moment où la nouvelle fut connue. Quelle agitation précéda l'explosion de la colère nationale qui était représentée, dans ce premier quart d'heure, par cette foule dont la fureur pour un attentat si noir ne peut être exprimée par des mots! On voyait des femmes pleurer à sanglots, des hommes frémissant d'indignation, quelle que fût la bannière qu'ils

[1] Ma loge était aux troisièmes, à l'Opéra. On sait qu'elles n'étaient point fermées; il était donc facile d'entendre ce qui se disait de l'une à l'autre loge.

suivissent, et s'unissant du cœur et du bras, dans cette circonstance, pour prouver que les différences d'opinion n'apportent pas avec elles de différences dans la manière de comprendre l'honneur. Je regardais pendant ce temps dans la loge du premier consul, qui, étant immédiatement au dessous de moi, me permettait de voir et d'entendre presque tout ce qui s'y disait. Il était calme, et paraissait seulement fort ému toutes les fois que le mouvement lui apportait quelques paroles fortement expressives relativement à ce qui venait de se passer. Madame Bonaparte n'était pas aussi maîtresse d'elle-même. Sa figure était bouleversée; son attitude même, toujours si gracieuse, n'était plus la sienne. Elle semblait frissonner et vouloir se cacher sous son châle comme sous un abri; et, dans le fait, c'était ce châle qui avait été la cause de son salut personnel. Elle pleurait; quelque effort qu'elle fît pour retenir ses larmes, on les voyait couler le long de ses joues pâles, et lorsqu'elle regardait le premier consul, elle frissonnait de nouveau. Sa fille était aussi fort troublée. Quant à madame Murat, le caractère de la famille paraissait en elle : quoique son état lui permît de manifester un trouble et des inquiétudes bien naturelles à la sœur du premier consul, elle fut parfaitement maîtresse d'elle-même dans toute cette cruelle soirée.

Junot, après avoir pris les ordres du premier consul, remonta pour nous dire de ne pas l'attendre, et repartit aussitôt pour aller à son devoir. Il y avait aussi long-temps que le préfet de police, dont la loge était à côté de la mienne, l'avait quittée pour courir à la préfecture. Lorsque Junot fut parti, ma mère, qui maintenant connaissait toute l'affaire, me dit que, dans la loge à côté d'elle, un jeune homme qui paraissait militaire venait de dire aux dames qui l'occupaient, que les auteurs du complot avaient d'abord voulu mettre le tonneau d'artifice à la porte de l'Opéra. « La salle entière aurait alors sauté, » avait ajouté le jeune homme. Ma mère me dit de le regarder, et de voir s'il

ritait quelque croyance. C'était M. Diestrich, aide-de-camp du général Vandamme. Les dames de la loge étaient sa mère et sa sœur. Je l'avais vu quelquefois chez moi, les jours où Junot recevait; et l'avant-veille il avait dîné chez le général Mortier, le même jour que moi. Je le priai de me dire s'il pensait qu'il y eût quelque nouveau malheur à craindre.

« Il est difficile, me répondit-il, de savoir à quoi s'en tenir à cet égard. J'observerai seulement que ces misérables ont voulu mettre, comme chance plus certaine, leur charrette contre la porte de l'Opéra. Le factionnaire n'obéissant qu'à une consigne générale, qui est de ne laisser stationner aucune voiture près d'un théâtre le jour d'une première représentation, a éloigné la mort de tout ce que renferme cette salle. Mais, ajouta M. de Diestrich en baissant la voix, aucun des auteurs de ce crime infâme n'est encore arrêté: qui peut répondre qu'au moment de la sortie du premier consul, un autre coup ne soit pas préparé, dans le cas de la non-réussite du premier? Quant à moi, je viens chercher ma mère et ma sœur; lorsqu'elles seront en sûreté chez elles, je reviendrai, parce que le bras d'un homme est toujours nécessaire au milieu d'un tumulte. » Il me demanda s'il pouvait m'être utile en quelque chose. Comme j'avais mon beau-frère, je le remerciai, et quelques instans après, nous le vîmes sortir en effet avec sa mère et sa sœur, qui était une fort jolie et fort agréable personne. Elle avait seulement une chose que je n'ai vue qu'à elle; c'est un œil bleu et un œil brun. Cela ne nuisait en rien à son regard, et lui donnait même une expression singulière qui n'avait rien de piquant [1].

« Je veux aussi m'en aller, me dit ma mère. Ce monsieur a parfaitement raison. Donne-moi mon châle; mets le tien

[1] Les Diestrich sont, je crois, de Belgique ou de Hollande. Cette famille est riche, honorable, et la jeune personne dont je parle est aujourd'hui l'une des femmes les plus considérables de Bamberg, où elle s'est mariée.

et partons. » Je paraissais hésiter. « — Eh bien ! à quoi peut-on réfléchir dans une semblable affaire? Je ne te dirai pas : Je m'en vais, et tu feras ce que tu voudras; mais : Je m'en vais et tu vas me suivre. Allons, allons, Laurette ! ton châle, et partons. Il peut arriver un malheur, et c'est une chose plus que probable : en l'honneur de quoi serions-nous des victimes de plus dans le sacrifice? Tu vois bien que ton hésitation n'a pas de bon sens. »

Ma mère, depuis mon mariage et même dans beaucoup de circonstances antérieures, m'avait toujours reproché ma partialité pour le général Bonaparte, et surtout cette passion pour sa gloire qui me faisait sentir aussi vivement ses triomphes que s'il eût été mon frère, cet enthousiasme qui me faisait mettre en commun alors les intérêts de la France et ceux de Napoléon. Tout ce que je sentais, tous ce que je voyais, n'était pas comme ce que *voyait* et *sentait* ma mère : aussi bien souvent avions-nous de petites contestations, telles que nous pouvions les avoir. Ce soir du 3 nivôse, ma mère, qui m'avait vue pleurer et qui jugeait que je souffrais véritablement, ne comprit pas d'abord ce qui causait mon inquiétude présente. Pour les larmes, je ne les nie pas; elles étaient provoquées par l'horreur d'un forfait tellement atroce que l'être qui a pu l'exécuter doit être voué à l'exécration des siècles. Mais dans le moment où ma mère me parlait, j'étais dans un état violent, à la pensée que Junot courait des dangers inconnus, d'autant plus à redouter que les misérables qui en voulaient d'une manière aussi acharnée à la vie du premier consul, devaient, pour arriver à lui, sacrifier ses plus fidèles serviteurs. Cette idée me torturait; et je ne la disais pas, parce que je craignais de paraître trop faible. Je sentais bien qu'il fallait que ma mère s'en allât : mais moi, j'aurais voulu savoir où était Junot, et ne pas le perdre de vue. Il me paraissait assez vraisemblable qu'il ne quitterait pas le premier consul dans un pareil moment. Ce n'était pas à lui à courir dans les quartiers perdus

de Paris, pour découvrir les conspirateurs dans leurs différentes retraites, et je devais croire qu'il resterait dans les environs de l'Opéra. Comme ces idées me passaient rapidement dans l'esprit, ma mère mettait sa palatine, son châle, et m'enveloppait aussi dans mes fourures; tout à coup la porte de la loge s'ouvrit, et Junot avança la tête pour me dire rapidement: « Va-t'en avec ta mère. Lorsque tu l'auras remise chez elle, demande-lui de te prêter sa voiture pour te mener chez madame Bonaparte, tu renverras après la voiture de maman; je serai là et je te ramenerai. » Et il s'en fut en courant. Il était baigné de sueur, malgré le froid rigoureux qu'il faisait.

Nous partîmes; mon beau-frère vint avec nous. Après avoir remis ma mère chez elle rue Sainte-Croix, sa voiture nous mena aux Tuileries. Le premier consul était revenu de l'Opéra, et tout paraissait aussi calme à l'extérieur que s'il n'y avait rien eu; mais dans le salon c'était une autre chose. Il y avait plusieurs autorités, comme les ministres, les consuls, le général commandant Paris; le général Mortier, commandant la division, etc., etc. Le premier consul, qui jusqu'alors avait montré une sorte d'indifférence pour tout ce qui avait été tenté sur lui, fut cette fois sans aucune indulgence, et il avait plus que raison. Madame Bonaparte était accablée; elle pleurait constamment. Indépendamment du péril auquel avait échappé le premier consul, elle-même avait failli être victime de l'explosion. Voici comment elle y échappa.

Elle allait monter en voiture, lorsque Rapp, qui n'avait pas l'habitude de remarquer l'accord parfait des couleurs dans la toilette d'une femme, fit l'observation que le châle que portait madame Bonaparte n'allait pas avec sa robe ou avec les bijoux qu'elle portait. On sait comme elle était élégante, et surtout élégante dans l'arrangement complet de tous les accessoires de sa toilette. Elle remonta les huit ou dix marches de l'escalier de Flore pour réparer une

faute. Elle fut à peine trois minutes; mais ce temps fut suffisant pour que sa voiture se trouvât séparée de celle du premier consul qu'elle devait suivre immédiatement. Ce délai la sauva; l'explosion eut lieu comme la voiture de madame Bonaparte arrivait sur le Carrousel. Les glaces furent brisées, et les morceaux tombèrent sur le col et les épaules de mademoiselle de Beauharnais, qui était sur le devant de la voiture; et malgré son châle, elle eut de légères coupures.

Je ne pus assez parler de l'impression que fit alors cet attentat dans toute la France, Bonaparte lui a des obligations ; il lui a fait voir qu'il pouvait tout demander à un peuple dont il était aimé à ce point. Je voyais, et j'ai encore sous les yeux des rapports que la police militaire faisait tous les jours à Junot. Ces rapports n'étaient pas destinés à être vus : je les lisais, je voyais des preuves d'attachement et de dévouement de la nation qui rendent peut-être Napoléon bien coupable d'en avoir abusé.

Parmi les détails peu connus relativement à la machine infernale, en voici un. On sait que le baril, ou plutôt le tonneau qui contenait la mitraille et la poudre, était posé sur une mauvaise petite charrette attelée d'une jument dont le signalement contribua beaucoup à faire trouver les assassins. Cette charrette était posée de manière à embarrasser le chemin, et pendant que la charrette aurait été éloignée par les guides à cheval, l'explosion se serait faite, et tout aurait péri. On a dit ensuite que la vitesse de la course de la voiture avait sauvé le premier consul. Sans doute, cette rapidité n'y a pas nui : mais voici la vraie cause, et elle est encore plus que l'autre de pur hasard. Le piquet de chasseurs à cheval servant d'escorte au premier consul précédait et suivait sa voiture; l'un des guides qui étaient en avant, apercevant cette méchante charrette qui obstruait la route, cria au conducteur de se ranger. Ne voyant personne, puisque l'enfant était caché par l'angle

de la palissade [1], le chasseur donna un coup violent du plat de son sabre sur le dos de la pauvre jument, qui se rangea d'elle-même et avança de trois ou quatre pas, enfin ce qu'il fallait pour déranger la ficelle qui devait faire, à ce qu'il paraît, partir la soupape destinée à donner l'air et à faire l'explosion. C'était un moment presque indéfini. Mais il fut suffisant pour que le premier consul eût le temps de tourner dans la rue de Malte, et de là dans la rue de Richelieu. Le tonneau ressemblait à un mauvais tonneau de porteur d'eau. La jument fut tuée, mais nullement endommagée, de manière que son signalement fut affiché et sa propre personne déposée à la préfecture de police, afin qu'on pût aller la reconnaître, et dire peut-être en la voyant à qui elle avait appartenu. Elle était en fort bon état, grasse, assez forte, et point du tout une haridelle, ainsi qu'on l'a publié. Comme le sort de ce qui a concouru à cet événement est de quelque intérêt, je dirai ce qu'était la jument, son *portrait* n'est pas privé de couleur; et enfin, si jamais on voulait retracer cet incident de la vie de Napoléon, le signalement exact de la jument qui portait sa mort peut être utile.

C'était une jument de trait, sous poil bai, la crinière usée, à queue en balai, nez de renard, flancs et fesses lavés, marquée en tête ayant des traces blanches sur le toupet et sur les côtés, hors d'âge, et ayant quatre pieds six pouces de hauteur, et en fort bel et bon état.

La violence de l'explosion fut telle qu'un morceau de la roue et l'un des cercles de fer qui entouraient le tonneau

[1] A cette époque, la place du Carrousel et les rues environnantes étaient totalement différentes de ce que nous voyons aujourd'hui; on ne peut plus s'y faire une idée juste de l'ancienne localité. Il y avait surtout une quantité de palissades en planches. C'est derrière l'une d'elles qu'était Saint-Régent qui mit lui-même le feu, il reçut de violentes contusions et fut lancé sur une borne presque sans connaissance. Le médecin qui le soigna fut compromis; je ne me souviens plus de son nom.

furent lancés par delà l'hôtel d'Elbeuf. Il franchit tout l'espace entre la rue de Malte et cette maison, et ne fut pas arrêté par la hauteur de l'hôtel, tant l'impulsion fut terrible. La curiosité des habitans de la rue Saint-Nicaise et de la rue de Malte fut bien funeste à plusieurs d'entre eux. Madame Léger, la maitresse du café d'Apollon, situé à l'angle des deux rues, entendant le galop des chevaux de l'escorte, sortit précipitamment de son comptoir, et courut à sa porte pour voir passer le premier consul, ce qu'elle faisait toujours lorsqu'il allait aux Français ou à l'Opéra. La malheureuse, étant sur sa porte, eut les deux seins emportés par un morceau de chaudron brisé qui, frappant obliquement, lui laboura toute la poitrine. Elle ne mourut pas à l'instant, mais n'a pas survécu trois jours à l'hémorrhagie et à la souffrance. Les deux garçons du même café furent, l'un tué, l'autre blessé.

On a beaucoup exagéré le nombre des victimes qui périrent dans cette circonstance. Je crois être aussi bien informée qu'on peut l'être, et j'ai la preuve que le jour même il ne périt que neuf personnes. Quant aux suites, je crois que le nombre des morts s'est élevé à vingt-neuf ou trente : c'est immense sans doute, mais enfin, c'est encore moins affreux que si nous avions eu à pleurer sur la perte de deux mille personnes, ce qui serait arrivé si le factionnaire de la rue de Louvois ne s'était pas refusé à laisser placer la voiture à la porte de l'Opéra.

Jamais Napoléon ne fut peut-être plus intéressant à observer que dans les heures qui suivirent cette catastrophe. Je le regardais avec une attention qui redoublait encore en écoutant ce que j'entendais d'un autre côté. On avait beau me dire que j'étais partiale pour lui, je ne l'étais pas : et je savais au contraire faire une part égale dans tout ce que je voyais. Etait-ce ma faute, à moi, si dans de semblables momens il mettait lui-même un poids immense dans sa balance de faveur ?

Toutes les autorités, toutes les corporations, les tribunaux, tout ce qui pouvait se dire *constitué* même en une apparence de corps, vint présenter des félicitations au premier consul, et surtout lui demander comme une grâce de donner plus de soins à sa sûreté. Le conseil-d'état, ayant Boulay de la Meurthe à la tête de sa députation, lui demanda *spécialement* de prendre des mesures pour le maintien de l'ordre public.

Mais l'adresse la plus remarquable fut celle de la ville de Paris. Elle avait son intérêt à être pressante, cette malheureuse cité qui se voyait exposée à devenir victime de quelques scélérats obscurs, qui, pour accomplir leur crime, ne s'inquiétaient pas s'ils faisaient périr plusieurs milliers de citoyens innocens. Ce fut Étienne Méjean, secrétaire général du département de la Seine, qui, à la tête des maires et du conseil général, porta la parole à la place de Frochot, alors préfet, trop grièvement malade pour pouvoir remplir cette fonction. Je fais cette remarque, parce que j'ai vu dans deux mémoires comtemporains, que le préfet du département avait présenté les maires au premier consul, en lui adressant un discours que l'on cite. La chose peut être indifférente ; elle peut aussi ne pas l'être : et, sachant la vérité du fait, je la dis comme elle est.

Le lendemain, 4 nivôse, l'agitation fut grande dans Paris. On avait bien su, dès la veille au soir, toute la noirceur de la nature du complot ; mais les détails étaient depuis le 4 au matin à la portée de tous, et l'indignation était générale, je ne puis trop le répéter ; ainsi que je ne puis assez dire combien l'intérêt pour le premier consul était extrême.

Je n'appris qu'en rentrant chez moi le 3 au soir, le danger qu'avait couru Junot. En sortant de chez le ministre de la guerre, il donna ordre à son cocher de le conduire à l'Opéra ; à cette époque le ministère de la guerre était rue de Lille, à l'hôtel d'Avray. En passant sous le guichet du

Carrousel, Junot pense qu'il n'est que sept heures, que le premier consul n'est pas parti pour l'Opéra, et qu'il peut descendre aux Tuileries, afin de remercier le premier consul par un mot des bontés dont il lui a fait donner l'assurance par Berthier; il tire le cordon. Nous avions alors les plus beaux, les plus excellens chevaux de Paris. Junot les avait achetés pour son mariage; ils étaient admirables : les quatre avaient coûté 10,000 francs. Ils étaient jeunes, pleins d'ardeur, et lorsqu'ils étaient lancés, n'ayant après eux qu'une légère petite voiture coupée, ils allaient comme le vent, et n'étaient surtout pas faciles à arrêter à l'instant. Le fameux Coco était une des quatre belles bêtes.

C'était deux d'entre elles qui étaient attelées ce même soir du 3. Les chevaux étaient lancés d'une telle vitesse que le cocher ne fut maître d'eux que près de la rue Saint-Nicaise. Il fallait revenir sur ses pas, tourner au travers de ces palissades, de ces murs de planches; Junot aimait ses chevaux, et puis il voulait arriver à l'Opéra aussi, lorsque son domestique, ouvrant la portière, lui demanda ses ordres : « Va-t'en au diable! lui dit-il impatienté : pourquoi n'a-t-il pas arrêté tout de suite? A l'Opéra. »

Si le cocher avait retenu ses chevaux à temps, Junot trouvait le premier consul au moment de partir pour l'Opéra. Il ne serait pas monté dans sa voiture, parce que Napoléon avait avec lui l'aide-de-camp de service [1], le commandant de sa garde et un de ses ministres. Il eût donc suivi dans sa voiture, et comme elle n'aurait été qu'en suite du détachement de la garde du premier consul, il sautait sans pouvoir l'échapper; le dernier homme de l'escorte eut son cheval tué. Le péril de Junot dans cette soirée ne frappa que moi et son cocher. Cet homme fut pendant plus d'un an à ne pas pouvoir passer sans émotion sur la place du Carrousel. Quant à Junot, il me défendit, je ne sais

[1] Lauriston, Lannes et Berthier.

pourquoi, de parler de cette circonstance; et pour lui il n'y attacha pas plus d'importance que s'il eût passé près du jardin des Plantes, au lieu de froisser de ses vêtemens, pour ainsi dire, cette machine de mort.

On pense bien que toutes les autorités civiles et militaires furent aussitôt dans une activité qui n'avait nul besoin d'être stimulée. Mais les opinions étaient différentes pour diriger les recherches. Junot et Fouché, quoique habituellement ils ne fussent pas d'accord, l'étaient parfaitement sur un point : c'est que la force motrice existante de ces fréquens attentats, avait son foyer loin de la France. Le premier consul prétendait que non. « C'étaient, » disait-il, « ces » mêmes enragés, dans le nombre desquels on compte une » foule de *septembriseurs*. » Et rien ne pouvait le faire changer d'opinion. Cependant il était notoire que ces mêmes hommes n'étaient que le rebut d'un parti; ils étaient mis en agitation, un autre parti s'en servait comme le singe de la fable se sert du chat. Dubois ne voulait pas contrarier le premier consul, mais on voyait qu'il pensait comme Junot et Fouché. « C'est une poignée de misérables qui » ont calomnié la liberté par des crimes commis en son » nom, » disait le premier consul. « Voilà les coupables.

» — Voilà les agens, disait à son tour Fouché; mais ces hommes-là sont incapables d'imaginer. Ils exécutent comme le cheval qui traînait la charrette, et voilà tout. Je ferais de la belle besogne, si j'allais me borner à courir après ces hommes de l'Abbaye-aux-Bois [1]. Il ne faut que me laisser le temps, et je dévoilerai bien des choses.

Pendant deux jours Junot ne prit que des instans de repos. Il ne croyait pas devoir laisser à des soins subalternes une affaire aussi importante que celle de la recherche des misérables qui avaient exécuté cette atroce tentative.

[1] L'Abbaye-aux-Bois était alors le chef-lieu de la plupart des rendez-vous de conspirateurs *enragés*; on ne s'en doute guère aujourd'hui.

A peine était-il jour qu'il se levait, allait à l'état-major de la place, et de là dirigeait lui-même tout ce qui se faisait dans sa juridiction. On ne peut donner trop d'éloges à M. Doucet, adjudant-général en chef de l'état-major de la place. C'était un homme remarquablement actif et intelligent, et je puis dire honorablement dévoué.

Le 5 au soir, aprés avoir couru toute la journée à cheval, à pied, en cabriolet, Junot rentra excédé de fatigue. Il n'était que dix heures; mais, quoiqu'il m'eût promis de venir me prendre chez ma mère, il ne put résister à la fatigue qui l'accablait; il fit mettre les chevaux et chargea mon domestique de me dire de revenir sans l'attendre.

J'avais eu dans le courant du mois de novembre une petite fièvre miliaire dont j'étais alors convalescente. Pendant le peu de jours qu'avait duré cette maladie, on avait tendu un petit lit de camp pour Junot tout à côté du mien; depuis que l'affaire du 3 l'occupait, il avait donné l'ordre qu'on laissât ce lit de camp, afin d'être plus à portée de se lever sans m'éveiller. Harassé de fatigue, il s'était couché et dormait profondément; mais son sommeil, assez ordinairement agité, l'était encore plus dans ces momens de troubles et d'inquiétudes: il faisait des rêves affreux; c'étaient des poignards entourant le premier consul, un assassin le terrassant, une nouvelle machine au moment d'éclater. Enfin tout ce que les songes ont de plus effrayant joint à tout ce que le pressentiment a de plus sinistre l'entouraient de leurs prestiges; il était sous la puissance du plus intense des cauchemars. En arrivant chez moi je trouvai ma femme de chambre qui m'attendait dans une première pièce: elle me dit que mon mari s'était couché et qu'il me priait de lui dire bonsoir avant de m'endormir. Je marche la première, j'arrive dans ma chambre à coucher avant elle, et, m'approchant du lit de camp sur lequel était couché Junot, je me penche sur lui en disant: « Eh quoi! déjà endormi! »

Dans ce moment il rêvait qu'il était dans le cabinet du

nuit elle avait eu un violent accès de fièvre. Ma mère pouvait bien dire ce qui lui déplaisait relativement au premier consul; mais il était l'enfant qu'elle avait élevé; et la nature était plus forte que toutes les petites rancunes auxquelles l'esprit supérieur et la belle âme de ma mère ne donnaient au reste accès chez elle que pour couvrir une juste dignité d'amitié offensée. Elle était attachée à Napoléon; plus d'une fois je suis sûre qu'elle s'est repentie d'avoir été sévère pour celui qu'elle avait aimé comme ami, et dès sa naissance comme le fils de ses plus chères amies. La tentative du 3 nivôse la fit frémir; elle ne me le témoigna pas à l'Opéra, parce que *là* elle craignait pour moi et que cette crainte absorbait toutes les autres : mais quand elle fut rentrée chez elle, et que l'horreur du forfait avec ses affreuses conséquences lui apparurent dans toute leur vérité, elle pleura beaucoup comme je l'ai déjà dit, et fut très-malade pendant deux jours.

Lorsque je m'acquittai de sa commission auprès du premier consul [1], il me répondit de manière à vivement étonner toute personne qui ne l'aurait pas connu comme moi. Il me regarda bien attentivement, arrêta sur moi ce regard de feu et de plomb avec lequel il neutralisait le vôtre par son action vive et pressante, et me fit répéter ce que je lui disais de la part de ma mère.

« J'ai eu l'honneur de vous exprimer au nom de ma mère, général, le vif intérêt qu'elle a pris à ce qui s'est passé l'autre jour. Elle espère que vous n'en doutez pas; et moi j'ajoute qu'elle peut y compter, n'est-il pas vrai? »

« Cependant elle s'en est allée, ainsi que vous, avant la » fin de l'oratorio. »

Je ne répondis pas; mais je regardai le général Bonaparte avec une expression dont il traduisit probablement le texte

[1] C'était à l'un des dîners du quintidi qui suivirent le 3 nivôse; celui du 15, je crois : car je me rappelle très-positivement que ce ne fut pas à celui du 5 suivant.

littéral, car il ajouta en cessant de me regarder et en allant vers la fenêtre, quoiqu'il fît nuit et qu'il ne pût rien voir dans la cour du château à cette heure :

« Au fait, il n'en serait rien résulté pour ma sûreté » quand une victime de plus se serait exposée, dans le cas » où il y aurait eu du péril pour moi.

« — J'ajouterai, général, qu'aux yeux de ma mère, c'était sa fille qui était exposée, et aux miens, c'était ma mère. Nous nous devions un mutuel intérêt de conservation. Quant à moi, je ne puis rien dire qui ressemble à de l'exagération, quand j'affirme que je ne me suis éloignée de l'Opéra qu'avec une grande répugnance. Je savais que dans le moment même où je le quittais, Junot courait aussi le danger qui pouvait menacer son général, et cette pensée me faisait mal. Mais je ne pouvais laisser ma mère courir cette même chance sans être, en quelque sorte, criminelle.

» — Eh oui, sans doute, oui, sans doute, » répondit le premier consul avec une inflexion de voix que je ne puis rendre, « c'est moi qui suis un homme tout-à fait *ridicule* » d'avoir dit ce mot d'*exigence* : car vous allez l'appeler » comme cela. Je sais que dans la société de votre mère » on cherche à recueillir tout ce qui peut me faire paraître » sous un jour peu favorable.

» — Général, » répondis-je, fort peinée de cette persistance à croire que le salon de ma mère était un foyer où s'allumaient les haines contre lui, « comment puis-je faire pour vous dissuader? Je n'y parviendrai que par un moyen que Dieu seul pourra même faire réussir : c'est que l'accent de la vérité aille à vous. J'espère beaucoup dans cette vérité qu'on ne peut jamais feindre. J'ai l'honneur de vous dire, citoyen consul, que jamais il ne s'est prononcé dans le salon de ma mère une phrase injurieuse contre vous, sans que ma mère ou mon frère ne se soient aussitôt emparés du privilége de maîtres de maison, pour imposer si-

lence aux personnes qui parlaient de vous dans un sens que l'amitié de ma mère pour vous et toute votre famille lui interdisait, non-seulement par *véritable attachement*, car l'*amitié* de ma mère, poursuivis-je fort émue et presque en colère, n'est pas de ces affections vulgaires qui sont sacrifiées à la première demande d'une convenance de salon.

« — Ah! dit le premier consul, vous convenez donc que » dans le salon de votre mère on reçoit des gens qui ne m'aiment pas!

« — Je vous ai parlé avec franchise, général; je continuerai de même. Sans doute, parmi les connaissances de ma mère, il en est qui n'aiment pas le gouvernement actuel; je ne puis ni les blâmer ni les absoudre. Je sais qu'ils souffrent des suites d'un long exil, que leurs biens sont confisqués, que la plupart sont dans la misère, qu'un grand nombre gémit encore sous le ban qui a été prononcé contre eux; mais tout ce mal ne leur a pas été fait par vous. Ils seraient donc absurdement injustes s'ils vous en voulaient de ce qu'ils souffrent. Mais d'un autre côté, je crois aussi...» Je m'arrêtai en souriant à demi, je regardai le premier consul... Il continua ma phrase.

« — Que je serais injuste à mon tour si je les obligeais » à crier vive la république? N'est-ce pas cela que vous » voulez dire, madame Junot! Mais s'ils n'aiment pas ce » nom-là, pourquoi rentrent-ils en France? Qui les rappelle? On n'a besoin d'eux dans aucune branche de l'administration. Fouché et Chaptal seront aussi bons ministres » que M. le comte d'Entraigues, et Junot et Lannes commanderont aussi bien mes soldats que M. Roger de Damas, » tout brave qu'il est[1].

[1] Toutes les fois que Napoléon parlait de la bravoure des émigrés, il citait toujours M. Roger de Damas. Il racontait une certaine histoire, que je n'ai jamais connue que par lui, d'une tête de cheval entourée d'un manteau et puis d'un saut dans la mer, homme et cheval; cela se serait passé à Quiberon. Mais comme Bonaparte n'était pas facile à suivre dans sa narration

» — Mais, général, répliquai-je, le sol de la patrie n'est-il pas le bien de tous ses enfans? Un Français ne peut-il rentrer dans son pays que pour avoir une place? n'existe-t-il pas un attrait bien plus puissant? Je le sais par une expérience que présente ma propre famille. Mon oncle, M. de Comnène, est rentré en France pour vivre en paix, avec l'espoir d'un meilleur avenir. Et, certes, ce n'était pas la confiance en votre générosité qui lui manquait, car il est revenu en France sans un passe-port, sans une parole rassurante; et comme il était loin de s'attendre à trouver sa nièce fiancée à un de vos généraux, il ne comptait que sur la noblesse de la conduite du gouvernement à l'égard d'un homme qui se livre.

» — Il ne m'aime pas, votre oncle; et je puis dire qu'il » n'aime pas la république. Ensuite il a émigré, et je regarde » tout émigré comme un enfant parricide. Cependant, j'ai » fait pour monsieur de Comnène ce que Junot m'a demandé. » Car, ajouta-t-il, madame Permon se serait bien gardée » de m'adresser une pétition même en faveur de son frère. »

C'était vrai; ma mère avait dit : S'il veut le faire, il le fera pour Junot; et s'il ne le veut pas, que puis-je en cela?

Ma mère se trompait. Le général n'aurait jamais refusé à madame de Permon ce que le premier consul de la république aurait cru de son devoir peut-être de ne pas accorder au général Junot.

Je me rappelle que ce fut ce même jour-là que le premier consul me parla de toute ma famille. Il s'informa si ma grand'mère vivait encore, me demanda ce qu'était devenu

et qu'on pouvait difficilement le faire répéter, je n'ai jamais bien su cette histoire. Ce que j'en ai recueilli, c'est que M. Roger de Damas, se voyant au moment d'être pris, avait entouré la tête de son cheval avec son manteau pour lui dérober la vue du péril, et lui enfonçant ses éperons dans le ventre, l'avait fait sauter dans la mer. Une personne de l'armée de Condé à qui je parlai de ce fait me dit qu'il était vrai, mais point arrivé à Quiberon. Je le donne comme je l'ai appris. C'est de Napoléon que je le tiens.

mon oncle l'abbé de Comnène. Il me parla aussi de mon frère et de ses bonnes intentions relativement à lui. Il ne fut pas question des parens de Junot : il ne me parla que des miens.

J'allais donc souvent, ainsi que je l'ai dit plus haut, chez madame Bonaparte. Madame Murat, qui était au moment d'accoucher, y venait aussi, et je la retrouvais toujours avec plaisir. Elle était simple, bonne enfant; elle aimait passionnément son mari, et, en général, elle offrait en elle tout ce qui pouvait donner de l'intérêt. Un jour je fus la voir à l'hôtel de Brionne [1] où elle logeait alors. Elle occupait le rez-de-chaussée, et M. Benezech et toute sa famille étaient au premier. Lorsque j'arrivai, je trouvai madame Murat au moment de monter en voiture pour aller se promener à Villiers (Neuilly) que le premier consul venait de lui donner. Elle était au moment d'accoucher, et d'une énorme grosseur. Elle ne comptait plus; on lui recommandait de marcher, et, pour obéir à l'ordonnance de Baudelocque, elle allait en voiture jusqu'à Villiers, faisait deux tours d'allées, et puis elle revenait à Paris. Elle me proposa d'aller avec elle; j'acceptai, et nous partîmes en ayant la précaution de mener madame Frangeau dans la voiture, car madame Murat aurait bien pu accoucher en chemin.

C'était une drôle de femme que madame Frangeau, avec sa robe taillée à la mode de la régence; son petit bonnet monté, ses cheveux retapés, et autour de tout cela quelque chose de la mode de 1800. Elle était la favorite de Baudelocque, qui ne la donnait que dans les maisons que lui-même affectionnait. Madame Frangeau savait à quel numéro M. Baudelocque en était pour faciliter l'entrée dans ce monde à ceux qui veulent bêtement souffrir : elle vous ra-

[1] Cette maison n'existe plus. Elle était située dans ce qui formait la cour des Tuileries, précisément en face du guichet du Pont-Royal. Lorsque madame Murat quitta cette maison pour l'hôtel Thélusson, elle fut occupée par monsieur et madame Maret.

contait toutes les histoires de la jeunesse, de l'âge mûr, du commencement de la vieillesse de M. Baudelocque, et tout cela avec des notes et des additions que chaque *contage* augmentait de moitié. Qui de nous ne se rappelle madame Frangeau ? Tout ce qui était alors jeune femme et accouchée par Baudelocque avait madame Frangeau et était pendant six semaines soumise à sa férule. Son souvenir m'est bien présent, et je suis certaine que la reine de Naples et la reine de Hollande, la duchesse de Frioul, une foule de jeunes mères à l'époque dont je parle, se rappellent madame Frangeau aussi bien que moi.

Ce petit voyage de Villiers m'est demeuré dans la mémoire parce que les histoires que nous fit madame Frangeau égayèrent tellement la route que je craignis un moment que Caroline n'accouchât. Mais elle n'y songeait pas. Elle était bien autrement occupée, malgré ses rires, à manger dix ou douze grosses grappes de raisin de Fontainebleau, avec deux petits pains à la duchesse, qu'on avait mis dans la voiture par ordre de madame Frangeau. Je n'ai jamais vu un tel appétit.

« Veux-tu manger ? » me dit-elle en songeant enfin qu'elle croquait ses petits pains depuis la barrière à elle seule.

Mais je la refusai ; j'étais alors au commencement d'une chose qui se terminait pour elle. Je ne pouvais au contraire rien manger, et je vivais dans un état de mal de cœur continuel. Je l'exhortai donc à continuer. En arrivant à Villiers, il n'y avait plus ni pain ni raisin dans le panier. On prit chez le concierge du pain de ferme et des poires ; les vivres étant renouvelés, nous revînmes à Paris après avoir parcouru le parc de Villiers, qui était encore charmant malgré l'époque avancée de la saison. Mais il y avait beaucoup d'arbres verts. Sa position est plus abritée que celle du grand Neuilly. « Le premier consul, en nous donnant cette campagne, me dit Caroline, a mis la plus généreuse bonté à faire ce cadeau. »

« — Nous ne sommes pas riches, me dit madame Murat, et si mon frère ne nous avait pas mis à même de meubler la maison de Villiers et de l'entretenir, nous ne pourrions pas la garder. » Plus tard, lorsque Murat, à son retour d'Italie, revint habiter Paris et en prendre le gouvernement au départ de Junot pour Arras, il n'était déjà plus question d'impossibilité de ce genre pour habiter et meubler l'hôtel de Thélusson.

Après l'explosion de la machine infernale, la France entière montra le plus vif intérêt pour le premier consul. Il est difficile de pouvoir rendre ce concours unanime de témoignages d'affection. De toutes les provinces, de toutes les parties de la république arrivaient les adresses, les vœux, et surtout les recommandations, souvent acerbes dans leurs formes, pour que le premier consul prît enfin toutes les mesures pour sa sûreté. Un seul cri exprimait toutes les pensées : *c'est l'intérêt de la France !*

Le soir on allait, même après le spectacle, quand il n'était pas trop tard, chez madame Bonaparte. C'était là qu'on était heureux de rencontrer le premier consul. Sa conversation, toujours attachante par la profondeur de la pensée jointe à ce tour original que lui donnait son imagination si brillante et si riche, était bien plus intéressante encore dans un moment où l'on savait qu'il devait ne donner passage qu'à des idées dont l'influence était directe. J'avoue que je manquais rarement les dîners du quintidi par cette raison. Quoiqu'il y eût beaucoup de bruit et beaucoup de monde, et par conséquent de mouvement, il était toujours facile d'entendre le premier consul converser avec tout ce que la France avait alors d'habile et de savant. Les jurisconsultes les plus profonds, les financiers les plus forts, les diplomates les plus fins, venaient autour de lui pour l'entendre, et semblaient être là plutôt à la leçon que pour faire part de leurs lumières à un jeune homme dont le pâle visage accusait des veilles et des fatigues bien au dessus des leurs, même depuis leur jeune âge.

C'était surtout à la Malmaison, ou bien à Paris dans le salon de madame Bonaparte, qu'il fallait entendre le premier consul; mais jamais il ne fut une époque plus intéressante que celle que je viens de décrire, bien imparfaitement sans doute, lorsque je pense au coloris fort et vigoureux qu'il faudrait répandre sur tout ce qui se passait alors, puisque je le fais comparaître devant des yeux qui n'ont pas le même souvenir pour aider à la faiblesse du pinceau. Mais je suis convaincue, et c'est beaucoup pour peindre.

A l'époque de la machine infernale, on sait que le premier consul avait la persuasion que le coup avait été fait par les jacobins, ou plutôt par une classe de misérables usurpant le nom de républicains, et ne méritant que celui d'*enragés* que la police leur avait donné; et dans le fait, on ne vit parmi eux ni Thibaudeau, ni Daunou, ni Grégoire, ni Boissy d'Anglas, ni aucun des républicains d'une opinion bien avouée avant le consulat. Nous avons eu des hommes obscurs, instrumens de crimes, souillés de sang, rebut de nos époques fatales de 93 et de 94 : ces hommes, mécontens du retour de l'ordre, ainsi que le préfet de police l'avait dit dans plusieurs rapports faits en fructidor et vendémiaire an 9, conspiraient contre un gouvernement réparateur, sévère dans l'exécution des lois, et sous lequel ils ne pouvaient espérer de voir revenir l'anarchie. Il y avait parmi eux plus d'un Babœuf, et la conspiration du camp de Grenelle se renouvelait tous les jours autour de la personne du premier consul.

Mais lui-même était injuste lorsqu'il disait dans le conseil d'état : « Ce sont les hommes de la révolution qui font tout » ce mal, ce sont les septembriseurs. »

Ce pouvait bien être ces hommes de sang qui, sous le nom d'*enragés*, avaient essayé d'entrer dans les souterrains des Tuileries en forçant les grilles, qui avaient *essayé* un assassinat, qui avaient *essayé* même une machine infernale; mais j'ai toujours pensé, et l'événement est venu me con-

firmer dans mon opinion, qu'il y avait d'autres mobiles qui les faisaient agir : et l'affaire de nivôse le prouve.

Long-temps le premier consul fut impossible à persuader. Je me rappelle qu'un jour à la Malmaison il eut une conversation avec Fouché, Junot, Cambacérès et plusieurs autres personnes, contre lesquelles il soutenait son avis. Déjà à cette époque la police commençait à tenir le fil de cette infamie, et Fouché était bien glorieux. Junot, qui ne l'aimait pas, était de son avis relativement à tout ce qu'il disait sur la machine infernale. Le premier consul discutait sans humeur; Cambacérès lui-même, avec sa figure habituellement aussi jaune que calme, recevait un peu d'émotion de la contradiction soutenue du général Bonaparte : lui seul était aussi tranquille que si la question agitée n'eût pas intéressé sa vie. Il n'y eut qu'un moment où il finit enfin par se fâcher.

Fouché prétendait avec raison que la Vendée, quoique pacifiée en apparence, était toujours en feu, que les bandes d'insurgés occupaient toutes les routes, et que la Bretagne n'était pas habitable.

« Parbleu ! » dit le premier consul en colère, vous nous » la donnez bonne; que venez-vous nous parler de la Vendée » et de la Bretagne? Comment! vous qui êtes ministre de la » police, et qui savez dans quel état est le nord et le midi » de la France, vous venez parler de la Vendée comme du » point central vers lequel il semble que toute la sollicitude, » toute l'attention du gouvernement devrait se porter! » Quelles sont les nouvelles de la rive droite du Rhin? Est- » ce un vendéen, ce chef de bande qui a fait un vol de » 60,000 francs, à main armée, en germinal dernier, dans » l'intérieur de la France, dans le département de l'Ourthe? » Est-ce encore de la Vendée, ces hommes qui viennent » d'être arrêtés à Châteaudun? ce sont des déserteurs con- » duits par une femme habillée en homme. Dans le dépar- » tement du Gard, vous voyez que depuis le mois de ger-

» minal jusqu'au 10 nivôse on a arrêté soixante-huit brigands, » Dans la Sarre, comment appellerez-vous la bande du bri- » gand Schinderanes ? Dans l'Aveyron, dans les Basses-Al- » pes, vous apprenez tous les jours quelques nouvelles » arrestations. Avant-hier encore, qu'est-il arrivé sur la route » de Rouen ? La route de Rouen à Paris ! j'espère que ce n'est » pas là un pays perdu? Eh bien ! la diligence est attaquée » par huit brigands, malgré l'escorte de quatre hommes » commandée par un sergent et établie sur l'impériale. Sont- » ce là des Vendéens encore ? »

Le premier consul était presque en colère. Fouché, qui ne se démontait pas facilement, le regardait fort respectueusement sans doute, néanmoins avec une expression qui m'aurait impatientée si j'avais été à la place du premier consul, ce qui n'était guère possible.

« J'ai l'honneur de vous faire observer, général, dit-il au premier consul, que les brigands qui ont arrêté la diligence de Rouen ne sont pas autre chose que des chouans, qui eux-mêmes ne sont que des Vendéens rhabillés. Lorsque la diligence fut arrêtée, ils commencèrent, avant même de faire feu, par demander les fonds appartenant à la république, et l'on sait que la formule des brigands de l'ouest n'est pas différente de celle-ci. Chassés, traqués, pour ainsi dire, par le général Bernadotte, ils refluent de notre côté; mais ce sont des chouans, et je persiste à le dire. »

A cette nouvelle assertion répétée avec une expression tout-à-fait inconvenante, le premier consul s'avança vers Fouché avec une précipitation qui dénotait une vive colère. Il se planta devant lui, et se croisant les bras :

« Et moi je vous répète aussi, citoyen ministre de la po- » lice générale, que vous vous trompez, ou plutôt que vous » voulez faire croire que vous vous trompez. » Dans ce moment madame Bonaparte, qui aimait tendrement Fouché et qui lui portait un très-profond intérêt, ce qu'il reconnaissait à sa manière, s'avança derrière Bonaparte, et passa

sa main dans son bras; le premier consul dégagea doucement son bras de la pression de celui de sa femme, et lui dit sans humeur, mais assez péremptoirement :

« Je t'en prie, Joséphine, laisse-moi tranquille lorsque » je parle d'affaires sérieuses. »

Je n'oublierai jamais la figure décontenancée de madame Bonaparte. Elle retourna tranquillement à sa place, sans avoir seulement la pensée de répondre.

« Oui, citoyen ministre, » reprit le premier cousul, « je » vous le répète bien clairement : vous vous trompez lorsque » vous prétendez que le poison domestique dont la républi- » que est malheureusement atteinte a pour cause une autre » origine que cette vaste conspiration de brigandage et de » crimes, ourdie par une troupe de misérables, qui ne sont » d'aucun parti, et qui déshonoreraient celui auquel on les » attacherait, mais qui depuis quinze ans, toujours prêts à » vendre leurs bras, sont attentifs au moindre trouble pour » l'accroître et en profiter. Croyez-vous que les hommes qui » ont égorgé aux 2 et 3 septemhre, ceux qui exécutaient à » Nantes les mariages républicains, et qui liaient dos à dos » une jeune fille de quinze ans avec un jeune homme de vingt, » en faisant les plus infâmes réflexions; ceux qui ont comblé » les glacières d'Avignon avec des cadavres, les assassins des » prisonniers de Versailles; les misérables qui ont vécu pen- » dant deux ans les pieds dans le sang jusqu'au dessus de la » cheville, en signant les arrêts de mort de vieillards de qua- » tre-vingt-dix ans, comme l'abbesse de Montmartre [1], ou de

[1] C'était madame de Montmorency. Elle était tellement courbée par l'âge que le bourreau fut obligé de la redresser, ou plutôt de la *casser*, pour l'exécuter. L'infortunée était sourde et aveugle. Lorsqu'elle fut interrogée, comme elle n'entendait qu'à l'aide d'un cornet qu'on lui avait ôté, Fouquier-Tinville fut obligé de crier très-haut. Malgré cela, comme elle n'entendait pas, elle fut condamnée pour avoir *conspiré sourdement*. Lorsqu'elle fut dans la charette, et que l'air frappa son visage, elle chanta le *salve regina* à demi-voix. Elle se croyait délivrée !...

»jeunes victimes de seize ans, comme les jeunes filles de »Verdun? croyez-vous, monsieur,» (et le premier consul avança de deux pas vers Fouché) «croyez-vous que ces hommes-là aimaient la liberté, la république? Pouvez-vous »me répondre oui? Si vous le faisiez, je vous dirais, NON, »MOI; je vous dirais que ce sont des hommes voulant de la »licence; des hommes qui, la veille du jour où ils massacraient comme je viens de le dire, n'avaient pas de quoi »payer un pain, et vivaient dans l'opulence six mois après, »parce qu'ils n'avaient nul remords de porter la chemise de »celui qu'ils avaient égorgé et de dormir dans son lit. Vous »me direz peut-être que parmi ces hommes on en a vu se »retirer pauvres et sans bien? Peut-être cela est-il possible; »mais la plupart d'entre eux a long-temps mangé du pain »trempé de sang. Je sais ce que je sais,» ajouta-t-il en secouant la tête.

Fouché était plus pâle qu'à son ordinaire, et l'on voyait que depuis long-temps il voulait répondre au premier consul. Lorsque Napoléon se fut retourné vers le feu, et qu'il se mit à tisonner selon son habitude, Fouché dit d'une voix évidemment altérée par la colère, bien que sa parole fût posée :

«Mais, général, vous me permettrez de vous dire que toutes les horreurs qui ont ensanglanté la révolution n'ont pas été commises par les *jacobins*, comme vous les appelez. On voit bien que vous n'avez pas assisté aux tragédies de Tarrascon, de Beaucaire, de Marseille, et de tant d'autres villes du midi, théâtres des hauts faits des compagnies de Jésus et de leurs collègues, enfin des assassinats royalistes.»

Le premier consul était encore courbé et occupé à tourmenter un pauvre tison; à ce mot de Fouché il se releva avec précipitation, et se retournant aussi vivement, il fut aussitôt près du ministre.

«Eh! pardieu! que venez-vous me conter là? Vous me »donnez gain de cause; c'est ce que je vous dis depuis une

» heure. Ces monstres à figure humaine qui retroussent les » manches de leurs chemises quand ils en ont, pour aller » couper des têtes ou jeter les gens à l'eau, les jeteraient » dans le feu d'un bûcher de l'inquisition d'Espagne, si le » grand-inquisiteur les payait mieux que leurs brigandages. » Parbleu ! je le sais bien, qu'il y a eu des assassinats roya- » listes ; je pourrais dire que ceux-là étaient des représailles, » et que les glacières d'Avignon, le massacre de plusieurs » individus que j'ai moi-même particulièrement connus, » quoique bien jeune alors, et dont je puis garantir la mo- » ralité, pouvaient excuser ceux qui arrivaient après : mais » je ne le dirai pas. Rien ne peut autoriser la cruauté ; rien » ne peut légitimer le crime. Notre belle révolution n'est » point mère de ces infamies. Toutes les horreurs de 93 ne » pourront jamais ternir sa robe éclatante de blancheur, » lorsque, conduite par la liberté, ou plutôt la tenant par la » main comme une sœur, elle nous vint délivrer en 89 de » notre dur esclavage. Les gens de mauvaise foi et qui n'ai- » ment pas la révolution pourront seuls au reste confondre » les époques et les temps ; il est impossible de ne pas faire » la part de chacun. Mais il n'en est qu'une *seule* pour les » égorgeurs et les verseurs de sang : réprobation sur eux ! La » France ne veut plus de ce régime-là, et l'anarchie est dé- » cidément en horreur. Il faut mettre un terme aux brigan- » dages qui désolent l'intérieur de la république. C'est un » rejeton des fatales époques. La liberté publique est mena- » cée, et même déjà attaquée dans ses plus précieuses » garanties. Chaque membre de la grande famille de la » société est à chaque instant frappé dans ses moyens d'exis- » tence. La sûreté n'est plus qu'un mot, et l'être le plus » inoffensif ne sait en se couchant si le lendemain il déjeunera » dans sa maison. Voyez ce bon Clément de Ris [1] ! Et tout

[1] Nous verrons une étrange clarté luire sur cette histoire de Clément de Ris.

»cela se passe sous le régime d'un gouvernement qui *veut* le »calme et le retour de l'ordre. Il faut que cela finisse. Je »sais bien que le Directoire a préparé ces tristes héritages, »par la détestable organisation de ses provinces, surtout »après la première pacification de la Vendée. Mais on ne »répare pas le mal en le rejetant sur les autres. Voilà main- »tenant que les misérables, non contens de s'attaquer à moi, »veulent faire sauter tout un quartier de Paris. Si la senti- »nelle de l'Opéra n'avait pas éloigné le tonneau, trois mille »personnes étaient mutilées, parce que des monstres en »veulent à ma vie. Je le répète, il faut que cela finisse. Ce »n'est pas au moment où la république partout victorieuse »dicte des lois à ses ennemis au sein même de leurs pays, »qu'elle se laissera meurtrir sous les coups de quelques »scélérats obscurs prenant comme par dérision une couleur »politique. Ce n'est pas dans de telles âmes qu'il y a place »pour un sentiment aussi noble que celui de l'amour de la »patrie. Comme ils volent les diligences et les receveurs »des contributions, parce qu'ils ont toujours une caisse »bien garnie, ces coquins-là disent qu'il font la guerre au »gouvernement. Cela fait pitié!

»— Citoyen consul, répondit Fouché, je ne puis que répéter ici ce que j'ai eu l'honneur de vous dire plusieurs fois, depuis le 3 nivôse. J'ai exprimé ma pensée intime, lorsque j'ai dit que ce forfait exécrable n'avait pu être commis que par des ennemis non pas de la république, non pas de votre personne, mais des hommes. La Convention a été attaquée par eux à main armée au 13 vendémiaire; ils ont été en conspiration permanente contre le Directoire, non pas qu'il fût plus mauvais gouvernement pour eux que l'eût été celui de la convention ou bien des comités, mais parce qu'ils sont ennemis *de tout* gouvernement. Je sais bien la vérité de tout cela, citoyen consul; et la place que j'occupe me met à même, bien plus qu'un autre, de connaître toutes ces iniquités. Mais tout en convenant avec vous

que quelques centaines de bandits sont répandus sur la surface de notre belle France, pour y faire le mal que nous leur voyons commettre, je dis que l'enfer qui vomit ces démons-là n'est pas 93. »

Le premier consul leva les épaules.

« Et *le militaire et le Turc?* la plume qui a écrit ce beau » morceau, est-elle dirigée par l'Angleterre ou par tout ce » qu'il y a de plus enragé en opinion démagogique ?

» — Voilà précisément ce qui vient à l'appui de mon assertion, citoyen consul; *Metge*, l'auteur du libelle que vous venez de nommer, est un de ces hommes qui se montrent à toutes les grandes époques. Il ressemble à ces claqueurs en chef, connus pour faire réussir ou tomber une pièce nouvelle. On les prend à la solde de tel auteur pour un soir et de tel autre pour le lendemain. Ces deux auteurs sont ennemis; cela importe peu au claqueur. Il en est de même de ces hommes de l'espèce de Metge. Vous êtes dans une sphère, citoyen consul, de laquelle vous n'apercevez aucune de nos misères politiques. Vous ne voyez rien du *dégoûtant*, je puis dire le mot, de l'arrangement qu'il faut faire pour que toutes ces matières fétides ne sentent pas trop mauvais. Vous n'avez jamais eu besoin de vous servir de Metge; et Metge ne vous aime pas parce qu'il sait bien qu'avec vous il ne peut espérer que la prison. Aussi a-t-il ouvert de grandes oreilles aux premières paroles, ainsi que les mains pour recevoir les belles guinées bien dorées qui lui ont été remises pour qu'il taillât sa plume afin de produire le beau chef-d'œuvre *du Turc et du Militaire Français.*

» — Allons ! vous voilà encore avec votre *comité anglais!* » Certes, je n'aime pas l'Angleterre, c'est-à-dire son cabi- » net; mais je crois que vous êtes aussi par trop injuste » pour lui.

» — Citoyen consul, je ne suis plus assez jeune pour me laisser emporter par le feu de la prévention : je raisonne d'après des faits. Il y a long-temps que je connais Metge,

et que je puis résumer mes soupçons et mes doutes. Metge n'a aucun moyen d'existence, et cependant il fait de la dépense, et une dépense journalière assez considérable qu'il paie toujours comptant. Où prend-il cet argent? il faut bien qu'il soit à la solde des ennemis de la république.

» — Mais n'existe-t-il donc que l'Angleterre qui puisse » donner de l'argent pour troubler la tranquillité de l'état? » Vous avez vu que les soupçons ont été fortement éveillés » sur Félix Lepelletier et sur Antonnelle : Metge n'a-t-il pas » fréquenté ces hommes-là? n'est-il pas connu aujourd'hui » que toute l'affaire de Ceracchi, Diana, Demerville, Aréna, » n'était pas étrangère à ce Metge? Il paraît même que le » stylet qu'il portait devait me servir dans l'occasion, si je » me trouvais dans son chemin. C'est un vigoureux compère, » au reste, que ce Metge; il paraît qu'il s'est défendu comme » un lion. Où donc fut-il pris?

» — Au passage Feydeau : il était fort tard. Les hommes de la police chargés de le suivre l'arrêtèrent d'abord au nom de la loi, sans s'assurer immédiatement de ses mains. Il eut le temps de saisir un stylet qu'il portait toujours, et de frapper l'officier de police. Il lui porta plusieurs coups très-violemment, qui heureusement ne le blessèrent qu'à la main et au poignet. Une chose assez remarquable, c'est qu'il ne couchait pas deux nuits de suite dans le même endroit depuis plus de quatre mois. Il travaillait à Montmartre, dans une petite chambre. C'était là qu'il composait les mauvais pamphlets qu'on lui payait bénévolement bien au dessus de ce qu'ils valaient. »

Dans le même moment entrèrent deux tribuns. Le premier consul les accueillit avec une bonne grâce tout-à-fait remarquable. La conversation continua sur le même ton. L'un des deux tribuns était Duveyrier. Le premier consul parla avec lui d'un rapport qu'il devait faire au tribunat, quelques jours après, relatif à l'établissement des tribunaux criminels spéciaux. Ces tribunaux étaient particulièrement

destinés à punir immédiatement tous les voleurs et les brigands qui désolaient les routes de la république, et qui venaient enfin troubler la tranquillité intérieure des villes. Le premier consul reparla de nouveau sur cet objet, et fut admirable dans son discours. C'était dans de pareils momens qu'il fallait et le voir et l'entendre. Il y avait alors en lui un feu qui s'épanchait en vivifiant tout ce qui était autour de lui : je ne l'avais jamais vu sous ce jour lumineux, j'en étais plus qu'étonnée. Il me faisait un effet tout à la fois entraînant, comme charme d'attrait, et vivement agitant, comme éloquence unique, par sa concision concluante et parfaitement persuasive.

M. Portalis arriva ensuite. Le premier consul fut à lui, et, lui prenant la main, il le conduisit pour ainsi dire, jusque auprès de madame Bonaparte. Il avait pour lui une profonde estime. Portalis n'avait pas, à cette époque, la triste infirmité de la cécité. Il voyait déjà péniblement, mais cependant il n'avait pas besoin de guide. Le premier consul lui parla, aussitôt qu'il fut entré, du discours préliminaire du Code. C'était M. Portalis qui était chargé de le faire.

« Vous êtes paresseux, citoyen Portalis, » lui dit en riant le premier consul; « mais il faut vous hâter. Voilà tout le » monde qui crie après nous pour ce Code; il faut aller vite » en besogne.

» — Ah! général, » répondit le digne homme, en riant à son tour, « vous croyez donc que tout le monde a votre don de féerie? Vous avez été doué en naissant, vous; mais nous autres, pauvres humains, il nous faut aller tout doucement dans notre route. Et puis, savez-vous, général, que notre Code n'est commencé que depuis un an? Savez-vous que c'est un immense monument à élever dans une nation, qu'un Code de lois? Vous y avez travaillé comme nous, et vous savez que c'est un écheveau difficile à débrouiller.

» — Oui, sans doute; oui, sans doute, » répondit le pre-

mier consul; « mais il faut marcher, » répétait-il toujours; « il faut marcher. Le discours préliminaire est-il prêt?

» — Le premier consul est bien sûr que je ferai toujours non-seulement mon devoir, mais plus que mon devoir, pour seconder ses nobles et grands projets, ayant pour but le bonheur de la France, répondit Portalis. Le discours est fait.

» — Ah! vous êtes un excellent et bon Français! dit le » premier consul; à la bonne heure! parlez-moi de gens » comme vous et comme ce brave Duveyrier. Je suis heu- » reux quand je vois des hommes comme vous autour de » moi. Etant ainsi secondé, je ne puis que bien faire. »

Cette conversation fut la première de ce genre que j'entendis tenir au premier consul après mon mariage. Elle me frappa d'autant plus que, dans la position où il était, cette liberté d'esprit pour raisonner de vie et de mort, quand il s'agissait de lui-même, me parut admirable. Cependant, quoique je fusse bien frappée de tout ce qui s'était dit dans cette soirée, je n'aurais pas pu rappeler ainsi jusqu'aux moindres mots du premier consul et de Fouché, si je n'avais trouvé cette conversation écrite par mon mari, dans les papiers que j'ai conservés de lui. Il en est encore d'autres aussi curieuses que celle-ci, et faisant encore mieux paraître dans leur vrai jour les différens interlocuteurs.

CHAPITRE VIII.

Lions nés à Paris le jour anniversaire du 18 brumaire. — Les déjeuners de femmes aux Tuileries. — Madame de Vaines. — La lionne en couche, et visite à la ménagerie avec madame Bonaparte. — Le premier consul venant nous rejoindre au Jardin des Plantes. — Marengo, l'aîné des lions. Bonaparte et le cornac Félix. — Le menteur pris sur le fait, et les crocodiles du Bosphore. — Souvenirs d'Egypte, racontés par le premier consul. — Les psylles et les serpens.

Les événemens importans dont je viens de parler m'ont fait oublier plusieurs anecdotes et quelques faits, non-seulement arrivés dans le mois de brumaire, mais le jour même de l'anniversaire du 18. L'un d'eux fut l'accouchement de la lionne du Jardin des Plantes, qui mit bas trois petits, vivans et à terme [1]. C'était une chose intéressante, surtout pour les naturalistes, qui jusqu'alors n'avaient pas pu observer ce qui était relatif à la portée et en général à tout ce qui tient à la gestation des animaux tels que la lionne et la tigresse. Une lionne avait mis bas, à ce qu'on prétend, à Londres, dans la ménagerie de la Tour : mais soit que les observations eussent été mal faites, soit que la bête ne fût pas à terme, on ne savait rien.

J'étais engagée à déjeuner chez madame Bonaparte aux Tuileries. C'était une habitude charmante, selon moi, que

[1] Puisque nous en sommes sur l'article des bêtes se *naturalisant*, je dirai que les premiers singes qui soient nés en France ont vu le jour dans le petit boudoir demi-rond et tout doré, qui se voit du quai et se trouve dans l'hôtel Labriffe.

celle d'inviter ainsi de jeunes femmes, trop timides encore pour être aimables dans un salon au milieu d'hommes trop supérieurs pour ne pas leur imposer fortement. En causant avec madame Bonaparte pendant le déjeuner, repas toujours sans aucune cérémonie, de modes, de spectacles, de petits intérêts de société, ces jeunes femmes s'enhardissaient et devenaient bien moins *tapisserie* pour le salon du premier consul lorsqu'il venait y chercher quelque distraction. Madame Bonaparte faisait les honneurs de ce déjeuner avec une grâce charmante. Nous étions ordinairement cinq ou six, et toutes du même âge (excepté pourtant la maîtresse du logis). A la Malmaison c'était différent. On était quelquefois douze ou quinze femmes à ce déjeuner, servi dans un petit salon rond donnant sur la cour et que je vois encore quoiqu'il y ait seize ans que je n'y sois entrée.

Un jour que j'étais allée déjeuner aux Tuileries chez madame Bonaparte, j'y trouvai madame de Vaines, qui était fort en faveur auprès du premier consul et de madame Bonaparte, et une autre personne dont j'ai oublié le nom; mais c'était une femme. Jamais il n'y avait d'hommes à ces repas du matin; le premier consul le défendait positivement. Madame Bonaparte nous dit qu'elle allait faire une visite de *femme* en couche, et nous demanda si nous voulions aller avec elle. Nous acceptâmes, en lui demandant à notre tour qui nous allions voir. Elle dit que c'était une personne qui pourrait nous manger, mais que dans ce moment elle avait l'humeur douce. Enfin c'était la lionne du Jardin des Plantes que nous allions visiter; le premier consul, à qui madame Bonaparte fit savoir où elle allait, promit de s'y rendre s'il avait le temps; il y avait déjà été.

La lionne se portait fort bien. Elle avait l'*humeur languissante*, comme nous l'avait dit madame Bonaparte. *Félix Cassel*, son gardien, entra dans sa cage, prit les petits pendant qu'ils tétaient, et la pauvre bête ne fit même pas un mouvement. Elle paraissait l'aimer, et le prouvait en

Du reste, la lionne était fort bonne pour messieurs ses enfans. Elle prenait ses petits, les léchait continuellement avec une langue large d'un demi pied; elle leur parlait, les apaisait comme le peut faire une nourrice lorsque les miaulemens des nouveau-nés lui indiquaient qu'ils souffraient; et puis lorsque le soleil ou le vent la gênait ainsi qu'eux, et qu'elle voulait les changer de place, elle les prenait dans sa gueule, absolument comme une chatte prend ses petits lorsqu'ils ne voient pas encore clair. Quant aux lionceaux, ils avaient leurs yeux très-bien ouverts; leur taille pouvait avoir, autant que j'en ai pu juger, car il ne me plaisait pas de tenir trop long-temps ce roi des forêts dans mes mains, de 9 à 10 pouces à peu près.

Le premier consul vint avant que nous fussions parties; il était à cheval. Aussitôt que Félix le vit, il se hâta de lui donner le bulletin de la lionne, comme il aurait pu le faire pour une femme en couches : madame Frangeau n'aurait pas mieux fait. Il l'assura également que la lionne avait bu à sa santé et qu'elle s'en trouvait à merveille. Napoléon caressa la lionne et causa avec Félix sur toutes ses bêtes avec une aisance aussi grande, une connaissance de tout ce qui regardait leur hygiène et leur conduite, qu'en vérité on aurait pu croire qu'il avait fait de cette partie du savoir une étude particulière.

Félix, en se voyant aussi bien encouragé, se mit à raconter l'une de ses plus belles histoires; mais comme il était au plus étonnant, comme il le disait, Napoléon lui dit en lui frappant sur la tête :

« Félix, tu mens, mon garçon, il n'y a pas de crocodiles » dans l'endroit que tu désignes, et il n'y en a jamais eu. » Mais c'est égal; continue toujours ton histoire. »

C'était plus aisé à dire qu'à faire; le pauvre Félix fut tellement déconcerté par l'apostrophe du premier consul, que jamais il ne put reprendre le fil de son aventure.

« Eh bien ! ce sera pour un autre jour », lui dit Napo-

»léon avec bonté. Seulement, tu te rappelleras que les cro-
»codiles ne mangent pas ceux qui se baignent dans le Bos-
»phore; autrement il aurait été bien plus facile de faire
»mourir Léandre de cette façon que de le noyer, parce qu'il
»n'avait pas de barque, le pauvre garçon. »

Nous nous promenâmes dans ce beau jardin dans les belles serres qu'il renferme : elles n'étaient pas alors ce qu'elles sont aujourd'hui; mais cependant le Jardin des Plantes était dès lors le plus complet établissement de ce genre qui fût en Europe. Celui de Madrid était plus riche en minéraux; celui de Lisbonne, en quelques objets du même genre qui n'existaient pas autre part, mais le nôtre avait seul cette concordance générale qui depuis a fait de notre muséum d'histoire naturelle un lieu unique pour y venir étudier la science. Napoléon nous dit ce même jour : « Je veux que cet endroit soit le lieu le plus attrayant pour »les étrangers savans qui seront à Paris. Je veux qu'ils y »viennent pour voir et admirer un peuple dans son amour »pour la science et pour les arts. Le Muséum d'histoire na»turelle doit être ce que sera aussi le Muséum des tableaux »et des statues, ainsi que celui des monumens antiques. »Paris doit être la première ville du monde : si Dieu m'ac»corde une assez longue vie, je veux qu'il devienne la ca»pitale de l'univers par l'ascendant de la science et du pou»voir. Nos peintres sont déjà les premiers, les seuls de »l'Europe : excepté Canova et Appiani, l'Italie ne peut pas »se vanter, comme nous, de posséder autant de grands »talens en peinture et en sculpture. Leurs poètes ne valent »pas non plus les nôtres, et Cesarotti et Alfieri ne peuvent »pas le disputer à nos jeunes écrivains [1]. Enfin, je suis fort

[1] Napoléon n'aimait pas Alfieri, et cette âcreté dans son jugement est tout-à-fait partiale. Il ne faut pas la prendre pour guide. J'ai eu souvent des discussions avec Napoléon à cet égard, entre autres sur l'*Agamemnon* de Lemercier et sur celui d'Alfieri. La chose fut drôle, car il n'aimait ni l'un ni l'autre.

» orgueilleux de ma patrie, poursuivit-il, et je veux qu'elle-
» même n'oublie jamais ce qu'elle vaut et peut valoir. »

Nous allâmes visiter le cabinet d'histoire naturelle. Le premier consul, en remarquant la longueur d'un serpent de l'île de Java, qui est posé là comme un ruban sur l'une des corniches, nous parla des serpens de l'Égypte, et puis des *psylles*. Il plaisantait beaucoup sur Denon qui avait voulu savoir quel goût avaient ces bêtes-là (non pas les *psylles*, les serpens). Junot prétendait que celui qu'il mangea, lors de son initiation, s'accrocha à son menton, et ne voulut pas lâcher prise, sa queue ayant fait cinq ou six tours après ce menton qui, dans le fait, était démesurément long. En parlant serpens, le premier consul nous raconta, ce même jour, en nous promenant dans les allées dépouillées de feuilles du Jardin des Plantes, une petite histoire assez drôle, qui était arrivée dans sa propre maison, au Kaire. Junot me l'a répétée depuis beaucoup plus en détail.

Un matin, étant à déjeuner, on vint à parler des serpens et des psylles. Le général en chef dit qu'il ne croyait qu'aux serpens. « Je crois bien, ajouta-t-il, qu'il y a des » charlatans en Égypte comme partout ailleurs. Les psylles » ont même plus de facilité à exercer ici leur talent de jon- » gleurs que nos hommes à baguette de coudrier n'en ont » en France pour trouver un ruisseau; et, lorsqu'un psylle » dit qu'il va manger un serpent, je crois qu'il trouve plus » de badauds encore que l'autre n'en attraperait sur le Pont- » Neuf. »

— » Je vous assure, mon général, lui dit Junot, que j'ai vu faire à ces hommes-là des choses inconcevables. Croyez que je ne suis pas plus crédule qu'un autre. J'ai vu, entre autres, le chef de ces animaux-là faire des actions inimaginables. »

— » Qui ? le chef des serpens ! » dit le général en chef.

— » Non, mon général, répondit Junot, le chef des

psylles. Vous pouvez me railler, mais je vous réponds qu'il vous étonnerait si vous le voyiez opérer. »

— » Je te dis que ce sont des charlatans, et pas autre »chose. Tiens! tu vas en avoir la preuve. Allez sur-le-champ »chez le chef des psylles, dit-il à un domestique inter»prète; qu'il vienne avec deux de ses gens. »

Le chef des psylles accourut à l'instant même. Aussitôt qu'il fut arrivé, le général en chef lui dit par le moyen du truchement : « Il y a un serpent dans cette maison; trouve»le, et tu auras deux sequins (12 francs) [1] pour toi et au»tant pour tes gens. »

Le psylle se prosterna et demanda deux baquets remplis d'eau. Lorsqu'ils furent devant lui, il se déshabilla en entier et demeura nu comme à l'heure de sa naissance : puis il remplit sa bouche d'eau, se coucha à plat ventre, et, se mettant à ramper comme le reptile qu'il cherchait, il lançait en même temps, en serrant les dents, l'eau dont sa bouche était remplie; ce qui imitait le sifflement du serpent. Lorsqu'il eut ainsi parcouru le rez-de-chaussée de la maison, il vint, tout nu, tout sale et tout crotté qu'il était, après avoir balayé avec son ventre toute une partie de la maison, et, se plaçant devant le général en chef, il lui dit en riant comme un vrai sauvage :

« Mafiche... mafiche [2]... » Ce qui signifie : « Il n'y en a pas. »

Le général en chef se mit à rire aussi, et dit : « Com»ment, diable! est-ce que cet imbécile-là aurait en effet »quelque raison de faire le savant? » Il recommanda à l'interprète de bien expliquer au psylle que l'on avait vu le serpent.

[1] Le sequin *zemeraboub* du Caire vaut 180 parats, ou 6 francs 40 centimes.

[2] J'écris peut-être mal le mot, mais je ne suis pas forcée de connaître l'orthographe arabe.

« Oh ! je le sais bien, répondit le psylle ; je l'ai senti en entrant dans la maison.

— » Nous y voilà ! dit le général en chef ; voilà la » comédie qui commence. Eh bien ! cherche-le, ton ser- » pent, et, si tu le trouves, je te donne deux sequins de » plus. »

Voilà le psylle se remettant sur son ventre, et inondant la maison de son eau. Il grimpa, en faisant la même manœuvre, un escalier qui menait à un étage supérieur dans lequel logeait Bourrienne. Il y avait un long corridor fort obscur sur lequel ouvraient plusieurs chambres. Ce corridor n'était éclairé que par une lucarne qui donnait sur la campagne ; au bas de cette lucarne était une fontaine que les domestiques avaient placée dans cet endroit comme étant le lieu le plus frais de la maison. La lucarne, qui servait de fenêtre, était assez grande pour que l'on pût, d'une extrémité du corridor, distinguer l'azur parfait de ce beau ciel d'Égypte constamment bleu.

En arrivant sur le palier de ce corridor, le psylle s'arrêta et parut ému. Il était suivi de toute une troupe de curieux qui entouraient le général en chef. Quant à lui, il ne perdait pas le psylle de vue, et était bien décidé à le prendre sur le fait s'il osait tenter une jonglerie. Lorsqu'il le vit frémir et fermer les yeux :

« Voilà ton homme qui entre dans son rôle, dit-il à Junot.

En effet, le psylle était dans un état vraiment extraordinaire. Il était habituellement pâle, comme toutes ces peaux basanées ; mais il le devenait visiblement à chaque moment. Il redemanda de l'eau, s'en lava tout le corps, la relança de plus belle en sifflant, mais cette fois d'une manière particulière. Il regarda des deux côtés du palier, le corridor étant partagé en deux, puis il fit un geste de la main pour recommander le silence, et se mit à ramper dans le corridor à droite, qui était la partie la plus sombre. Quand il eut

fait, non pas quelques pas, mais quelques rampades, il dit tout bas, après avoir jeté une bouffée d'eau:

« Il est là ! »

— » Je serais charmé d'avoir le plaisir de lui faire les honneurs de l'hospitalité, dit le général en chef. Mais, mon » ami, je crois que tu te moques de nous. Savez-vous que cet » animal, avec ses chansons en sifflets, nous mystifie complétement depuis une heure, en nous faisant courir sans » parapluie après son serpent imaginaire ? »

Le psylle allait toujours son train, rampant et sifflant: tout à coup, on vit se dessiner sur ce pur azur qui paraissait à travers la lucarne donnant sur la campagne, un corps noir et rond comme une branche d'arbre. A sa vue le psylle redoubla les immersions sifflantes, auxquelles le serpent (car c'était un beau serpent, point postiche, bien vivant, de six pieds de longueur environ) répondit en vrai confrère; il déroula ses longs anneaux qui entouraient la fontaine, et s'avança vers le psylle en sifflant à son tour, mais d'une manière bien autrement aiguë. Junot m'a dit que les yeux du serpent brillaient, dans le fond de ce corridor sombre, d'un feu presque sanglant. Il se glissa le long de la fontaine, et s'arrêta; puis on entendit un petit bruit, c'était le reptile qui se levait. Le psylle ne pouvait pas se lever, parce qu'il n'avait pas de queue; mais il se dressa à moitié, et ses deux acolytes l'imitèrent : alors il fit un mouvement. Le serpent s'élança sur lui; le psylle, qui attendait, à ce qu'il paraît, que le serpent l'attaquât, le saisit au moment même avec une adresse toute particulière; et, ce qui est peu facile à comprendre, il le prit d'une seule main en le serrant au dessous de la mâchoire, avec une telle force, que le serpent fut contraint de l'ouvrir : alors le psylle lui cracha dans la gueule. Cela seul fut, pour ainsi dire, d'un effet magique. Le reptile parut frappé de mort. Le psylle lui fit ensuite je ne sais quelle opération pour ôter de ses dents, ou plutôt de ses gencives, le venin renfermé dans de petites vésicules;

puis il prit le serpent, joua avec lui, le mit autour de son cou, le fit danser, et finit par le manger tout vivant.

« Eh bien! mon général, qu'avez-vous à dire de cette aventure? » demanda Junot au général en chef.

— « Que veux-tu que je réponde à un effet du hasard? » Ton psylle est un heureux charlatan; voilà tout. »

CHAPITRE IX.

Foule d'hommes nouveaux. — Mes dîners. — Conseils du premier consul, et rapprochemens dans la société. — Les jours des consuls. — La maison de Cambacérès. — M. d'Aigrefeuille et M. Monvel. — Un dîner chez Cambacérès et les merles corses. — Les gastronomes dans l'exercice de leurs fonctions. — Les solliciteurs chez le second consul. — Mademoiselle de Montferrier et M. Bastarèche. — La *Belle et la Bête*. — Mot de Bonaparte. — *La cour* du second consul et promenade au Palais-Royal. — Le futur et la dinde aux truffes. — M. de Souza et sa perruque. — Le diplomate en enfant de chœur. — Scène de comédie chez Cambacérès. — Le général Mortier et sa famille. — Les deux frères de Berthier.

Les Mémoires contemporains ne sont autre chose que de nombreuses galeries, dans lesquelles se trouvent, d'un côté, beaucoup de portraits, et dans l'autre partie des fenêtres ouvertes sur le temps passé. Celui qui construit ces galeries, qui les orne, doit donc être bien attentif à faire ses personnages ressemblans, à multiplier les portraits et à ouvrir le plus de fenêtres qu'il peut sur le théâtre où se jouaient les événemens qu'il a vus. On rentre ainsi dans la vie : c'est quelquefois, souvent même, sans plaisir et surtout sans bonheur, mais ce n'est jamais sans curiosité.

Pendant les trois mois qui suivirent mon mariage, il ne se passait pas un jour sans que Junot me présentât plusieurs de ses amis et une foule de ses connaissances. J'étais habituée à voir beaucoup de monde chez ma mère : sa société était nombreuse ; mais ici c'était tout autre chose. Lorsque, par exemple, je donnais à dîner, la liste des invités n'était jamais moindre de vingt-huit ou trente personnes ; et le soir,

pendant trois heures, plus de cent figures presque inconnues passaient devant mon fauteuil, avec l'obligation imposée à moi par moi-même de recevoir une politesse. Ma mère, qui vint m'installer dans mes fonctions de maîtresse de maison, trouva que je ne m'en acquittais pas trop mal « d'autant, me dit-elle, que je ne le conçois guère, car pour ma part je te promets que, comme spectatrice seulement, j'ai bien assez de la vue d'une seule de ces soirées. Je serai malade pendant huit jours, s'il me fallait être à une telle question. »

Pendant quelque temps je fus de l'avis de ma mère; je souffrais aussi de voir tant de visages différens qui ne m'offraient jamais une expression d'intérêt; et puis ce bruit de *vent* dans lequel n'existe aucun son, tout cela me fatiguait. Mais je changeai de sentiment. A peine un mois s'était-il écoulé, à partir du jour où je voulus voir tout ce qui m'entourait sous un aspect brillant, et surtout brillant avec profondeur et non pas seulement en surface, que j'avoue que je fus non seulement contente, mais heureuse du parti que j'avais pris. J'ai l'esprit observateur, quoique je sois fort vive; et c'est pour moi une véritable jouissance que de me mettre à faire le tour de quelqu'un que je vois pour la première fois, non pas par aucune attention maligne (mon caractère n'a rien de méchant), mais par une vive *curiosité*. Cette dénomination conviendrait peut-être mieux à l'esprit d'une femme, m'observera-t-on : soit; ce sera comme l'on voudra. Je ne tiens pas le moins du monde à ces petites choses que je vois mettre à si haut prix ou à si grand'peine. Mon esprit sera curieux et point observateur, si l'on trouve qu'une femme ne doit pas s'aviser d'usurper, pour ce qui la regarde, des noms aussi respectables que celui d'observateur donné à son esprit. Quoi qu'il en soit, je me mis avec un plaisir véritable à la recherche d'une foule de renseignemens relatifs à tel ou tel individu qui m'était présenté, et dont le nom depuis long-temps frappait mon oreille dans le

monde et mes yeux dans les journaux. Junot, à qui je confiai ma nouvelle manière de voir ma position, m'en félicita sincèrement, et me promit de m'aider lorsque je serais arrêtée dans mes recherches. J'acceptai; et dès le second mois de mon mariage, je me créai un monde dans ce même monde où je vivais quelquefois fort ennuyée en apparence et véritablement fort divertie. Il existait alors peu de maisons ouvertes dans Paris : les ministres et les autorités avaient seuls ce privilége; encore n'était-ce que par des réceptions dans le genre de celles du quintidi aux Tuileries que ces maisons se distinguaient des autres. Je voulus commencer une réforme, si je puis employer ce mot dans cette occasion; et je le dis au premier consul, un jour où il me parlait de son désir de voir la société de Paris plus communicative entre elle et les personnes du gouvernement.

« Eh bien! faites cela, et vous serez une aimable petite femme, me dit le général Bonaparte. Vous obtiendrez du succès, si vous le tentez; car vous savez ce que c'est que de tenir un salon. Faites voir au citoyen Cambacérès qu'il ne suffit pas seulement pour cela de donner à dîner. »

Le consul Cambacérès avait pris deux jours dans la semaine pour recevoir, le mardi et le samedi. Le troisième consul avait aussi deux jours : je ne me rappelle plus lesquels. Quant à Cambacérès, l'ouverture de sa maison fit grand bruit; et long-temps elle eut une réputation qui a pu être méritée pendant les premiers six mois de l'an IX, mais qui devint ensuite fort usurpée. A cette époque, il n'y avait rien de semblable à l'hôtel du consul Cambacérès; mais il fut bientôt non-seulement imité, mais surpassé.

On recevait ordinairement une invitation à dîner le surlendemain du jour où l'on avait été lui faire une visite. Mais il faut dire quelques mots sur la manière dont sa maison était composée.

Il avait auprès de lui, immédiatement attachés à sa personne, M. de Lavollée et M. Monvel, tous deux en qualité

de secrétaires. M. de Châteauneuf et M. d'Aigrefeuille n'avaient aucune fonction, mais il avaient volontairement choisi celle de chambellan : et tout aussitôt qu'on annonçait une femme, l'un de ces messieurs accourait à la porte pour lui donner la main.

J'avais beaucoup d'amitié pour le consul Cambacérès; je la lui ai conservée lorsqu'il devint archichancelier de l'empire; et cette amitié a résisté à l'absence, à l'éloignement, et il l'a retrouvée de même lorsqu'il vint me voir à son retour de Hollande : mais je ne puis m'empêcher de dire que sa maison avait le pouvoir de frapper d'une sorte de léthargie provoquée par un air tout imprégné d'ennui que l'on respirait aussitôt que l'on mettait le pied sur le perron de l'hôtel. Il était impossible cependant d'être plus poli, plus prévenant envers toutes les personnes qui allaient chez lui. Cette prévenance dans l'accueil se rencontrait, comme cela se voit toujours, jusque dans le suisse de la porte qui montre un bon visage au nez des chevaux, parce que le maître est poli et gracieux envers ses convives. Je dois mieux qu'une autre parler de cette bienveillance générale de la maison du second consul, car personne n'en ressentit l'effet plus que moi. Aussitôt que j'arrivais, M. d'Aigrefeuille me prenait la main, me conduisait au consul, qui avançait de trois pas au devant de moi; et lorsque les complimens étaient échangés, il me trouvait la place la plus abritée dans l'hiver, la plus fraîche dans l'été, et la plus honorable en toutes saisons, parce qu'il avait pour moi une vieille et bonne affection. Je la rencontrais moins dans M. Duvidal de Montferrier, neveu ou plutôt petit cousin du consul Cambacérès; mais c'était cependant la même politesse dans les manières. En tout il est impossible de rencontrer un plus parfait accord pour bien recevoir et surtout pour témoigner qu'on le voulait, que dans la maison du consul Cambacérès. Eh bien! malgré cela, c'était l'ennui le plus profond; une sorte de sommeil s'emparait de nos yeux, comme si l'on fût entré

dans le palais de Morphée. Au surplus, Cambacérès n'était pas exigeant. A peine le café était-il pris qu'il vous voyait sans peine vous glisser derrière les groupes serrés de juges, de suppléans, de greffiers, d'employés à tous les parquets de la France, qui se seraient crus bien plus dignes d'être pendus que ceux qu'ils jugeaient tous les jours, s'ils avaient manqué un samedi ou un mardi de faire leur révérence au second consul; il semble que dès cette époque ils préjugeaient l'archichancelier de l'empire. Il est vrai de dire que dès lors aussi Cambacérès, en sa qualité du plus habile jurisconsulte de France avec Tronchet et quelques autres, avait de fréquens rapports avec tous les légistes, les juges des différens tribunaux, le sénat et le corps législatif. Les ministres y allaient bien, mais peu. Le troisième consul avait dans sa juridiction ce qui plus tard fut aussi son domaine, c'est-à-dire la partie financière et un peu la partie administrative. Que de figures originales ont passé devant mes yeux dans ces deux maisons! Que de mécomptes j'ai éprouvés! Quelquefois j'entendais annoncer un nom bien fameux dans nos annales révolutionnaires; je l'examinais: je trouvais d'abord un extérieur repoussant. J'ai été souvent pendant tout le temps du dîner à côté du même personnage, et ce temps n'était jamais court chez Cambacérès; je causais avec ce monsieur, je l'écoutais parler, et je demeurais stupéfaite en trouvant une nullité complète dans l'énonciation de la plus simple des choses. Cela me surprit. « Je dois me tromper, dis-je à Cambacérès un jour après avoir écouté pendant une demi-heure plus de balourdises qu'un homme n'en peut dire. — Pas du tout, me répondit-il. La réputation de cet homme a été faite par le hasard. Il s'est trouvé à côté de l'occasion, et, par une sorte d'instinct, il l'a prise aux cheveux. Mais à présent il n'est plus bon qu'à être greffier dans une justice de paix, et cependant il a de hautes prétentions, il veut être préfet. Ce moment est un de ceux qui nous donnent le plus de mal, ajouta-t-il: *nous passons au crible.*

— Eh bien ! lui dis-je après avoir regardé attentivement cet homme, voilà un ennemi pour le gouvernement consulaire. Il est sot et il a l'air méchant ; c'est un caractère à rancune. » Cambacérès prit son lorgnon (il n'y voyait pas à quatre pas), et se mit à rire après avoir considéré mon monsieur. — « Vous avez raison », me dit-il.

Cet homme a figuré dans la conspiration de George, deux ans plus tard.

Cambacérès n'avait jamais plus de vingt-cinq personnes à dîner; peu de femmes, et jamais plus de deux de celles qui étaient considérables par les places de leurs maris, afin de ne faire aucune jalousie en ne plaçant pas auprès de lui une personne qui aurait pu y prétendre. Il m'expliqua cette petite observance très-régulière du protocole d'étiquette adopté chez lui. A cette époque, son cuisinier était très-bon, et ses dîners fort soignés. Le maître de la maison ne servait pas. Les valets de chambre et le maître d'hôtel étaient chargés de ce soin. C'était une grande innovation dans la manière de traiter ses convives. J'avoue, du reste, qu'elle me plaisait. On plaçait ordinairement devant Cambacérès un immense pâté aux truffes, soit de foies gras, soit de laitances de carpes, et alors il faisait la politesse d'en offrir à tout le monde, ainsi que d'un grand soufflé à la vanille au moment de l'entremets. Quelquefois il faisait les honneurs d'un plat de gibier rare pour la saison. Je me rappelle qu'un jour il me fit remarquer des perdrix et des bartavelles, ou je ne sais quels oiseaux fort estimés, que Joseph Bonaparte lui avait envoyés avec des merles de Corse. Ces derniers devaient être mangés immédiatement aussi. Dès que le maître d'hôtel eut placé le rôti devant Cambacérès, il me servit ainsi que sa voisine de gauche ; puis, prenant un des oiseaux :

« D'Aigrefeuille, dit-il en savourant du nez et des yeux le parfum beaucoup trop *parfumé* du merle et sa blanche

et délicate graisse, je vous envoie un merle. Un merle, entendez-vous bien ?

» — Je vous remercie, citoyen consul, tout à l'heure. »

Il était aux prises dans le même moment avec une dinde aux truffes presque de sa taille, dont il plaçait en sûreté *les sots l'y laissent* [1].

A ce mot de *tout à l'heure*, Cambacérès laisse presque tomber la fourchette à découper qui tenait le merle, et regardant d'Aigrefeuille d'un œil courroucé :

« Qu'est-ce à dire? tout à l'heure!.... tout à l'heure!.... »

Je crus d'abord, comme tout le monde, que Cambacérès, très-pointilleux sur l'étiquette à observer à sa table, s'était formalisé du mot un peu familier de son vieil ami. Mais vraiment il pensait bien à cela.

« Tout à l'heure! reprit-il encore »; et remettant le merle sur l'assiette que présentait le valet de chambre :

« Il n'est pas ici question ni de dinde ni de truffes : il faut manger cette bête-là à l'instant même. Tout à l'heure! Ce serait vraiment un beau morceau, tout à l'heure. »

Rien ne vaudra jamais, dans aucune des figures de Callot ou d'Hogarth, l'expression de celle de d'Aigrefeuille en mangeant le merle. Ses gros yeux ronds et verts roulaient avec un contentement d'une telle nature qu'il était difficile de n'en pas rire. Quant à Cambacérès, il prenait l'affaire au plus grand sérieux, et regardait opérer d'Aigrefeuille, son lorgnon braqué sur la face rubiconde et nourrie de bisque du vieux gourmand, comme il aurait examiné une nouvelle édition des Pandectes inconnue jusqu'à nous.

« Eh bien! » lui dit-il enfin, lorsque la dernière patte fut remise sur l'assiette.

[1] C'est une très-petite partie du dos de la bête, mais fort estimée. En général, les gourmands se la réservent toujours lorsqu'ils servent. Comme elle est fort connue maintenant, on l'appelle *les sots l'y laissent*. C'est surtout excellent dans les bêtes truffées.

« Parfait, succulent, délicieux !

» — Alors allez me chercher celui qui est à la broche, dit Cambacérès avec un accent de résignation vraiment comique; je vais essayer d'en manger une aile ou deux; mais je suis si malade, madame Junot, que je ne sais en vérité si je pourrai avaler une seule bouchée. » C'était son habitude de commencer à se plaindre en se mettant à table; il disait tout ce qu'il avait souffert depuis le matin. C'était presque toujours des coliques; il ne faisait grâce d'aucun détail, et surtout de ce qui l'avait soulagé. Du reste, je n'étais pas privilégiée, et tous les convives ont eu les mêmes communications. Le résultat de tout cela, c'est qu'il finissait par dîner parfaitement bien.

C'etait un homme remarquable comme jurisconsulte, ainsi que tout le monde le sait; mais ce qui est moins connu, c'est qu'il était d'une rare amabilité. Il contait avec grâce, et mettait dans sa narration un tour neuf et gracieux qu'on ne s'attendait guère à trouver dans des phrases sortant d'une bouche de pain d'épices comme la figure à laquelle elle appartenait. Cambacérès était un homme aimable enfin. On a beaucoup parlé de sa conduite pendant la révolution; je ne chercherai pas à l'excuser. Je n'aime pas les années sanguinaires auxquelles se rattache son nom; je hais même tout ce qui peut les rappeler, mais je voudrais, quelque difficile que cela soit, que Cambacérès pût être justifié du reproche que peuvent mériter les hommes de cette époque. Napoléon n'aimait pas non plus 93; et j'ai entendu son opinion à cet égard relativement à Cambacérès et à son fameux vote. Napoléon l'excusait en disant que, la condamnation du roi une fois prononcée, l'intérêt de la France, et surtout de Paris, était que la sentence fût exécutée aussitôt. Il était fortement contre la sentence, par exemple, et cela bien avant qu'il eût seulement la moindre pensée que sa cause à lui-même serait un jour celle des souverains; et jamais je ne l'ai entendu prononcer le nom de Louis XVI

sans qu'il y joignît l'épithète de *malheureux roi!* Il disait seulement, je le répète, qu'une fois la chose faite, c'est-à-dire la condamnation prononcée, le salut de la France dépendait de la conclusion de ce terrible drame. Mais il était contre cette même résolution prise, disait-il, injustement envers un homme qui n'était coupable que du crime des autres. Je transmets ici son opinion, parce que je pense que sur une matière aussi grave et qui tient d'aussi près à ses destinées, puisqu'elle influe encore sur celles de la France aujourd'hui même, après trente-huit années d'intervalle, elle doit être pour nous d'un intérêt qu'il est difficile de décliner.

Mais tout en respectant beaucoup les opinions générales de Napoléon, parce que son vaste génie m'impose l'admiration et la docilité lorsqu'il s'agit de décider sur des sujets à une portée à laquelle ma faible vue ne peut atteindre, je me réserve le droit d'être moi-même dans des circonstances où mon cœur, mon âme servent de fanal à mon jugement. Ainsi donc il m'est impossible de partager son opinion lorsqu'il parle de la nécessité d'accélérer un événement déjà bien malheureux. Je laisse de côté toutes les considérations politiques, je n'en veux voir aucune. Que des hommes égarés par un fanatisme pur, un amour de la sainte liberté, aient été entraînés, comme Valazé, Vergniaud, Fonfrède, à donner leur voix dans le jugement de Louis XVI; ils étaient jeunes, enthousiastes; ils rêvaient une utopie et croyaient y arriver par un sacrifice, un holocauste dont ils gémissaient en l'offrant : mais que d'autres, plus sérieux dans l'emploi de la vie, abusent du droit que Dieu leur a donné d'exercer leur pouvoir d'homme pour rendre irréparable la perte d'un infortuné, voilà ce qui me trouble et m'afflige; car il m'est impossible de séparer cette pensée du jugement que je porte sur un homme que j'aime, et dans lequel mon œil sans prévention a reconnu de grandes et de belles qualités; pourquoi les a-t-il

ternies par une seule heure de sa vie? On dit qu'il a eu de cruels remords; oui, je le crois. Je crois que, dans la solitude silencieuse de ses nuits, il devait frémir lorsque trois coups venaient sonner près de son lit! Ils lui rappelaient cette veillée sinistre où, s'élançant à la tribune, il asséna le coup sur la tête de la victime en demandant l'exécution du décret de mort dans les vingt-quatre heures. Le plus grand des criminels obtient un pourvoi, ou du moins quelques jours, quelques heures de sursis: la motion de la nuit prévaut sur la demande qui en est faite, et Louis XVI ne put obtenir 60 heures de délai. Je ne suis pas assez habile en raisonnemens politiques pour comprendre la nécessité absolue d'une telle rigueur; je ne cherche pas à la mettre à la portée de mon intelligence. Cette rigueur me fait mal; je le sens, et voilà tout. Elle me fait ensuite plus souffrir, parce que je suis obligée d'unir à cette souffrance le souvenir d'un homme que j'aimais et qui le méritait. Et puis il y avait une particularité que la malveillance n'a pas laissé échapper, et vraiment pernicieuse pour ses amis.

Cambacérès était conseiller en la cour des comptes, aides et finances du Languedoc. Lorsque M. le comte de Périgord [1] présida les états de cette province, dont il était commandant, en 1786, Cambacérès était dans un état malheureux. M. de Périgord, toujours bon et secourable, demanda et obtint pour le conseiller presque indigent une pension sans retenue de la modique somme de deux cents francs. Son père en touchait une autre en même temps, mais plus considérable; elle était de deux mille francs, et affectée sur la loterie royale.

J'ai déjà dit que Cambacérès était fort obligeant. Tout ce qui arrivait à Paris, venant du Languedoc, était accueilli par lui avec une aménité d'autant plus inappréciable qu'elle

[1] M. le comte de Périgord, prince de Chalais, oncle de M. de Talleyrand et frère de l'archevêque de Reims. C'est de lui que j'ai parlé au premier volume de ces Mémoires. Il était ami intime de ma mère.

était dégagée de ce vernis de politesse du monde, fanal trop souvent trompeur qui vous fait chavirer quand vous croyez naviguer sur une mer amie. J'ai connu des Languedociens qui allaient d'abord à l'hôtel de Cambacérès en descendant de diligence. Il les accueillait parfaitement, lisait leur pétition, puis leur disait : Je ne puis faire ce que vous demandez, parce que j'ai promis à un autre; mais voici comment il faut que vous fassiez pour réparer ce contre-temps. Et il leur expliquait comme quoi ils devaient solliciter à un autre ministère pour une autre place; alors il les servait, les recommandait; et les solliciteurs s'en retournaient heureux, même n'en obtenant rien, parce qu'ils n'avaient pas été trompés. Cette probité est rare dans un homme en place. J'ai beaucoup vécu dans cette région de pouvoir, et je crois avoir le droit de dire que Cambacérès était un honnête homme, parce que j'ai examiné ses pareils en puissance, et que nul ne m'a présenté cette bonne foi positive dont au reste bien des voix peuvent comme moi rendre témoignage.

Sa figure était extraordinairement laide. Elle avait une expression unique dans son genre; mais ce qui était plus original, c'est-à-dire moins connu, car le mot original ne lui va pas, il donne l'idée d'une chose piquante, et ce n'est pas cela : c'est plutôt une chose habituelle à l'œil... je veux parler de son ensemble général. Cette démarche lente, régulière, cette parole accentuée par cadence, quoique méridionale, tout, jusqu'au regard, mettant trois fois le temps des autres pour arriver au même but, tout allait admirablement avec sa longue figure dans laquelle se trouvait un long nez, un long menton, et puis cette peau jaune sans nulle apparence qu'il y eût circulation d'une matière tant soit peu rouge sous son tissu cellulaire. Il existait ensuite autour de Cambacérès une conformité avec lui-même, dont certainement il est à croire que jamais il ne s'est occupé, mais qui ajoutait d'une manière fantastique à l'effet qu'il produi-

sait. C'était la coupe et la couleur de son habit, la forme de sa perruque; ses manchetes, dans un temps où cela était tellement inusité, ainsi qu'un jabot, qu'il fallut en donner fort au long explication à la jolie madame de V.....s le jour où elle lui fut présentée. C'était sa maison, ses salons remplis de gens qu'on ne rencontrait jamais que là; c'était sa personne elle-même, se promenant gravement dans les galeries du Palais-Royal, qui alors était le palais *Égalité*, et par cette raison recevait sous ses arcades toutes les personnes joyeuses ou tristes qui voulaient bien y venir. C'était lui, Cambacérès, le second consul, ayant l'habit brodé, la manchette, la culotte courte, les bas de soie, le soulier ciré au vernis anglais, fermé de la boucle d'or, le chef couvert d'une perruque à queue et recouvert d'un chapeau à trois cornes, bien planté, bien établi, et narguant de là les titus et les petits chapeaux des incroyables. C'était d'Aigrefeuille portant son habit bleu de ciel en velours ras, aux boutons de strass, avec sa grosse et ronde figure toujours luisante comme s'il sortait de l'eau, regardant sous le nez les demoiselles de joie qui riaient au sien, avec ses gros yeux ronds et brillans comme ceux d'un chat. C'était Monvel habillé de noir de la tête aux pieds, et à qui il ne manquait qu'une pleureuse à chaque manche pour lui faire demander lequel était mort de sa mère ou de son grand-père, d'autant que ce costume lugubre encadrait une figure qui n'était pas gaie, comme on sait. C'était Lavollée aussi avec sa jeune figure au milieu d'un habit habillé. Enfin tout cela formait, avec Cambacérès, un tout qui ne se divisait jamais : voilà pourquoi j'en ai parlé en continuant son portrait comme j'aurais décrit un accessoire à son habit ou à sa coiffure. Il est possible aujourd'hui d'entendre dire sérieusement qu'on est allé se promener au Palais-Royal, qu'on a traversé les Tuileries en habit habillé, en costume quelconque, sans être pris pour un mardi-gras. Mais au temps non-seulement du consulat, mais même de l'empire, rien ne peut donner

une juste idée des mœurs de l'époque relativement à ce que je viens de raconter de Cambacérès; car je ne plaisante pas, ainsi que peuvent se le rappeler tous ceux qui vivaient alors, en disant que presque tous les soirs le second consul allait soit aux Tuileries, soit au Palais-Égalité, et cela en sortant du théâtre des Variétés ou Montansier, comme on l'appelait, ou bien encore de l'Opéra : car il ne manquait pas un soir d'aller au spectacle. Je demande en même temps à ceux qui l'ont vu comme moi quelle immense et choquante disparate cela faisait avec tout ce qui entourait cette étrange troupe de cinq ou six hommes, marchant gravement à la suite de leur chef, devisant avec un parler aussi lent, aussi retenu que s'ils eussent été des disciples de Platon, le suivant à Sunium. A cette époque, le costume des hommes était surtout en opposition entière avec l'habit habillé. Il y avait toute la jeune génération par exemple qui ne connaissait ce costume que pour l'avoir vu au théâtre; et encore Molé ne l'avait-il repris, ainsi que Fleury, que depuis très-peu de temps. Le premier consul avait quelquefois de l'humeur de ce qui lui revenait à l'égard de Cambacérès. Je l'ai vu même une fois en colère en écoutant la traduction d'un passage des journaux anglais. On ridiculisait le second consul, et du second au premier la distance n'étant pas longue, le journaliste ennemi ne l'avait pas regardée comme obstacle. Le premier consul frappa du pied, et dit à Joséphine :

« Il faut te mêler de cela, entends-tu? Il n'y a qu'une » femme qui puisse dire à un homme qu'il est ridicule. Si je » m'en mêle, je lui dirai, moi, qu'il est fou. »

Je ne sais si madame Bonaparte a réussi à bien dire au consul Cambacérès qu'il était ridicule. Mais ce que je sais, c'est que, tout en étant toujours un homme fort distingué par son savoir, sa politesse et ses dîners, il est toujours demeuré ce qui fâchait si fort le premier consul.

Cambacérès avait une nièce charmante qu'on appelait madame Bastarèche. Elle était fille de M. Duvidal de Mont-

ferrier, et par conséquent sa petite-cousine. J'ai toujours été étonnée qu'il ne la chargeât pas de faire les honneurs de sa maison. Mais peut-être était-il effrayé à l'aspect de son acolyte qu'il était difficile d'exclure; car c'était le mari, et pourquoi ne pas dire le magot? le plus jaloux qui fût sur la terre. Dans les choses que notre esprit peut difficilement comprendre, il en est de plus obscures encore que les autres, et celle-là est du nombre; je veux parler du mariage de mademoiselle Rose de Montferrier, avec M. Bastarèche, banquier de Bayonne, mais établi à Paris, associé de M. Jubié, possesseur d'une grande fortune, et le plus effroyable des monstres.

Il est impossible de faire un portrait ressemblant de ce qu'était mademoiselle Rose de Montferrier à l'âge de dix-huit ans, parce que le charme de sa personne était surtout dans une taille de nymphe et une fraîcheur qu'aucune comparaison ne peut peindre. C'était de cette fraîcheur que devait donner le fard de beauté que *Plus belle que fée* allait chercher au péril de sa vie. J'aimais mieux son teint (celui de madame Bastarèche; je n'ai pas connu *Plus belle que fée*) que celui de madame Murat. Il y avait dans la peau de madame Bastarèche une animation, une chaleur de coloris, qui rappelait sans métaphore la fleur dont elle portait le nom, et le velouté de la pêche. Et puis elle avait l'esprit d'avoir, dans ce frais visage, des yeux et des traits qui enfin faisaient d'elle une charmante jeune fille. Cambacérès étant parvenu à une haute fortune, tout faisait présumer que mademoiselle de Montferrier ferait un brillant mariage, lorsque tout à coup le bruit courut que M. Duvidal de Montferrier, en allant à Montpellier, s'était arrêté dans un château enchanté, qu'il avait vu un bon souper, qu'il n'avait pu résister à la tentation; mais qu'au milieu de l'expédition d'une superbe dinde aux truffes, il avait vu arriver un monstre effroyable qui lui avait dit qu'il eût à lui donner sa fille pour femme, ou qu'il allait le manger tout à l'heure;

qu'il était précisément gros et gras, et que cela ferait même mieux son affaire que la jeune fille. M. Duvidal de Montferrier objecta en tremblant qu'il ne serait certainement pas aussi bon ni aussi tendre, ni aussi bien truffé que l'individu dont il n'avait encore levé qu'une aile, et que, si sa grandeur voulait, il allait lui servir l'autre : mais le monstre ne voulait pas de dinde; il voulait une jolie et spirituelle personne. Et le père, craignant d'être croqué, s'empressa de dire *oui*; et le mariage se fit.

Croyez-vous que ce soit moi qui aie fait ce petit apologue? point du tout; c'est le premier consul lui-même. Je ne sais comment ce mariage de mademoiselle de Montferrier lui mit la bile en mouvement. Mais bien long-temps encore, même après la mort de M. de Bastarèche, il ne pouvait pardonner à Cambacérès d'avoir laissé faire ce mariage : « C'est la Belle et la Bête », disait-il. Mais un mot charmant du premier consul, relativement à ce même mariage, fut celui qu'il dit en apprenant avec surprise, ainsi que tout Paris, que la jeune personne épousait M. Bastarèche sans répugnance. Avec cette nouvelle circulaient les détails de la corbeille, du trousseau; on ne parlait que des diamans, des perles, des bijoux sans nombre donnés par *Azor* : « Ah! dit le premier consul, *le présent fait oublier le futur.* »

La première fois que je vis M. Bastarèche, il me fit peur. Sa laideur était non-seulement des plus amères, mais il était monstrueux de difformité, et puis l'expression de sa figure avait quelque chose de véritablement effrayant. Il était placé à côté de moi chez le consul Cambacérès, un jour où j'y dînais. Je me rappelle ce quart d'heure de supplice, avec d'autant plus de raison que j'étais enceinte et que la vue de cet homme me faisait peur à en devenir pâle. Ajoutez à toutes ses perfections qu'il tuait les perdrix au vol.

Il avait été mis au court-bouillon, je crois, dans son enfance; du moins ai-je entendu dire qu'étant un jour dans

une baignoire faite en sabot, de ces baignoires qui ont le fourneau servant à chauffer l'eau par dessous la baignoire même, il fut fort échaudé. La bonne avait, dit-on, un amoureux qu'elle allait entretenir, selon la louable coutume des bonnes, tandis que son enfant était dans le bain. Comme il n'avait que sept ans, elle inspecta la hauteur de l'eau afin que le petit ne se noyât pas. Mais comme on ne pense pas à tout, elle ne songea pas qu'il pouvait rôtir : le moyen, dans le fait, d'aller s'imaginer qu'on va rôtir dans un bain? Ce fut cependant ce qui arriva au pauvre petit Bastarèche. Le feu avait été oublié dans la baignoire; la bonne une fois partie et la porte fermée, l'enfantne s'aperçut pas d'abord de la chaleur croissante de l'eau, mais bientôt elle le brûla. Il appela, on ne l'entendit pas. Il voulut sortir de la baignoire; mais il était trop petit. Enfin l'eau venant à frémir, et le pauvre enfant ne pouvant plus supporter son martyre, il poussa de tels cris qu'on vint à son secours, mais il était trop tard : M. Bastarèche était cuit; il n'y avait plus qu'à dire : Servez chaud. Cependant il n'en mourut pas, et même on voit qu'il ne s'en portait pas plus mal, puisqu'il voulait se marier. Il était effrayant. Non seulement il était contrefait outrageusement, mais sa bouche avait tourné, son nez s'était mis aussi de la partie, et de tout cela il résultait deux inconvéniens dont l'un était funeste pour autrui, c'était celui des parfums; l'autre faisait le divertissement des auditeurs, c'était la parole de Polichinelle dans sa plus grande exactitude. Cette douce et agréable voix disait des injures habituellement pour toutes paroles; car il faut ajouter à toutes les perfections de laideur que je viens de signaler, que le petit *rôti* était méchant comme un âne galeux. Enfin il avait probablement un talisman; car mademoiselle Rose Duvidal l'épousa sans trop pleurer; et en vérité je pleurais, moi, pour elle, lorsque en sortant de l'Opéra je la voyais si jeune, si fraîche et si belle, s'appuyant sur la bosse de devant ou sur la bosse

de derrière de son mari, et présenter ainsi l'image des deux extrêmes du beau et du laid.

Il faut, avant de quitter la maison du consul Cambacérès, dans laquelle je suis demeurée pendant tout ce chapitre, parce que son maître est un des personnages marquans de l'époque, que je raconte une petite aventure qui s'y est passée l'un des samedis de réception.

Il venait d'arriver à Paris un Portugais nommé don Alexandre de Souza, qui allait en ambassade à Rome ou bien qui en venait. Je ne me rappelle pas bien cette partie de sa position politique. Il me souvient bien mieux de celle dans laquelle je l'ai vu.

Ce M. de Souza était un petit homme, haut de quatre pieds dix à onze pouces, ayant dans toute sa fluette personne une exiguité toute particulière : il était non seulement maigre, mais sec à prendre feu. Il avait du reste tout-à-fait l'air d'un gentilhomme, et ses manières étaient celles d'un homme de qualité. Les autorités l'accueillirent avec toute la cordialité qu'on devait témoigner à *un ami* de nos *ennemis* ; et M. de Souza n'eut certes pas à se plaindre des Français, lors de son passage à Paris.

Le second consul ne voulait pas laisser échapper cette occasion de donner un dîner d'apparat. Il invita non seulement les autorités qui pouvaient y prétendre par *hiérarchie de position*, mais bien aussi les personnes qu'il aimait le plus. Junot et moi nous fûmes du nombre des admis, ainsi que quelques autres, tels que Duroc, Lannes, et le général Mortier, aujourd'hui duc de Trévise, alors commandant la première division militaire. Je n'ai pas encore parlé de cet excellent homme et de sa femme si bonne, si simple et si douce. C'est un sujet qui mérite une attention particulière. Je dirai seulement maintenant que le général Mortier était le chef de Junot, comme commandant la première division militaire, et Junot n'étant que commandant de Paris. Nos rapports étaient bons et nos relations amicales. Le général

Mortier était ce qu'il est encore, le plus digne et le meilleur des hommes. Seulement à cette époque il était rieur comme un enfant, et souvent la dignité de l'épaulette de général-commandant s'en trouvait compromise.

M. de Souza dînait donc un samedi chez le consul Cambacérès, et le général Mortier et Duroc y dînaient ainsi que nous. M. de Souza portait un magnifique habit de drap de Ségovie brodé en or dans une perfection que nous ne pouvons atteindre en France. Un jabot de fine batiste sortait d'une manière imperceptible par le haut de l'habit, à la mode anglaise; et sur sa tête on voyait une perruque faite à *la Pitt*, pour bien mettre en principe que le Portugal était non-seulement le très-humble serviteur de l'Angleterre, mais encore qu'il serait fâché de ne pas être servilement celui du ministre.

Monsieur de Souza était assis à table à côté de moi et de madame Jolivet, femme d'un conseiller d'état. L'étranger voyageur, malgré toutes les politesses dont il était comblé, ne se livrait pas le moins du monde. Il était flegmatique par *raisonnement* dans la maison où il se trouvait. L'ennui qu'il paraissait éprouver sur cette terre républicaine se communiquait autour de lui sans faire néanmoins participer à sa nature; j'étouffais des bâillemens en répondant à quelques questions assez ridicules, et j'étais bien loin de me douter que le dîner se terminerait, plus gaîment lorsqu'un incident, que Cambacérès n'avait certes pas mis sur le menu de son maître d'hôtel, changea la tournure que prenaient les choses. Il était temps, car avec le *gourmage bonhomme* du second consul, d'un côté, et le *gourmage courtisan* de M. de Souza de l'autre, c'était pour tourner à la mort.

Le consul Cambacérès avait depuis long-temps mis sa maison sur un pied respectable de représentation. Ses domestiques avaient tous la grande livrée des consuls, et les maîtres d'hôtel avaient eu dans le commencement des habits noirs habillés, comme les valet de chambre et les

huissiers; mais depuis quelque temps Cambacérès avait augmenté de magnificence, et ses maîtres d'hôtel portaient un habit de drap marron avec des boutons guillochés en or. Cette remarque est de rigueur pour l'intelligence de ce qui suit.

Il y avait toujours deux services chez le second consul, et comme chaque service se composait de dix-huit ou vingt entrées ou entremets, on conçoit que le bras du maître d'hôtel passait et repassait bien des fois entre chaque convive pour enlever les plats. Lorsqu'il arrivait à Junot, à Duroc ou bien au général Mortier, par exemple, il passait entre eux et non pas par dessus. Mais M. de Souza était tellement petit, qu'on ne pensait seulement pas qu'il se trouvât là. Le premier service fut enlevé sans événement; mais l'entremets fut plus orageux. En passant au dessus du Portugais, l'*officier de bouche* rase d'un peu trop près la tête de l'étranger, l'un des boutons guillochés du parement de son habit, qui se trouvait défait, accroche la perruque de l'ambassadeur dans le toupet *à la Pitt*, et ramenant le couvre-chef, avec un gros nougat qu'il avait été chercher, le maître d'hôtel laisse M. de Souza comme un enfant de cœur de cinquante ans.

Il est impossible de rendre le changement subit de la physionomie de cette petite figure sèche et morose, devenant tout à coup effarée, anxieuse, et, par conséquent, tout-à-fait bouffonne. Le coup de théâtre fut rapide, mais il eut un effet complet. Cependant tout le monde se serait encore assez décemment comporté, si M. de Souza s'était levé de table pour aller remettre tranquillement son gazon dans la pièce voisine; mais au lieu de suivre sa perruque dans son ascension, il se mit à regarder où elle pouvait être et ce qu'elle était devenue; pour y parvenir il regardait en l'air, et s'il faut dire la vérité, la perruque avait été comme tirée par un hameçon; personne n'avait vu comment elle avait ainsi changé de place, et ce ne fut qu'après avoir fait quel-

ques pas que le maître d'hôtel lui-même s'aperçut de son larcin involontaire. Pendant le court espace de temps employé par M. de Souza à chercher en l'air, du côté du lustre, comme si la perruque avait pris son vol, les yeux de trente personnes qui n'avaient aucune raison pour être bienveillans, s'attachèrent sur cette figure effarouchée, et finirent par lui donner un embarras qui acheva de le rendre burlesque. Il voulait être digne dans son infortune, et crut imposer probablement beaucoup, en disant au maître d'hôtel qui venait en toute hâte s'excuser :

« Monsieur, voulez-vous me rendre ma perruque ! »

Et il se mit en devoir de la replacer. Mais le trouble où il était quoiqu'il fît le brave, l'empêcha de bien juger de la place qu'il fallait donner à la huppe *à la Pitt*, et voilà la perruque remise à la grâce de Dieu, et pour mon éternelle joie, tout-à-fait de travers, de manière que la huppe se trouvait juste à l'oreille droite. J'avais évité de regarder mon mari et surtout le général Mortier; j'étais sûre d'éclater; mais enfin il fallait ou mourir, ou rire, c'était un vrai supplice. Il paraît que ce besoin dominait tous les convives, car aussitôt que l'éclat que je contenais à grand'peine fit enfin explosion, un rire fou, inextinguible, partit de tous les coins de la table. Mais celui qui était au dessus de tous les autres fut le général Mortier; enfin cela vint au point qu'il fut obligé de se lever de table. Junot le suivit, et j'avoue que ce ne fut qu'avec le secours de toute ma raison que je pus modérer cette joie folle produite par la vue extraordinaire de la figure de M. de Souza. Enfin sa voisine; madame Jolivet, avec cette autre figure que nous lui avons tous connue et qui n'avait nul besoin de n'avoir pas de perruque pour être extraordinaire, lui dit avec une expression encore plus maussade que de coutume, parce qu'elle avait de l'humeur de l'incivilité de son voisin qui ne lui avait pas adressé une seule parole depuis qu'il l'avait conduite à table : « Monsieur, votre perruque est de travers. »

Et, tout en lui disant cela d'un ton bourru, pour l'obliger, elle porta la main à la tête du petit homme, qui fit un bond qui faillit me jeter à terre.

Toute cette petite scène est longue à décrire, et tout s'est passé en deux minutes. Pendant ce temps-là, le second consul, dont la vue était presque celle d'un quinze-vingts, n'avait pas pu juger de la bouffonnerie de la chose. Il se contentait de lorgner très-attentivement. Seulement, lorsqu'il sut ce que c'était, il fit des excuses sans nombre à M. de Souza, que j'entendais souffler de colère comme un requin, tout en s'inclinant pour répondre que ce n'était rien. Mais la malheureuse perruque était toujours de travers, malgré les soins officieux de madame Jolivet; et les révérences de M. de Souza n'en étaient que plus bouffonnes; mais c'était surtout son sérieux qui augmentait le comique et diminuait la dignité du caractère d'étranger que nous aurions respecté s'il avait seulement voulu rire un moment avec nous. Il ne nous plaît pas d'être *nargués*, mais faire *foin* de notre gaîté, oh! nous ne le pardonnons pas; c'est un crime.

M. de Brancas était bien meilleur enfant lorsque sa perruque, s'accrochant à l'un des lustres du Louvre un soir où il allait faire sa cour à la reine-mère, il riait avec les autres en cherchant quel était le chef auquel manquait sa couverture, tandis que c'était le sien. Mais il ne fit que rire de plus belle en découvrant et la vérité et sa distraction. M. de Souza ne fit pas de même et se fit moquer aussi complétement qu'homme puisse l'être. Quant au général Mortier, je suis sûre que même aujourd'hui il se rappellera ce dîner et le bon rire qu'il lui fit faire.

Puisque j'ai parlé du général Mortier, il faut que j'achève de tracer un portrait *ami*. Le général Édouard Mortier, à l'époque où je l'ai connu, en 1800, avait l'âge de tous les officiers-généraux de l'armée. Cet âge, à peu d'années près, était le même pour tous, et cela est tout simple, parce que la même époque vit partir de leurs foyers et entrer au

service les jeunes gens qu'embrasaient l'amour de la patrie et le désir de la défendre. Alors je ne crains pas d'affirmer que cinquante mille bras dirigés par cinquante mille têtes, sans doute un peu exaltées, mais avec des âmes vraiment patriotiques, se seraient offerts à la Pologne opprimée; mais leur offre n'aurait eu lieu qu'aux portes de Varsovie. C'est là qu'ils auraient été en déclinant peut-être l'autorité, mais au moins pour une cause juste et sainte, et surtout une cause qui était devenue la nôtre. Ces jeunes gens-là quittaient des familles chéries, des fortunes brillantes, leur offrant toutes les jouissances du luxe, pour aller coucher sur la dure et manger un pain de munition qu'on les voyait emporter fiché dans la baïonnette, en chantant la *Marseillaise*. Mais pas un seul jeune homme de toute cette brillante et valeureuse troupe n'a été vu courant Paris pour exciter le peuple à la révolte, criant dans des clubs, cassant des réverbères, et faisant enfin des actions de gens tout à la fois mal intentionnés pour l'ordre public, et celles de vrais insensés. J'ai vu toute la révolution, et jamais, je puis le dire, je n'ai vu aucun des caractères dont elle s'honore dans tous ses fastes, tenir la conduite que je vois donner pour règle et être mise en pratique même par plusieurs individus qui se croient chefs de partis avec des noms inconnus à la banlieue même, parce qu'ils ont des moustaches, un habit boutonné, et qu'ils portent le stylet. Tout cela fait pitié. La Pologne est tombée sous un stylet bien autrement agissant des Russes, tandis qu'elle aurait été sauvée si cinquante mille Français avaient été la secourir. Mais, dira-t-on, nous ne pouvions pas passer.—Eh bien ! il fallait forcer le passage. Voilà un motif de révolte contre l'autorité lorsqu'elle se montre injuste, et non pas de ces émeutes continuelles qui donnent la fièvre lente à un empire, qui privent l'ouvrier de son pain parce qu'elles le privent de son travail, et portent ainsi des coups redoublés au tronc de l'arbre de nos vraies libertés. Tel est le malheur de cet

état violent continuellement agité, jamais uniforme, surtout dans ses paroxysmes, et encore moins conséquent dans ses vouloirs, parce que nulle marche n'est suivie pour arriver à un but médiat, et qu'une carrière politique est bientôt terminée lorsqu'on prend de l'intrigue pour de la gloire, et du bruit pour de la renommée. On ne fait qu'entreprendre sans obtenir de résultat. Me voilà bien loin de mon ancien ami; me voilà bien loin de ce qu'il peut me rappeler surtout. Mais, dans ce moment, je lis le détail des derniers désastres de la Pologne, et je pleure d'indignation autant que de douleur. Néanmoins cette douleur et cette indignation ne portent pas sur des êtres de raison, elles accusent ceux *qui pouvaient faire* il y a huit mois, et qui, soit incapacité, soit égoïsme ou intérêt d'ambition plus immédiatement excité, se sont bornés à des cris impuissans, à des discours verbeux et nuls. Lorsque l'Amérique appela l'Europe à son secours, nos pères ne se sont pas seulement employés pour elle en lui disant : Nous irons! *ils y ont été.* Au lieu de porter des crêpes à leur chapeau, de faire des souscriptions, de donner des bals, des dîners qu'on mangeait tandis qu'ils souffraient de la faim, les malheureux! nos pères et nos frères [1] leur portaient, avec leur sang prêt à être versé pour eux, des armes, des munitions, et les plus riches leur portaient leur fortune. Il n'y a pas d'exemple que les têtes les plus chaudes de cette époque (et il y en avait) aient cassé un seul réverbère, brûlé une seule botte de paille, lorsqu'on mit un moment entrave au départ de ces braves paladins. Il s'échappaient, gagnaient un des ports de la France, et puis s'embarquaient sans laisser en arrière de décombres ensanglantés, et ne voyaient ainsi devant eux que des lauriers bien verdissans, bien noblement acquis, survivant aux années, aux coups du sort.

[1] Mon père et mon frère ont fait la guerre d'Amérique. Mon frère était fort jeune, mais il n'en avait pas moins la pensée bien pénétrée de la noble entreprise à laquelle il était associé.

Voyez tous ceux qui ont fait cette campagne d'Amérique, sans parler enfin pour une fois de M. de Lafayette, car il n'est pas tout seul, voyez quelle reconnaissance ils ont laissée dans les cœurs de ces hommes qu'ils ont sauvés. Leur volonté d'obligeance a été productive au moins, et si, en 1775, toute notre jeunesse s'était bornée à crier tous les jours sous les fenêtres du roi, ou bien devant l'hôtel des ministres, les Américains, trompés par un vain espoir, abandonnés à leurs propres forces, seraient peut-être aujourd'hui ou détruits, ou bien habitant; comme esclaves, les retraites les plus sauvages de l'Irlande, en pleurant leur patrie. Qui donc auraient-ils accusé? M. de Maurepas? M. de Montbarrey? — Oh! non pas! Ils auraient dit : « En nous adressant à la nation française, en invoquant sa généreuse bravoure pour venir à notre aide, avons-nous songé que la nullité d'un ministre, la vénalité d'un autre, pourraient mettre obstacle à ce que nous fussions compris par toute une nation? La voix gémissante d'un peuple opprimé parle plus haut que d'aussi vaines considérations. C'est une femme attaquée dans un bois, et qui demande du secours à ceux qui passent sur la route. » Voilà ce qu'auraient dit les Américains, et je suis presque sûre que voilà ce que diront les pauvres victimes qui auront survécu. Maintenant, ce qu'on peut ajouter c'est qu'à cette affaire il s'en vient joindre une autre qui complique tout à la fois la question en la rendant plus claire, parce qu'elle est générale. Comme ce n'est pas ma mission d'écrire l'histoire de nos misères actuelles, je reprends ma plume pour retracer de meilleurs jours.

Ainsi que je l'ai déjà dit, le général Edouard Mortier commandait la première division; il logeait dans un grand hôtel, rue des Capucines, avec sa femme, sa belle-sœur et toute une jeune famille intéressante. Il y avait dans la même maison madame César Berthier, dont le mari était sous les ordres du général Mortier, ainsi que le général Me-

nard, et puis encore quelque autre personne dont j'ai oublié le nom. Le général Mortier était marié avec une jeune et charmante femme [1] qui m'inspira de la bienveillance et de l'amitié le premier jour où je la vis. Sans être extrêmement jolie et remarquable dans aucune partie de sa tournure, madame Mortier plaisait, et plaisait par une expression de douceur, un ensemble de grâce qui prévenait à l'instant où l'on était présenté à elle. Bonne mère, aimant son intérieur, dont il était très-difficile de la faire sortir, elle s'occupait avant tout du bonheur domestique de son mari et de sa famille. Elle avait une sœur agréable aussi, peut-être même plus jolie qu'elle, mais qui me plaisait beaucoup moins, étant bien plus maniérée que madame Mortier, et plus occupée d'elle-même. Enfin dans cette maison, aussitôt que l'on y entrait, on y respirait un air de paix et de bonheur. Je me trouvais l'âme à l'aise aussitôt que je montais l'escalier; mais il ne fallait pas pour cela me tromper de porte et entrer au rez-de-chaussée : c'était un sabbat à faire croire qu'on était en enfer. Le général César Berthier, frère du ministre de la guerre, pouvait être un fort bon militaire, un bon sabreur, je ne me mêle pas de ces jugemens-là; tout ce que je puis dire, c'est qu'il avait une fort gentille et fort aimable femme qu'il rendait malheureuse avec si peu de mystère, que j'en parle ici tout aussi naturellement que lui-même en parlait devant moi, qu'il connaissait à peine. Madame César Berthier était sœur de madame Léopold Berthier. Les deux frères étaient différens dans leurs manières : Léopold avait plus d'aménité dans le langage et plus d'intention de plaire que César. Il ne paraît pas cependant qu'il ait eu beaucoup de pouvoir sur le cœur de madame Léopold; car elle divorça avec lui pour épouser le général Lassalle, le plus amusant comme le plus brave des *hussards mauvais sujets*. Léopold avait de l'esprit; César

[1] Elle est, je crois, alsacienne.

en avait peu, et la bredouillerie, la brusquerie de sa parole altéraient encore ce qu'il en avait. Madame César et madame Léopold étaient toutes deux de Versailles; elles s'appelaient d'Aiguillon, mais n'étaient pas même parentes de la maison ducale d'Aiguillon. Madame César avait dû être charmante; elle était d'une taille agréable, avec un petit nez retroussé et de jolies dents, des cheveux blonds, des bras et des mains à remarquer; mais à l'époque où je l'ai connue, elle commençait à devenir bourgeonnée : en tout, comme elle était encore jeune, son ensemble offrait celui d'une jolie femme; elle était élégante, aimait la toilette, et y réussissait bien. Sa fille, madame Bruyères, est une charmante femme.

La réputation militaire du général Mortier n'a nullement besoin de ma plume pour que son lustre soit dans toute sa pureté. Je voudrais cependant bien parler ici de sa belle conduite en Hanovre, dont au reste les lignes éloquentes de M. Bignon constatent doublement maintenant une glorieuse époque, et une foule d'autres momens brillans de sa vie. L'estime que j'ai pour lui me fut d'abord inspirée par mon mari. Junot portait une haute considération au général Mortier; il tenait en grande estime et son caractère civil et ses talens militaires. Sa probité et son honneur s'alliaient avec ses autres belles qualités. Quelquefois Junot, qui était rétif au frein et ne savait obéir qu'à un seul homme, se trouvait en discussion avec son chef : cela le désolait. Souvent je le voyais repentant après avoir écrit une lettre, et avec la noble franchise de son caractère la désavouer le moment d'après. Eh bien! j'ai été constamment témoin de la bienveillance de caractère du général Mortier. Quoique jeune, il l'était moins que Junot, et cette légère différence l'autorisait seulement à lui faire en riant quelques remontrances fraternelles, et à lui épargner auprès du premier consul quelques désagrémens provoqués par sa tête chaude, et grandement accrédités par des hommes comme Bour-

rienne, Fouché et quelques autres, qui, par leur position près du premier consul, arrivaient directement à son oreille pour nuire à tous ceux qu'il aimait. Le général Mortier pouvait beaucoup par sa place, et jamais il n'a été nuisible à qui que ce fût. Junot avait commencé en 1803, lorsqu'il était à Arras, une notice renfermant les biographies[1] de plusieurs de ses amis. Son jugement à cet égard est tout-à-fait impartial; et certes on ne peut pas douter de la vérité de ce qu'il dit à cet égard, car enfin les militaires sont comme nous autres femmes, ils ont entre eux leurs petites jalousies, leurs querelles, leurs petites passions qui devraient cependant être dominées par la plus grande de toutes, par la gloire; mais elles surgissent au dessus de tout.

Mortier se distingua dès qu'il fut au service. Il alla d'abord à l'armée du Nord, ensuite à l'armée du Rhin; puis ensuite, lors de nos malheurs, il seconda vaillamment Masséna dans la déroute de l'armée austro-russe. Il eut, dans le *Moutta-Thal*, près de Schwytz, un combat remarquable, dans lequel il repoussa le général Rosemberg, venu d'Italie avec des troupes russes pour fondre sur nous. Je cite ce fait plus en détail, parce qu'il eut une influence directe sur notre sort. La France doit être bien reconnaissante envers tous ceux qui ont fait partie de cette armée du Danube. Sa campagne de l'électorat de Hanovre, car on peut donner ce nom à cette conquête, faite par une armée inférieure de plus des deux tiers en nombre à celle des ennemis; la convention de *Sühlingen* est un monument honorable que le maréchal Mortier a élevé à la gloire de sa patrie en même temps qu'à la sienne. Plus tard, n'ayant avec lui que cinq mille hommes de la division Gazan, il se

[1] Junot avait commencé ce petit ouvrage, que la franche bonté de son caractère et son esprit fin, et très-fin surtout comme observation, auraient rendu vraiment remarquable. Mais il l'abandonna en Espagne. Je l'ai recueilli et j'ai tenté de le continuer dans mon journal.

trouve à Dierstein [1], sur les bords du Danube, dans une position des plus périlleuses. Rencontré par l'avant-garde russe, que commandait le prince Bagration, forte de vingt-cinq mille hommes, non seulement il résiste, mais il force le passage et rejoint le gros de l'armée sur la rive opposée du fleuve. Chef du huitième corps, dans la campagne de l'année suivante, en 1806, il attaque l'électeur de Hesse-Cassel, et dans un jour, pour ainsi dire, toute la Westphalie tombe en notre pouvoir avec les trésors, les vivres et les approvisionnemens des ennemis. Mortier sera plus riche *de gloire* après cette action; mais autrement, n'y comptez pas. Il s'en remet à sa patrie du soin de le récompenser. Quelques semaines plus tard, il va prendre possession, au nom de la France, de l'électorat de Hanovre, que son épée lui conquit deux ans auparavant; eh bien! quoique maréchal commandant en chef, et, pour ainsi dire, proconsul trois fois puissant, il pût exercer le pouvoir comme il aurait voulu le faire, demandez aux habitans. Ils vous répondront, *même aujourd'hui*, que Mortier s'est conduit en honnête homme. Vint ensuite la journée de Friedland, à laquelle il contribua vaillamment. Puis, du pôle, il s'en alla commander dans la péninsule. La victoire d'Ocana, en détruisant la plus forte des armées des insurgés, composée de cinquante mille hommes, tandis que les Français ne sont que vingt-cinq mille, est d'une importance immense dans les intérêts de la France, en ce qu'elle décide l'invasion de l'Andalousie. Après avoir percé, pour ainsi dire, la Sierra-Morena, il ne s'engage pas dans ses défilés, il laisse ce soin au maréchal Victor; mais, traversant l'Estramadure espagnole, il va cerner Badajoz, le prend après cinquante-quatre jours de siége, et fait sept mille prisonniers. De là, retournant en Russie, à la tête de la jeune garde, il va donner des preuves de dévouement à

[1] Dans la campagne de 1805.

sa patrie et à son chef, que son noble cœur ne sépare pas l'un de l'autre; il se multiplie dans les soins qu'il donne à cette jeune troupe qui veut égaler les exploits de ses vieux maîtres. Arrive ensuite la campagne de 1813 : toujours commandant la jeune garde, Mortier se conduit comme par le passé, FIDÈLE et BRAVE. Lutzen, Kœnigswarthâ, Bautzen, Hochkirch, Wurtschen, Reichenbach, ont vu ses efforts, moins heureux quelquefois, mais jamais impuissans. La bataille de Dresde le voit encore mériter des louanges. Il défend pied à pied le terrain de la patrie contre un ancien frère d'armes. Ecrasé par le prince de Suède et le général Bulow, il ne combat pas moins à Craonne, à La Fère, à Provins, à Nangis, à Meaux, à Lagny, Saint-Mandé, et enfin, Paris!!!...

Retiré dans sa terre du Plessis-Lalande, le maréchal Mortier a pu considérer, pendant beaucoup d'années, les malheurs progressifs de sa patrie, de cette patrie qu'il servit si bien et si glorieusement en même temps. J'ai éprouvé un moment de bonheur à rappeler à mon souvenir une vie aussi belle. Elle n'a pas beaucoup de sœurs.

CHAPITRE X.

Le quintidi et la parade aux Tuileries. — Le jeune homme et la pétition. — Le premier consul et le sang du jeune homme. — Le gouverneur de la Bastille et la pension. — M. Delatude et quarante ans de cachot. — M. de Sartines et les ricochets. — Vincennes, la Bastille et Bicêtre. — Santerre. — Le dynamomètre. — La jeune fille et le village brûlé. — M. de La Rochejaquelein et M. de Massuire. — Rossignol et Ronsin. — L'armée révolutionnaire et les colonnes infernales. — Le vieillard et la jeune fille. — Le général Charbonnier et l'aide-de-camp. — Es-tu bon patriote? *Pomper les huiles.* — Le général Vandamme et le coup de sabre. — La grande route sur l'Escaut et le village *Ultérieur.*

Un quintidi, au moment où le premier consul descendait pour passer la revue dans la cour des Tuileries, il arriva un événement assez singulier pour attirer l'attention et exciter l'intérêt. Dans la foule pressée qui bordait la haie, était un jeune homme de quinze ans à peu près, vêtu d'un habit noir tout usé, mais propre, et indiquant que son maître n'était pas d'une classe mercenaire. Sa figure était intéressante; il était pâle, tremblait violemment à ce que remarquèrent ses voisins, mettait souvent la main dans son sein et paraissait fort impatient de voir arriver le premier consul.

Lorsqu'on battit aux champs, l'émotion du jeune homme devint si forte qu'on voyait sa poitrine se soulever du battement de son cœur. Le premier consul descendit, et, lorsqu'il fut vers le milieu du vestibule, le jeune homme se précipita au devant de lui en lui présentant un papier. Il y avait à cette époque tant de complots, de tentatives contre

la vie du premier consul, que vingt personnes étrangères à sa suite se saisirent de cet enfant, qui, la main toujours élevée, et attachant un regard suppliant sur le premier consul, lui présentait toujours sa pétition.

« — Laissez ce jeune homme, dit le premier consul; » je vais lui parler. » Et s'avançant vers lui :

« Que me voulez-vous, mon enfant ? » lui dit-il.

Le jeune homme ne put répondre; mais, tombant à genoux, il présenta sa pétition. Le premier consul la lut avec une expression de physionomie qui frappa tous ceux qui l'entouraient. Ses yeux s'arrêtèrent sur le jeune homme avec un sentiment de pitié profonde, et, comme il était toujours à genoux :

« Levez-vous, mon enfant; on n'est à genoux que devant » Dieu. Votre mère est-elle toujours à Paris ? »

Un *oui* presque étouffé sortit de la bouche du jeune homme.

« Annoncez-lui qu'elle a une pension de douze cents » francs; on lui comptera six mois échus. »

En entendant ces paroles, le pauvre fils retomba sur ses genoux. Il leva à la fois vers le premier consul des yeux pleins de larmes et des mains tremblantes qui cherchaient à prendre la sienne. Mais l'émotion fut trop vive. En apprenant la grâce faite à sa mère, sa pâleur, qui était extrême, avait encore redoublé. Bientôt il devint pourpre; les veines de son front se gonflèrent à faire croire qu'elles allaient se rompre. Ses yeux se fermèrent, il tomba sans connaissance aux pieds du premier consul, et, la nature se secourant elle-même, une abondante hémorrhagie eut lieu, et Napoléon fut couvert du sang du pauvre enfant.

« Un chirurgien ! s'écria-t-il aussitôt, un chirurgien ! » Mais la joie n'est jamais funeste, dit-on; cependant j'ai vu souvent des effets du contraire; quoi qu'il en soit, le jeune homme reprit ses sens, et, fondant en larmes, il prit pres-

que de force la main du premier consul, et la baisa avec une sorte de transport.

« Vous êtes un dieu pour ma famille ! s'écria ce jeune homme ; je prierai tous les jours pour vous.... »

Le premier consul sourit en serrant la main du jeune enfant, et continua son chemin pour aller passer la revue. Mais avant de monter à cheval, il recommanda le jeune garçon à Junot et au ministre de la guerre; puis il lui fit un salut amical en lui disant :

« Si vous voulez entrer au service, adressez-vous au géné-» ral commandant la ville de Paris ; il en parlera au ministre » de la guerre, et nous verrons à faire quelque chose pour » vous. »

Le jeune homme ne répondit que par une profonde inclination, il suivit le premier consul jusque sur les marches du perron. Il vit amener le beau *Désiré*, le général s'élancer dessus avec légèreté, et bientôt galoper au milieu des rangs pressés de ses soldats, suivi d'une troupe nombreuse et brillante qui l'entourait comme les satellites d'un astre tournent immédiatement autour de lui; et puis ces grenadiers encore tout noirs de la poudre de Marengo, avec ces hauts bonnets à poil ombrageant leurs visages, ce beau régiment des guides commandé alors par Eugène Beauharnais, ces uniformes dorés, ces chevaux, cette musique militaire, et puis le magicien qui fascinait de son regard de feu tout ce qui approchait du cercle dans lequel il était.... Le jeune homme s'écria :

« Oui, je veux servir! je veux aussi être soldat pour qu'un rayon de cette gloire tombe sur mon front. »

Ce jeune homme si malheureux, si reconnaissant, était le fils de monsieur Delaunay, le gouverneur de la Bastille, massacré le 14 juillet 1789 !

Junot me dit un jour : « Il faut que je te fasse causer avec un homme dont bien sûrement tu as entendu parler, et

dont tu as même sans doute lu les mémoires : c'est monsieur Delatude ; le connais-tu ?

» — Ah ! mon Dieu, m'écriai-je, monsieur Delatude ! et tu me demandes si je le connais ? Je ne le connais pas personnellement, mais je connais ses malheurs, auxquels je prends un tel intérêt que je ne puis exprimer à quel point je serais charmée de le voir lui-même. »

Deux jours après, Junot me dit : « Ce matin M. Delatude viendra déjeuner avec nous. Il nous amenera madame Lemoine. Il ne marche pas plus sans elle que sans son échelle. »

On sait que M. Delatude, étant fort jeune, fit la mauvaise plaisanterie d'écrire une lettre signée de lui à madame de Pompadour, pour lui annoncer que le hasard venait de lui faire découvrir que madame la marquise devait être empoisonnée au moyen d'une boîte de confitures qui devait lui être adressée ce jour même. La boîte arrive ; les confitures se trouvent être des confitures d'abricots, ainsi qu'on l'avait désigné dans la lettre d'avis. On mande M. de Sartines ; on lui fait une scène horrible ; comment a-t-il pu laisser découvrir un tel complot à un étranger, un inconnu ? Voilà monsieur le lieutenant-général de police accusé au premier chef et presque en disgrâce. Il rentre chez lui furieux, gronde, tempête, crie après le premier commis, le premier commis crie après le second, le second après le troisième, et de tous ces ricochets il résulte qu'on découvre que le personnage qui a mis en rumeur tout le château de Versailles, tous les courtisans d'une courtisane, n'est lui-même qu'un intrigant qui, voulant obtenir une grâce, avait imaginé, le pauvre imbécile, que de rendre un service lui vaudrait sinon de la reconnaissance, au moins un faux semblant. Mais vraiment il fut bien question de reconnaissance lorsqu'il fut constaté que M. Delatude avait imaginé ce beau plan. Pour qu'il eût plus de vraisemblance, il avait mis de l'émétique dans un pot, de l'ipécacuanha dans l'autre, bien sûr de prévenir un mal qui n'existait pas ; il

femme faisant ainsi survivre sa vengeance; le lieutenant de police, qui était, je crois, M. Lenoir, *eut égard* à une aussi *longue détention* [1]; M. Delatude fut mis en en liberté, et on lui accorda une petite pension. Il avait mis en commun ce qu'il avait avec le peu que possédait cette femme, et ils paraissaient tenir l'un à l'autre par des liens presque aussi intimes que ceux d'un père et de sa fille; c'était là le côté le plus respectable de l'histoire de M. Delatude. J'appris de Junot qu'il faisait au vieux prisonnier libéré une pension de 200 francs sur des fonds dont il avait la disposition. Dans sa reconnaissance, M. Delatude voulait me donner *son coffre*; mais j'aurais été une personne bien indélicate si j'en eusse accepté même une partie. A vrai dire, ma générosité n'était pas bien méritoire, car je ne fis pas grand cas de la plupart des choses qu'il contenait, l'échelle exceptée.

Cette échelle était véritablement le chef-d'œuvre de la patience humaine. Quand on réfléchit à ce qu'il a fallu de temps pour parfiler d'abord une portion de bas, de mouchoirs, de draps, de serviettes, d'habits!... et puis ensuite le filer, en faire une corde de la grosseur de mon pouce au moins!... Mais les échelons étaient encore selon moi une plus étonnante besogne. Couper dans des bûches avec un mauvais canif (on ne leur laissait pas de couteau) plus de cent morceaux de bois destinés à supporter le corps!... M. Delatude m'a raconté que lorsqu'il s'est sauvé du donjon de Vincennes, à sa première évasion, il n'avait pas pu calculer la hauteur juste de l'élévation du donjon, et il se trouva que son échelle était trop courte de près de quinze pieds; il sauta, et se démit le poignet. Une chose assez bizarre et dont il me donna une assez mauvaise explication, c'est qu'il n'avait pas mis dans sa notice tout ce qui lui était

[1] J'ai vu moi-même l'ordre de mise en liberté. Il contient cette propre expression : *d'une longue détention.*

arrivé tel qu'il me le racontait par exemple. Cela m'étonna; il me donna pour raison que le gouvernement, quoique plus indulgent sous Louis XVI que sous Louis XV, ne lui aurait peut-être pas accordé sa pension s'il avait témoigné trop de mécontentement. J'avoue que M. Delatude fut jugé par moi aussitôt qu'il m'eut dit cette parole. Comment un homme qui est demeuré *quarante-et-un ans* dans les cachots d'un pouvoir arbitraire, et qui accepte une faveur de ce gouvernement avant d'en être vengé, peut-il encore trouver du péril à se plaindre hautement? En tout M. Delatude me fit une impression qui me fit de la peine, parce qu'elle détruisait une illusion. Je m'étais représenté M. Delatude comme un homme respectable, une victime ayant des manières capables d'inspirer de la pitié et du respect; il parlait de ses souffrances, mais avec une loquacité effrayante qu'il ne quittait plus une fois qu'il avait commencé. Madame Lemoine nous dit que le premier consul avait voulu voir M. Delatude. Je pensai aussitôt combien il avait dû l'ennuyer, lui qui ne pouvait tolérer, même dans ceux qui étaient le plus dans son intimité, non-seulement de longues phrases, mais *trop de phrases*. Madame Lemoine me demanda d'aller prendre une tasse de café à la crème chez elle. Le vieux libéré me le demanda avec tant d'instance que je fus obligée de promettre, bien déterminée à ne pas y aller. J'en avais bien assez.

Il existe en France un homme qui s'est échappé de prison dix-sept fois, et qui sans doute ne sera jamais repris [1]; d'abord il connaît trop bien toutes les ruses de guerre de ceux qu'il appelle *ses ennemis*. « Et puis une fois enfermé, qu'est-ce donc qui paierait pour moi? » me disait-il lorsque

[1] Il existait au moins en 1816 dans le département de l'Yonne, auprès de Sens. Il s'appelait *Jacques Hardouin*. Il n'est pas voleur en titre ni en nom, mais, comme la blonde Senantes aurait, si elle avait voulu, pu passer pour rousse, Hardouin pouvait d'autant mieux passer pour voleur qu'il volait.

je lui parlais de sa position. Quant à M. Delatude, cette *touchante victime du despotisme*, j'ai parlé de son affaire à des personnes qui le connaissent particulièrement; elles m'ont dit que M. Delatude était un intrigant, qu'il l'avait été dans sa jeunesse, témoin ce qui l'avait fait arrêter, et que depuis sa sortie de prison il ne cessait de chercher à faire des dupes. Il a voulu voyager en Europe dans l'année même de sa sortie. Mais le ministère d'alors ne le voulut pas, dans la crainte qu'il ne publiât les détails de sa captivité avec cette exagération qu'il mettait à en parler en France. Je ne prétends en aucune manière excuser l'indigne arbitraire de son arrestation et de sa longue détention, comme le disait M. Lenoir; mais je dis qu'il est bien moins pitoyable et bien moins fait pour éveiller des cœurs endormis et des ressentimens engourdis. Après cela, ses quarante-et-un ans de captivité le rendent aussitôt le plus intéressant des hommes. Aussi s'était-il partagé la narration avec madame Lemoine, et gardait-il pour lui tout ce qui perdait à être raconté par un autre que le héros. J'ai ensuite évité le brave couple le plus qu'il m'a été possible; je savais qu'il n'avait aucun besoin, et il m'ennuyait aussi avec trop de licence : il n'y avait pas moyen d'y résister.

J'éprouvai, dans la même semaine, une surprise d'une autre nature, aussi pour une personne que je n'avais jamais vue, et dont le nom me semblait comme un cri de carnage.

Un matin, tandis que nous étions à déjeuner, il se présenta un homme, grand, d'une tournure dont il n'y avait rien à dire et d'une expression de visage qui me revenait assez. Junot le salua, mais je m'aperçus que son salut était contraint. Cet homme portait un habit bleu tout uni, un pantalon de drap bleu également uni, pareil pour sa teinte à l'habit, une cravate noire et des bottes à la hussarde, avec un aland d'or qui battait sur la jambe; chapeau rond et une genne à pomme de commandement. Nous avions fini de déjeuner, et nous passâmes dans le salon. Ce monsieur

qui venait d'arriver, et que Junot avait appelé *général*, mais avec un sourire, se mit à marcher d'un pas ferme et résolu, et passant devant moi, il faillit me faire tomber. Voilà un étrange personnage, me dis-je à moi-même. Junot lui offrit du café; il refusa en disant: « Non, merci, mon général; je ne prends jamais la demi-tasse le matin; le petit verre je ne dis pas... et si mam'selle veut permettre...

» — C'est ma femme, dit Junot avec un ton fort sérieux.

» — Ah! c'est la citoyenne Junot!... » Et le personnage se mit à me regarder avec une attention qui me faisait plutôt rire qu'elle ne me fâchait; il était évident que cet homme, tout en étant malhonnête parce que c'était sa nature, n'avait pas du tout l'intention de l'être. « Ah! c'est la citoyenne Junot!... diable! mon collègue, vous n'avez pas mal jeté vos aplombs! »

Je demandai tout bas à Junot de me dire le nom de ce *général;* car enfin il avait la prétention de l'être, à ce qu'il paraissait.

« Non, me répondit Junot, il faut que tu devines; c'est un nom prodigieusement connu, ainsi tu ne peux prétendre ignorance de cause. »

Pendant ce temps-là le grand homme causait avec M. de Laborde, le premier aide-de-camp du général Junot depuis qu'il était commandant de Paris. Quoique l'écorce de de Laborde ne fût pas aussi rude que celle du général inconnu, il se trouvait avec lui dans un état beaucoup plus naturel pour tout. J'avais beau écouter tout ce qu'il disait, j'entendais des mots absurdes et presque toujours risibles, des solécismes, des mauvais arrangemens de discours; mais quelque indication de nom, pas du tout.

Il y avait sur la table un instrument inventé et confectionné par Reigner, l'armurier mécanicien; c'est pour essayer les forces humaines. En serrant avec les deux mains deux bandes de cuir entre lesquelles se trouve une plaque

en cuivre jaune de forme demi-ronde sur laquelle sont gravés des chiffres que parcourt une aiguille comme à un cadran solaire, l'aiguille marche à mesure que la pression agit sur les deux bandes de cuir, et le numéro sur lequel elle s'arrête indique le degré de force de la personne qui fait l'épreuve. Junot prit le dynamomètre, et de ses deux mains pressant les bandes de cuir, il fit marcher l'aiguille si rapidement et d'une telle force qu'elle fut presque frapper l'autre extrémité du dynamomètre; ce qui indiquait une force de poignet peu commune. Le général visitant prit l'instrument, mais au lieu de s'en servir, il le regarda, et dit en riant :

« Tiens ! ça ressemble à ces outils que j'ai emportés avec moi quand je suis allé là-bas dans l'ouest avec Ronsin et Rossignol. J'avais un aide-de-camp qui était savant, il était mathématicien. N'est-ce pas comme ça que vous nommez ces instrumens-là ? Eh bien, quand la Convention m'a nommé pour aller commander une des armées républicaines, je ne voulais pas y aller parce que je me connais et que je sais que je ne suis pas fort sur l'article des manœuvres : j'ai refusé ; oui, mais pas de ça ; ce que la Convention voulait, elle le voulait. J'ai été forcé d'aller prendre le commandement d'une des colonnes invincibles ; Ronsin en commandait une autre, et puis ce pauvre Rossignol avait la troisième, lui. Eh bien, je vous disais donc tout à l'heure que j'avais un aide-de-camp avec moi qui était un savant. Il a déclaré à la Convention que j'avais besoin, pour faire la campagne, de tous les instrumens dont il donnait la liste; on m'a tout donné. Il y en avait deux petits chariots remplis. J'ai emporté tout cela, moi ; mon aide-de-camp Platière [1] s'en servait, et puis je les ai vendus. »

Et il riait d'un gros rire. Pour moi je ne riais plus ; ce qu'il venait de dire me l'avait fait reconnaître. C'était Santerre ! Santerre, ce brasseur du faubourg Saint-Antoine,

[1] Neveu de Roland le ministre, dont le nom était Roland de la Platière.

qui fut nommé le 11 août 1792 commandant de la garde nationale parisienne, qui eut la garde immédiate de la famille royale au Temple, qui commandait les troupes le 21 janvier 1793; qui fut ensuite dans la Vendée comme général commandant un corps avec ces deux misérables qu'il venait de nommer devant moi [1]. Je savais par des habitans de Saumur, de Mortagne et d'autres villes voisines, des détails affreux sur tout ce qu'avait fait Santerre dans la Vendée pendant qu'il y était. Santerre, quoique son nom soit connu parce qu'il se rattache à une grande tragédie politique de notre époque, Santerre compte peu de lignes où ce nom figure dans l'histoire, excepté une où deux pages où les taches de sang qui les maculent empêchent encore de pouvoir bien distinguer les actions auxquelles il n'est pas étranger. J'en connaissais beaucoup, mais j'avoue que j'étais bien loin de m'imaginer que cet homme lui-même prendrait la parole pour me donner de nouvelles lumières sur les horreurs commises dans la Vendée par ce qu'on appelait les *colonnes infernales* commandées par lui, Ronsin et Rossignol. Santerre ne se fit pas prier pour raconter comme quoi c'est lui qui a écrit au ministère de la guerre en même temps qu'aux autorités, pour conseiller d'envoyer des chariots remplis de matières combustibles afin d'incendier les taillis, les genêts, les bruyères, les bois, enfin de détruire les retraites des Vendéens. « C'est toujours une idée terrible à faire tolérer par sa raison, dit Junot quand cet homme fut parti, et cependant il est vrai de dire que c'était peut-être la seule à suivre par l'humanité même, pour finir en six mois ce qui en a duré quarante. Cela eût été plus humain que de lâcher sur eux, comme des chiens de chasse, les

[1] C'était d'abord Rossignol qui commandait en chef ayant pour lieutenant le général Canuel, celui qui fut compromis, en 1817, dans un procès fort indécent qui eut lieu entre M. de Se.....le, le général Canuel, M. le colonel Fabvier, et puis encore une autre personne dont j'ai oublié le nom.

garnisons capitulées de Mayence et de Valenciennes, et puis ces colonnes infernales menées par la lie des plus abjects jacobins. »

Je demandai à Junot pourquoi il n'avait pas voulu me nommer Santerre.

« Ma foi, parce que je ne me souciais pas de te faire cette belle présentation-là ; il ne me plaît guère qu'il vienne chez moi, aussi n'y vient-il pas souvent. C'est un homme amphibie ; il n'est ni militaire, ni civil, ni bourgeois, ni ouvrier ; il a abandonné son état, et tous les états à la porte desquels il a été frapper n'ont pas voulu de lui. Il n'est guère possible que moi, tout républicain que je suis, j'aille donner ma main au milieu du jardin des Tuileries à Santerre, *général révolutionnaire*[1]. Cette épithète veut dire : généraux commandant l'armée révolutionnaire où la guillotine marchait toujours dressée, comme une pièce de canon mèche allumée. Je n'aime pas ces caractères-là, poursuivit Junot, il y a du sang dans toute cette conduite, et dès lors je m'éloigne. Je suis républicain par goût et par système, mais j'ai horreur du sang et des massacres, des confiscations et de tout cet affreux régime de terreur sous lequel la France a gémi pendant plusieurs années. Santerre est un misérable, il est sous une sorte de surveillance relativement à l'état-major de la ville de Paris, auquel il est forcé de se présenter, je crois, tous les quinze jours. Eh bien ! voilà un homme qui, je suis sûr, dit maintenant que je suis fier, hautain, que je n'ai pas fraternisé avec lui ; non sans doute, parce que je ne l'estime pas. »

Je demandai s'il était brave ; plusieurs officiers qui étaient arrivés depuis le départ de Santerre, me répondirent que non ; c'est-à-dire que sa réputation était fort douteuse ; que dans la Vendée, précisément, il avait laissé

[1] Junot, Lannes, Bessières, plusieurs généraux de Napoléon, étaient connus pour la même manière de voir et d'agir.

commettre des horreurs, piller, voler, et passer même au fil de l'épée, exécution inconnue à l'armée aujourd'hui, ajoutait-on..... Quelles époques!

Un jour, il lui arriva la même aventure qu'au juge avec le pré [1]. Mais les suites en furent plus terribles. Il s'agissait de la première affaire de Mortagne. On tint conseil; les bleus étaient en petit nombre, et l'attaque pouvait être dangereuse. Kléber, qui était à l'armée depuis quelques jours, proposa une manœuvre qu'il croyait devoir réussir, et insista vivement pour la voir adopter : Santerre s'était endormi, il s'éveille au moment où Kléber insistait le plus fortement pour prendre un chemin détourné dans les bois et surprendre ainsi les Vendéens. Santerre frappe un coup violent sur la table avec son poing, et s'écrie :

« Silence! vous êtes tous, *tous*, entendez-vous des? s..... aristocrates. On me l'avait bien dit; mais je ne le croyais pas à ce point-là. Taisez-vous tous; et toi aussi, dit-il à Kléber [2] dont la figure de Mars le frappait malgré lui. Je suis le maître ici; je commande au nom de la Convention, notre maîtresse à tous. Eh bien! jamais je ne ferai marcher une armée sous mes ordres, au nom de la république, dans un *chemin détourné*. »

Le lendemain, l'armée bleue prit gaîment la grande route de Mortagne, parce que les Français, même allant à la mort, sont toujours contens, pourvu qu'ils trouvent l'ennemi; mais cette fois ils furent abîmés.

Les *colonnes infernales*, comme leurs chefs les nommaient

[1] On sait que le juge s'étant endormi, on fut aux voix pendant son sommeil. Le bruit des votes l'éveilla en sursant; alors il s'écria : Qu'on le pende! — Qu'on le pende? mais c'est un pré! — Eh bien, qu'on le fauche!

[2] Après être rentré au service de France, ayant quitté celui de l'Autriche auquel il était attaché, Kléber ne fut pas de suite chargé de mener nos troupes à la victoire, comme général en chef. Il servit pendant quelque temps comme général de brigade.

eux-mêmes, commettaient tous les crimes. Ronsin, général en chef de cette armée de cannibales, appelée armée révolutionnaire, se livrait à une fougue qu'il était triste de ne voir se tourner que vers le vol, le brigandage et tout ce qui peut déshonorer l'humanité.

Santerre écrivait un jour à la commune de Paris :

« Apprenez que j'ai brûlé TOUS les moulins, à l'exception » *d'un seul*; et encore, il l'a échappé belle. J'ai heureuse- » ment appris avant de mettre le feu qu'il appartenait à un » patriote. »

Dans un hameau des environs de Savenay, Santerre voit une jeune fille qui lui plaît, il le lui dit, elle lui répond à l'instant qu'elle est Vendéenne, et que non-seulement il est bleu, mais le chef des bleus, et qu'ainsi, entre elle et lui, il y a des obstacles qui ne seront jamais franchis. Cette fille avait des parens, entre autres un vieux grand-père âgé de plus de soixante-quinze ans. Le chef bleu fait de nouveau cerner le village, on recommence des recherches. Chaque botte de foin, chaque meule fut retournée, et les perquisitions recommencèrent avec une telle ardeur qu'enfin on trouva un jeune chef, M. de Massuire, et l'un des La Rochejaquelein. Santerre fit brûler le hameau, et partit avec sa troupe. Ronsin emmena les deux chefs, qui s'échappèrent heureusement. Quant à la jeune Vendéenne, Santerre l'emmena de force avec lui, et le vieux grand-père aussi. Le vieillard était attaché à la queue d'un cheval. Il mourut comme hébété, comme en enfance, d'avoir vu sa petite maison brûlée, son seigneur prisonnier, son enfant déshonorée, et lui traîné comme une bête de somme qui ne peut plus travailler et qu'on remorque, en attendant qu'on la tue. Pauvre vieillard! Pauvre France!

A cette époque de ma vie je comprenais plus rapidement encore qu'à présent. Je jouissais par de doubles facultés, pour ainsi dire, et c'était Napoléon qui nous faisait éprouver ces sensations rapides et inconnues dans leur impression.

Il ne se passait pas de jour alors que je ne le visse, à moins que ma mère ne fût très-malade, et précisément alors elle était mieux. Eh bien ! il m'était impossible de ne pas chercher à parler au premier consul de ce que j'avais vu, de ce qui m'avait frappé. Il aimait aussi lui-même à m'interroger sur ce que j'avais vu. Aussi, la visite de Santerre ne fut pas ignorée de lui. « Comment cela? dit Napoléon; je » le croyais mort depuis plus de quatre ans. Eh bien ! qu'en » dites-vous? n'est il pas aimable et beau ? Voilà les honnêtes » personnes qui voudraient revoir les beaux jours de 93. » M. Santerre trouverait charmant de gagner les épaulettes » de lieutenant-général comme il a gagné celles de général » de brigade, en menant à l'échafaud des hommes qui va- » laient mieux que lui. Avez-vous connu Rossignol? » Je ne l'avais jamais vu, mais je le connaissais parfaitement au bout d'un quart d'heure, car cette question avait rappelé au premier consul une foule de détails sur cet homme et sur deux autres qui sont vraiment curieux. Junot acheva de me les donner, non-seulement sur Rossignol, mais sur Ronsin et surtout Charbonnier.

« C'est une des preuves les plus remarquables à opposer » à tout ce que les manifestes ont dit sur nous et contre » nous, nous observa le premier consul, lorsque quelqu'un » vint à parler du général Charbonnier. Cet homme a com- » mandé une armée, celle du Rhin, à une époque où nous » pouvions tout craindre, où la France et où nos frontières » étaient ouvertes comme une ville démantelée après un as- » saut. Eh bien ! jamais peut-être aucunes victoires n'ont » été plus belles que celles remportées à cette époque, par » de jeunes soldats sans pain, sans souliers, sans argent, » sans habit, et avec un général comme Charbonnier, et » plus loin, comme Rossignol, Ronsin et Santerre. Rossi- » gnol, qui parlait des Echelles de Savoie, et qui un jour » au comité de salut public, leur disait fort sérieusement : » Je comprends très-bien que mon infanterie pourra pas-

» ser, parce que des hommes peuvent monter à une échelle, » quoique chargés ; mais ma cavalerie et mon artillerie? » quand mille diables d'enfer s'en mêleraient, ils ne feront » pas monter une échelle à un cheval! »

Une personne bien amusante à entendre sur le général Charbonnier, c'était M. Dietrich, ce jeune officier spirituel que j'avais rencontré à l'Opéra le jour de la machine infernale. Il avait servi en Hollande, lorsque Vandamme s'y trouva heureusement pour l'armée. Il servait dans son état-major. Un matin, on apprend que les Anglais ont débarqué ; M. Dietrich est sur-le-champ envoyé au quartier-général du général en chef, et c'était le général Charbonnier. Il le trouve à table, quoiqu'il fût à peine neuf heures, et déjà à moitié ivre.

« Mon général, dit-il au général improvisé, les Anglais ont débarqué ; il est urgent de donner des ordres, veuillez me les remettre, et je repars à l'instant. »

Le butor d'homme de guerre postiche regarda M. Dietrich avec des yeux déjà un peu troublés, et il lui dit :

« Es-tu bon patriote ?

» — Oui, mon général.

» — Eh bien ! mets-toi là, déjeune et envoie-les... au diable. »

M. Dietrich était jeune, il avait alors dix-huit ans, il était gai et rieur, et certes l'occasion était belle ; mais il craignait le général Vandamme, qui aurait été capable de lui faire sauter la tête, s'il avait failli dans quelque partie de son service. Il connaissait la gravité de la position, et, tandis que le général en chef avalait des douzaines d'huîtres d'Ostende, il lui faisait un discours en trois points pour le déterminer à donner l'ordre à des régimens de marcher. Enfin il allait se décider à laisser le général en chef pour chercher le chef d'état-major, lorsque Charbonnier, comme tous les ivrognes ayant une idée fixe, le rappela et lui dit :

« Reste là. Je vais te parler. Bois un coup.

» — Merci, mon général. Il est de trop bonne heure ; je n'ai encore ni soif ni faim.

» — Comment ! il est de *trop bonne heure !* J'ai donc tort de boire, *moi !* et de déjeuner ? Eh bien ! tu n'es qu'un blanc-bec... Bois un coup, je te dis. »

M. Dietrich but à sa santé pour l'amadouer et se tirer de ses pattes ; mais c'était plus facile à vouloir qu'à exécuter.

« Ainsi, dit le général, tu es bon patriote ?

» — Oui, mon général, très-bon patriote ; mais il n'est pas malheureusement question d'une chose aussi peu importante. C'est un objet bien grave qui m'amène. Le général Vandamme m'attend, et il m'attend exposé au feu de l'ennemi. » On était convenu d'une heure sans tirer (on se battait déjà depuis le matin) afin d'attendre le retour de M. Dietrich. Vandamme était un des hommes les plus braves qui fussent au monde, mais emporté, bouillant et capable de venir tuer le général Charbonnier. Ces réflexions se pressaient en foule dans la tête du jeune officier et le préoccupaient. Il espérait que le général Charbonnier sortirait enfin de table, et que le café le dégriserait peut-être. De toute manière, il hâtait de ses vœux la sortie de table du général en chef. Tout à coup il entend le canon et une vive fusillade ; il fit un bond de dix pieds en l'air.

« Entendez-vous ? entendez-vous ? Au nom du ciel, mon général, appelez un de vos officiers, envoyez des ordres. Ah ! mon Dieu ! ah ! mon Dieu !

» — A qui en as-tu ? Laisse-moi tranquille, toi et ta... république. Laisse-moi faire mon déjeuner comme il convient à un général en chef...

» — Mais, mon général...

» — Ah ! cela devient trop fort ; je te répète encore une fois de me laisser tranquillement pomper les huiles et chiquer mes légumes [1].

[1] Manière de parler la plus basse, la plus ignoble, en usage parmi les

» — Mais, mon général, vous exposez l'armée aux plus grands malheurs...

» Bhrrr... » Et il se mit à chanter.

« — La division du général Vandamme ne pourra pas tenir à elle seule. Elle sera forcée de quitter le terrain. Où voulez-vous que ses soldats trouvent un asile [1], s'ils doivent fuir?

» — Ah! eux en fuite!... eux!... Oh! que non pas; et puis d'ailleurs, laisse-les faire, les farceurs connaissent bien les chemins. »

Au même instant on entendit le galop précipité d'un cheval; une minute après, le général Vandamme était dans la chambre, faisant siffler son sabre aux oreilles de Charbonnier.

Il est difficile d'être plus beau que l'était, à cette époque, le général Vandamme; cette tête régulièrement belle de perfection, de traits, cette belle chevelure bouclée, ces yeux flamboyans aussitôt qu'il était ému; cette belle tournure, cette main-modèle, tout formait un ensemble complet à opposer à celui tant ignoble du général Charbonnier. Vandamme, justement irrité, était là devant la bête brute et abrutie, faisant tourner son sabre autour de sa tête, en lui disant de se recommander à Dieu.

« C'est ta dernière heure, misérable! Comment! tu peux avoir l'âme assez lâche pour laisser massacrer tes camarades par des ennemis, et par des Anglais encore! Que tout soit réglé à l'instant même; que les troupes marchent.... ou plutôt reste ici à cuver ton vin; l'armée n'a pas besoin de toi pour vaincre. »

Et repoussant le *Charbonnier* qui alla tomber à l'extrémité de la chambre, il sortit avec Dietrich, et tous deux

soldats. Les sous-officiers ne parlent pas ainsi; même il n'y a que ce qui est tout-à-fait *soldatesque*.

[1] Le pays n'offrait aucune retraite.

s'élançant sur leurs chevaux, ils furent rendus au milieu des coups de fusil, au moment où la canonnade s'engageait. Vandamme était de la plus brillante valeur, dans une circonstance dont la gravité doublait en raison de la sottise ou de la trahison de Charbonnier. L'incapacité de cet homme pouvait perdre l'armée; Vandamme la sauva. Ceci s'est passé avant l'arrivée de Brune en Hollande, à l'époque d'une première tentative de descente par les Anglais. Ce fut Vandamme qui sauva ce jour-là les troupes françaises. Lorsqu'il fut loin, Charbonnier, qui était resté là où il l'avait jeté, commença peu à peu à se dégriser. Tout à coup le canon est tiré à de si fréquens intervalles qu'il ne doute pas que l'armée entière ne soit aux mains. Au milieu de cette vie crapuleuse, de cette croûte épaisse qui lui bouchait tout passage à la moindre conception, il avait cependant conservé un peu de cette bravoure qui l'avait fait remarquer et nommer, pour commander, l'un des proconsuls militaires. Il se plongea la tête dans une cuvette d'eau, et s'élançant sur son cheval il courut au feu. Mais le général Vandamme avait tout réparé. Plus tard, lorsque l'ordre vint enfin nous retrouver, le premier consul rendit à chacun la justice qui lui était due. Charbonnier rentra dans son grade de chef de bataillon, et fut fait commandant de place. C'était ce même général Charbonnier qui, recevant un jour une dépêche de la Convention et trouvant qu'il lui fallait attendre des ordres ultérieurs, a passé huit jours à chercher le *village Ultérieur* sur la carte.

Une autre fois il devait partir d'Anvers pour aller je ne sais où, et il donnait des ordres pour que sur la route on fît telle chose surtout bien exécutée, et il faut remarquer que c'était pour de la cavalerie. Le commissaire des guerres qui recevait les ordres et suivait le doigt de Charbonnier sur la carte, lui demanda où il voyait une route.

« Comment! dit le général, vous ne voyez pas ce chemin?

» — Je ne vois rien du tout, mon général.

» — Comment ! et il frappa du pied, car il était colère : comment ! vous ne voyez pas cette route ? elle est pourtant bien assez large, elle est superbe. Je suis sûr qu'elle a plus de cent pieds de large. »

Je le crois bien : c'était l'Escaut.

CHAPITRE XI.

M. Charles et les réputations par reflet. — Antécédens indispensables. — Madame Bonaparte au palais Serbelloni. — Madame Leclerc observatrice. — Les yeux de Bonaparte et la police de la salle du trône. — Arrestation de M. Charles à Milan. — Conversation avec Pauline Bonaparte. — La compagnie Bodin. — Afflictions et consolations réciproques. — Les premiers temps de madame Bonaparte à la Malmaison. — Madame la générale. — Sœur Rosalie et l'aumônier de l'armée d'Egypte. — Le maître en l'absence du maître. — Conseil de divorce de Gohier à madame Bonaparte. — Retour de l'armée d'Egypte, et l'éloignement de M. Charles. — Bonaparte et Duroc sur le boulevart, et rencontre inopinée. — Amitié de Junot et de M. Charles. — M. Collot. — Les vrais amis de Janot.

Parmi les amis que Junot me présenta il y en avait dont le nom, lorsqu'il le prononçait, attirait davantage mon attention. Parmi ceux-là on pense bien que je remarquai surtout M. Charles.

M. Charles, qui n'a pas d'autre nom que celui de *Charles*, était, à l'époque dont je parle, un jeune homme de vingt-sept à vingt-huit ans. Petit, fort bien fait, ayant tous les traits bien, et cependant ayant le malheur, beaucoup plus commun qu'on ne le croirait, de ne pas être du monde élégant. Je ne veux pas en cela dire de M. Charles et de ceux qui lui ressemblent une chose peu obligeante; non certainement : mais je dis ce que je pense, et les femmes qui seront de bonne foi le diront comme moi.

M. Charles est un personnage presque historique; il figurera toujours à côté d'un grand nom; et c'est merveille que de voir comment s'enchaînent les unes aux autres des

réputations inconnues, s'éclairant du jet d'une grande lumière, d'un reflet ; puis, s'illuminant tout-à-fait à ce grand fanal de gloire, devenir elles-mêmes un flambeau auquel on demande de la clarté. C'est là que l'on peut étudier le ricochet dans toute sa pureté.

Monsieur Charles est né à Romans, d'une famille bourgeoise fort ordinaire. Son frère, qui s'appelait Charles comme lui, parce que, comme je l'ai dit plus haut, c'est le nom de la famille, était adjudant de place à Marseille, à peu près à l'époque de la guerre d'Italie. Pour lui, il prit parti dans une compagnie de guides à cheval qui fut formée à Besançon, dès les premiers temps de la révolution. Cette compagnie, dirigée plus tard sur l'Italie, devint ensuite le noyau des guides du général Bonaparte. Arrivé à Milan, monsieur Charles, déjà lieutenant, fut attaché comme adjoint à l'adjudant-général Leclerc ; et lorsque celui-ci, en épousant mademoiselle Pauline Bonaparte, fut nommé général de brigade, monsieur Charles fut aussi promu au grade de capitaine et fait aide-de-camp du général Leclerc.

Madame Bonaparte (Joséphine) arrivait alors à Milan. Elle logeait au pallais Serbelloni et tenait déjà état de souveraine. Monsieur Charles lui fut présenté comme tous les officiers de l'armée ; étant attaché au beau-frère du général Bonaparte, il demandait et obtint plus d'attention que les autres. Le général en chef, sans cesse absent, soit qu'il fût à Milan, soit qu'il fût en tournée, ne voyait alors et n'entendait que ce qui lui arrivait immédiatement sous les yeux et dans les oreilles. Mais sa sœur, madame Leclerc, n'était pas de même. D'abord elle était *inoccupée* ; et comme de tout temps ce fut une personne très-laborieuse, elle voulut à sa manière prendre quelque occupation ; et celle d'observer la conduite d'une belle-sœur qu'elle détestait en était une comme une autre, d'autant plus qu'elle pouvait espérer son salaire sans aller bien loin. Mais je crois qu'elle s'est

trompée en cela. Elle ne fut donc pas très-long-temps à s'apercevoir que monsieur Charles et madame Bonaparte étaient fort liés ensemble, et que cette liaison, qui pouvait n'être et qui même bien sûrement n'était pas autre chose qu'une tendre amitié, les occupait beaucoup. Monsieur Charles était charmant alors, comme je viens de le dire tout à l'heure. Il avait de beaux habits de hussard, bien chamarrés d'or, tenus avec beaucoup d'élégance parce qu'il était soigneux comme les Dauphinois, et, comme eux, avait la volonté d'être bien. Il déjeunait au palais Serbelloni aussitôt que Napoléon partait pour quelque ville environnante; alors c'était un vrai bonheur dans cette relation tout amicale. Madame Bonaparte lui était attachée avec l'intérêt le plus vif. C'était une chose qui n'était inconnue de personne à l'armée et dans la ville de Milan. Je crois que les sources de Messouh-diah étaient alors bien loin des oreilles de Napoléon; et cependant il savait déjà ce qu'il *a su*, *prétendent* les Mémoires contemporains, deux ans plus tard. Mais nous allons avoir affaire ensemble, les choses faussement rapportées et moi; il vaut mieux que cela n'aille pas plus loin.

Le général en chef fut instruit. Par qui ? par ses yeux probablement: ce qui est fort présumable. Car il avait un regard investigateur qui faisait la police de la salle du trône aux Tuileries, avec une telle clarté et une telle précision qu'il fallait se mettre dans le coin le plus obscur de la salle si on voulait échapper à son inquisition. Toujours est-il qu'au quartier-général de l'armée d'Italie, le bruit courut tout à coup que le général en chef avait fait arrêter monsieur Charles, et qu'ensuite de cette arrestation il *serait fusillé*. Ce ne sont pas choses en l'air, ceci, comme par exemple celle de faire parler à Messouh-diah une personne qui *n'y était pas*: ce que je rapporte est exact. Ensuite je ne réponds pas du sujet de la colère du général Bonaparte contre monsieur Charles, *je narre*; et quand, comme Wer-

ther, je le *renarrerais* pour la dixième fois, je ne pourrais dire que ce que je dis. C'est que monsieur Charles fut arrêté malgré et même peut-être à cause de madame la générale en chef. Ce qui leur fut très-amer à tous deux, du moins je le présume. Madame Leclerc, qui, comme on le sait, *était la bonté même*, me disait :

« Enfin, imagine-toi, Laurette, que ma belle-sœur a failli en mourir de chagrin, et que certainement on ne meurt pas de chagrin de quitter ses amis. Il faut qu'il y ait plus que de l'amitié là-dedans. Moi, j'ai consolé mon frère qui était bien malheureux. Il savait tout cela (je l'ai vu, moi), quand il est venu à Paris, avant de partir pour l'Egypte. Pauvre frère ! »

Et la bonne pièce plaignait son frère du mal que peut-être elle-même lui avait causé. C'était une bien drôle de personne à étudier, que madame Leclerc. Au surplus, elle a été bien dessinée, bien peinte; mais ce caractère était tellement étrange que jamais on n'a pu en former un tableau bien complet.

Revenu à Paris, car il fut forcé de quitter l'armée d'Italie, M. Charles se trouva associé à l'entreprise des vivres de la compagnie Bodin (Louis Bodin) : c'était madame Bonaparte qui lui avait fait obtenir un intérêt dans cette affaire. Voilà quelle est l'origine de la fortune qu'il a eue, fortune qui fut long-temps fort belle, mais qui s'est ensuite dérangée; et non pas un héritage recueilli dans sa famille, comme on l'avait dit d'abord dans Paris. La fortune de sa famille était plus que modeste; ses parens sont de petits bourgeois de Romans.

Il tenait un bon état de maison; il allait dans le monde financier, qui à cette époque était le seul qui reçût d'une manière régulière, lorsque madame Bonaparte revint d'Italie et que son mari partit pour l'Égypte. Alors madame Bonaparte acheta la Malmaison, et s'y établit comme une dame châtelaine l'aurait fait au temps jadis, lorsque son

igneur et maître partait pour libérer le tombeau du Christ. lors, comme à présent, il y avait toujours un page, un uyer, un cousin, un neveu, un garçon enfin; eh, mon ieu! disons-le bien bas, quelquefois même un damp abbé. mandez au petit Jehan de Saintré qui prenait soin de la dou- ur de la veuve tandis que le mari s'affligeait à sa manière us quelque palmier, à la vue du saint lieu, comme pourrait dire ce pauvre M. Fourès. Enfin de toutes ces consola- ons, ces afflictions, il résultait que personne ne pleurait endant que cela durait, et que ce n'était qu'au réveil que s cris et les larmes se mettaient en exercice. Il semble, n pareille occurrence, que les hommes, les femmes aussi, bient comme ces enfans qui se donnent une tape contre ne table ou bien une porte, ils ne le sentent pas quelquefois l continuent leurs jeux; mais les mères, qui sont toujours ux aguets pour surveiller et crier au loup, arrivent, pren- ent l'enfant, et lui font si bien honte de n'avoir pas pleuré, que l'autre se met sur l'heure même en fonction de ma- ière à rendre sourds Dieu et ses saints.

Quoi qu'il en fût de tout cela, comme je l'ai déjà dit, adame Bonaparte était établie à la Malmaison; elle y pas- ait une grande partie de sa vie. Une amie de ma mère, dont osalie élevait la fille et qui habitait Ruelle alors, un peu au dessous de mademoiselle Julien, nous racontait qu'elle voyait madame *la générale*, comme on l'appelait dans le village, se promener fort tard dans le jardin. « On la voit de la route, nous disait Rosalie, qui cependant ne passait ja- mais dix heures hors de son lit; et le soir au clair de lune, lorsque avec sa robe blanche et son voile elle s'appuie sur le bras de *son fils* qui est en habit noir ou bleu, cela fait un effet presque fantastique : on dirait que ce sont deux ombres. Pauvre femme! elle pense peut-être alors à son premier mari, que les bourreaux de la révolution ont tué; elle pense aussi à celui que Dieu lui a rendu, et qu'un boulet de canon peut lui emporter en un instant. Comment fait-il

là-bas pour entendre la messe au milieu de tous ces Turcs, mademoiselle Laure? me demandait la sainte fille. — Mais je suppose, lui disais-je, qu'il a un aumônier. » Et, en vérité, dans ce temps-là je le croyais.

Madame Bonaparte passait donc une grande partie de son temps à la Malmaison; quelquefois elle venait à Paris chez Barras, chez madame Tallien, chez Gohier dont elle aimait beaucoup la femme; ensuite elle voyait aussi ses beaux-frères et sa belle-mère, mais peu : elle ne les aimait pas, comme on sait. Au surplus, ce n'est pas eux qui ont commencé la guerre. A l'époque du départ pour l'Égypte, madame Bonaparte était en mesure d'hostilité vis-à-vis de Joseph, le plus doux, le meilleur des hommes; elle était aussi en attitude de guerre avec madame Bonaparte la mère et madame Lucien, ange de bonté et de perfection. J'ignore la cause de l'aigreur qui s'était élevée entre elles; mais j'ai assez connu madame Lætitia et madame Christine pour répondre d'elles.

La Malmaison, à l'époque dont je parle, était une maison de campagne jolie, agréable à cause de ses environs, mais, comme habitation, tout-à-fait incommode, et de plus fort malsaine. Madame Bonaparte avait fait cette acquisition, à ce que m'a dit Brunetière qui s'était trouvé mêlé dans cette affaire, comme un enfant qui achète une poupée qui lui plaît, sans savoir si elle s'en amusera long-temps. Le parc n'était pas grand : c'était un joli jardin anglais, et le château tombait de tous les côtés. Le parc était fermé par un mur qui se prolongeait sur la route de Saint-Germain, excepté au commencement, le long de la pelouse devant le château. Il y avait là un saut-de-loup, en haut duquel était une petite rampe en fer qui permettait de s'appuyer pour regarder sur la route; mais aussi on pouvait facilement voir de la route dans le parc. Alors la grande plantation de tulipiers et de platanes qui entoure et le château et tous les bâtimens dépendans n'existait pas, ainsi que les propriétés de made-

noiselle Julien et de M***. La Malmaison était donc une lie maison de plaisance, et voilà tout.

M. Charles l'habitait tout-à-fait en maître : les amis ont es priviléges. Je sais que Gohier, qui était un songe-creux hand il venait à parler du 18 brumaire, mais qui ensuite ait un honnête homme et un homme de grand sens, avait rtement engagé Joséphine à prendre un parti.

« Divorcez, lui avait-il dit lorsque tout en larmes elle e refusait au conseil qu'il lui donnait de rompre une liaison ui la compromettait par ses apparences; divorcez. Vous e dites que vous n'avez que de l'amitié l'un pour l'autre, . Charles et vous : mais si cette amitié est tellement exclu- ve qu'elle vous fasse violer les convenances du monde, je ous dirai, comme s'il y avait de l'amour : Divorcez; parce ue l'amitié, aussi abnégative des autres sentimens, vous endra lieu de tout. Croyez que vous éprouverez du chagrin e tout ceci. »

Gohier avait raison; il voyait en homme sage, et José- hine n'y voyait pas du tout.

Lorsque après le retour d'Égypte Bonaparte fut au mo- ent d'effectuer lui-même ce que Gohier conseillait quel- ues mois plus tôt de faire avec prudence et sans éclat, oséphine cria, pleura et se désespéra. Elle ne voulait pas ivorcer quand Bonaparte était loin, et elle le voulut encore ien moins lorsque cette belle gloire resplendissante et lumi- neuse éclairait l'Europe de ses rayons; mais il y eut une ondition : l'éloignement de M. Charles et la promesse u'elle ne le reverrait jamais.

Napoléon détestait M. Charles. Jamais il n'en parlait et jamais on n'en parlait devant lui. Mais je sais des traits elatifs à cette partie de sa vie qui m'ont même surprise à n point extrême; car je ne le croyais pas susceptible de s'affecter ainsi.

Un matin il était sorti avec Duroc pour aller voir les travaux du pont d'Austerlitz qu'on construisait dans ce

temps-là; il donnait le bras à Duroc. Tout à coup un cabriolet qui allait fort rapidement passe sur le boulevart. Ils étaient alors devant la maison de M. Destillières. Duroc sent l'empereur lui presser le bras et s'appuyer sur lui de tout le poids de son corps; il était fort pâle. Duroc s'écria, mais l'empereur le fit taire : « Ce n'est rien : tais-toi ! » lui dit-il. M. Charles venait de passer dans son cabriolet. Napoléon ne l'avait pas vu d'aussi près depuis l'Italie, et l'impression fut vive au point de le faire trouver mal. Quel était le sentiment qui l'agitait? était-ce encore de l'amour pour Joséphine? Non; il ne l'aimait plus, il était alors amoureux d'une femme charmante, *la seule* qu'il ait aimée. Ce ne pouvait être un mouvement de cet amour-propre d'homme qui fait souffrir, même sans amour, de l'abandon d'une femme, puisque personne ne le voyait en présence de son *ennemi.* J'ai mis ce mot, et je ne l'ôte pas. Oui, Napoléon regardait cet homme comme son ennemi. Il le haïssait.

Junot avait été fort lié en Italie avec M. Charles. Cette liaison s'était formée sous les auspices d'un attrait prononcé et réciproque. Je dis les auspices, parce que je crois cet attrait mutuel encore plus nécessaire, peut-être, dans l'amitié que dans l'amour. Junot aimait M. Charles comme un frère, et celui-ci le lui rendait avec vérité et abandon. Lorsqu'il me fut présenté, Junot me dit : « C'est un ami comme Van-Berchem : sois bonne pour eux. Il y a une grande différence entre ces hommes-là et une foule d'autres que j'appelle *mes amis.* Collot, voilà encore un véritable bon ami. Je te dis cela pour ta gouverne avec eux. » Junot n'avait pas besoin de me recommander cette attention. Mon œil avait, dès les premiers jours, su distinguer le regard d'affection ou d'indifférence avec lequel on répondait au sien. Je ne me suis jamais trompée; et lorsque, plus tard, de fausses amitiés sont venues le blesser de leurs douloureux mécomptes, je ne lui ai pas répété cette inutile parole :

« Je te l'avais bien dit ! » mais du moins n'ai-je pas été étonnée.

Dans ses amis militaires la même observation avait guidé mon esprit. J'ai été plus justement clairvoyante que lui ; il s'est abusé souvent, et son amitié a été accordée à qui la trahissait, tandis qu'il la déniait à de véritables amis. Que de peine il m'a fait long-temps avec Duroc ! mais enfin il était revenu à la raison. Duroc était le meilleur des amis.

Pour en revenir à M. Charles, j'ai dit, je crois, qu'il était petit, mais bien fait. Sa peau était fort brune, ses cheveux d'un noir de jais, ses dents et ses yeux passables, et ses mains et ses pieds fort petits et comme il faut. Il avait de l'esprit, mais un genre d'esprit qui n'aurait peut-être pas convenu à tout le monde, si l'on avait pu choisir le sien. Il s'exprimait, par exemple, toujours en calembours ; il faisait le polichinelle en parlant ; il était ce qu'on appelle un *drôle de garçon*, il faisait rire. Je ne blâme pas ce genre d'esprit, je dis seulement que je ne le voudrais pas avoir.

M. Charles acheta dans l'année 1803 ou 1804 la terre de Casan. Il y passait une partie de l'année. Il voulut marier une fille naturelle qu'il avait, en 1822 ; mais il se trouva que ses affaires étaient dans un tel dérangement qu'il ne put faire ce qu'il avait résolu. Il en eut un grand chagrin, car il est bon père, bon ami, et son cœur est parfait. Casan fut vendu, et M. Charles est aujourd'hui retiré à Romans, sa patrie, où il vit modestement retiré et tranquille.

CHAPITRE XII.

Les détracteurs de Napoléon. — Sœur Rosalie et l'Antechrist. — Les hommes supérieurs, appréciateurs de Bonaparte. — Beurnonville, et mot de Kléber sur le général Bonaparte. — Lettres de Kléber. — Les yeux de Bonaparte tournés vers l'Orient. — Projets d'un grand homme. — Désir de conserver l'Egypte. — Explication du retour d'Egypte de Bonaparte. — L'armée de Druses. — Les successeurs de Kléber. — Le général Menou — Junot, Lanusse et les suites d'un duel. — Inimitié de Bonaparte envers Tallien.

J'AI déjà dit, au commencement de ces Mémoires, que je n'étais ni accusatrice ni séide. Je raconte, comme je les ai vus, tous les événemens, les faits, les incidens dont j'ai été témoin pendant trente ans de ma vie. Dans le nombre, il y en a qui viennent heurter, je le sais, l'opinion ou plutôt la jactance de quelques individus. J'en suis fâchée; mais l'on pense bien que la marche que je me suis tracée n'en souffrira ni dans sa direction ni dans le mouvement d'impulsion donné au moment du départ. Seulement, il m'arrivera d'être vraiment révoltée à la vue de choses plus ridicules cependant encore que directement offensantes. Mais le moyen de garder de la mesure en écoutant, en lisant d'absurdes paroles; en entendant japper, miauler, croasser, coasser après la mémoire d'un homme dont la hauteur est telle qu'elle donne le *torticolis* à ces pygmées lorsqu'ils le regardent pour en voir le sommet. Et voilà pourquoi ils la veulent diminuer, amoindrir. Que Napoléon ne soit pas aimé, je conçois que beaucoup de raisons peuvent être données à l'appui de cette opinion, ou plutôt de

ce sentiment pour parler plus juste ; car il ne faut pas confondre l'un avec l'autre. Ainsi donc, qu'il soit appelé l'Attila du siècle, le dévastateur du monde, ou bien même encore l'*Antechrist*, comme le disait ma pauvre sœur Rosalie, tout cela peut trouver sa justification dans plusieurs parties de sa vie. Mais que des êtres parfaitement inconnus, dont les noms sont encore dans la nuit des temps pour la patrie, mettant la tête à la fenêtre de leur obscurité, s'écrient de là : « Bonaparte ! qu'a-t-il donc fait ? le malheur de la France, voilà tout ! Mais ensuite qu'offre-t-il de si extraordinaire ? »

Pauvres gens ! il faut une autre aune que celle de vos paroles sans idées pour mesurer un tel homme. Vous ne le comprenez pas ; laissez-le dans sa gloire, et demeurez dans votre nullité. Chacun chez soi. Cette gloire vous fatigue-t-elle ? n'allez pas la chercher. Mais c'est qu'elle vous entoure, vous presse de toutes parts ; elle jaillit en mille étincelles de ces masses de nos décombres que vous fouillez tous les jours pour y prendre des matériaux dont vous voulez vous servir pour édifier une maison neuve. Vous la rencontrez partout, cette gloire, et Napoléon tient toujours à la France. A Lyon, les broderies et les soieries ; à Rouen, les cotonnades et les filatures ; à Douai, la fonderie de canons ; à Bruxelles, les dentelles et les points ; à Saint-Etienne, les manufactures de fusils ; à Lille, les dentelles, commerce mort depuis quinze ans ; à Valenciennes, les toiles et les batistes ; à Angoulême, encore la fonderie de canons ; à Saint-Quentin, les batistes et les organdis ; à Grenoble, les ganteries et les soieries, et à Paris l'immense commerce qui s'étend sur une si grande foule d'objets.

Une particularité qui ne m'étonne pas, mais que je prie de remarquer, c'est que tous les beaux talens de l'époque sont éloignés non-seulement de penser, mais de mal parler de Napoléon. Ils ont senti le ridicule de la position de l'homme qui ne le comprendrait pas. Voyez Châteaubriand, Lamartine, Victor Hugo, Casimir Delavigne, l'abbé de La

Mennais : ces hommes-là ont jugé le colosse; ils ont vu et blâmé ses fautes, mais reconnu ses qualités. Leur forte prunelle a fixé l'astre lumineux, et leur langue vraiment savante, mais véridique, n'a pas épargné la critique parce qu'elle avait été juste dans l'approbation. La médiocrité seule l'a méconnu. Et à propos de cela je vais citer le mot un peu cynique d'un homme qui passait pour ne pas l'aimer, mais qui l'admirait profondément; un homme dont le beau talent avait compris le grand homme. On me pardonnera la liberté du propos que je vais rapporter; il est ici à sa place comme renseignement historique, parce qu'il donne une certaine clarté à diverses parties du caractère de celui qui l'a tenu.

Kléber était à l'armée du Rhin [1]. Bonaparte, alors général en chef de l'armée d'Italie, faisait de l'ouvrage pour la postérité et en même temps pour la tranquillité de la France. Les généraux commandant en chef les autres armées étaient jaloux de cette jeune tête si habilement utile à sa patrie, et toutes les fois qu'il y avait un dîner ou bien une réunion rassemblant une vingtaine d'officiers-généraux, il s'élevait presque toujours des discussions relativement aux opérations militaires du jeune général. Kléber, qui à cette époque ne le connaissait pas encore et par conséquent n'était pas en discordance avec lui, comme il l'était, du reste, toujours avec les généraux qui le commandaient, Kléber rendait alors pleinement justice à ses talens militaires et politiques; car il pouvait juger les deux hommes, et toutes les fois que Bonaparte était attaqué, c'était Kléber qui prenait sa défense, comme plus tard il a failli prendre parti contre lui, et cela parce qu'il était sous les ordres de Bonaparte. Un jour, à un dîner où se trouvaient trente officiers-généraux, la conversation s'engagea d'une manière

[1] Ou à l'armée de Sambre-et-Meuse. Je ne me rappelle plus précisément laquelle; mais il importe peu pour le fait en lui-même, qui est de toute exactitude.

assez vive relativement aux opérations de la campagne d'Italie. Bonaparte, après un mouvement sur la Lombardie, s'était retiré vers le Piémont. Cette manœuvre avait été comprise par le talent de Kléber, et lui seul demeurait silencieux au milieu d'un concert de réflexions fort peu charitables sur « ce jeune général, disaient les uns, qui, après avoir annoncé qu'il allait conquérir l'Italie comme un autre Annibal, va comme lui s'endormir à Capoue.

» — Ah! ah! disait un autre, ce fameux capitaine, qui n'était que *lieutenant* lorsque j'étais général, le voilà enfin sur le *Pô*, comme ceux qui ont été avant lui en Italie! Nous verrons, nous verrons comment il s'en tirera! » Et le nouveau frondeur se frottait les mains avec joie, comme si Bonaparte eût été Chinois, comme si l'armée qu'il commandait n'eût pas été composée de Français.

Ce général était Beurnonville. En entendant le propos qu'il venait de tenir, Kléber se retourne vers lui, et le toisant de la hauteur du demi-pied qui lui restait encore malgré la grande taille de Beurnonville, il lui dit avec une expression incomparable :

« S'il est sur le *Pô*, ce petit sacripant-là, ce n'est pas un pélerin comme toi, entends-tu? qu'il ira chercher pour relever ses culottes. »

J'ai mis la phrase *textuellement* pour lui conserver sa couleur. Il me semble qu'elle est caractéristique, et que rien ne peint mieux cette sorte de fluctuation dans sa manière de juger et d'apprécier Bonaparte. Kléber le défendait contre la médiocrité qui l'attaquait, avec toute la force et la noblesse qu'une concurrence de talent et de courage lui donnait avec Napoléon. Je possède plus de quatre-vingts lettres originales de Kléber. J'en ferai connaître quelques unes, et je me propose même d'en donner un *fac-simile* dans l'un de ces volumes. Ces lettres sont remarquables par leur concision, leur clarté, et surtout le talent admirable que montre cet homme dans le temps même où l'An-

gleterre le jugeait perdu et sans ressources. Junot avait contre lui cette sorte d'inimitié qu'il ressentait pour un homme qu'il savait ne pas aimer Napoléon; mais il l'appréciait tout ce qu'il valait. Dans l'expédition de Syrie il fut toujours sous les ordres de Kléber, et fut à même de voir se déployer son mâle et beau caractère. C'est alors en grande partie qu'eut lieu la correspondance que je possède. Ces lettres sont précieuses comme matériaux même pour servir à l'histoire d'Egypte. Ces documens-là seraient autrement bons que ceux pris, comme on peut prendre des choses de ce genre, dans les bureaux de la guerre, d'après une autorisation de tel général qui ensuite met son nom en tête du livre.

Nous avons vu un temps où il était de mode de contrôler Napoléon, non pas seulement dans ses fautes, mais dans les années glorieuses de sa vie. On a dit que *sa fuite d'Égypte était une action indigne.* On aurait vraiment belle à répondre à de pareilles sottises, *car cela donne de la colère à devenir canard*, comme disait M. de Torcy. Mais il vaut beaucoup mieux renoncer à une petite vengeance pour en avoir une pleine et entière. Il faut, la raison à la main, prouver ce qui aurait dû venir tout naturellement aux yeux de l'esprit de ces gens qui attaquent une réputation, par cela seul qu'elle est haute et brillante. Mais les rats ne peuvent ronger ni l'airain ni le marbre.

Depuis que j'ai eu l'âge de raison et que j'ai pu comprendre Bonaparte; depuis le jour où mes jeunes oreilles entendaient tous ses plans, ses projets, j'ai toujours vu et compris que son vœu le plus ardent était d'opérer une révolution, de faire un grand mouvement dans l'Orient. Lorsque plus tard l'expédition d'Égypte fut résolue, elle le fut par lui. Croit-on par hasard que c'est le Directoire qui eut cette glorieuse idée d'aller porter le drapeau tricolore sur les Pyramides? c'est Bonaparte [1]. Les idées de l'O-

[1] C'est-à-dire qu'il en eut la glorieuse et grande conception. Le Direc-

rient l'obsédaient; il parlait quelquefois pendant trois heures sur ce sujet, et disait bien souvent des folies impayables avec un sérieux dont on ne peut se faire idée; mais plus souvent aussi il jaillissait de ce volcan des flots d'étincelles qui précédaient la lave qu'il devait un jour répandre. Il parlait de l'Orient bien souvent encore avec notre ami le contre-amiral Magon; il le questionnait sur l'Inde; il lui faisait des questions auxquelles l'autre, conteur comme un Scheherazade mâle, ne demandait pas mieux que de répondre. Napoléon écoutait avec avidité. Il regardait le contre-amiral, et semblait arracher ses paroles. Dans de certains momens il s'écriait:

« C'est cela! c'est dans l'Inde qu'il faut attaquer la »puissance anglaise! Voilà où il faut la frapper. La Russie »ne veut pas nous liver passage pour que nous allions en »Perse: eh bien! il y faut aller par une autre route; je la »connais, et je la prendrai, moi. »

Dans l'origine, c'était en Turquie qu'il voulait aller; puis il eut des idées bien autrement arrêtées et embrassant un plan véritable. Lorsque l'expédition d'Egypte fut résolue, Napoléon dit à Junot et à quelques autres de ses intimes officiers:

« Je vais réparer, si je puis, les malheurs de nos colo- »nies ravagées ou perdues; l'Egypte serait une magnifique »compensation. Voilà quel doit être le but de cette expédi- »tion: acquérir ce beau pays à la France. »

Et voilà quelle fut aussi son idée dominante pendant la traversée, à son arrivée et pendant son séjour. Combien il souffrit lorsqu'il vit sa flotte brûlée, et tous les moyens de sûreté intérieure attaqués par cette perte! Comme je suis maintenant à l'époque du retour de l'armée d'Egypte,

toire, qui voulait se défaire de lui, comme de Hoche lorsqu'il l'envoya en Irlande, accorda tout à Napoléon, avec la pensée intime qu'il ne reviendrait pas de ces rivages empoisonnés.

fait. Le général Bonaparte ne reçut aucune nouvelle à l'époque citée; les dernières qui lui parvinrent étaient de Gênes, envoyées par le consul de France près la république ligurienne. Il y avait plus de dix mois qu'elles avaient été expédiées. Sa détermination fut donc instantanée aussitôt qu'il eut des nouvelles par les Anglais. La seule chose qu'on puisse lui reprocher, c'est d'avoir emmené avec lui trois hommes qui étaient plus forts que des milliers de soldats, Lannes, Murat et Marmont, et l'on peut aussi dire Berthier. Son nom avait une grande influence sur le moral de la troupe. Mais ensuite Kléber, Desaix, Reynier, Rampon, Friant, Davoust, Lanusse, Damas, Dugua, Menou, une foule de généraux distingués, demeuraient encore, et demeuraient avec une entière connaissance du pays, et pouvaient conséquemment conduire avec habileté l'armée qui restait.

L'ardente passion du général Bonaparte pour conserver l'Égypte est tellement connue de tous ceux qui l'ont approché, qu'en vérité je ne conçois pas comment il a pu se trouver un esprit assez crochu pour ne pas voir, au contraire, dans cette action de retour en Europe, un élan pour la conservation de cette colonie dont il faisait dans ses rêves un lieu central d'où partiraient incessamment des traits envoyés aux Anglais. Ses projets pour se réunir à une armée de Druses vers le mont Liban; ses projets également dirigés vers cette partie de l'Egypte habitée par des tribus faciles à diriger, et qu'il aurait jointes à ses Druses qui devaient être au nombre de trente mille, et avec lesquels il aurait tenté probablement de pénétrer en Perse [1], n'est-ce rien?

[1] Il y avait des modèles de masques au ministère de la guerre qui furent faits, dit-on, en 1812. Ils étaient destinés, selon une version, à préserver les soldats d'un froid trop rigoureux. D'une autre part on disait que l'empereur avait fait faire ces masques pour sauver au contraire la figure du soldat, et surtout les yeux, des sables très-fins qui remplissent les déserts situées entre la Russie et la Perse dans laquelle l'empereur avait le projet

Un jour, parlant de l'Égypte et de ses Druses, il ajouta ce mot, qui alors pouvait être simple, mais qui ensuite parut extraordinaire; je le lui ai rappelé en riant trois jours avant le couronnement.

« Il est fâcheux, disait-il, que je n'aie pas pu joindre mes » Druses. *J'ai manqué ma fortune!* »

Je vais faire juger de l'importance qu'il mettait à conserver l'Égypte. Un jour, c'était peu de temps après l'arrivée du général Vial, envoyé par le général *Abdalla* Menou; le premier consul étant dans son cabinet avec Berthier, Junot et Bourrienne, qui étaient occupés à décacheter les nombreux paquets vinaigrés apportés par le général Vial, le premier consul parla de l'intention où il était de changer le général en chef de l'armée d'Orient. Il parla de Menou [1],

d'aller après avoir fait sa paix avec Alexandre sur la Newa, comme il l'avait déjà faite sur le Niémen.

[1] Voici une courte notice sur le général Menou.

On sait qu'à l'époque de la révolution il était depuis long-temps au service. Il avait été dans l'Inde, au Bengale, et avait rapporté de ses voyages un goût de conter et d'inventer fort amusant d'ailleurs, mais sur lequel on ne pouvait faire aucun fonds. Un rapprochement bizarre, c'est que ce même général Menou, le marquis de Menou, qui s'est fait Turc en 1801, présidait l'Assemblée constituante le 19 juin 1790, jour de la présentation d'une foule d'individus se disant Arabes, Chaldéens, Syriens, Américains, Polonais, Prussiens, etc., etc.; il répondit très-gravement au discours des Arabes : « *Messieurs, c'est l'Arabie qui a donné les premières leçons de philosophie à l'Europe. Aujourd'hui c'est la France qui se charge d'acquitter sa dette en vous donnant des leçons de liberté!* » Commandant les troupes républicaines, il est défait à Saumur par les Vendéens que commandent La Rochejaquelein et Lescure. Au 13 vendémiaire, il commandait dans Paris, mais il donna sa démission. D'une humeur aventureuse, bien qu'il ne fût plus jeune, aussitôt qu'il entendit parler de l'expédition d'Egypte, il voulut en être, et en effet il en fit partie. Lors de l'assassinat de Kléber, après la bataille d'Héliopolis, le commandement lui échut comme au plus âgé. Son administration fut habile pendant qu'il fut à la tête de l'armée. Il était fort spirituel et tout-à-fait homme du monde *comme il faut*. Mais il rappelait en cela les généraux de madame de Pompadour et de madame Dubarry, qui faisaient le charme d'un souper et la honte d'une armée. Abercrombie à la

vanta son amabilité dans un salon, son agréable manière de conter; « mais, ajouta-t-il, cela est nul à la tête d'une » armée; et Kléber, avec son propos cynique et sa grossière enveloppe, convenait bien autrement à l'armée d'É- » gypte dans la position où elle se trouve. » Le premier consul parla des généraux qui étaient en Égypte; et lorsque Berthier nommait quelques uns de ceux qui avaient senti la poudre des Pyramides ou d'Aboukir, le premier consul hochait de la tête; enfin il reprit la conversation après un très-long silence, et comme s'il eût causé avec lui-même :

« Reignier?... Damas?... Friant?... non, pas de lui... » Belliard?... c'est un enfant... mais un brave enfant. Le » vieux Leclerc?... non... Eh bien! c'est encore Abdalla- » Joseph Menou qui nous convient le mieux là-bas, Berthier; » seulement il lui faut un chef d'état-major habile, ou » plutôt un commandant en second, et nous avons à » choisir. »

En entendant ce mot du premier consul, Junot parut frappé d'une idée qu'il lui suggéra.

« Mon général, lui dit-il, vous savez ce que vous avez à faire; mais, quant à moi, je sais bien qui je nommerais pour la place que vous désignez. »

Le premier consul le regarda d'une manière interrogative.

« Le général Lanusse. »

tête de dix-huit mille Anglais débarque sur cette même plage d'Aboukir. Il perd la bataille de Canope et l'Egypte avec elle. De retour en Europe, il n'a pas même la consolation d'avoir fait la capitulation du Caire; c'est le général Belliard. Menou, enfermé dans Alexandrie, ne communique même pas avec le reste de son armée. La capitulation définitive est enfin signée par lui. De retour en Europe, il est bien accueilli par Napoléon, qui le nomme administrateur général du Piémont. Je raconterai en son lieu une histoire relative à son départ de Paris pour l'Italie, histoire qui peint bien l'homme.

— « Oh ! oh ! tu n'es pas *rancuneux* [1]. »

— « Et pourquoi le serais-je, mon général ? Je me suis battu avec Lanusse pour une sotte querelle de jeu, qui n'était qu'un prétexte, au reste. Je croyais qu'il ne vous était pas attaché, qu'il partageait les sentimens du général Damas.... »

— « Oh ! pour celui-là, il ne m'aime pas !... Eh bien ! je suis tenté de le nommer. »

— « Le général Damas, mon général ? »

— « Oui. Lanusse a du talent et de la bravoure ; mais Damas a également l'un et l'autre, et comme officier-général, il a bien une autre tenue que Lanusse. Et puis Lanusse a des idées démagogiques en diable. Il est lié, ainsi que son frère, avec un homme tellement immoral qu'il compromet même les gens qu'il voit comme connaissance ; juge quel effet produit M. Tallien venant appuyer quelqu'un comme ami. Je n'aime pas Tallien. Je n'aime pas cet homme, il est méchant et corrupteur... Les deux Lanusse sont joueurs, et c'est lui qui les a formés. Mais Damas [2], c'est un Aristide, cet homme-là. »

[1] Jamais il ne disait autrement.

[2] C'était vrai ; le général Damas était un de ces hommes rares et vertueux que la nature ne produit pas souvent. Il est mort il y a seulement deux ou trois ans, rue des Saints-Pères, faubourg Saint-Germain, au milieu de sa nombreuse famille. Ses obsèques furent celles d'un homme presque indigent, empruntant leur solennité d'une foule de généraux ses anciens frères d'armes, qui vinrent lui rendre les derniers devoirs. Ce fut le général Édouard Colbert, qui avait été son aide-de-camp en Égypte, qui prononça son oraison funèbre, dans laquelle il professa hautement son attachement à son ancien général.

CHAPITRE XIII.

Ambassade de Lucien à Madrid. — Ordres de Bonaparte relativement à l'Egypte. — Mission de mon beau-frère. — Lettre de Lucien au général Menou. — La plus intéressante de nos colonies. — Le plus fidèle ami de la république. — Reddition de l'Egypte et mission tardive. — Mon beau-frère à Malte. — La Sicile. — Naples et M. Alquier. — Madame Lagrenade Désirabode. — Cruautés napolitaines. — La sœur de la reine des Français. — Mesdames de France au palais de Caserte. — M. Goubaud, peintre romain; les princesses, et la cravate tricolore. — Le peintre du cabinet de l'empereur et du roi de Rome. — Tableau remarquable.

Vers cette même époque, mon beau-frère, M. de Geouffre, qui avait suivi Lucien en Espagne, fut chargé, par lui, d'une mission près le général Menou; elle va jeter un nouveau jour sur les intentions de Bonaparte relativement à l'Egypte.

Lucien, comme je l'ai déjà dit plus haut, partit pour Madrid dans le mois de novembre de l'an IX. M. Félix Desportes, M. Arnault, M. Félix Bacciochi, beau-frère de Lucien, mari de madame Elisa, étaient partis en avance par la route d'Amiens [1]. Bacciochi passait pour l'ambassadeur; il y avait en outre deux peintres que Lucien emmenait avec lui pour prendre des vues.

On envoya un courrier aux voyageurs du Nord, et ils

[1] Si j'ai dit plus haut que M. Alexandre de Laborde partit avec Lucien, je me suis trompée; il partit après. Il en est de même de M. Chatillon, peintre-amateur très-distingué; il ne s'attacha à Lucien qu'au retour d'Espagne.

tournèrent vers le Midi. L'ambassade se réunit à Bordeaux, et continua sa route vers Madrid.

Lorsque les premières exigences données à sa mission furent accomplies, Lucien s'occupa d'exécuter les ordres de son frère relativement à l'Egypte. M. Clément, adjudant supérieur de la garde consulaire, fut choisi par Lucien pour porter des dépêches au général Menou. Il le fit embarquer à Barcelonne. Le secret fut probablement mal gardé, le moment du départ connu; il fut pris par les Anglais, ainsi que ses dépêches écrites; et celles qu'il portait verbalement dans ses instructions secrètes furent perdues puisqu'il n'arriva pas.

Lucien connaissait le dévouement de mon beau-frère à sa personne, et tout ce qu'il pouvait attendre de lui. Il savait en outre que M. de Geouffre, avec son esprit, son expérience, sa connaissance du monde et des affaires, parviendrait encore à faire arriver ses dépêches s'il était pris par les Anglais, qui étaient à l'entrée de chaque port comme des requins, la gueule ouverte, pour avaler jusqu'au moindre aviso.

Mon beau-frère reçut donc de Lucien Bonaparte, alors ambassadeur de France en Espagne, non-seulement des lettres importantes, mais des instructions secrètes qui lui donnèrent la preuve, comme il me l'a assuré depuis, de la haute importance que mettait le premier consul à conserver cette admirable colonie.

Mais une pièce que je suis assez heureuse de posséder, c'est une lettre écrite par cette même occasion au général Menou par Lucien Bonaparte. C'est la lettre de créance[1] qu'il donna à M. de Geouffre : mon beau-frère a l'original, qu'il m'a laissé copier. Voici cette lettre; je la transcris tout

[1] Lucien ne changea jamais les formules de ses lettres pendant qu'il fut au ministère et à son ambassade, quoique déjà beaucoup de ministres l'eussent modifiée.

entière pour bien faire juger de la façon de voir et d'agir des deux frères.

AMBASSADE EN ESPAGNE.

LIBERTÉ. ÉGALITÉ.

A Madrid, le 4 thermidor an IX de la république française une et indivisible.

L'ambassadeur de la république française en Espagne, au général Menou, commandant en chef l'armée d'Orient.

« Le premier consul désirant, mon cher général, vous faire parvenir des dépêches importantes, j'en avais chargé le citoyen Clément, l'un des officiers supérieurs de la garde des consuls, que j'ai expédié de Barcelonne, le 14 ventôse dernier. J'avais profité de son départ pour vous adresser la lettre dont la copie est ci-jointe. Mais le bâtiment qui le transportait près de vous ayant été pris par les Anglais, à la vue d'Alexandrie, je n'ai pu vous faire connaître par cette voie le vif intérêt que je prends à vos succès et le zèle que nous mettons ici à les seconder [1]. Pour réparer l'issue malheureuse du voyage du citoyen Clément, je vous envoie le citoyen Geouffre, l'un des secrétaires particuliers de mon ambassade; il vous dira avec quelle sollicitude le gouvernement veille à tout ce qui peut améliorer la position de notre brave armée. Depuis quatre mois je vous ai expédié des *seuls* ports d'Espagne QUINZE bâtimens chargés de comestibles et de munitions de guerre. Les ports de France et

[1] Il est entendu que, dans les louanges que Lucien donne au général Menou, il parle de son administration intérieure de l'Egypte; car ses opérations militaires n'étaient pas heureuses, et les succès qui furent obtenus alors l'ont été par Belliard et Reignier.

d'Italie ont été également occupés à multiplier vos ressources. Une escadre composée de cinq vaisseaux et commandée par le contre-amiral Gantheaume, doit vous avoir fourni en ce moment de nouveaux moyens de défense. Des armemens considérables sont déjà préparés pour voler à votre secours. Vos besoins sont la première pensée du consul, et aucun instant n'est perdu lorsqu'il s'agit de répondre à vos généreux efforts pour la conservation *de la plus intéressante de nos colonies.*

» La situation pacifique de l'Europe doit vous rendre certain, mon cher général, que ces mesures auront enfin le succès que nous devons en attendre, quels que soient les obstacles que l'Angleterre nous oppose. Nous lui avons enlevé tous ses alliés sur le continent. La paix de Lunéville, dont je vous transmets les articles, en sauvant aux Autrichiens la honte de voir flotter nos étendards sur les murs de Vienne, nous a acquis de puissans amis en Allemagne, et ne laisse plus à la France que ses ennemis maritimes à détruire. Le Saint-Siége et le royaume de Naples ont de même réuni leurs intérêts aux nôtres. Presque tous les ports de l'Italie sont fermés aux vaisseaux britanniques ; et le consul, voulant assurer dans cette contrée la juste suprématie de la France, vient de donner pour roi à l'Etrurie l'infant don Luis, gendre du roi d'Espagne, LE PLUS FIDÈLE AMI DE LA RÉPUBLIQUE [1]. Une armée française, campée sous les murs de Ciudad-Rodrigo, menace aujourd'hui les provinces septentrionales de la Lusitanie. Mais les premiers succès des armes espagnoles contre cette puissance ont bientôt amené des ouvertures pacifiques. Tout me fait présumer qu'un accommodement très-prompt va aussi rattacher le Portugal à la France.

» Tel est l'aspect des affaires politiques de l'Europe ; tel est le brillant état de notre patrie, mon cher général ; la

[1] Cette phrase est ainsi soulignée deux fois dans la lettre originale.

France, l'Espagne et la Batavie ont créé de nouvelles flottes, et vont de concert demander à l'Angleterre compte de tous les maux que depuis douze ans elle déverse sur l'humanité. Malgré son adresse à intercepter votre correspondance avec nous, l'Europe a retenti du haut de vos triomphes; la mort d'Abercrombie nous a éclairés sur sa défaite. Nous connaissons votre sagesse et la valeur des braves que vous commandez. Nous savons que vous êtes environné de leur confiance; et, malgré les besoins les plus pressans, malgré les dangers qui les menaçaient, nous n'avons pas désespéré de leur constance. — Ils sont Français, et ce sont des Anglais qu'ils combattent. Avec de tels ennemis, les compagnons de Menou ne peuvent transiger que par la victoire.

» Le citoyen Geouffre vous donnera les détails particuliers que vous pouvez désirer sur les changemens et la marche de notre administration intérieure, sur les rapports politiques des puissances du Nord avec nous, sur les résultats que nous devons nous promettre de la coalition de ces puissances contre l'Angleterre. Le besoin de se signaler par quelque acte d'éclat est le premier motif qui appelle le citoyen Geouffre auprès de vous. Vous prendrez bientôt une bonne opinion de son intelligence, et je vous réponds de son dévouement. Il servait en France en qualité d'adjudant général, vous pourrez l'employer dans ce grade. Procurez-lui les moyens, les occasions possibles de se distinguer. Tous les postes occupés par des Français sont, je le sais, des postes d'honneur; mais les plus périlleux sont ceux où vous devez le placer de préférence. C'est ainsi qu'il obtiendra de vous un gage de bonté, que je vous demande pour lui.

» Je l'ai encore chargé de donner une action mieux combinée et plus active aux relations commerciales entre l'Égypte et la France; il vous soumettra les instructions que je lui ai données à cet égard, afin que vous lui accor-

diez votre approbation ; sans elle, il ne doit rien entreprendre. Si vous avez quelque heureuse nouvelle à faire parvenir au consul, je serai charmé que vous l'en rendiez porteur. Vous pouvez compter sur son zèle, sa discrétion et son envie de vous complaire.

» Agréez, mon cher général, les expressions de tous mes sentimens, et de la considération la plus affectueuse dont je suis pénétré pour vous. » LUCIEN BONAPARTE. »

Cette lettre, qui était, comme on peut le voir, une assez bonne recommandation pour être écoutée du général Menou dans tout ce que M. de Geouffre avait à lui communiquer au nom de l'ambassadeur, fut cachée dans la doublure d'une veste ; les autres dépêches furent également à l'abri des recherches autant que possible ; mais le plus important devait être communiqué verbalement au général en chef. Tout étant prêt, l'ambassadeur de France obtint du roi d'Espagne l'ordre de mettre des canons au vaisseau américain, capitaine Lewis, sur lequel mon beau-frère devait s'embarquer déguisé en matelot. Il part. Jusqu'à Malte la traversée est heureuse ; mais, arrivé dans l'un des ports de l'île, il apprend que l'armée de Menou a capitulé. Il n'était pas sûr de son patron ; il ne savait pas l'anglais. Les Américains sont bien les ennemis de la Grande-Bretagne ; mais, dans la position de mon beau-frère, il ne fallait rien donner au hasard. Il avait dès le commencement agi en conséquence. Parmi les matelots de l'équipage, il y en avait deux qui lui étaient tout dévoués. Il avait encore quelque argent ; il était jeune, brave, déterminé ; avec tout cela il est difficile de tomber. Un mot qu'il entendit le détermina. Il se sauva dans une chaloupe avec ses deux matelots, pendant la nuit. C'était l'été : il faisait beau, la traversée fut courte, et il aborda sur la côte de Sicile, dans un lieu désert ; car tous les habitans avaient fui par crainte des Algériens, qui souvent descendaient sur la côte et enlevaient les femmes

et les troupeaux. Mais M. de Geouffre venait de s'exposer sans y songer à un danger qui pouvait avoir des suites. Il Il existait en Sicile des lois sanitaires excessivement sévères cette année, non seulement par la crainte de la peste, mais on était au plus fort de la fièvre jaune, qui ravageait et moissonnait alors en Espagne les plus jeunes et les plus forts de ses habitans, et l'on redoutait avec une grande et juste terreur tout ce qui pouvait communiquer le poison pestilentiel. Qu'aurait donc eu à craindre un homme convaincu d'avoir communiqué plusieurs fois avec des bâtimens du Levant depuis son départ? et ce départ aurait eu lieu pendant le plus fort de la contagion! Mon beau-frère n'avait pas été du côté de Cadix, puisque, tout au contraire, il venait de Barcelonne: mais le moyen de faire entendre raison à des gens qui redoutent la *peste?* M. de Geouffre le sentit et recommanda à ses matelots d'observer le plus grand secret sur les événemens antérieurs à leur débarquement. Comme leur intérêt à eux-mêmes était qu'il n'arrivât rien à M. de Geouffre, ils observèrent ses ordres.

« Je n'ai pas assez d'argent pour vous payer, leur dit-il; il faut que je m'en procure à Naples. Il est donc important que je puisse arriver de suite sans être jeté dans une prison, ou bien dans le lazareth de Palerme, ce qui est la même chose.»

La nuit était obscure, bien que le beau ciel de la Sicile déroule un rideau moins sombre que le nôtre. Mon beau-frère et ses deux compagnons, après avoir amarré la chaloupe dans un lieu qui paraissait un port, cherchèrent un abri pour le reste de la nuit. Enfin ils trouvèrent une tour immédiatement au bord de la mer. L'un des matelots, qui connaissait le pays parce que déjà il y était venu, reconnut que cette tour était la demeure habituelle du gardien de la côte. Mais la crainte des Algériens et en général de tous les Barbaresques avait produit sur cet homme le même effet que sur les autres habitans; son asile était abandonné. Tout y était sombre et désert, et les portes, solidement

fermées, empêchaient même d'y pénétrer pour obtenir un abri momentané. Enfin ils trouvèrent une vieille chapelle abandonnée dont l'autel renversé et l'image de la Vierge ôtée de sa niche témoignaient que les corsaires s'étaient vengés sur ce saint lieu de l'absence des habitans de la côte. M. de Geouffre n'en remercia pas moins sincèrement la madone de l'asile que lui donnait sa chapelle, bien qu'elle en fût éloignée. Il s'arrangea comme il put afin de prendre un peu de repos, remettant au matin à prendre un parti sur ce qu'il avait à faire.

A peine le jour commençait-il à poindre que l'un des matelots, qui faisait la garde tandis que son patron et son camarade dormaient, aperçut un homme qui rôdait dans les environs de la chapelle; il fut à lui et l'arrêta. Mon beau-frère, que son inquiétude empêchait de dormir des deux yeux, accourut au bruit de la lutte, et trouva que cet homme était un prêtre dont le neveu avait commis un crime peu blâmé dans le pays, mais dont cependant il devait lui obtenir le pardon : c'était un assassinat. Cet homme voulait aller à Palerme, afin de parler au gouverneur. Mon beau-frère comprit tout le parti qu'il pouvait tirer d'un *abbate* qui faisait, ainsi que beaucoup de ses confrères, usage de ses pieds, de ses mains et de tout son individu pour être utile aux étrangers. Il ne lui dit de son affaire que ce qu'il voulait qu'il en sût. Il avait tout ce qu'il fallait pour écrire et il fit sur-le-champ la seule chose convenable; il écrivit une lettre au gouverneur et une lettre au consul d'Espagne remplissant à Palerme les fonctions de consul de France; il lui dit qu'il faisait partie de l'ambassade d'Espagne, quitte à revenir par une explication sur le mensonge du moment. Le prêtre lui écrivit la lettre du gouverneur et se chargea de porter les deux missives. Il revint avec deux bonnes réponses, et trouva mon beau-frère, qui n'avait pas quitté son saint asile, entouré de ses deux fidèles matelots, ayant, ainsi que lui, quatre coups à tirer, un bon sabre et un bon

poignet pour le faire jouer. Tout cela était nécessaire dans sa position; car il avait à craindre non seulement ces mêmes Barbaresques, la terreur du pays, mais les gens du pays eux-mêmes, qui ne méritent pas le plus léger degré de confiance. Les bandits de la Sicile n'étaient alors que trop fameux, et leurs assassinats, l'incendie des châteaux et des fermes étaient bien aussi redoutés des honnêtes habitans que les corsaires d'Alger ou de Tunis.

Mon beau-frère, étant autorisé par le gouverneur lui-même à aller à Palerme, se hâta de quitter la retraite qu'il avait habitée, je crois, pendant deux jours au moins, et il se mit en route avec ses deux matelots et le prêtre, qui lui fut très-utile en lui servant d'interprète et en payant sur toute la route: ne connaissant ni la langue ni la valeur exacte des monnaies, il aurait été trompé à chaque pas. La Sicile n'est pas aujourd'hui même un pays des plus connus, et l'on pense qu'il y a trente ans il était encore bien plus un lieu presque séparé de notre Europe.

Arrivé à Palerme, mon beau-frère fut parfaitement accueilli du consul espagnol, qui, dans la croyance qu'il faisait partie de la légation espagnole, lui procura tous les moyens de passer à Naples, où il était bien certain de trouver tout ce qui pouvait lui être utile et agréable chez l'ambassadeur de France Alquier, que Lucien Bonaparte avait remplacé à Madrid. Les deux matelots furent grandement récompensés, et M. de Geouffre s'embarqua sur une petite felouque, et vint descendre au pied du môle.

Alquier l'accueillit à merveille. Ce n'était pas avec lui que le secret de sa mission d'Egypte avait besoin d'être gardé; aussi lui parla-t-il de son amer regret de n'être pas arrivé en temps utile auprès de Menou. Alquier pensait aussi que nous faisions une perte d'autant plus grande qu'elle doublait les moyens de force des Anglais dans toutes les mers environnant l'Egypte.

Mon beau-frère rencontra un jour, en allant chez l'am-

bassadeur, une fort jolie femme qui le salua avec un air de connaissance. Sa tournure n'était pas celle d'une Italienne. Un joli visage est de tous les pays, la tournure appartient à un lieu spécial. Ainsi la démarche andalouse ne sera celle d'aucun pays de la terre; la bonne grâce dans les manières, dans la façon de porter ses vêtemens, dans tout l'ensemble, n'appartient qu'à une Française des grandes villes; l'abandon élégant et voluptueux des femmes russes, cette nonchalance ravissante qu'elles ont jusque dans leur regard, tout en rappelant ce que doit être une bayadère ou une préférée du sérail, est cependant le partage des Russes et des Polonaises; de même aussi que la démarche dragonne et empesée des Anglaises n'appartient qu'à elles seules, et bien heureusement.

Mon beau-frère, très-flatté d'être connu d'une jolie personne en pays lointain, lui fit à son tour une de ses plus belles révérences et s'enquit à l'instant de son nom. C'était en effet une personne qu'il avait beaucoup connue à Paris, madame Lagrena, femme de M. Désirabode, bien renommé par ses talens chimiques. Il lui demanda en quoi il pourrait la servir, et lui fut utile assez efficacement. Cet épisode donne, ce me semble, une couleur de plus aux teintes assez romanesquement originales de son voyage.

L'ambassadeur de France le présenta à la cour de Naples. Il n'y avait pas long-temps que le roi pouvait supporter la vue ou le nom d'un Français. Peut-être, avec plus de raison, aurions-nous dû reculer devant ces hommes dont les bras étaient encore teints du sang de nos compatriotes; peut-être aurions-nous dû demander vengeance au lieu de conclure alliance et traités. Mais nous sommes toujours d'une bonté de caractère et d'une facilité qui nous fait souvent aussi jouer un rôle qui pourrait être plus sévère et n'en serait que plus digne. Le corps d'Acton pendu au haut d'une vergue n'était pas assez pour nous; il fallait demander compte du sang de l'enfance, de la vieillesse; il

fallait qu'on n'eût pas égorgé en vain des femmes, brûlé des maisons, confisqué des fortunes; et tout cela par des bandits fanatisés, au nom d'une religion de paix et d'amour, par des démons à figure humaine ayant le nom de prêtres, et portant le crucifix d'une main tandis qu'ils donnaient l'exemple en poignardant de l'autre... Qui pourra nombrer les horreurs commises pendant les guerres de Naples !!

Mais tout parut bientôt oublié; on faisait alors les préparatifs des doubles noces de l'infant don Ferdinand, prince des Asturies, avec une princesse napolitaine [1], et de celles de l'infante dona Mariana avec le prince royal de Naples. La cour était brillante; on s'amusait. Le roi, revenu dans son palais, en vue de cette belle baie, de cet admirable horizon, semblait revenir à des sentimens plus humains. Il est vrai de dire aussi que tout ce qui l'entourait était plus déterminé que ce misérable Acton à rendre à la nation napolitaine le nom de *nation européenne* que cet homme lui avait enlevé. Une autre personne fut plus coupable que lui du sang versé, non-seulement à Naples, en Calabre, sur toute l'Adriatique, mais dans de plus froides contrées. Rastadt parle toujours. La voix du sang s'élève sur toutes les autres : jamais on ne peut la faire taire.

Avant de quitter Naples, mon beau-frère fut invité à un bal de cour; il y fut comme il allait à Paris chez le premier consul, comme il avait été à Aranjuès chez le roi d'Espagne, en uniforme de l'ambassade, et avec ses cheveux noirs et sans poudre. Mais les idées gothiques étaient encore plus encroûtées à Naples qu'à Madrid. Des cheveux noirs sans être empâtés de pommade et de poudre parurent

[1] Sœur de la reine des Français. Ces noces n'eurent lieu que plus tard. Un événement assez singulier, et que je connais parfaitement, influa beaucoup ou plutôt entièrement sur le retard de ces deux mariages. M. d'Isquierdo y était pour plus de moitié. J'ai eu l'honneur de connaître particulièrement la princesse des Asturies et d'en être distinguée. Son souvenir m'est précieux. Je ferai connaître plus tard tout ce qui a rapport à elle.

un signe révolutionnaire. Comme si Jourdan *Coupe-têtes* ne portait pas une queue aussi grosse que celle d'un cheval, et comme si M. de Robespierre n'était pas aussi bien poudré que feu M. de Kaunitz!

Après quelque temps de séjour dans la belle et harmonieuse Parthénope encore en deuil du divin Cimarosa, mon beau-frère revint en Espagne, n'ayant retiré d'une expédition dans laquelle étaient engagées et sa vie et sa liberté, que le plaisir d'avoir connu Naples et sa belle baie, ainsi que celui d'avoir retrouvé madame Lagrena-Désirabode.

Les souvenirs s'enchaînent, s'appellent, se répondent. Parthénope a replacé dans mon esprit une histoire arrivée dans cette même Italie, là, tout près de Naples. Cette histoire est relative à madame Adélaïde et à madame Victoire, et eut lieu à peu près à cette époque.

Mesdames de France habitaient le château de Caserte, maison de plaisance royale de la cour de Naples. Malgré leur infortune, elles avaient encore une suite fort nombreuse autour d'elles. Parfaitement bonnes, elles cherchaient à distraire les personnes de leur service de l'austérité de la vie retirée que l'on menait à Caserte. Elles donnaient de petits bals dans l'intérieur de leurs appartemens, mais où l'on n'admettait jamais que les personnes de la suite et du service d'honneur. Il y avait alors peu de femmes autour d'elles. Mademoiselle de Narbonne, mesdames de Chastellux, madame la duchesse de Narbonne, qui n'était plus guère de mise dans une contredanse, mais qui s'entendait admirablement à *la nommer*, et puis une ou deux autres personnes dont j'ai oublié le nom, voilà à peu près ce qui composait la cour de Mesdames, dont mademoiselle Louise de Narbonne, aujourd'hui madame de Bramcamp, était le plus bel ornement, comme elle l'eût été à Versailles. Les autres danseuses étaient prises parmi les femmes du monde ordinaire. Les danseurs étaient le jeune comte de Chastellux, M. Goubaud, jeune peintre romain; un autre jeune homme

nommé Bosquet, chirurgien-dentiste de Mesdames, et quelques autres hommes de la suite des princesses. On riait, on dansait, et sous ce beau ciel lumineux de Naples, dominant les beaux ombrages qui entouraient Caserte, les exilés croyaient quelquefois dominer aussi le malheur et le laisser bien loin d'eux : comme s'il lâchait sa proie quand il l'a saisie !...

L'orchestre du petit bal était composé d'un seul violon et dirigé par M. Chazote, gouverneur du jeune comte de Chastellux. Il paraît qu'il n'était pas habile, et que Collinet ne l'aurait pas pris pour second. Il estropiait inhumainement les airs les plus connus, tels que la *monaco*, les *deux coqs*, et autres nouveautés. Un jour la dissonance se fit tellement sentir à l'oreille fort exercée de madame Adélaïde que, s'élançant de sa place, elle fut prendre le violon des mains de M. Chazote; et son altesse royale se mit à jouer la contredanse tout entière avec une précision, une mesure et même un goût dont les danseurs furent reconnaissans et tout émerveillés, car la plupart d'entre eux ignoraient tout-à-fait que madame Adélaïde joûat du violon; et, à vrai dire, c'est un talent de princesse et de femme, que peu de *princesses* et de femmes se mettent dans l'esprit d'apprendre. Il paraît que madame Adélaïde s'amusait autant à faire aller son archet que les danseurs à le suivre : car, aussitôt qu'elle eut fini la contredanse qu'elle avait enlevée au pauvre M. Chazote à qui elle disait : « Allez danser, allez danser », elle se mit à accorder l'instrument ainsi que font les ménétriers dans les entre-deux de contredanses, et puis dit : « A vos places ! »

Dans ce moment la duchesse de Narbonne, qui trouvait probablement que la princesse n'était pas à la sienne, se leva, et, traversant majestueusement la chambre, elle fut parler à madame Adélaïde avec assez de fermeté pour que l'excellente princesse, qui lui était parfaitement soumise dans le cercle de l'étiquette, quittât l'amusement qu'elle

prenait tout en le donnant aux autres, et s'en fut à son fauteuil comme une petite fille qu'on aurait mise en pénitence.

L'un des acteurs de cette scène, en me la racontant, me disait que rien n'était à la fois plus pittoresque et plus gracieux que madame Adélaïde dans son gothique habit, bien raide, bien bardé de baleines, jouant d'un instrument dont l'usage est tellement inusité pour une femme, que c'est merveille de l'en voir occupée. Puis un peu plus loin madame Victoire, qui dans les salons de Versailles ne savait ce que c'était que de rire et dont le malheur n'avait pas fait l'apprentissage; maintenant froide, sérieuse et même mélancolique avec sévérité, elle paraît blâmer sa sœur, tandis que la jeune Louise de Narbonne, les deux comtesses de Chastellux, toutes trois jeunes, jolies, et mises avec la simplicité de leur âge, formaient un contraste frappant avec la gothique attitude de toute la vieille cour. M. Goubaud, ce jeune peintre romain qui faisait alors partie de la maison de Mesdames de France, fit un croquis charmant de cette petite scène.

Ce jeune Goubaud, qui joignait à son talent de l'esprit, de la finesse, de l'intention d'agir, ce qui à vingt ans fait aller loin; ce jeune Goubaud était fort distingué de Mesdames de France. Madame de Narbonne elle-même, qui ne prodiguait pas sa faveur, la lui avait accordée; et le bon jeune homme se trouvait tout heureux de la bienveillance des princesses; et comme elles l'avaient employé à des travaux assez longs, il obtint la permission de demeurer au palais de Caserte, et fit ainsi partie de la maison de Mesdames de France.

La jeunesse aime à paraître bien; elle est coquette dans les hommes comme dans les femmes. M. Goubaud avait dix-huit ou vingt ans; il était joli garçon; il voulait être élégant: la chose allait d'elle-même.

Un jour, il sort et va dans une de ces foires ou fêtes de village dont l'aspect est toujours précieux pour une imagi-

nation créatrice, toujours prête à saisir le premier sujet que la nature place devant elle. Cela se voit partout, mais en Italie bien plus encore que dans aucun autre pays : là tout est grâce, tout est perfection de contours, de lignes dans les traits ; et puis ce costume des paysannes napolitaines, celui des hommes, tout est charmant, tout est gracieux, tout est tableau pour un peintre, et quel tableau! La mer et le Vésuve pour cadre ! Pinelli, ce peintre romain auquel nous devons aujourd'hui la collection complète de tous les costumes de l'Italie méridionale, où croyez-vous qu'il a été prendre ses modèles et les ravissans visages qu'ils habillent ? dans les campagnes. C'est dans ces fêtes de village qu'il va dessiner ses personnages ; il choisit parmi les jeunes filles celle dont la jupe est du plus beau satin, le fichu bordé de la plus belle dentelle, et dont le collier est fait des perles les plus grosses ou du corail le plus vif, tandis que ses cheveux de jais sont retenus par une multitude de flèches, de poinçons, d'aiguilles en or. Les mains de ces femmes-là sont brunes, leur peau est hâlée : mais vous retrouvez dans ces beaux visages, calmes et doux en même temps qu'ils sont animés du feu de vie, toute l'admirable expression que Raphaël a su mettre dans les yeux de ses Vierges, bien qu'ils soient baissés. Eh bien ! c'est dans ces ateliers-là que Goubaud allait étudier, et son talent, venu maintenant à sa maturité, porte les fruits que devait amener une telle culture. Mais ce qui aurait dû être spécialement l'objet de son attention, à côté de ces observations scientifiques, fut neutralisé par la vue peut-être de quelque bel œil bien noir, bien velouté, qui lui fit prendre route à gauche.

Il y a toujours une espèce de foire dans ces fêtes ; on y vend une foule de choses, car en Italie on achète jusqu'à son chapeau au marché. On y achète tout. Goubaud, en regardant les jolies filles, laissant les plus accortes, courant après les plus farouches, comme partout il est coutume,

donna du nez dans un immense mouchoir de soie ayant une large bordure de couleurs très-vives et tranchantes. La fête, les paysannes, tout cela disparut devant l'idée que le soir même ou le lendemain il serait le plus élégant de la maison de Mesdames avec cette cravate si grande et si bariolée. Il l'achète, et retourne à Caserte aussi joyeux de son marché que s'il eût acheté la tiare du pape... qui n'était pas alors à Rome (soit dit en passant).

Le lendemain était un dimanche. La messe se disait au château par un aumônier des princesses; et tout ce qui faisait partie de leur maison y assistait. On se tenait sur leur passage dans la tenue respectueuse de rigueur; les princesses balançaient la tête, disaient un mot aux femmes, souriaient aux hommes, et, malgré leur parfaite bonté, l'ennuyeux protocole d'étiquette de l'Œil de Bœuf avait sauté par-dessus les Alpes pour porter dans Caserte son mortel poison. Goubaud, paré comme un marié, fier comme un paon, s'était placé en face d'une fenêtre ouverte pour paraître dans la plénitude de sa beauté. Je ne l'ai pas vu; mais je suis sûre qu'il souriait en dedans alors, comme tous ceux qui sont intimement convaincus que ce qu'ils tentent doit réussir. L'huissier de la chambre ouvre les deux battans et dit: « Madame Adélaïde! Madame Victoire! »

J'ai déjà dit que Goubaud s'était placé de manière qu'il était impossible de l'éviter. Madame Victoire, dont la figure habituellement très-calme se donnait rarement la fatigue d'une expression vive, eut l'air, en apercevant le jeune Romain, de n'être plus à elle-même; elle s'arrêta un instant, parut vouloir parler; puis, ne voulant pas apparemment compromettre sa dignité, elle rentra dans son calme habituel et passa sans avoir répondu au salut confiant et souriant du bon jeune homme, qui pensa qu'elle avait mal dormi et attendit madame Adélaïde, qui était en effet beaucoup plus aimée que sa sœur par tout ce qui composait la

petite cour. Mais elle passa non-seulement, comme madame Victoire, sans parler au jeune peintre, mais en lui lançant un regard d'indignation qui lui fit mal. Madame la duchesse de Narbonne, qui suivait les princesses, attacha sur Goubaud son regard perçant et semblait lui dire :

« Comment avez-vous tant d'audace ! »

« Ah ça ! dit-il en lui-même, en suivant le reste de la cour à la chapelle, que m'est-il donc arrivé ? Il est clair que je suis dans la disgrâce de mes protectrices..... Mon Dieu ! qu'ai-je donc fait ? »

Il lui vint tout à coup en pensée que peut-être il était demeuré trop tard la veille à la fête. Ce doute était absurde. Mais enfin il valait encore mieux que de n'appuyer sur rien une disgrâce qu'il voyait avec peine le frapper.

« Ce qui me console, dit le pauvre jeune homme, c'est que je ne l'ai pas méritée. »

La sortie de la messe se fit d'une manière tout aussi solennelle. Seulement il y eut de plus qu'en y entrant, que chacun se modela sur les princesses, et que Goubaud arrivant de Cadix avec la fièvre jaune n'aurait pas été plus évité de chacun.

Le jeune artiste avait le cœur bon et l'âme reconnaissante : il fut affligé profondément. Au lieu d'aller faire sa cour comme de coutume, il se retira dans son atelier pour se livrer à de tristes réflexions. A peine y était-il qu'on frappa à sa porte. C'était un message de madame la duchesse de Narbonne, qui, étant dame d'honneur de Mesdames, avait la haute inspection sur toute la maison des princesses. Goubaud se hâta d'ouvrir sa lettre ; c'était l'ordre très-concis et très-précis de quitter Caserte dans la même journée.

Pour le coup la patience lui échappa, et la colère fit place à l'affliction.

« C'est aussi par trop fort, s'écria-t-il en froissant la let-

tre dans ses mains et la jetant loin de lui !... Me chasser !... Me renvoyer !... »

Dans ce moment, ses yeux se portèrent sur la magnifique vue qui déroulait devant lui tous ses tableaux magiques de beauté. De la hauteur où il se trouvait, il plongeait sur des solitudes enchantées, des paradis comme celui de notre premier père ; et tout cela entourait une demeure dans laquelle, accueilli comme un ami, un enfant chéri, il avait passé les jours les plus heureux de sa vie : et pourtant à vingt ans il en est de bien heureux ! ! !

« Mais je serais un insensé, dit-il enfin se parlant à lui-même, car l'envoyé de madame de Narbonne s'était hâté de sortir après avoir remis la lettre ; je serais un maître fou si je ne cherchais pas à savoir au moins quelle est la cause de ma disgrâce. » Et sur-le-champ il fit demander à la duchesse de Narbonne de lui accorder une audience avant son départ. Elle fut donnée à l'instant même ; il se hâta de courir chez elle, arriva tout essoufflé. Mais sans lui laisser le temps de parler, de dire même un seul mot :

« Eh quoi ! monsieur, lui cria-t-elle en fureur aussitôt qu'elle le vit ; eh quoi ! vous avez la hardiesse ou plutôt l'impudence de vous présenter devant moi avec votre odieuse cravate !... »

Goubaud était confondu.

« Ma cravate, madame la duchesse !... — Oui, monsieur, votre cravate. N'est-ce donc pas assez du malheur de l'exil ? Faut-il que, dans cet exil, Adélaïde et Victoire de France, les filles de Louis XV, soient poursuivies, insultées, jusque dans l'asile qu'elles tiennent de la charité d'un parent, par la vue d'un drapeau tricolore ?

» — Ah ! mon Dieu ! » s'écria Goubaud.

Et les immenses bouts de sa cravate frappant ses yeux, il la dénoue, ou plutôt il l'arrache de son cou, et reste confondu, consterné comme si en effet il eût été criminel. La cravate était tricolore, aussi parfaitement que le drapeau

qui est aujourd'hui sur le château des Tuileries. Le pauvre jeune homme tenait dans ses mains ce témoin accusateur, croyant qu'il y avait été placé par un démon malfaisant qui lui avait fasciné les yeux.

« Eh bien! monsieur, lui dit enfin la duchesse de Narbonne d'un ton plus radouci, qu'avez-vous à répondre à celui qui vous dira que vous avez fait une indigne action en insultant au malheur de vos protectrices?

» — Eh! madame, je ne répondrai rien, parce que personne ne sera assez insensé pour penser que j'aie voulu le faire. Comment aller s'imaginer que, comblé des bontés de LL. AA. RR., je vais, moi chétif, les insulter grossièrement, dans leur propre palais, et dans un lieu où il n'existe personne pour me faire rendre justice si l'on voulait me punir de la manière la plus arbitraire? Si madame la duchesse veut me juger d'après le mobile qui conduit tous les hommes, c'est-à-dire mon intérêt, elle verra que jamais je n'ai pu même avoir la pensée qu'un autre pût le tenter.

» — Mais comment se fait-il que vous n'ayez pas été d'abord frappé à la vue de ces malheureuses couleurs? Quant à moi, elles m'ont rendue si pâle, par l'effet qu'elles ont produit sur moi, que ma petite-fille a cru que je me trouvais mal ! »

Goubaud expliqua fort bien en effet à la duchesse de Narbonne comment l'étendard tricolore, ou la réunion des trois couleurs, ne pouvait produire sur lui la même impression que sur des Français : il n'avait jamais quitté l'Italie; il n'était pas à Naples lors de la première entrée des Français; enfin ce signe n'était symbolique pour lui que par la pensée du malheur des princesses, bonnes et parfaites, pour lesquelles il donnerait sa vie. Il acheva son explication en disant à madame la duchesse de Narbonne, qu'indépendamment de l'attrait qu'il avait éprouvé pour cette cravate, il avait pensé qu'elle serait plus économique parce qu'elle était en soie.

« Allons! allons! je vous crois, lui dit la bonne dame; je vais tâcher de plaider votre cause auprès des princesses : mais elles sont irritées. Que voulez-vous, mon cher enfant? le malheur est susceptible et facile à blesser. Mais enfin je vais savoir si votre grâce peut vous être accordée. Croyez bien que je n'y nuirai pas. »

La duchesse de Narbonne raconta la chose telle qu'elle était à Mesdames. Elles avaient été vivement affectées, ainsi que l'avait dit madame de Narbonne, à la pensée en effet très-pénible qu'un enfant protégé par elles était la cause de leur tristesse au milieu de tant d'autres afflictions. Mais en écoutant la justification très-claire présentée par madame de Narbonne, toutes deux prononcèrent l'acte d'amnistie. Lorsque madame de Narbonne vint retrouver le jeune peintre dans son appartement, où il était resté à l'attendre, elle le trouva presque fou d'impatience et de crainte, à la fois, d'apprendre son sort. Madame la duchesse lui annonça qu'il était *gracié*. « Et voici, dit-elle en lui présentant un paquet, ce que LL. AA. RR. m'ont chargé de vous remettre ».

C'était une douzaine de superbes cravates blanches. « Et de plus, ajouta la duchesse de Narbonne, pour vous prouver qu'elles n'ont plus même le souvenir de votre offense involontaire, les princesses m'ont chargée de vous commander de suite une Assomption de la Vierge, qu'elles désirent placer sur l'autel de la chapelle. » Goubaud, enchanté de retrouver les bonnes grâces de ses protectrices, se mit à l'ouvrage le jour même. Quelques jours après, madame Victoire et madame Adélaïde, accompagnées des évêques de Bergame et de Carcassonne, montèrent à l'atelier du jeune Romain pour lui faire une visite, et cimenter ainsi le pardon, dit madame Adélaïde.

Je racontais cette petite histoire, il y a peu de jours, devant une personne qui me pria de répéter le nom du jeune peintre qui, sans le savoir, s'était fait ainsi la *pique* d'un drapeau tricolore. Je le lui dis.

« Goubaud ! dit-elle encore ; Goubaud ! Mais le dessinateur du cabinet de l'empereur Napoléon s'appelait Goubaud, et il était Romain.

» — Aussi est-ce lui, madame. »

» — Mais, en 1813, ce même Goubaud fut nommé dessinateur de la chambre du roi de Rome et des enfans de France.

» — Oui, madame : le Goubaud de Caserte, celui du cabinet de l'empereur, celui de la chambre du roi de Rome, ces trois-là ne font qu'un ; et c'est encore le même Goubaud qui aujourd'hui vient de faire un beau tableau, le portrait de l'empereur, le portrait de Napoléon captif, traînant la chaîne sur un des rocs brûlés de son tombeau. Si vous voulez voir un ouvrage dont le cœur ait conduit le pinceau, allez voir ce portrait. Allez voir le héros seul, ne craignant pas d'être observé, et pleurant sur la patrie absente, sur son fils qu'il ne reverra plus, sur tous ses amis éloignés de lui, sur tant de malheurs assumés sur une même tête, que la haine *elle-même*, ayant à se venger, eût été impuissante, inhabile à si bien faire ! Allez le voir sur ce rocher battu des vents ; les bras croisés sur cette poitrine où bat encore, à coups redoublés, un cœur qui appelle la France. Au dessus de lui, est une aire abandonnée ; *l'aigle en a été chassée.* A terre, quelques vipères se partagent les membres sanglans des aiglons.

Ce tableau, comme tous ceux qui sont faits sous l'inspiration d'une pensée grande et forte, doit communiquer une vive impression. Il était, au reste, à la dernière exposition ; mes yeux ne sont pas les seuls qui aient pu le juger.

CHAPITRE XIV.

Triomphe de Fouché. — Saint-Régent et le Petit François. — Adresse de Fouché et le *mouton* sans le savoir. — Saint-Régent sa propre victime. — Crime hors de comparaison. — Indignation des départemens. — Habileté de Dubois. — Finesse sans fausseté. — Voyage en Bourgogne et unanimité de sentimens pour le premier consul. — Adresses remarquables et spontanées. — L'esprit républicain. — Etat prospère de la France. — Rétablissement des sœurs de charité. — Les Enfans-Trouvés et les hospices. — La bataille de Hohenlinden et jugement du premier consul. — Le général d'Hautpoul et le général *Poule-d'Eau*.

Fouché eut à cette époque un moment de grand triomphe; ce fut l'arrestation des auteurs de la machine infernale [1]. Saint-Régent, autrement M. le marquis de Cor.....c, et le Petit François furent pris et convaincus d'avoir attenté non-seulement à la vie du premier consul, mais à la sûreté publique, par leur lâche et criminel attentat. Beaucoup de personnes furent compromises par cette découverte, et beaucoup tenant au parti royaliste. Il y eut surtout des religieuses parmi lesquelles se trouvaient mesdames de Goyon, de Cicé et quelques autres, fortement soupçonnées de complicité dans une aussi funeste affaire.

Saint-Régent, ou Pierrot, comme l'appelaient ses camarades de péril, était d'un courage et d'une force extraor-

[1] Fouché avait toujours soutenu que le premier consul avait été attaqué plusieurs fois par les *enragés*, mais que, pour cette dernière entreprise, elle était fait par le parti royaliste. Et il ajoutait toujours : « J'ai d'autres soupçons parce que j'ai d'autres indications. » Et il avait raison.

dinaires. Le jour de l'explosion, ce fut lui-même qui mit le feu à la machine. J'ai dit comment, le hasard ayant fait avancer la charrette du côté du Carrousel, Saint-Régent trouva une plus grande longueur de ficelle à tirer pour que la soupape fît son jeu, et le peu de secondes qu'exigea ce retard pour ramener la ficelle à lui sauva le premier consul. Mais aussi la machine se trouva plus rapprochée de l'angle qui abritait l'assassin, et il pensa être *victime* avec ses *victimes :* la violence de l'explosion le jeta sur une borne où il fut fort maltraité. Un médecin, nommé M. Collins [1], qui le soigna et ne fit pas en temps utile sa déclaration, fut compromis assez fortement, et l'on prétend que ce ne fut pas sans raison.

Depuis trente ans il s'est passé tant d'événemens étonnans, que peut-être celui du 3 nivose est décoloré aux yeux de beaucoup de gens trop jeunes pour avoir pu alors apprécier toute la gravité de la circonstance, ou qui n'étaient pas encore nés. Ces jeunes têtes-là, qui ne jugent que sur les choses présentes, ne comprennent pas l'immensité du péril général. Mais nous, qui vivions à cette époque; nous qui vivions avec toute cette action, cette vigueur dans le regard jeté sur la vie, tel qu'il est animé au temps de la jeunesse, tel qu'eux-mêmes l'ont aujourd'hui; nous nous souvenons de ce fait UNIQUE dans l'histoire des nations, et surtout nous nous souvenons parfaitement de ses suites. C'est une erreur de classer ce crime dans la catégorie des autres assassinats commis sur nos rois; il n'y a aucune parité : il faut pénétrer plus avant dans ce mystère d'une sanglante iniquité, et interroger la majesté souveraine dégradée, avilie, tachée à la fois de sang et de boue, parce que, pour satisfaire une haine personnelle, on a mis en oubli tout ce que les hommes ont de sacré dans le code de la civilisation.

[1] J'avais oublié son nom. Je me le suis rappelé depuis, mais je crains de mal en écrire l'orthographe. Au reste, celle des noms propres est permise.

Mais un seul coup d'œil n'est pas suffisant pour embrasser d'abord toutes les conséquences et les résultats de cette action. Aussi les premiers jours furent-ils consacrés uniquement à la joie d'avoir conservé le premier consul et à la pitié que réclamaient les victimes.

Mais ensuite, lorsque la réflexion, qui suit toujours un événement, quel qu'il soit, vint éclairer chacun, et, de la lueur sinistre du foyer de la rue Saint-Nicaise, montrer l'énormité du danger individuel de l'enfant le plus innocent, on frémit à la seule pensée que le premier consul pouvait donc amener la mort dans le quartier le plus paisible de Paris, s'il lui prenait la fantaisie d'aller s'y promener. L'intérêt personnel est toujours celui qui s'éveille le premier et s'endort le dernier; et, de plus, il est de nos intérêts celui dont le sommeil est le plus léger : lorsqu'il fut connu, après l'explosion, que les misérables avaient voulu placer le tonneau près de l'Opéra, la fureur du peuple fut terrible.

En écrivant des mémoires contemporains, cette époque de la machine infernale est une de celles dont les développemens doivent le plus occuper l'auteur. Il faut leur donner toute l'extension dont ils sont susceptibles, ne négliger aucun détail; tout est utile, tout est précieux. C'est une peinture non-seulement d'un *fait*, mais de ses conséquences; et ces mêmes conséquences furent de la plus haute et de la plus immense importance pour la vie politique de la France. C'est peindre un acte tout entier de la vie de Napoléon, et un acte du plus haut intérêt. La pierre que ses assassins lui lancèrent ainsi toute brûlante, comme une vraie pierre infernale, devint pour lui une *pierre de touche*, en lui faisant connaître l'état véritable de la France relativement à son affection pour lui, question qui était déjà de la plus importante gravité en 1801.

Depuis que l'on connaissait l'horrible histoire dans les départemens, les adresses venaient en foule à Paris; tous

les ministères en regorgeaient. Il est plaisant d'entendre aujourd'hui un émigré, rentré depuis cette époque, vous dire de très-bonne foi :

« Mais ces adresses-là étaient faites dans le cabinet du premier consul, dans les bureaux des ministres; n'est-il pas vrai ? »

A cette époque, rien ne se faisait de cette manière. La magie de Napoléon résidait en lui. Il ne mettait en œuvre, pour réussir, que les circonstances dans lesquelles il se trouvait; par exemple, il le faisait avec une grande habileté. Eh bien ! que peut-on dire à cela? Je crois que le grand homme se reconnaît un peu plus à de telles actions, en le voyant profiter du malheur pour le transformer en félicité et en gloire générale, qu'on ne le trouve dans celui qui, ayant le plus beau jeu en main, écarte quinte et seizième et perd la partie par sa faute. Ne croyez pas que ce soit bien loin de nous, ce que je vous dis là.

J'ai vu une grande partie de l'est de la France peu après cet événement; Junot, qui avait promis à sa famille de lui présenter sa jeune femme, n'avait pas pu tenir sa promesse immédiatement après notre mariage, précisément à cause de tous ces troubles, des soins constans et assidus que lui-même devait donner à l'administration militaire de Paris. Le préfet de police, Dubois, l'homme le plus habile en n'étant pas vexatoire, le magistrat le plus vigilant sans être minutieux, restait, il est vrai, pour être le chef suprême de toute cette organisation si bien entendue dans toutes ses parties, mais aussi dont un seul fil cassé embrouillait l'écheveau. Junot et Dubois se querellaient souvent, par la même raison qui faisait quereller Junot et Fouché. Mais il y avait une bien grande différence dans sa manière de juger les deux individus; et cette différence, il me l'expliqua en deux paroles, le jour où nous allâmes dîner pour la première fois chez le préfet de police; il me dit pendant le trajet :

« Tu vas voir un homme de beaucoup d'esprit. Il est surtout fin comme la soie... mais point faux. C'est l'homme le plus capable pour la place qu'il occupe. »

J'ai déjà dit que je n'allai en Bourgogne que plus tard que je ne comptais le faire. C'était non seulement après la machine infernale, mais bien aussi depuis l'arrestation des chefs de chouans qui avaient été envoyés par George pour faire le coup. De Paris à Dijon, et dans la Champagne que je traversai pour revenir à Paris, ainsi qu'une partie de la Picardie, je ne puis exprimer par des paroles l'enchantement qu'il me semblait qu'une fée eût jeté sur toutes ces provinces. C'était partout le même attachement manifesté dans les adresses, c'était partout la même joie de la conservation du premier consul, la même horreur de ses assassins; mais aussi les paroles exprimant ces affections avaient universellement une franchise qui n'a rien de la fausse couleur de la louange accordée par la crainte ou prodiguée par la bassesse : partout uniformité de vœux pour la conservation de la personne du premier consul, et recommandation, sévère même, de prendre soin de ses jours, parce qu'ils sont nécessaires à la patrie.

Je ne sais si Bordeaux a gardé le souvenir de son adresse. Je ne l'ai pas oubliée, moi; non plus que tous les noms *bien librement* mis au bas de cette adresse. Le maire de Bordeaux, à la tête des autorités municipales, dit au premier consul : « Que sa reconnaissance et les besoins de la patrie étaient la mesure de l'indignation qu'elle éprouvait, cette cité qui implorait le ciel pour sauver les jours de leur premier magistrat. Mais, ajoute-t-elle, c'est en vain que les ennemis de la France armeront contre lui des mains parricides et sanguinaires : le génie de la patrie qui a veillé sur lui dans les batailles, qui l'a guidé sur les flots, conservera à la république celui *à qui elle doit tant*, et de qui elle attend son bonheur et la stabilité de son gouvernement. »

« Venez au milieu de nous, écrit la 32e demi-brigade : deux mille quatre cents bras éprouvés seront prêts pour vous défendre. » Et la 59e, qui veut que ses sentimens parviennent plus directement au premier consul, et croit que par la bouche de son commandant on pourra croire que la flatterie dicte ses phrases, c'est le quartier-maître qui écrit au nom des soldats de cette brave légion : « Citoyen consul, dit cette lettre, modèle touchant d'un discours du cœur, n'oubliez pas vos soldats d'Italie, quand il s'agit de vous défendre. Rappelez-vous que la 59e combattait à votre droite à Marengo. » — « Citoyen consul, disaient les Rouennais, tous les cœurs français ont frémi, excepté le vôtre. Ne vous exposez plus. »

Parmi ceux qui demandent la punition du crime avec le plus d'instance, on trouve les magistrats de la ville de Pau, parlant au nom de ses habitans dont les souvenirs ont ici tant d'éloquence. Tous disent que le crime soit enfin puni.

Une adresse aussi fort remarquable, surtout par sa concision, est celle des habitans de Montmorillon :

« Citoyen consul, on a conspiré contre vos jours ; la providence les a sauvés : grâces éternelles lui soient rendues ! »

Non, il ne faut pas aujourd'hui que nous cherchions à revenir sur un temps qu'il n'appartient à nul de nous de rendre moins grand, moins lumineux qu'il ne le sera *toujours*. Si Bonaparte fit plus tard des fautes, nous le verrons en avançant avec lui sur ce chemin qu'il a fait pour la France, et sur lequel il l'a fait si glorieusement marcher au temps que je retrace. Soyons *justes* une fois, si nous pouvons l'être. Parlons des choses avec l'accent de leur époque. L'histoire surtout ne veut que cette impartialité froide et calme. Ne refusons aucune gloire, ne retenons aucun blâme.

Il faut convenir aussi que les monstres avaient bien sottement choisi leur moment pour commettre leur crime. Après avoir trouvé la France bouleversée par l'anarchie,

Bonaparte achevait de lui rendre sa tranquillité intérieure en mettant un soin paternel à détruire ces hydres sans cesse renaissantes de ces bandes de brigands qui, sous un prétexte politique, ainsi que je l'ai fait voir dans les précédens chapitres, volaient, égorgeaient jusque dans Paris même; l'Autriche demandant la paix, la Russie au moment d'entrer dans notre alliance, l'Espagne nous procurant celle du Portugal, la Prusse toute à nous puisque nous étions heureux, nos armées victorieuses sur tous les points et nous donnant la possibilité de dire à l'Angleterre :

« Nous traiterons; mais avant tout, vous déposerez le titre de *roi de France*. Il y a trop long-temps que cette humiliation pèse sur nous. L'homme de la destinée, qui nous conduit aujourd'hui, vous dit ces paroles en vous forçant à plier dès la première relation. » Il fallait bien payer ce léger triomphe... mais quoi! existe-t-il donc des dettes qui ne s'acquittent qu'avec du sang?... avec la vie?... Hélas! nous ne l'avons que trop vu!

Oui, notre état était alors bien prospère. L'enthousiasme, la confiance entouraient le nom de Bonaparte. Oh! quel temps! quel temps! Je puis bien le dire encore.

Vers cette époque les sœurs de charité furent rétablies. On leur donna une maison rue du Vieux-Colombier. Elles devaient y former des élèves pour le service des hospices. Le premier consul affecta une somme de trois cents francs à l'entretien de chaque élève. Les hospices eurent une administration formée sous la protection spéciale du gouvernement. M. de La Rochefoucault-Liancourt, M. Mathieu de Montmorency, M. Delessert, une foule de noms respectables et respectés étaient à la tête de cette administration et donnaient une garantie de plus aux malheureux. Les Enfans-Trouvés furent également soumis à une inspection plus immédiate. Aussitôt que je fus mariée, je devins, en ma qualité de commandante de Paris, une personne *importante* pour faire quelque peu de bien. Mais cette même position

me faisait voir des actions admirables. J'ai vu des choses dont le souvenir seul fait du bien, rafraîchit l'âme, lorsque, désespérée de ne trouver dans sa route en cette vie que crimes, ingratitude, impiété et cœurs de pierre, elle rentre en elle-même pour vivre dans le temps passé.

Un mois avant la machine infernale [1], Moreau avait remporté la fameuse victoire de Hohenlinden. Ceux qui accusent Napoléon de *jalousie* et d'injustice envers Moreau, ne l'ont pas entendu comme moi parler des avantages de cette victoire et combien la république devait lui en avoir de reconnaissance. Bourrienne, qui a su dire tant de belles choses relativement à l'*inimitié* de Napoléon pour Moreau, sentiment que je ne crois pas qu'il ait jamais éprouvé pour lui, aurait bien pu également parler du mouvement de Napoléon en apprenant la victoire de celui qu'on a fait son rival. Il le sait mieux que personne, lui que Bonaparte pressait pour écrire le message au sénat, comme s'il eût dû mourir dans la nuit, et que ce fût un devoir immédiat à remplir. Ce message si honorable, si simple, si laconique, eh bien! je l'ai entendu attaquer par la malveillance qui ne respecte rien. « Bonaparte, disait-on, aurait dû ne parler que du général Moreau! »

Après cela ayez, si vous le pouvez, de la patience; écoutez tranquillement des gens qui veulent, pour abattre un homme, en élever un autre. Car ne croyez pas que ce soit une véritable admiration pour Moreau; non, non: c'est pour frapper Napoléon. L'attachement vrai est calme, et en tout la vérité n'est jamais passionnée. Moreau aurait été lui-même bien plus grand si les gens qui le grimpaient malgré lui à une élévation à laquelle il serait bien parvenu sans eux, ne lui avaient pas fait faire cinq cent mille bévues plus ridicules les unes que les autres. Il faut aussi qu'il y ait justice pour

[1] Pas précisément un mois, mais trois semaines; car je crois que la bataille d'Hohenlinden est du 3 novembre, et la machine infernale est du 24

tous les généraux qui combattirent sous lui à cette même journée de Hohenlinden ; et puis faire la part de l'Autriche qui, bien loin d'avoir son Hector [1], n'obéissait qu'à l'archiduc Jean, ayant pour conseil le général Lauër. Tout cela fait aussi beaucoup. Nos généraux formaient un beau groupe de gloire. Richepanse, Ney, Grenier, d'Hautpoul, Grouchy, Decaen, Dessolles, et Moreau, général en chef. Quatre-vingts pièces de canon, dix mille prisonniers dont deux généraux, six mille cadavres couvrant le champ de bataille, voilà le résultat de cette journée ; tandis que, de l'aveu de l'ennemi, nous n'avons pas perdu trois mille hommes !... Et puis qu'on vienne *nous dire* que nous n'avons pas de motifs *d'être vains* du nom de Français [2] !...

Le premier consul nous dit une particularité fort remarquable. C'est que dans la journée de Hohenlinden rien ne fut le résultat du hasard. Il paraît que Moreau avait fait le plan d'avance et que rien ne vint le changer. Je me rappelle à ce propos que le premier consul dit un mot assez plaisant là-dessus :

« C'est par hasard, dit-il, que ce même *hasard* ne s'en »est pas mêlé. Car, avec de la neige dans les yeux et du »verglas sous les pieds, on ne peut répondre de rien. » Puis il ajouta plus sérieusement :

« Au fait, Moreau, en homme habile et prudent, aura »fait prendre ses renseignemens ; et s'il n'a pas été trompé »par ses espions, race toujours infâme, il a dû savoir à »quelle heure l'archiduc Jean a demandé au général Lauër : »*Faut-il commencer?* Le conseil aulique décide toujours »à Vienne. Cependant je les ai habitués à ne pas tant comp»ter sur leurs forces et surtout à ne pas se croire infailli»bles. »

[1] Le prince Charles.

[2] Il a été dit, ce mot. Il l'a été, et par qui ?... Je souffre assez de le savoir ; je ne veux pas que ma patrie connaisse le nom d'un enfant ingrat.

En relisant ces mots, *le premier consul nous dit*, j'espère que l'on ne me croira pas assez *sotte* (je me sers de ce mot) pour raconter que le premier consul nous faisait l'honneur de nous admettre à ses hautes conversations, soit sur une question comme celle de Hohenlinden, soit comme le jour où il parlait à Fouché. Si je le faisais, d'abord mes contemporains sauraient très-bien que cela ne fut jamais; et nos petits neveux, d'après ce qu'ils pourront recueillir de Napoléon, sauront très-bien aussi qu'il n'était pas très-causeur avec les femmes. Mais je dois employer cette formule, *il nous dit*, parce qu'en effet il parlait dans le salon de madame Bonaparte où nous étions toutes; et si quelques unes de ces dames ne l'écoutaient pas, quant à moi, je réponds qu'*il me parlait*, car je suivais mot à mot tous ses discours; et il m'est quelquefois arrivé de faire une telle attention à ce qu'il avait dit, qu'en rentrant chez moi j'écrivais la conversation que j'avais entendue sans qu'un seul mot y manquât. Au reste, il me savait quelque gré d'écouter avec cette attention; il me le disait, et cela m'a souvent valu de bonnes paroles qui m'auraient été inconnues.

J'ai parlé tout à l'heure d'un général de l'armée de Moreau, dont le nom est très-honorablement cité dans nos fastes militaires; il le fut un jour d'une manière tellement plaisante qu'elle finit par ne plus l'être du tout: il y eut même un duel entre le propriétaire du nom et le général Kilmaine. Le propriétaire était le général d'Hautpoul. Il était aussi homme de qualité; mais pour le savoir autant qu'il le savait, il aurait fallu avoir été autrement appris et même élevé. Il était excellent homme, mais d'une telle vanité qu'il était impossible de tenir à tout ce qu'il vous contait d'absurde sur lui et tous les siens. Je ne sais pas ce qu'il était en naissant; mais ce dont je réponds, c'est qu'il s'était fait *paon*. Cette vanité nobiliaire [1], et cette vanité de lui-même pro-

[1] Il était homme de qualité et d'une belle naissance; mais son éducation

duisaient quelquefois des scènes dont il ne se tirait pas toujours avec succès. Il était une fois à l'armée du Rhin et commandait une division de cavalerie; il y avait dans son état-major un adjudant-général, homme d'esprit, railleur et ne persiflant pas son général, parce que.... la discipline avant tout. Le général le crut un simple; parce qu'il ne mordait pas, il pensa qu'il n'avait pas de dents; et un jour à table chez lui, ayant vingt-cinq officiers à dîner, il entreprit l'adjudant-général dont le nom était Martial Thomas. Le général d'Hautpoul, trouvant que le texte prêtait, lui dit avec ce ton péremptoire qu'il avait toujours, excepté lorsqu'il voulait plaire et croquer un cœur :

« Monsieur Martial Thomas, pourquoi donc votre nom est-il si bizarrement arrangé? Pourquoi ne vous appelez-vous pas Thomas le Martial, au lieu de Martial-Thomas.

» — Mon général, lui répondit très-tranquillement l'adjudant général, par la même raison qu'on vous appelle d'Hautpoul, au lieu de vous appeler *Poule d'Eau*.

» — Hem!.... quoi?.... dit le général-commandant à son inférieur, avec des yeux interrogateurs tout flamboyans.

» — Oui, mon général, dit Martial en achevant de peler une poire, par la même raison qu'on vous appelle d'Hautpoul, au lieu de vous appeler *Poule-d'Eau*. »

Le général ne dit pas cette fois: « Hem!.... et quoi!.... » Il se le tint pour dit, et fit bien.

avait été tellement négligée, ou lui-même en avait si mal profité, qu'il ne paraissait ni à l'un ni à l'autre.

CHAPITRE XV.

Achat de la Malmaison. — Madame Lecouteulx. — L'ancien parc. — Projet de Bonaparte et mademoiselle Julien. — La montagne et la rivière. — Embellissemens et simplicité. — L'appartement de mademoiselle Hortense. — Vie de château à la Malmaison. — Les déjeuners de femmes et le premier consul. — La tente, amour de l'air et le feu en été. — Facilité de madame Bonaparte à accorder sa protection. — Madame Savary et madame Lannes. — Histoire d'une parure de turquoises. — Les dames de l'ancien régime chez madame Bonaparte. — Madame d'Houdetot et M. de Céré. — Faveur inattendue, mission, retard et disgrâce. — Le mémoire et la pétition. — Bonaparte recommandant la simplicité, et les toilettes de madame Bonaparte.

Je n'ai pas encore parlé de la Malmaison. C'était cependant un lieu dans lequel on allait peut-être encore plus souvent qu'aux Tuileries, lorsqu'on était de l'intimité de la famille du premier consul. Comme c'est aujourd'hui une personne toute dépouillée de ses ornemens et même de ses vêtemens que la Malmaison, je vais tâcher de la rappeler au souvenir de ceux qui, comme moi, ont vu cette charmante habitation lorsqu'elle était encore *elle-même*, et que madame Lecouteulx venait de la vendre à madame Bonaparte.

La Malmaison, propriété d'une famille riche, aimant à tenir un grand état et mettant de l'orgueil à imiter les Anglais dans leurs coutumes *de château*, la Malmaison était déjà, à l'époque de l'acquisition qu'en fit madame Bonaparte, une délicieuse demeure. Le château, sans être aussi grand que celui de Petit-Bourg ou de Méréville, l'était au-

tant que celui de Morfontaine et d'Ermenonville ; seulement le bout des deux ailes avançant sur la cour n'existait pas. Mais cette addition fut plus commode pour le service des communs que pour les habitans du château.

Le parc était délicieusement distribué, malgré sa proximité avec la montagne assez aride qui se trouve sur la gauche ; rien n'était plus frais, plus vert, plus ombragé que toute la partie bordant la route et le champ dont le parc était séparé par un saut de loup. Le voisinage de la rivière, bien que le parc fût plus haut que la route et la berge, donnait toujours par sa communication une fraîcheur salutaire aux plantes et aux arbres, et la végétation était plus belle dans cette portion du village de Ruel que dans la partie supérieure. Le premier consul voulant plus tard, c'est-à-dire à son retour d'Egypte, agrandir la Malmaison et son parc, demanda comme service de voisin à mademoiselle Julien, vieille fille très-riche, demeurant à Ruel, de lui céder, au prix qu'elle voudrait y mettre, un parc ou plutôt un jardin qui, n'étant séparé que par un chemin vicinal qu'il était facile de changer, lui donnerait la chose qu'il désirait vraiment beaucoup, le moyen d'avoir un parc dont l'étendue au moins pourrait ne plus le faire rougir à côté de la magnifique propriété de Joseph. Le parc de la Malmaison n'avait pas, je crois, à cette époque, plus de cent arpens, et du côté de la montagne et de mademoiselle Julien il était surtout tellement étranglé, si l'on peut le dire, que d'un jardin situé au sommet de cette montagne, où était un petit belvédère à l'italienne, on pouvait voir avec une lunette d'approche tout ce qui se passait dans le parc inférieur. Le premier consul avait un petit jardin particulier auquel on arrivait par un pont recouvert de coutil comme une tente, et qui aboutissait immédiatement à son cabinet particulier. C'était là qu'il prenait l'air lorsque l'excès du travail lui rendait un peu d'exercice nécessaire ; car alors, comme dans les deux années suivantes, il ne prit de repos

que ce que la nature exigeait impérativement. Ce pont dont je viens de parler, et qui était arrangé comme une petite tente, lui formait une chambre de plus. Il y faisait porter une table et travaillait tout seul sur ce pont, soit en piquant des cartes, soit en faisant des notes et des remarques sur des pétitions. « Lorsque je suis à l'air, disait-il, je sens » que mes idées prennent une direction plus haute et plus » étendue. Je ne conçois pas comment il y a des hommes » dont le travail peut opérer avec succès à côté d'un poêle » et privé de la communication du ciel. »

D'un autre côté Napoléon ne pouvait supporter le moindre froid sans en souffrir à l'instant même. Il faisait faire du feu dans le mois de juillet et ne comprenait pas que l'on ne fût point comme lui saisi au moindre vent de bise.

La vie que l'on menait à la Malmaison, à l'époque de mon mariage, ressemblait à la vie que l'on mène dans tous les châteaux, lorsqu'on rassemble beaucoup de monde chez soi à la campagne. Nos appartemens étaient composés d'une chambre, d'un cabinet et d'une chambre pour notre femme de chambre, ainsi que cela se voit toujours dans les maisons de campagne des gens riches. Les meubles en étaient fort simples; et l'appartement de la fille de la maison, qui touchait au mien, n'en différait que par une porte à deux battans, encore n'eut-elle, je crois, cet appartement qu'après son mariage. Les chambres n'étaient pas parquetées; ce qui me surprit, sachant à quel point madame Lecouteulx était elle-même recherchée. Elles donnaient toutes sur un long corridor auquel on montait par une marche, laissant à droite l'appartement de madame Bonaparte et le petit salon dans lequel on déjeunait. Ce corridor était fort étroit, carrelé comme le reste, et donnant sur la cour.

Le matin on se levait à l'heure qu'on voulait, et jusqu'à onze heures, moment fixé pour le déjeuner, on était sa maîtresse. A onze heures, on se réunissait dans un petit

salon très-bas donnant sur la cour, au premier et dans l'aile droite; il n'y avait jamais d'hommes, ainsi que dans les déjeuners de Paris, à moins que ce ne fût Joseph ou bien Louis ou Fesch, enfin quelqu'un de la famille. Les exceptions étaient tellement rares, que je ne puis me rappeler si j'ai vu un homme admis à nos déjeuners de la Malmaison. Après le déjeuner, on causait, on lisait les journaux; il arrivait toujours quelqu'un de Paris, pour avoir *une audience*; car *malgré la volonté prononcée* du premier consul pour que madame Bonaparte ne fît rien qui pût blesser en quoi que ce fût l'opinion générale, elle accordait déjà des audiences, apostillait des pétitions, quoique la colère de premier consul l'eût déjà fait pleurer, et abondamment, pour avoir ainsi apostillé une pétition relative à un marché de chevaux. Au fait, elle croyait bien faire. Cet homme offrait de livrer deux ou trois mille chevaux à un prix tellement au dessous de celui qui était payé par le ministère, que l'affaire paraissait extrêmement tentante. Mais Napoléon vit clair dans cette apparence de bénéfice pour l'état. Il comprit que l'avantage très-réel qui en proviendrait ne sortirait pas du rayon de la Malmaison, et surtout *de Ruel*. Il voyait toutes ces manœuvres, et sa sévère probité les lui faisait haïr et persécuteur de telle sorte, que rien n'était plus rare sur la fin de son règne que ces concussionnaires avides qui sont les chancres les plus rongeurs d'un état. Madame Bonaparte ne voyait pas aussi loin, et même elle ne regardait nullement à ce qui pouvait résulter de la protection accordée par le gouvernement à un homme plutôt qu'à un autre. Et lorsque cet homme offrait avec toute la politesse imaginable un beau collier de perles, un bracelet de rubis, qu'il les offrait surtout par la main de M. Bourrienne ou de quelque autre ami, une chose aussi élégante était si éloignée d'une écurie et d'une botte de foin que Joséphine ne songeait guère à l'origine de la mine qui les produisait : et si on l'eût interrogée sur celle qui

les avait fournies immédiatement, elle aurait répondu naïvement : Golconde.

On ne voyait jamais le premier consul avant le dîner. Il descendait à cinq ou six heures du matin dans son cabinet particulier; il travaillait avec Bourrienne, ou avec les ministres, les généraux, les conseillers d'état, et ce travail durait jusqu'à l'heure du dîner, qui avait toujours lieu à six heures. Il était rare qu'il n'y eût pas quelqu'un d'invité. Dans ce moment tout ce qui entourait le premier consul se mariait et formait une nouvelle famille ajoutée à celle déjà si nombreuse qui existait. Le colonel Savary venait d'épouser mademoiselle de Faudoas, parente de madame Bonaparte. Ce mariage était un bonheur inespéré pour un homme dont la vie n'avait d'autre mobile que le désir d'avancer. Sa femme aurait été fort jolie, s'il ne s'était trouvé une distance toujours désagréable entre sa bouche et son nez, et si ses dents n'eussent été, quoiqu'elle fût fort jeune, déjà presque toutes gâtées.

Une personne vraiment belle était madame Lannes. Elle était fort en faveur à la Malmaison et aux Tuileries, et elle le méritait non-seulement à cause de son mari, mais à cause d'elle-même; elle était fort douce, point envieuse, ne sacrifiant jamais à un mauvais bon mot le repos ou la réputation de quelqu'un, ainsi que je l'ai souvent vu et entendu faire, lorsque dix ou douze de ces nouvelles mariées, dont au reste je faisais partie, se trouvaient réunies à la Malmaison. Mais je dois dire pour ma justification, dans le cas où l'on me confondrait avec quelques unes de ces bonnes personnes, que je fus bien plus souvent sur la défensive que sur l'offensive.

Madame Lannes était la copie d'une des plus belles vierges de Raphaël ou du Corrége. C'était la même pureté de traits, le même calme dans le regard, la même sérénité dans le sourire. La première fois que je la vis, c'était au bal. Elle dansait peu ou même point, quoique sa taille fût belle et

bien prise. Ce bal était donné par une de nos amies communes, madame Itier. Mademoiselle Ghéeneuc me frappa comme l'une des plus belles personnes que j'eusse encore rencontrées; et lorsque je la revis plus tard étant madame Lannes, je trouvai qu'elle avait encore gagné, et que sa tournure surtout avait acquis plus d'aisance, ainsi que cela devait être, en établissant la différence qui existe dans les deux contenances de la jeune fille et de la femme mariée. J'aimais beaucoup madame Lannes. Depuis, nos deux existences se sont souvent rencontrées : jamais nous ne nous sommes *heurtées*; jamais je n'ai éprouvé d'elle de ces aigreurs mielleuses excitées à la vue d'un diamant un peu plus gros, d'une perle un peu plus blanche, que ne l'étaient ceux appartenant à une jeune femme de la cour. Madame Lannes ne fut jamais ainsi; je lui rends avec plaisir une justice qu'elle mérite. Je ne sais comment en ont agi avec elle beaucoup de personnes qui auraient dû la défendre, mais je sais que, dans la position élevée où le sort l'avait placée après la mort de son mari, madame la duchesse de Montebello n'a pas fait une action qu'il soit possible de lui reprocher. Elle fut au contraire bienveillante et serviable, autant que cela pouvait s'accorder avec la sévérité de l'empereur, qui aurait pris en défaveur, au contraire, une affaire recommandée par une femme, et l'apathie de l'impératrice qui tout en ayant quitté son ancienne patrie, ne s'en était pas recréé une nouvelle. En adoptant chaque Français pour son enfant, comme bien sûrement le prince Charles le lui avait conseillé, elle aurait retrouvé une tendresse générale qui au jour du danger se serait resserrée sur elle, autour d'elle, partout.... Ne parlons pas de cela. Je finis, en répétant que madame Lannes était à cette époque une belle et bonne personne, et de plus fort agréable dans la vie de famille que nous menions à la Malmaison.

Je parlais, je crois, avant de m'occuper du mariage de madame Savary, des audiences que madame Bonaparte

donnait après son déjeuner. C'était le seul moment où la surveillance du premier consul la laissait en repos; il se fiait pour cela sur Bourrienne, « qui aurait cru honteux, nous dit-il, de surveiller la femme de son ami. »

Le secrétaire intime du premier consul a donc repoussé toute surveillance sur la conduite politique et financière de Joséphine, se bornant à cacher au général les acquisitions un peu trop fortes, comme, par exemple, celle d'un collier de perles et d'autres bijoux, qui en effet ne furent pas achetés, mais donnés. Foncier, qu'on fit intervenir sans qu'il le sût pour une certaine parure de turquoises, fut très-fâché de cette licence-là; et il avait raison. Il faut dire que la plupart du temps madame Bonaparte ne savait rien de toutes ces manigances; elle se bornait à écrire avec ses petites pattes de mouches à Berthier, qui, sensible à la bonté de madame Bonaparte dont l'indulgence plaidait pour faire admettre madame Visconti à la Malmaison (chose que le premier consul a constamment refusée, s'en expliquant même d'une manière assez dure), faisait pour madame Bonaparte beaucoup plus que les autres ministres, auprès desquels son crédit était presque nul et n'avait d'effet qu'à force d'importunités. Mademoiselle Hortense en aurait eu un bien plus positif si elle en avait usé.

Mais si le crédit de madame Bonaparte était sans force chez les autorités, la renommée de ce même crédit avait reçu de rudes atteintes par sa propre faute à elle-même: en voici un exemple, arrivé à peu près vers cette époque.

Madame Bonaparte avait retrouvé, depuis la faveur dans laquelle la fortune l'avait fait rentrer, une foule d'anciens amis qui ne l'auraient pas reconnue si elle fût demeurée la veuve du brave et malheureux général Beauharnais. Depuis qu'elle était presque souveraine, madame M....y, madame de La....h, madame de Cha....., madame de N....y, venaient lui dire : « Vous qui êtes des nôtres! » tandis qu'à Fontainebleau, à l'époque du premier exil de la

noblesse, il y en avait beaucoup qui se tenaient loin d'elle en disant : « Elle n'était pas présentée !... »

Dans le nombre il y en avait cependant qui lui étaient attachées ; du moins j'aime à le penser. L'une d'elles, madame d'Houdetot, avait un frère, nommé M. de Céré, dont elle désirait vivement pousser la fortune. Elle en parla à madame Bonaparte, dont la coutume, comme on le sait, n'était par de refuser. Elle accueillit la demande de madame d'Houdetot, et lui promit de s'occuper de M. de Céré. Cette fois l'effet suivit de près la promesse. Je ne sais comment le colonel Savary fut mêlé dans toute cette affaire, ou, si je l'ai su, je l'ai oublié ; le fait est que M. de Céré, qui avait de l'esprit, de jolies manières, une fort belle tournure, ce qui ne nuit à rien, devint presque commensal de la maison du premier consul. Il eut une mission, et partit immédiatement.

Mais à la source très-authentique où j'ai puisé ces renseignemens sur M. de Céré et cette petite histoire, on m'a dit aussi que sa jeune tête n'avait pas bien compris toute l'étendue de la gravité de sa position. Le premier consul n'était pas un patron comme un autre : le premier consul voulait de la tenue dans les hommes qui l'entouraient ; et si quelques étourderies de Junot, dont les vingt-sept ans pouvaient servir d'excuse, n'étaient pas même pardonnées par son général, on peut croire qu'il était sévère pour un étranger, un inconnu qui lui avait été recommandé par sa femme, dont il était assez en défiance avec raison pour les choses de ce genre. Aussi M. de Céré, dont les démarches fort légères eurent une publicité assez notoire pour venir à la connaissance du premier consul, perdit-il en un moment tout le crédit que sa tournure avenante, sa facilité à comprendre lui avaient procuré à l'instant même auprès du premier consul. Cependant cela ne vint qu'ensuite de ce qui lui arriva dans cette mission dont il fut chargé. Il devait aller à Bordeaux et en être revenu, je crois, dans un temps donné.

Au surplus, je ne réponds pas de la quantité de jours ; je sais qu'il en mit quinze de trop. Un de mes amis, qui le rencontra à Bordeaux au moment où son cabriolet venait de casser, lui rendit le service de le ramener. Il lui donna de bons conseils, en outre, sur la manière dont il devait se conduire dans cette circonstance assez épineuse. Il lui dit que, puisque Savary le connaissait et le protégait ainsi que madame Bonaparte, il fallait qu'il allât le voir à l'instant même de son arrivée. C'est ce qu'il fit. Mais le crédit de Savary, qui n'était pas grand à cette époque, ne fut pas suffisant pour ramener M. de Céré au point de faveur auquel il était parvenu si extraordinairement. Madame Bonaparte elle-même dit avec aigreur :

« Pourquoi est-il resté trois fois plus de temps qu'il ne le fallait, aussi ? Maintenant ses amis ne peuvent plus rien pour lui. Quand on a une tête volcanique et qu'on fait des sottises pour ne pas réfléchir, il ne faut pas avoir une indolence créole. »

M. de Céré était créole.

Le fait est que ce jeune homme devait être nommé aide-de-camp du premier consul au retour de sa mission.

Mais il n'en fut pas ainsi. Napoléon, fort en colère et du retard mis par quelqu'un chargé de ses ordres et de l'erreur dans laquelle il était tombé pour avoir mal jugé, ce qui ne lui arrivait pas souvent, défendit à M. de Céré de se présenter devant lui. Madame sa sœur fit tout ce qu'elle put pour ramener madame Bonaparte à de meilleurs sentimens; tout fut inutile. Pourquoi restait-il quinze jours en route, aussi ?

Cependant le souvenir de ce qu'il avait perdu lui tenait fortement au cœur. Il ne pouvait voir passer cette troupe brillante qui entourait le premier consul, sans se dire :

« Je devrais être là !... » Enfin, au bout de plusieurs mois écoulés, il tenta un nouvel effort, et à son retour à Paris, en revenant d'un voyage qu'il venait de faire, il sollicita,

par le moyen de sa sœur et de Savary, une audience de madame Bonaparte. On était alors à la Malmaison. A sa grande joie, elle lui fait dire que le lendemain même elle le recevra, qu'il apporte une pétition sur ce qu'il demande, bien claire, bien explicative, et qu'elle promet de la remettre. Enchanté de la tournure que prend son affaire, M. de Céré commande que son cheval soit attelé à dix heures le lendemain ; et, lorsque son domestique vint l'avertir que tout était prêt, il descendit rapidement l'escalier de l'hôtel garni dans lequel il logeait avec cet ami dont j'ai parlé plus haut, et qui lui donnait de si bons avis. M. de Céré avait bien soigné sa toilette ; car on sait qu'il était joli garçon, et il ne voulait pas perdre un de ses avantages. Une figure agréable est bien plus persuasive dans son regard, son parler, qu'un visage comme celui de madame de Bou....e, par exemple ; et pour compléter ces agrémens, une toilette bien soignée est très-loin de nuire. M. de Céré, fort content de lui, descendait donc en triomphant d'avance l'escalier de son hôtel garni, lorsqu'il fut désagréablement arrêté dans sa course par son tailleur. Cet homme avait appris son retour, et comme il lui devait de l'argent, il lui apportait son mémoire. M. de Céré lui raconta qu'il allait à Malmaison, lui dit de revenir dans quelques jours, et qu'il serait payé. Le tailleur lui remit son mémoire, et le laissa monter en cabriolet, assez ennuyé d'avoir été retenu par cet homme, et craignant de manquer l'heure du rendez-vous; mais, après quelques tours de roue, il ne pensa plus qu'à ce qui se présentait à lui de nouveau, et il oublia le tailleur et son mémoire aussi complétement que si jamais ils n'eussent existé [1]. Arrivé à la Malmaison, il trouva madame Bo-

[1] Ce mot de mémoire et de tailleur m'en rappelle un du prince de Ligne. Il avait le défaut de faire des jeux de mots et des calembours peut-être un peu trop souvent, mais quelquefois il s'en trouvait d'assez plaisans. Il y avait en Piémont une famille noble, la maison de Montailleur, composée d'honorables et braves gens. Il y avait, entre autres, deux frères aussi bons

naparte, comme toujours, charmante et gracieuse. Elle lui dit que le premier consul, déjà prévenu par elle, oublierait facilement une étourderie que M. de Céré promettait de faire oublier à force de soins et de bonne conduite, et finit en prenant sa pétition et lui recommandant de venir en chercher la réponse dans quelques jours. M. de Céré lui remit la bienheureuse pétition qui devait lui rouvrir la porte du sanctuaire, et se retira enchanté de sa course, et rêvant tout ce qu'une tête ambitieuse, jeune et active, peut imaginer d'heureux. Il fut chez sa sœur, chez ses amis les plus intimes, leur fit part de son bonheur et passa enfin la journée dans un vrai délire. Le soir il se retira fort tard; en se déshabillant, il fut désagréablement réveillé de son doux laisser-aller dans les balancemens de son imagination, par le mémoire de son tailleur, qu'il avait mis le matin dans la poche de son habit.

« Diable! dit-il, voilà un coquin qu'il faut que je paie au plus vite; il paraît que le patron n'aime pas les dettes... pardieu! ni moi non plus. Si j'avais de l'argent! mais ce diable d'argent: il semble qu'il fond dans mes mains... Ah! ah! je deviendrai sage, ajouta-il en bâillant et en étendant les bras... Il le faut bien. Mais voyons donc combien je lui dois, à ce voleur-là; son mémoire n'en finit pas. Quelle pancarte! on dirait une pétition à un ministre... Ah! mon Dieu! »

Je crois bien que le papier ressemblait à une pétition; c'était la sienne. Il avait donné le mémoire du tailleur.

Le malheureux fut atteré. Dans le fait, le coup était rude.

que le reste de la famille, mais dont l'un, le comte de Montailleur, était fort ennuyeux. Ce n'est pas un crime, mais le prince le regardait comme tel; et il disait, quand son valet de chambre annonçait M. de Montailleur: « Si c'est le marquis de Montailleur, à la bonne heure; mais si c'est le *compte de mon tailleur* (comte de Montailleur), je sais ce que c'est, je n'en veux pas. » Du reste il aimait fort les deux frères, et disait cette plaisanterie devant le comte de Montailleur lui-même.

La pétition, qui était à présent non plus sa bienheureuse, mais sa maudite pétition, devait être remise par madame Bonaparte au premier consul lui-même; point d'intermédiaire. Rien qui pût le sauver! Et cela, quand il vient protester de son retour à la sagesse et à la raison! Il passa aussitôt, quoiqu'il fût une heure du matin, chez M. Bory de Saint-Vincent, qui logeait, comme je l'ai dit, dans le même hôtel que lui; et racontant sa mésaventure, il lui demanda son avis et surtout un conseil à suivre immédiatement.

« A l'heure même, lui dit le colonel, c'est difficile, il est deux heures du matin. Mais, mon cher, si vous voulez m'en croire, suivez la route directe et droite: c'est toujours la meilleure, surtout lorsqu'on est embarrassé. Allez-vous-en demain matin à la Malmaison; voyez au plus tôt madame Bonaparte, racontez-lui votre histoire. Elle n'a rien de si effrayant pour vous, au fait. Que diable! madame Bonaparte sait bien que vous ne faites pas vos habits vous-même. Voyez le colonel Savary avant de partir, et contez-lui ce qui vous est arrivé: peut-être vous donnera-t-il un bon avis. »

Le pauvre M. de Céré ne ferma pas l'œil de toute la nuit; il se leva presque avant le jour et courut chez M. Savary. Celui-ci jugea, comme Bory de Saint-Vincent, qu'il n'y avait pas d'autre parti à prendre que de tout conter à madame Bonaparte, et sans perdre de temps. M. de Céré refit sa belle toilette et courut à la Malmaison. Madame Bonaparte sortait de déjeuner et rentrait dans le grand salon du rez-de-chaussée. A peine aperçut-elle M. de Céré à travers les colonnes du vestibule, qu'elle courut à lui et lui présentant la main: « Que je suis heureuse! dit-elle; j'ai remis votre pétition au premier consul; nous l'avons lue ensemble: elle était à merveille, ajouta-t-elle avec un air approbateur et souriant. Elle a fait beaucoup d'impression sur lui. Il m'a dit qu'il allait faire faire le rapport à Berthier, et d'ici à quinze jours tout sera terminé... Je vous assure, mon

cher, que cette réussite, car je puis regarder l'affaire comme faite, m'a rendu la personne la plus heureuse du monde toute la journée d'hier.

M. de Céré fut confondu; et, s'il n'avait pas eu la véritable pétition dans la poche de son habit, il aurait cru que la nuit, en rêvant, il avait fait lui-même le triste échange que sa maladroite étourderie avait produit, et que la pétition avait en effet été donnée au premier consul. Il fut au moment de la tirer de sa poche et de la donner à madame Bonaparte : mais le moyen de dire à une femme qui nous fait un discours en trois points, dont la conclusion est qu'elle a *lu* le papier que vous lui avez remis la veille : *Madame le voici!* Il aurait fallu, pour une pareille hardiesse, être plus maladroit que M. de Céré. Il sentit que jamais madame Bonaparte ne lui pardonnerait, si un tort de cette nature lui était prouvé aussi positivement. Il comprenait d'ailleurs fort bien qu'elle ne voulait plus se mêler de cette affaire, et que le mémoire avait été probablement jeté au feu en sa qualité de *pétition*, et qu'il n'aurait pas eu les honneurs de la cheminée s'il eût été connu pour le mémoire du tailleur, que M. de Céré, dans sa colère, aurait volontiers lui-même jeté dans un bûcher et non pas dans la cheminée.

Le résultat de tout cela fut que M. de Céré revint à Paris par cette même route que la veille il avait parcouru si joyeusement, triste et abattu et ne conservant aucun espoir. Comme je n'ai pas suivi cette aventure, j'ignore si M. de Céré a été dédommagé de son malheur dans cette circonstance. Mais on peut en conclure que madame Bonaparte, quoiqu'elle fût parfaitement bonne et excellente, toute disposée à obliger, n'était pas toujours une personne sur laquelle on devait faire reposer une confiance entière pour la réussite d'une affaire. Elle était bienveillante, avait le désir en effet d'obliger, mais ce désir cédait à la moindre crainte de mécontenter le premier consul; et puis ensuite, la dernière

personne venue avait toujours raison avec elle sur la même affaire. J'ai vu de graves inconvéniens de cette faiblesse; elle désolait Napoléon.

La Malmaison était fort affectionnée par lui. Je disais tout à l'heure comment on passait la matinée, c'est-à-dire le commencement de la matinée. Il avait ordonné, si l'on peut parler ainsi, que l'on fût complétement à son aise. C'était toujours lui qui mettait des entraves à tout ce que madame Bonaparte voulait introduire, déjà à cette époque, de choses gênantes et imposées par une étiquette dont elle-même souffrait, mais qui lui plaisait. J'ai bien ri en lisant, dans des mémoires fort estimables du reste et bien au dessus des mémoires contemporains, que Joséphine disait un jour :

Ah! que tout cela m'ennuie! j'étais faite pour être la femme d'un laboureur!

En vérité, il ne faut pas que cette personne ait jamais entendu parler madame Bonaparte, ni Joséphine, ni l'impératrice. Il ne faut pas qu'elle l'ait suivie dans aucune de ses positions. La toilette surtout était une des parties de la vie de madame Bonaparte bien autrement importante que celles qui regardaient le soin de sa vie. Elle n'aurait pas *vécu*, si le matin le travail des trois toilettes n'avait pas été fait. Au reste, il n'y a rien à dire sur cette occupation dans une personne qui est assise auprès de la suprême puissance. Il aurait été à désirer que les reines de France n'eussent jamais eu de goûts plus pesans sur le peuple que celui de la toilette de Joséphine. Il ne fallait pas de grands impôts pour acquitter le mémoire de Leroy ou de mademoiselle Despaux, lorsque le premier consul trouvait qu'ils excédaient de quelques mille francs la somme fixée pour la dépense de sa femme.

CHAPITRE XVI.

Les mercredis de la Malmaison. — La troupe comique de la Malmaison. — Cambacérès Montanciel. — Bonaparte *traité en petit garçon*. — Dîners dans le parc. — Parties de barres, et le premier consul l'habit bas. — Deux curieux et frayeur de madame Bonaparte. — Rapp, Eugène et un vieux militaire. — Soldat reconnu par le premier consul. — Engagement volontaire. — Scène curieuse et touchante. — La mère et le fils. — Terreur panique à la Malmaison, et les habitans en chemise.

Les mercredis, il se donnait un dîner presque de cérémonie à la Malmaison. Il y avait le second consul (le troisième ne sortait presque jamais de sa famille, et vivait fort retiré [1]), des conseillers d'état, des ministres, quelques généraux plus particulièrement estimés, et des femmes d'une réputation intacte; car, à cette époque, Napoléon se montra sévère dans le choix qu'il fit pour la société de madame Bonaparte.

Mademoiselle de Beauharnais et madame Bonaparte m'avaient prévenue que nous allions jouer la comédie, et que j'aurais l'*emploi* des soubrettes. Le colonel Savary venait, comme je l'ai dit, de se marier, et sa femme devait être aussi de notre troupe. Junot était notre plus beau talent,

[1] Il donnait de petits bals le mardi chez lui, tandis qu'il occupait le pavillon de Flore, où il logeait dans les appartemens supérieurs. Il avait alors ses enfans qui n'étaient pas mariés, et dont il s'occupait beaucoup. C'était un digne homme. Son fils aîné, dont la bonté et l'honneur ont fait partie de l'héritage paternel, a épousé la fille de Barbé-Marbois.

avec Bourrienne et Eugène de Beauharnais. Lauriston était aussi bon acteur, à ce qu'on disait.

« Citoyen Cambacérès, dit un soir le premier consul, » vous devriez jouer la comédie avec nos jeunes gens. Vous » feriez les pères nobles. »

— « Ne croyez pas plaisanter, citoyen consul, lui répliqua Cambacérès, j'ai joué, et, je puis le dire, avec quelque succès, le Montauciel du *Déserteur*. »

— » Vraiment!.... Eh bien! cela prouve, dit le premier » consul, qu'il ne faut jamais dire : Ceci est *impossible*. »

Nous avions l'honneur de faire tous les frais du spectacle de la Malmaison, et le commencement ne fut pas *sans douleurs*. Ce n'était pas une chose de peu d'importance que de jouer devant non-seulement trois cents personnes, mais devant le premier consul. Quant à moi, j'avoue que j'aurais mieux aimé voir doubler l'auditoire. Il était même assez singulier que *moi*, de toutes les personnes de la Malmaison sans contredit la plus hardie avec lui et la plus prompte à lui répondre un mot, quelquefois même trop fort; moi enfin qui, dès cette époque, annonçais la femme qui le traita *en petit garçon*, comme il l'a dit lui-même à Sainte-Hélène, le jour où il fit entendre à mon oreille des paroles qu'il ne me convenait pas d'écouter; et bien! je ne pouvais supporter sa censure juste ou injuste dans la manière de prendre un rôle, toute convaincue que j'étais cependant qu'il se trompait, et que je pouvais comprendre mon affaire moi-même, surtout avec le secours de Dugazon qui était mon répétiteur.

On dînait, comme je l'ai dit, à six heures. Lorsqu'il faisait beau, le premier consul ordonnait que l'on servît dans le parc. On mettait la table à gauche de la pelouse qui est devant le château et un peu en avant de l'allée droite, dont il n'existe plus maintenant d'autres traces que quelques marroniers épars. On était peu de temps à table; et

est-ce l'aumône? Allez au tourne-bride. Qu'est-ce que vous avez à regarder ainsi dans ce jardin, et effrayer des dames avec vos tournures de bandits? Je vais vous faire arrêter, moi, si vous ne me répondez pas.

» — Ah ça! il me paraît que ça se gâte, mon colonel, répondit celui qui n'avait pas encore parlé; depuis quand donc ne peut-on pas regarder notre général? Est-ce que c'est lui qui a dit qu'on le cache à ses vieux soldats? Oh, que non! je suis bien sûr que non, moi...

» — Ah! bien sûr, bien sûr que c'est pas lui! répéta l'autre.

» — Etes-vous militaires? leur demanda Rapp, commençant à s'adoucir, en voyant que ces hommes étaient *de la robe.*

» — Tiens! si nous sommes militaires? Cette question!... Ah! en voilà un qui ne nous mettra pas à la porte. »

C'était Eugène, qui s'était dérobé le plus tôt qu'il avait pu à la partie de barres, et qui arrivait en courant pour voir ce que pouvaient faire Rapp et ces hommes, et nous, par dessus tout, ne faisant probablement qu'embrouiller les choses.

« Eh! c'est toi? dit-il à l'un des deux hommes qui avait un bras de moins (nous ne l'avions pas vu, parce qu'il avait une grande redingote et qu'elle l'enveloppait en entier).

» — Oui, mon commandant; et voilà un colonel qui veut, comme ça, nous faire mettre en prison; mais vous l'empêcherez bien, n'est-ce pas?

» — T'arrêter, mon garçon!... Mais aussi que fais-tu là?

» — Je venais vous parler, mon commandant; je venais vous dire qu'à présent ce mâtin de boulet autrichien qui m'a emporté un bras ne m'en a pas rendu un autre pour servir mon pays : je suis donc *à la retraite*, mais non pas A L'AUMÔNE, comme disait ce citoyen-là,... Enfin... pas de rancune... Etant à la retraite, mon commandant, vous

savez qu'on ne peut plus servir, surtout quand on n'a qu'un bras. J'ai une jolie pension; mais raison de plus pour être reconnaissant : j'ai donc pris mon frère que voilà, beau garçon de trente-un ans, ma foi! fort, bien portant et brave. Ah! par exemple, pour ce qui est de ça, il n'a rien à demander à personne. Je réclame pour lui, mon commandant, un cheval et une carabine; et vous verrez, en cas de besoin, ce qu'il sait faire. ».

Le premier consul, avec ces yeux qui voient sans regarder et ces oreilles qui entendent sans écouter, avait, depuis le premier mot, eu la clef de l'histoire; car il avait reconnu le maréchal-des-logis de ses guides, qui, à Montebello ou à Marengo, avait eu le bras emporté d'un boulet de canon, en défendant un officier supérieur de son corps, dangereusement blessé, et que des hulans voulaient achever. Le premier consul avait veillé lui-même à ce qu'il fût emporté du champ de bataille sur les fusils croisés de quelques soldats; il avait ensuite revu cet homme à une parade, lorsqu'on le lui avait présenté, et sa figure lui était demeurée dans la mémoire.

«Oh! oh! voilà les invalides en route... Bonjour, garçon! »Eh bien! tu es donc venu me voir? Allons! fais le tour; »viens encore une fois à l'ordre de ton général. Conduis-le, »Eugène. »

En passant son bras autour de la taille de Joséphine, il se dirigea vers l'entrée du château à laquelle nous trouvâmes les deux frères, Eugène et Rapp qui avait embrassé le maréchal-des-logis d'aussi bon cœur qu'un maréchal de France, en lui demandant pardon. Le vieux guide présenta son frère au premier consul, et lui fit remarquer qu'il n'était pas susceptible d'être atteint par la loi pour être contraint de rejoindre les drapeaux.

« C'est un engagement volontaire, mon général, et vous êtes son capitaine de recrutement. »

Et le brave homme se trouvait si heureux! Il trépignait,

ses yeux étaient pleins de grosses larmes, et son moignon s'agitait dans sa manche comme si ses deux mains avaient voulu se frotter l'une contre l'autre.

« Puisque je suis le capitaine de recrutement, dit le » premier consul, il faut que le conscrit boive à la santé de » la république et à la mienne. Eugène, emmène ton soldat, » mon fils; tu lui feras raison en mon nom. »

Le vieux guide regarda aller le premier consul; tant qu'il put croire qu'il se retournerait, il fit assez bonne contenance: mais une fois qu'il ne le vit plus, la digue se rompit, il fondit en larmes.

« Allons, allons, mon vieux camarade! lui dit Eugène, un peu plus de force sur nous-même. Eh! que diable! vous êtes comme une femme.

» — Ah! mon Dieu! en parlant de femme, dit le manchot, j'ai fait de la belle besogne vraiment! — Quoi donc? — Eh! pardieu! j'ai parlé à la *générale consule* comme je l'aurais fait à Toinon, Margoton. Elle a tout de même l'air *bien bonne*, cette brave citoyenne-là...

» — C'est ma mère, dit Eugène. — Votre mère, mon commandant!... C'est pas possible! A quel âge qu'elle vous aurait fait? Et puis, le général, il n'est pas votre aîné de beaucoup... Vous vous moquez de moi. » Eugène lui expliqua le genre de parenté qui l'unissait au général Bonaparte. Le vieux guide voulut alors boire à la santé de madame Bonaparte, mère de son commandant; et, reposant le verre sur la table, il dit à son frère:

« Garçon, rappelle-toi que la citoyenne au chapeau jaune c'est la mère du commandant: je ne te dis que ça. »

Lorsque le premier consul jouait aux barres, ou faisait une promenade, alors il n'y avait pas de reversis et l'on ne jouait pas aux échecs. Ce soir-là donc il se retira dans son cabinet, et nous restâmes dans la petite galerie qui est dans le salon. Madame Bonaparte avait été si effrayée par la vue de ces deux hommes que rien ne pouvait la rassurer.

Eugène était reparti pour Paris avec Bessières; il ne restait plus que Rapp. Junot était également retourné à Paris, attendu que, depuis l'affaire de Ceracchi et celle de nivose, les autorités gardiennes de la ville avaient reçu du premier consul lui-même l'ordre spécial et péremptoire de ne point coucher hors de Paris. Madame Bonaparte n'avait donc personne pour la rassurer; car le colonel Rapp, si brave, si vaillant devant l'ennemi, n'avait plus sa raison libre dès qu'il lui fallait tenir tête à un danger dans lequel son général pouvait être enveloppé. Il voyait cent fantômes à combattre. Il ne reculait pas devant eux, mais il ne rassurait pas alors ceux qui avaient peur. Le premier consul ne rentra pas dans le salon de la soirée; et jusqu'à onze heures, moment de la retraite générale, nous ne fîmes autre chose que de rappeler toutes les tentatives faites depuis un an contre la vie du premier consul. On me fit raconter dans le plus grand détail tout ce qui s'était passé à l'Opéra le jour des *Horaces* et de l'affaire Ceracchi; mais ayant eu le malheur de dire que j'avais rencontré ce dernier dans une maison tierce, les questions arrivèrent en foule pour savoir s'il n'avait pas des cornes et le pied fourchu! et puis toutes les inquiétudes de Junot!

« Voyez, disait madame Bonaparte en pleurant, voyez: voilà un point sur lequel se réunissent les mêmes craintes. Junot, qui sait, comme commandant de Paris, tout ce que Bonaparte peut redouter; et bien! son sommeil est troublé par la terreur à un tel point de violence qu'il ne reconnaît pas sa femme dans son sommeil plus qu'agité [1]. »

Je répondais à cela que cet accident était arrivé le lendemain du 3 nivose, et dans toute l'ardeur de cette fièvre (littéralement parlant) allumée dans le sang de Junot par

[1] Ce qui m'arriva lorsque étant endormi et brusquement réveillé par moi, Junot me lança un coup violent dans la poitrine, croyant attraper un assassin du premier consul.

ses craintes sur le salut de son général. Mais les premiers conspirateurs n'existaient plus, et Saint-Régent était arrêté.

Je disais cela pour tranquilliser madame Bonaparte, que je voyais pâle et tremblante; car elle aimait le premier consul, et s'était rattachée à lui de toute la force qu'une reconnaissance sentie par un bon cœur peut faire naître. Elle pleurait, et me dit en m'embrassant : « Madame Junot, la figure de cet homme m'a fait une si terrible impression, que je suis sûre de ne pas dormir de la nuit... Et Bonaparte! s'il m'entend me plaindre seulement il se fâche... Il n'a jamais rien à craindre, à ce qu'il prétend. »

Je me retirai dans ma chambre, et tout en remontant l'escalier à pente douce qui y conduisait, je me mis à causer avec M. et madame de Lavallette de toute cette histoire de la soirée. Elle me troublait aussi, et madame de Lavallette lui donnait encore plus d'importance que moi. Quant à son mari, il ne faisait qu'en rire et répondait à toutes nos attaques :

« C'est un ancien guide, un des chasseurs d'Eugène.

» — Mais, lui dit sa femme, Eugène ne peut répondre de tous ses hommes. Un mauvais sujet a pu être atteint, comme un honnête homme; et parce qu'il a un bras de moins, s'il n'avait pas de vertus, cela ne lui en donne pas la moitié d'une.

» — Et puis, disais-je de mon côté, le frère peut être un franc coquin, en admettant que le manchot votre ami soit un vrai féal; le voilà dans les guides... Enfin que Dieu nous protége !

» — Ensuite, reprit madame de Lavallette, tu comprends bien que...

» — Oh, dit M. de Lavallette en riant et bâillant tout à la fois, allons nous coucher !... Le premier consul dort depuis une heure, et il rirait bien s'il savait que nous sommes ici à deviser au lieu de faire comme lui. »

Nous nous retirâmes donc dans nos chambres; et minuit

était pas encore sonné que le château tout entier plongé dans le sommeil aurait ressemblé à celui de la Belle au bois dormant, si par intervalle on n'avait vu briller les rayons de la lune sur les armes de ces fidèles gardiens, de ces guides à cheval qui parcouraient silencieusement le parc pour veiller à la sûreté de celui qui faisait alors celle de tous.

Tout à coup on entend un coup de feu; il est parti des fossés du château. A l'instant même, et dans un délai moins court qu'il n'en fallut pour reprendre notre respiration suspendue par la peur, tout le monde fut sur pied. Les femmes vêtues d'un seul jupon, les hommes avec un pantalon. Le premier consul était déjà dans le corridor, en robe de chambre, avec un bougeoir à la main, et criant de sa voix forte et sonore :

« Qu'on ne s'effraie pas ! ce n'est rien. »

Il était aussi calme que si son sommeil n'eût pas été troublé; et j'en suis sûre, car en ce moment, par une singularité que je ne puis expliquer, je ne m'occupais que de lui et surtout d'examiner sa physionomie dans un pareil instant. Elle était calme et tranquille, sans indifférence; mais on voyait qu'il avait mille coudées au dessus d'un péril commun. Sa destinée n'était pas remplie, et il le sentait. Rapp et M. Lacuée, ou peut-être bien Lemarrois, un des bons fidèles aussi de cette époque, remontèrent du parc où ils étaient aussitôt descendus, et annoncèrent que le cheval d'un guide s'était abattu en mettant le pied sur une taupinière, tandis qu'il traversait la pelouse devant le château. Dans sa chute sa carabine était partie, et avait mis tout le château en émoi. Lorsque le premier consul eut entendu le rapport de son aide-de-camp, il se mit à rire, et cria du petit tambour qui est au fond du palier d'honneur :

« Joséphine, ne pleure plus; c'est une taupe qui est cause » de tout cela. C'est tout simple, car c'est une laide bête. » Quant au guide, deux jours d'arrêts pour lui apprendre

» à passer sur mon gazon avec son cheval. Comme je présum
» qu'il a eu une belle peur, lui-même, sa punition ne se
» pas plus longue. Bonsoir, mesdames; allez vous recouch
» et dormez bien. »

Et comme il allait rentrer dans son appartement :

« Eh ! mon Dieu ! madame Junot, comme vous êt
» pâle ! Est-ce que vous avez eu peur ? »

— « Vraiment oui, général, et beaucoup. »

— « En vérité ! Voyez un peu ! et moi qui vous aura
» cru si brave ! Au surplus, cela ne regarde pas les femme
» Mais qu'elles ne pleurent pas. Allons ! *Felice notte, signor*
» *Loulou, dolce riposo.* »

— » *Felicissimo riposo, signor generale.* »

Et je fus me coucher.

CHAPITRE XVIII.

Influence du temps sur le premier consul. — Le seigneur de château. — Exigences impérieuses du premier consul. — Le ravin et la calèche. — Larmes inutiles de madame Bonaparte. — Concession du premier consul en ma faveur. — Humeur et vivacité de Bonaparte. — Voyage de madame Bonaparte à Plombières. — Madame Louis Bonaparte remplaçant sa mère à la Malmaison. — Madame Bessières. — Le reversis et les *cœurs*. — *Les bêtes*. — Le Petit-Bièvre et galanterie de Junot. — La cour et la cage. — Le premier consul lit ses dépêches dans ma chambre. — Cinq heures du matin. — Paroles admirables sur les devoirs d'un chef d'état. — *Tout voir par soi-même*, et la pétition d'une veuve. — Jolie écriture et déclaration. — Les rendez-vous d'amour envoyés au ministre de la police. — Six heures du matin. — Visite du lendemain. — Une gazette, mademoiselle Abel et le prince de Würtemberg. — Le prince Charles. — Un compliment de Bonaparte. — Déjeuner au Butard. — Nuit de tristesse. — Enlèvement de clef et la porte fermée à double tour. — Nouvelle visite du premier consul. — Le passe-partout. — Position embarrassante et cruelle perplexité. — Arrivée de Junot à la Malmaison. — Monge et gaîté du premier consul. — La partie d'échecs avec Bonaparte. — Confidence impossible et faux soupçon de Junot. — Situation impossible à décrire. — Junot endormi et le premier consul à ma porte. — Scène incroyable. — Bonaparte et moi en calèche. — Démenti formel et sans conséquence. — Explication. — Lettre de ma mère montrée au premier consul. — Fin d'une scène pénible, et mon départ pour Paris. — Retour de madame Bonaparte et visite à la Malmaison. — L'anniversaire et mémoire singulière du premier consul.

Il était dans la nature de Napoléon de prendre l'air et de faire de l'exercice. La privation de ces deux choses le mettait dans un état violent. On s'apercevait toujours du temps qu'il faisait, à l'humeur qu'il témoignait en dînant.

Si la pluie ou tel autre motif l'avait empêché de faire sa promenade habituelle, il était non-seulement maussade mais souffrant; et je ne comprends que trop, hélas! que cet infortuné ait succombé sous la double action d'un soleil dévorant et d'une réclusion forcée. Tout ce que la barbarie peut trouver dans sa quintessence est produit par cette conduite de monstre à figure humaine, délégué par l'Angleterre à Sainte-Hélène.

Le premier consul fut bientôt ennuyé de parcourir le parc de la Malmaison; l'étendue n'en était pas assez vaste alors pour lui permettre de s'y promener à cheval, comme il aurait pu le faire à Morfontaine. Il en parlait souvent. Il regrettait fort de n'avoir pas une terre aussi belle, et le curieux de ses regrets c'est que c'était principalement sous le rapport *rural* qu'il aurait voulu être *seigneur* de château.

Mademoiselle Julien ne voulant décidément pas vendre, le premier consul chercha alors à étendre le parc sur sa gauche et devant lui, puisqu'il ne pouvait le faire autrement. Il eut un moment l'idée la plus singulière; ce fut d'acheter l'île *Chanorrier*. C'est une île plantée d'arbres, dans laquelle il y a de beaux ombrages, de beaux gazons, et d'une étendue assez considérable. Elle est au milieu de la Seine, à la vérité en face de la Malmaison, mais à une distance bien trop grande pour qu'on pût avoir la pensée de la faire servir à l'agrandissement du parc.

« Mais *à Morfontaine*, répondit le premier consul un » jour que Joséphine lui en faisait l'observation, *à Morfon-* » *taine*, les lacs sont de l'autre côté de la route : on peut » facilement faire un chemin souterrain, et en achetant tout » le terrain qui se trouve entre la route et la rivière et le » plantant en jardin anglais, il me semble que cela pour- » rait se faire ! »

Je crois que Fontaine le fit renoncer à son projet, vu que M. de Chanorrier ne voulut pas vendre son île; ce que

je sais, c'est que le premier consul chercha d'un autre côté, et ce fut alors qu'il acheta les bois *du Butard*.

C'était une addition ravissante à la propriété de la Malmaison, parce que les bois ont toujours un charme à nul autre pareil; et pour Napoléon surtout, ils en avaient plus encore que pour nous. Le premier et le second jour de son acquisition, il en était tellement enchanté qu'il voulut absolument nous y mener pour que madame Bonaparte pût voir surtout le pavillon du Butard, dont il voulait faire un rendez-vous de chasse. Joséphine avait une de ces affreuses migraines qui la torturaient si souvent, la malheureuse femme; alors elle souffrait à un tel point qu'il n'y avait pas d'autre remède que de la faire coucher et de la laisser dormir.

« Allons, allons ! viens avec nous, lui dit le premier consul; « l'air te fera du bien. C'est le remède souverain pour toutes les douleurs. »

Madame Bonaparte n'osa pas refuser plus long-temps; elle fit demander un châle, un chapeau, et nous montâmes, elle, madame de Lavallette et moi, dans une de ces calèches en forme de corbeille et menée par un jeune postillon conduisant deux chevaux *à la d'Aumont*.

Napoléon était en avant de nous avec Bourrienne. L'aide-de-camp de service n'avait pas même été demandé pour cette course, dont le premier consul était enchanté comme un jeune garçon en congé. Il était à cheval, et galopait devant nous, puis revenait pour prendre la main de sa femme; ainsi qu'un enfant, courant devant sa mère, va, vient, repart, revient encore pour l'embrasser, et reprend de nouveau sa course.

Aucune parole ne peut exprimer la terreur que madame Bonaparte éprouvait en voiture. Je ne conçois pas non plus de terme pour rendre l'impatience où je suis, lorsque je vois être sans pitié pour de telles faiblesses. Elles sont importunes, je le sais; mais c'est à l'éducation qu'il faut

s'en prendre, et non pas à la personne assez malheureuse pour éprouver un vrai martyre. Napoléon ne pensait pas tout-à-fait comme moi à cet égard; il était sans pitié pour sa femme, et ne lui faisait aucune concession.

Ce jour-là, comme nous allions pour la première fois au Butard, le postillon ne connaissait pas la route. Il arriva devant un ravin ou plutôt un ruisseau dont les deux berges extrêmement élevées rendaient le passage difficile pour la calèche. Dès que madame Bonaparte aperçut *ce précipice*, comme elle l'appelait, elle s'écria qu'elle défendait que l'on allât plus avant. Le piqueur, interrogé par elle et connaissant sa frayeur, lui répondit que véritablement le passage pouvait être dangereux.

« Voyez-vous ! s'écria-t-elle, je ne veux pas aller au Butard par ce chemin. Allez dire au premier consul que je retourne au château, à moins qu'il ne connaisse un autre chemin. »

Et, commandant au postillon de tourner bride, nous revînmes sur nos pas. Mais nous n'en avions pas fait dix, que le premier consul avait rejoint la calèche.

« Qu'est-ce que c'est? » dit-il avec cette expression que lui seul avait dans la physionomie, lorsque quelque chose l'affectait désagréablement. « Qu'est-ce que c'est que ce » nouveau caprice?... Retournez d'où vous venez ! » ajouta-t-il en touchant légèrement du bout de sa cravache l'épaule du postillon; et donnant de l'éperon à son cheval, il repartit aussitôt. Nous le trouvâmes devant le fatal ruisseau dont il regardait les bords assez élevés; mais comme il venait de traverser ce même ruisseau à cheval, il fallait que tout le monde le passât. Cette petite scène est le modèle de beaucoup de choses que j'ai pu observer par la suite.

« Allons ! dit Napoléon au petit jeune homme qui con- » duisait la calèche; un bon élan, et puis rends la main, » et tu passeras. »

Madame Bonaparte jeta un cri perçant, qui fit retentir la forêt. « Jamais vous ne me ferez rester dans la calèche. Laissez-moi descendre !.... Bonaparte !.... je t'en prie en grâce !... laisse-moi descendre !... laisse-moi descendre ! »

Elle joignait les mains en pleurant, elle faisait pitié. Napoléon la regarda, mais, loin d'être attendri, il leva les épaules et lui commanda assez rudement de se taire.

« C'est de l'enfantillage. Vous passerez ! et dans la calèche.... Allons ! m'as-tu entendu? » dit-il en jurant au postillon.

Je vis qu'il était temps d'intervenir pour moi-même, espérant d'ailleurs que cette diversion pourrait lui faire voir son tort, *car il avait tort* dans ce moment-là. J'étais enceinte et je ne voulais pas commettre la vie de mon enfant au hasard de la réussite du passage de cette calèche. On pouvait verser, et le moins qui dût arriver de l'entêtement de Napoléon, c'était le brisement de la calèche.

« Général ! dis-je au consul en faisant signe au piqueur de venir m'ouvrir la portière, je suis responsable de la vie d'un autre; je ne puis rester ici. La secousse sera violente, et pourrait me faire non-seulement beaucoup de mal, mais me tuer, dis-je en riant, et vous ne le voulez pas, n'est-il pas vrai, général?

— « Moi ! s'écria-t-il : ah ! mon Dieu ! vous faire le » moindre mal, à vous ! Descendez, vous avez raison; une » secousse pourrait vous faire grand mal. » Et, s'approchant de la calèche, il m'aida lui-même à mettre pied à terre; car depuis le commencement de la scène, il était descendu de cheval. Encouragée par l'expression toute bonne et même plus que bienveillante qui était sur sa figure, je me hasardai assez ridiculement peut-être à lui dire, comme il me soutenait pour descendre :

« Mais une secousse pourrait peut-être faire bien mal à

madame Bonaparte, général? Car, enfin, si elle était comme moi... »

Je laisse à ceux qui expliquent les énigmes le soin de me traduire celle-ci. Le premier consul me regarda avec un air si plaisamment stupéfait, qu'au lieu de sauter à terre, je demeurai sur le marche-pied, en riant comme une jeune folle que j'étais. Et tout à coup lui me répondit par un éclat de rire unique, mais si bruyant, si clair, que nous en tressaillîmes. Enfin je sautai à terre, et Napoléon, qui avait repris son sérieux aussitôt après avoir ri, me fit observer que je venais de faire une imprudence en sautant ainsi. Puis, comme s'il craignait de n'avoir pas été assez amer pour témoigner son mécontentement à sa femme :

« Relevez le marche-pied, et que la calèche passe! » dit-il d'un ton qui n'admettait aucune réplique. Madame Bonaparte était si pâle, elle souffrait déjà tant au moment du départ, que je ne pus m'empêcher de dire à Napoléon :

« Général, vous paraissez méchant, et cependant vous ne l'êtes pas. Madame Bonaparte est malade, elle a de la fièvre; je vous en conjure, laissez-la descendre! » Il me regarda sans me dire une parole, mais avec une expression qui me *fit froid*, si je puis parler ainsi.

« Madame Junot, je n'ai jamais aimé les remontrances, » même étant enfant. Demandez à la signora Lætitia, ainsi » qu'à madame Permon... Jugez si depuis lors je me suis » assoupli?... » Et voyant que ce qu'il me disait, et surtout le ton de sa voix, son regard, m'effrayaient presque :

« Allons, venez! que je vous fasse passer ce *fleuve épou-* » *vantable, ce précipice effrayant!* »

Bourrienne était aussi descendu de cheval. Tous deux m'aidèrent à passer le ruisseau sur quelques pierres disposées pour cela. Lorsque nous fûmes de l'autre côté, Napoléon vit que la calèche ne bougeait pas; et en effet Joséphine,

pleurant comme elle aurait pleuré devant les apprêts de son supplice, demandait au postillon d'attendre encore une minute, comme un condamné demande un sursis.

« Ah ça ! drôle que tu es, dit le premier consul, veux-tu bien exécuter mes ordres ? »

Et cette fois ce ne fut pas *légèrement*, mais de toute la force de sa belle petite main blanche et rose qu'il appliqua un coup de sa cravache sur le dos du postillon. Et tout aussitôt, fouettant les deux chevaux, il leur fit prendre leur élan ; et la calèche franchit le ruisseau, mais, pour dire la vérité, avec une telle difficulté, et elle reçut une si violente secousse que l'un des cols de cygne fut cassé, un boulon sortit de sa place, et la petite caisse de la calèche fut endommagée par les roues au point de ne pouvoir plus servir. Quant à madame Bonaparte, elle était encore plus maltraitée par ce passage de malheur ; sa figure était bouleversée, et l'on sait que les vives émotions ne rendent intéressans que les jeunes visages. Elle pleurait, à la vérité, sans faire la *lippe*, grand avantage pour une femme ; mais le *pochement* de ses yeux, l'abattement flasque de ses joues retombant après la tension forcée de la colère, tout cela enlaidit bien. Joséphine le savait sans doute, car elle s'enveloppa dans un grand voile de mousseline qu'elle avait sur sa tête, et nous n'entendîmes plus que ses sanglots ; cela dura jusqu'à notre arrivée au Butard : et lorsqu'en descendant, Joséphine offrit à son mari une figure en pleurs, il témoigna plus que de l'humeur : c'était de la colère. Il la tira assez brutalement même de la voiture, et l'emmenant dans une partie peu éloignée du bois, nous pûmes entendre qu'il continuait à gronder avec d'autant plus de force que le matin en partant il se préparait à faire une course joyeuse. Il avait eu tort en forçant sa femme à passer le ruisseau ; mais ensuite tout était de son côté. Il paraît que Joséphine avait d'autres reproches à lui faire que ce-

lui du passage du ruisseau, car j'entendis Napoléon l
répondre :

« Tu es une folle ; et si tu répétais un pareil mot j'aj
» terais : une folle méchante ; parce que tu ne penses p
» ce que tu dis là. Et puis tu sais que je hais comme la m
» toutes ces jalousies n'ayant pas le sens commun. Tu fini
» par m'en donner l'envie, à la fin. Allons, embrasse-m
» et tais-toi ; tu es laide quand tu pleures : je te l
» déjà dit. »

Le retour fut triste, malgré le raccommodement. Madam
Bonaparte me lança quelques petits mots à l'hydromel s
ma faveur spéciale d'avoir pu descendre de la calèch
Comme j'aurais fait une fausse couche en y demeurant, j
ne songeai même pas à m'excuser de n'y pas être demeu
rée. J'avoue que cette folie de madame Bonaparte me sem
blait bien plus folie que l'entêtement du général.

Ceci me conduit tout naturellement à parler d'une petit
histoire arrivée, je pense, l'année d'ensuite à cette même
Malmaison, et dont le souvenir est aujourd'hui pour moi la
clef explicative de beaucoup de mystères, qui sans elle me
sembleraient aussi difficiles à traduire en langage de raison
que les hiéroglyphes les plus abstraits le sont à M. Cham-
pollion pour les mettre en français.

Madame Bonaparte était à Plombières ; elle y était allée
seule, sans sa fille ; et cette dernière était demeurée à la
Malmaison pour en faire les honneurs et rendre possible
notre séjour au château, ce qui n'aurait pu avoir lieu si la
mère et la fille l'eussent quitté toutes deux. On jouait la
comédie tous les mercredis ; on allait beaucoup à la chasse,
pour prendre l'air et courir. Le soir, on riait, on causait.
Madame Louis Bonaparte, qui venait de se marier, était la
plus aimable des jeunes femmes comme elle l'avait été des
jeunes filles ; madame Bessières nous avait été amenée de
Cahors depuis peu par son mari, et formait une bien
agréable addition à notre société intime. Elle avait de la

douceur et de la finesse, de l'esprit et de la bonté. Elle me plaisait beaucoup; il n'en était pas de même de toutes celles qui arrivaient. Aussi qu'en advint-il? que cet intérieur si doux, si agréable pour le premier consul lui-même, devint un petit enfer de bonne compagnie très-ennuyeux à partager. Mais alors cet ennui ne l'avait pas frappé de son anathème, et l'on s'amusait franchement à la Malmaison. Il faut que j'ajoûte, avec justice, que jamais je n'ai vu le premier consul aussi aimable qu'il le fut alors pendant une quinzaine de jours. Il était *aimable*, c'est le mot seul à employer ; il était constamment de bonne humeur; riant joyeusement, s'amusant beaucoup à me faire réciter des vers italiens, et puis nous jouions au reversis. Alors c'était des rires!... des rires!... Il se trouvait toujours que le premier consul avait tous les cœurs dans ses levées ; et lorsqu'on voulait forcer le quinola, il ne se trouvait pas un seul cœur dans le jeu des trois autres, alors il enlevait en triomphe le panier des remises en disant :

« Je tiens les bêtes!... toutes les bêtes!... Qui veut acheter toutes les bêtes de la maison?... »

Une autre fois, il jouait aux échecs. Comme il n'était pas bien fort, il employait le même moyen qu'au reversis. Jamais la partie ne pouvait finir, parce qu'il se trouvait toujours deux fous blancs, ou deux fous noirs. Il n'aimait pas que l'on en fît la remarque trop sérieusement. Il en riait tout le premier; mais il était évidemment fâché qu'on y mît trop d'importance : et au fait, ne jouant jamais d'argent, il y avait plus à en plaisanter qu'à se fâcher.

Nous menions ainsi joyeuse vie, et l'été s'écoulait agréablement. Cependant quelques unes d'entre nous avaient demandé la permission d'aller passer quelques jours chez elles. J'avais moi-même rédigé la pétition et pris toutes les mesures pour qu'elle fût *octroyée*. Je venais de recevoir, en l'honneur de ma grossesse, un cadeau de mon mari que j'étais curieuse d'examiner; c'était une charmante maison

de campagne, située à Bièvre [1]. Je désirais une maison de campagne, et Junot employa à l'achat de celle-là la plus grande partie de la dot que lui avait donnée le premier consul lors de notre mariage. Je désirais donc aller chez moi pour juger de l'effet que produirait *une dame de château* âgée de dix-sept ans; et puis, je voulais revoir ma mère, mes amis, que je ne voyais plus depuis quelques mois. Mais il fallut renoncer à tous nos projets. Nous n'avions pas même la possibilité d'aller jusqu'à Rueil. Nos voitures et nos chevaux étaient à Paris; à la vérité, nos maris venaient presque tous les jours, et nous avions la facilité de repartir avec eux; car, de ce que je viens de dire, il ne faut pas conclure que nous étions *en prison*: mais déjà la cour consulaire était une cage, dont, à la vérité, les barreaux étaient voilés de fleurs; néanmoins déjà nous étions en cage. Par la suite, les fleurs devinrent plus rares; mais on dora les barreaux.

Un matin je dormais profondément. Tout à coup je suis réveillée par un coup très-violent frappé près de moi, et tout aussitôt j'aperçois le premier consul près de mon lit! Je crus rêver et me frottai les yeux. Il se mit à rire.

« C'est bien moi, dit-il; pourquoi cet air étonné? »

Une minute avait suffi pour m'éveiller entièrement. Pour réponse j'étendis en souriant la main vers la fenêtre que la grande chaleur m'avait forcée de laisser ouverte. Le ciel était encore de ce bleu vif qui suit la première heure de l'aube. On voyait au vert sombre des arbres [illegible] le soleil était à peine levé. Je pris ma montre: il n'était pas cinq heures.

[1] Cette maison était *le petit Bièvre*. Elle appartenait autrefois à M. de Channelly, premier valet de chambre du roi. Elle était, selon moi, plus agréable que le *château de Bièvre*. Nous l'avons payée 90,000 francs à M. de Lannoy, ami de ma mère, le chef de la compagnie Rochefort. C'était fort petit, mais charmant. Le jardin avait soixante-dix arpens, et contenait les plus beaux arbres exotiques de France.

« Vraiment ! dit-il quand je la lui montrai ; il n'est que » cette heure-là ? eh bien tant mieux, nous allons causer. » Et prenant un fauteuil, il le plaça au pied de mon lit, s'y assit, croisa ses jambes, et s'établit là comme il le faisait cinq ans avant dans la bergère de ma mère à l'hôtel de la Tranquillité. Il tenait à la main un énorme paquet de lettres sur lesquelles on voyait en gros caractères : *Au premier consul, à lui-même ; à lui seul en personne* ; enfin toutes les formules de secret et de sûreté pour le solliciteur étaient employées et avec succès, car le premier consul réservait *pour lui seul* les lettres qui portaient ces mots sur la suscription. Et je puis justifier que ce même jour, lorsque je dis qu'une pareille besogne était faite pour le bien ennuyer et qu'il devrait s'en remettre à une personne de confiance, il me répondit : « Plus tard, peut-être : maintenant c'est im- » possible. Je dois répondre à tous. Ce n'est pas au commen- » cement du retour de l'ordre que je puis ignorer un besoin, » une réclamation. » Ce sont ses propres paroles.

« Mais, lui dis-je en montrant du doigt une grande lettre dont l'adresse mal écrite, le cachet mal posé annonçaient que l'auteur n'était pas fort habitué au travail épistolaire ; cette lettre ne contient peut-être qu'une demande qui pourrait vous être soumise par l'intermédiaire d'un secrétaire ? » Napoléon ouvrit la lettre, et la lut d'un bout à l'autre ; elle avait trois grandes pages remplies d'une assez mauvaise écriture. Lorsqu'il eut fini, il me dit :

« Eh bien ! cette lettre elle-même est une preuve que je » fais bien de voir par moi-même. Tenez ; lisez-la. »

Cette lettre était d'une femme dont le fils avait été tué en Égypte, à la bataille du 4. Cette malheureuse n'ayant pas de moyens d'existence, et déjà veuve d'un militaire mort des suites de ses campagnes, avait écrit plus de dix lettres, à ce qu'elle disait, au ministre de la guerre et au premier consul, ainsi, ajoutait-elle, qu'à monsieur son secrétaire ; et jamais de réponse.

« Vous voyez donc bien qu'il est nécessaire que je voie » moi-même tout ce qu'on m'écrit en me le recommandant » spécialement. » Et il se leva pour aller prendre une plume sur une table ; il fit une sorte de signe, convenu probablement entre Bourienne et lui, sur la lettre de cette mère veuve de soldats, et revint s'asseoir comme s'il eût été dans son cabinet. Je crois, Dieu me pardonne, qu'il pensait y être en effet.

« Ah ça ! voici une attrape », dit-il en ôtant une, deux, trois, quatre enveloppes ; sur chacune étaient toujours les mots sacramentels : *Pour lui seul, et en mains propres.* Enfin, impatienté, il dit fort drôlement, et comme si la lettre pouvait l'entendre :

« Mais c'est moi !... Et quant à mes mains, et il retour- » nait sa jolie petite main modelée,... j'espère qu'elles sont » propres ?... »

Il était enfin arrivé à la dernière enveloppe. Toutes celles qui avaient été enlevées sentaient l'essence de rose à n'y pas résister. J'avais attrapé une de ces enveloppes, et je regardais l'écriture, qui était assez jolie, lorsque le premier consul se mit à rire. C'était toujours assez extraordinaire chez lui ; aussi, nous qui le connaissions, avions-nous la mesure assez juste de son hilarité, pour attendre une explication d'un accès aussi joyeux.

« C'est une déclaration, dit-il après avoir jeté encore » un ou deux petits éclats ; non pas de guerre, mais d'a- » mour. C'est une belle dame, qui m'aime, dit-elle, depuis » le jour où elle me vit présenter le traité de paix de Campo- » Formio au Directoire. Et si je veux la voir, je n'ai qu'à » donner des ordres au factionnaire de la grille du côté de » Bougival, pour qu'il laisse passer une femme vêtue de » blanc, qui dira : *Napoléon !* Et cela... (il regarda la date) » ma foi ! dès ce soir. »

— « Mon Dieu ! m'écriai-je, vous n'irez pas faire une pareille imprudence ? »

Il ne me répondit pas, mais me regarda fixement :

« Qu'est-ce que cela vous fait, que j'aille à la grille de » Bougival ? que peut-il m'arriver ? »

— « Ce que cela me fait ? ce qu'il peut vous arriver ? Mais, général, voilà d'étranges questions. Comment ne voyez-vous pas que cette femme est une misérable gagnée peut-être par vos ennemis ?... mais le piége est lui-même trop grossier. N'importe ! il peut y avoir péril : et vous me demandez après cela ce que peut me faire votre imprudence ?

Napoléon me regarda encore, puis se mit à rire : « Je disais cela pour plaisanter, me dit-il ; croyez-vous » donc que je sois assez simple, assez bête pour mordre » à un pareil appât ? Imaginez-vous que tous les jours je » reçois des lettres de ce genre-là, avec des rendez-vous » indiqués tantôt ici, tantôt aux Tuileries, tantôt au » Luxembourg ; mais la seule réponse que je fasse à ces » belles missives, et la seule qu'elles méritent, c'est celle-» ci. » Et, allant de nouveau vers la table, il écrivit quelques mots. C'était un renvoi au ministre de la police.

« Diable ! voilà six heures, dit-il en entendant sonner » une pendule. Adieu, madame Junot. » Et, s'approchant de mon lit, il ramassa tous ses papiers, me pinça le pied à travers mes couvertures, et me souriant avec cette grâce qui éclairait sa figure, il s'en alla en chantant d'une voix fausse et criarde, malgré le bel accent sonore qu'elle avait en parlant :

Non, non, *s'il* est impossible
D'avoir un plus aimable enfant.
Un plus aimable ? Ah ! si vraiment, etc.

C'était son air favori. Il paraît que madame Dugazon avait fait impression sur lui dans le rôle de Camille, car c'était l'unique chanson qu'il répétât. Mais une chose particulière, c'est que, à dater du premier jour où il a chanté cet air, il a dit

s'il est impossible. Junot, qui le lui a entendu dire à Toulon, n'a jamais pu parvenir à lui en faire perdre l'habitude. Il ne chante au reste cet air que lorsqu'il est de fort bonne humeur.

Je me levai sans penser autrement à cette visite du premier consul. Je ne pensai pas davantage, ainsi que lui, à cette foule d'enveloppes laissées par terre dans ma chambre, et ma femme de chambre n'y songea pas plus que nous deux. La journée se passa comme toutes les autres, à l'exception d'une occupation qui m'amusait assez; c'était l'étude d'un rôle : je crois que c'était celui de madame Derval dans les *Rivaux d'eux-mêmes*. Le soir, vers neuf heures, le premier consul s'approcha de moi et me dit très-bas :

« Je vais à la grille de Bougival. »

— « Je n'en crois pas un mot, lui répondis-je sur le même ton. Vous savez trop bien que vous feriez trop de mal à la France s'il vous arrivait de succomber; si vous dites encore une semblable parole, je le dis à madame Hortense ou à Junot. »

— « Vous êtes une petite folle, dit-il en me pinçant l'oreille; puis me menaçant du doigt : « Si vous vous avisiez » de dire *un mot* seulement de ce que je vous ai laissé voir, » je serais non-seulement mécontent, mais vous me feriez » de la peine. »

— « La dernière considération suffisait, général. »

Il me regarda : « La tête de la mère; la tête de la mère absolument !... »

Je ne répondis pas; il attendit quelques minutes. Voyant que je continuais à garder le silence, il se leva et passa dans le billard.

Le lendemain matin, je fus encore réveillée en sursaut par le même coup à la porte de ma femme de chambre, et le premier consul entra, comme la veille, avec un paquet de lettres et de journaux à la main. Il me demanda pardon,

comme la veille, de m'avoir éveillé trois heures trop tôt, mais il me dit :

« Pourquoi dormez-vous la fenêtre ouverte ? c'est » mortel pour les femmes qui ont, comme vous, des dents » comme des perles. Il ne faut pas vous exposer à perdre » vos dents; elles sont comme celles de votre mère, de vraies » petites perles. » Et il se mit à lire les journaux et à faire des marques à plusieurs lignes avec son ongle. Il levait quelquefois les épaules et marmotait un ou deux mots que je n'entendais pas. Il dit ce jour-là une parole sur quelqu'un que je dois rapporter dans toute sa vérité, car je suis sûre que dans cet instant la vérité le portait seule à la dire.

Il tenait un journal ; je ne me rappelle plus lequel, mais je crois être sûre cependant que c'était une gazette étrangère écrite en français; je ne sais s'il y en avait à cette époque, mais j'en suis presque certaine. Il était question, autant que je pus en juger par une question qu'il me fit, du prince de Wurtemberg, fils aîné du duc, et qui est aujourd'hui roi de Wurtemberg. Ce jeune prince avait été trouvé à Paris, presque déguisé, avec une demoiselle bien née qu'il avait non pas enlevée, mais séduite. Il paraît que le duc n'était pas d'humeur facile, et mademoiselle Abel n'obtint pas la réparation *unique* qui puisse être offerte à une jeune fille crédule. Junot avait été mêlé dans cette affaire pour faire trouver les jeunes gens. Je savais tout cela confusément ; mais n'y attachant aucune importance parce que je n'y mettais aucun intérêt, je ne savais que ce qu'on en disait partout, et ce qu'on en disait n'était pas à la louange du jeune prince. Il paraît que ses compatriotes n'en jugeaient pas plus favorablement, car l'article était sanglant.

« Avez-vous vu cette jeune fille ? » me demanda le premier consul. Je répondis négativement.

« — Ah ! oui. Je me rappelle que, lorsque je parlais à

« Lorsque le bruit de ses pas se perdit dans l'escalier qui menait à son cabinet, je respirai comme si le plus lourd des fardeaux avait été enlevé de ma poitrine; puis je me mis à pleurer encore. Je regardais le premier consul comme mon frère, et même, le sentiment que j'avais pour lui ayant toujours été appuyé sur une profonde admiration, je le voyais plutôt comme un père. Il était le protecteur de mon mari, son appui; Junot lui-même le considérait comme sa plus chère affection : de quel œil verrait-il cette sorte de méfiance grossière que je lui témoignais, en le privant d'un moment de distraction qu'il se donnait en venant causer avec une enfant qu'il avait presque vue naître? Oui; mais les autres ne verront pas la chose aussi innocemment, me dis-je; j'ai déjà surpris des regards malveillans, et d'autres *trop bienveillans* (car, à cet égard, la corruption habite surtout auprès du pouvoir), et j'étais bien déterminée à ne pas les mériter.

Je me rendormis, après avoir dit à ma femme de chambre de fermer la porte qui donnait chez elle. J'avais presque pris mon parti, et j'étais plus tranquille. Je dormais donc profondément lorsque ma porte s'ouvrit avec assez de force, et je vis le premier consul.

« Craignez-vous donc que l'on vous assassine? » me dit-il avec une aigreur assez forte pour m'ôter toute crainte; car aussitôt que l'on veut me passer le mors, je deviens rétive; et il put juger à ma physionomie que j'étais plus fâchée que repentante.

Je lui dis qu'étant levée de grand matin, j'avais été dans la chambre de ma femme de chambre, et que, voulant désormais qu'on entrât par ma chambre, j'avais ôté la clef de la sienne. Napoléon fixa sur moi ses yeux de faucon et d'aigle tout ensemble, et ne me répondit pas. J'eus le tort de ne pas lui dire à l'instant même ce que j'avais résolu, mais j'eus une sotte timidité, et je m'en suis bien repentie.

« C'est demain notre chasse au Butard, me dit le premier consul : vous ne l'avez pas oublié depuis hier soir, n'est-ce pas? Nous partirons de bonne heure, et, pour que vous soyez prête, je viendrai moi-même vous éveiller; et, comme vous n'êtes pas ici au milieu d'une horde de Tartares, ne vous barricadez pas comme vous l'avez fait. Au reste, vous voyez que votre précaution contre un vieil ami ne l'a pas empêché d'arriver jusqu'à vous. Adieu. »

Et il s'en alla, mais cette fois sans chanter.

Je regardai ma montre, elle marquait neuf heures; je fus désolée. Cette heure était celle où toutes les femmes de chambre allaient et venaient dans la maison pour le service de leurs maîtresses, et il était impossible que l'une d'elles au moins ne l'eût pas vu entrer ou sortir, et c'en était assez pour que tout le château en fût informé. Mais comment est-il donc entré? me demandai-je.

J'appelai mademoiselle Caroline, et lui demandai pourquoi elle n'avait pas suivi mes ordres. Elle me dit que le premier consul avait ouvert avec un passe-partout, et qu'elle n'avait pas osé l'empêcher d'entrer dans ma chambre.

Je ne dis rien à cette fille qui ne m'aurait pas comprise, et je me mis à réfléchir sur ce que j'avais à faire. Demander une voiture à madame Louis Bonaparte fut ma première idée : mais quelle raison donner? M'en aller aux écuries; dire à Jardin, le premier écuyer, de faire atteler deux chevaux à une calèche : il le ferait bien certainement; mais comment dire le premier mot de ma demande? Dix ans plus tard, je l'aurais fait, mais alors mes dix-sept ans me donnaient une timidité dans les manières, bien que je ne l'eusse pas dans le caractère, qui m'empêchait de manifester ce qui était la pensée de mon esprit. Je m'habillai donc, et m'en allai au déjeuner avec une irrésolution dans la façon d'exécuter ma volonté qui était pourtant bien positivement arrêtée.

Duroc était absent. S'il eût été à la Malmaison, j'aurais

eu un conseil, un ami, et surtout un moyen d'agir. Mais il était en Lorraine pour plusieurs jours, et son secours m'était immédiatement utile. Jamais son amitié ne me faillit autant. Parmi les personnes qui alors étaient au château, il n'en était pas une qui fût jugée par moi susceptible de recevoir et de comprendre ce que j'avais à lui dire. Madame Louis Bonaparte, elle-même, bonne, spirituelle, et connaissant assez le monde pour accorder avec les convenances tout ce qui pouvait être admis, aurait été la seule femme que j'aurais consultée : mais je fus arrêtée par une considération toute puissante, qui me retint au moment où je me levais pour passer chez elle.

Je retombai presque anéantie. Je ne savais quel parti prendre. Je voulais positivement retourner à Paris. Le lendemain, cela ne m'embarrassait pas; en écrivant à Junot ce même jour, et lui disant que j'étais malade et que je voulais m'en aller chez moi, j'étais certaine de voir arriver ma voiture dans la journée. Mais c'était le lundi que je voulais m'en aller, et non pas le mardi, et encore moins le mercredi. Ensuite, je ne voulais pas faire une chose désobligeante pour madame Louis Bonaparte, que j'aimais véritablement, et encore moins une démarche qui pût blesser le premier consul, et cependant!...

Mon Dieu! dis-je en laissant tomber ma tête sur mes deux mains, mon Dieu! comment donc faire?

Dans ce moment je me sentis entourer par deux bras qui me pressèrent doucement, et une voix bien connue me dit:

» Qu'as-tu donc, ma Laure?... »

..... Dieu tout-puissant! c'était mon mari! Je m'élançai dans ses bras, je l'entourai des miens, je l'embrassai, je baisai ses cheveux, ses mains; dans la vivacité de mes caresses je me blessai même à la joue contre une de ses épaulettes, et mon sang coula.

« Mais qu'as-tu donc? me répétait Junot en étanchant le sang de mon égratignure en même temps qu'il essuyait mes

larmes, car je pleurais aussi !... Qu'as-tu donc, ma pauvre enfant ?..... Mais regarde-moi d'abord... Sais-tu que voilà quatre jours que je ne t'ai vue ?... »

Et lui aussi me prenait les mains, me les baisait, m'embrassait,... puis m'éloignait de lui pour juger des progrès que faisait notre enfant.

« Tu as toujours la même taille, me dit-il d'un air fâché... Tu ne grossis pas !... »

... Ah ! qu'on ne me reproche pas de m'arrêter sur de semblables souvenirs. Ils sont purs et doux comme le bonheur même. Tous deux voyageurs sur cette route pénible de la vie, sans doute nos deux têtes n'eurent pas toujours au dessus d'elles un ciel calme et serein, mais alors, oui, alors nous étions heureux !...

« Mon ami, je veux m'en aller, dis-je à Junot. Je veux retourner à Paris.

» — Oh ! tu peux compter qu'aussitôt après le retour de madame Bonaparte, je t'emmène avec moi...

» — Et pourquoi pas à présent ?... »

» — A présent ?... avant son retour ?..... Mais tu n'y songe pas, ma chère enfant. »

Je n'insistai pas davantage ; mon plan était fait.

Depuis la machine infernale et la conspiration de Cerachi, j'ai déjà dit qu'il était défendu à toutes les autorités agissantes de quitter Paris une seule nuit. Junot et le préfet de police étaient les deux plus assujettis à cette sévère ordonnance. Depuis mon séjour à la Malmaison, il y venait très-fréquemment, indépendamment de ses voyages *de service* ; il venait le soir à l'issue du dîner et restait jusqu'à onze heures, ou bien le matin il se mettait en boghey ou en caricle, et en trois quarts d'heure il était à la Malmaison. Alors le premier consul lui faisait dire de rester à dîner, et il ne repartait plus que le soir lorsque nous rentrions dans nos appartemens.

Ce même jour dont je viens de parler, ce lundi, veille

d'une chasse au Butard, Junot vint à la Malmaison, ainsi que je viens de le raconter. Il resta pour dîner, le premier consul le lui ayant fait dire par l'aide-de-camp de service. Lorsqu'on se réunit dans la salle à manger, le premier consul était fort gai; il plaisanta tout le temps du dîner avec M. Monge, lui fit répéter plus de dix fois ce que c'était que les vents *alizés*, quoiqu'il le sût fort bien; mais le digne homme avait dans le fait une si singulière manière d'arranger ses mains en parlant, et puis de courir la poste dans ses narrations, qu'il était fort amusant, et l'aurait été bien plus s'il n'eût réuni la plus excellente bonté à son haut savoir. L'après-dînée se passa comme à l'ordinaire; on joua au billard, je fis une partie d'échecs avec le premier consul; et à l'heure ordinaire tout le monde se sépara, les uns pour s'aller coucher, les autres pour retourner à Paris. J'avais empêché Junot de repartir avec Bessières, en lui disant que j'avais une commission à lui donner pour ma mère; et comme il me fallait écrire, je devais remonter dans ma chambre.

Lorsque nous y fûmes, je lui dis que je le suppliais de m'emmener avec lui [1].

« Laure, mon amie, me dit-il, je t'ai déjà fait l'observation que c'était une chose ridicule, que ce caprice de ne pas vouloir attendre dix ou douze jours. Tu sais combien je t'aime, et pourtant je n'y céderai pas. Quelle raison peux-tu donner? On te comble de bontés, on a pour toi des attentions dont j'ai été moi-même témoin encore aujourd'hui... Quelqu'un t'aurait-il fait de la peine ici? s'écria-t-il ensuite, comme frappé d'une idée soudaine: ne me le cache pas. Si quelque femme, jalouse de l'accueil

[1] On me demandera pourquoi je n'avais pas demandé tout simplement à madame Louis Bonaparte la permission de m'en aller à Paris avec Junot. C'est très-vrai; mais Junot ne le voulait pas, lui; et, pour l'y déterminer, il aurait fallu lui communiquer tout ce qui me traversait la cervelle, ce qui était *plus qu'inutile*.

que tu reçois ici, a pu te blesser, toi, si bonne et si inoffensive, ma Laure, dis-le-moi : je ne lui parlerai pas, mais elle a un mari; et maintenant que j'y pense, ton entêtement à vouloir partir ne peut pas avoir une autre cause.

» — Non! non! m'écriai-je, tout-à-fait alarmée de la tournure que prenait cette affaire, car la physionomie de Junot devenait terrible aussitôt qu'une affection forte venait l'animer; non, personne ne m'a offensée; mais je voudrais m'en aller. Je sais que ma mère est plus souffrante, qu'elle me désire. Mon frère est loin d'elle, ma place est près de la chaise longue où ma mère languit. »

Quelques raisons que je pusse ajouter à mon vif désir de m'en aller avec Junot, il ne voulut en écouter aucune. Au fait, à présent que je puis réfléchir à toutes les particularités de cette étrange semaine, je conçois très-bien que mon mari ne pouvait me laisser commettre une aussi ridicule action. J'étais bien jeune alors.

Notre discussion avait été longue, il était minuit et demi lorsque Junot me dit qu'il était résolu à ne pas m'emmener ainsi, au milieu de la nuit, comme une héroïne de roman. Ce n'est pas la première fois que l'on combat des raisonnemens solides, avec des mots spécieux et vides de sens; mais il me fut impossible de trouver un autre expédient que celui de faire rester Junot près de moi. Aussitôt que je lui en dis le premier mot, il se récria comme si j'avais reparlé de m'en aller avec lui. Mais ici j'avais bien plus de marge pour étendre mon texte, et malgré sa résistance, ce fut en souriant qu'il me dit : « Heureusement que je ne crains plus les arrêts; mais tu me feras gronder. » Et il resta.

Je laissai la porte de ma femme de chambre fermée à double tour, et je gardai la clef en ayant soin de pousser les verrous. Je laissai ma porte simplement fermée avec la clef en dehors; tout cela disposé, je me couchai, très-bêtement convaincue que j'avais pris le meilleur moyen (ne

pouvant m'en aller) de faire comprendre au premier consul que je préférais que ses visites, puisqu'il voulait bien m'en honorer, eussent lieu à une tout autre heure que celle qu'il choisissait.

Cinq heures venaient de sonner à l'église de Ruel lorsque je m'éveillai, et j'entendis encore vibrer les deux derniers coups de la cloche du village. Tout était calme dans le château comme au milieu de la nuit. Le temps était admirable ; et à travers mes persiennes entr'ouvertes je voyais les beaux ombrages du parc se balancer sous le vent frais du matin, tandis qu'un rayon doré jaunissait déjà leur cime. Il y avait dans tout ce silence et ce repos un contraste si frappant avec l'inquiétude qui me dominait malgré moi, que je ne pus m'empêcher de tressaillir lorsque mon regard tomba sur Junot endormi reposant à côté de moi. Son sommeil était calme, et pourtant c'était une chose imposante que cette figure, ce mâle et beau visage encore basané par le soleil d'Afrique, ce front si jeune et déjà labouré de cicatrices. C'était un coup d'œil pittoresque que cette tête blonde aux traits caractérisés, coiffée d'un châle de mousseline turque tombé sous sa main la veille, et dont il s'était servi pour bonnet de nuit. Junot, sans avoir une beauté remarquable, avait un ensemble qui faisait dire : *Il est bien !* A cette époque surtout, il avait à peine vingt-huit ans, et la jeunesse ajoutait encore à ces dons naturels.

La demie de cinq heures venait de sonner lorsque j'entendis le bruit des pas du premier consul retentir au bout de notre long corridor. Le cœur me battit violemment. J'aurais donné ma vie pour que Junot fût à Paris ; j'aurais voulu le rendre invisible, le cacher, mais il n'était plus temps ; encore une minute, et Napoléon était à ma porte !... Mes yeux troublés parcouraient tous les traits de mon mari, et il me semblait dans cet instant que je ne l'avais jamais tant aimé !... Il y avait de la colère à côté de cet amour,

mais elle n'était pas pour lui. Je *craignais*, et cette obligation où j'étais de *craindre* m'irritait contre le premier consul, tandis que j'aurais dû ne l'être au fait que contre moi-même... Dans cet instant un mouvement que fit Junot en dormant entr'ouvrit sa chemise et me laissa voir deux cicatrices de blessures reçues à la bataille de Castiglione; un peu plus bas, au dessous du cœur, était celle que lui fit Lanusse en Egypte, lorsque, pour défendre son général bien aimé, il croisa le fer avec un brave frère d'armes.

« Ah! dis-je alors, je ne crains rien. C'est un bouclier bien fort que celui-là! » Et, reposant ma tête sur mon oreiller, j'attendis l'événement.

La porte s'ouvrit avec bruit.

« Comment! encore endormie, madame Junot! un jour » de chasse! Je vous disais bien que... »

Tout en parlant, le premier consul avait fait le tour nécessaire pour arriver en face du lit, il avait soulevé le rideau et demeurait immobile à la vue de cette figure tant connue, de ce visage de l'ami le plus fidèle, le plus dévoué!... Je suis presque sûre qu'il crut d'abord que c'était une vision. De son côté, Junot, à peine éveillé, appuyé sur un de ses coudes, regardait le premier consul avec un air étonné qui aurait égayé un tiers dans ce moment singulier. Cette figure fortement colorée, avec un turban rouge et brun qui lui entourait la tête, l'expression animée de cette physionomie mobile, tout donnait à cette scène un caractère oriental. Mais dans le regard de Junot il n'y avait nulle colère.

« Eh! mon Dieu, mon général! que venez-vous donc faire chez nos femmes à cette heure-ci? »

Et ces paroles furent dites par lui avec un ton de bonne humeur.

— « Je venais réveiller madame Junot pour la chasse », répondit le premier consul sur le même ton; mais après m'avoir lancé un long regard dont le prolongement est en-

core présent à ma pensée, malgré les trente années qui me séparent de ce moment. « Mais je vois qu'elle a un ré-» veil-matin beaucoup *plus matinal* encore que moi. Je » pourrais gronder; car enfin, M. Junot, vous êtes ici en » contrebande. »

— « Mon général, répondit Junot, si jamais faute fut digne de pardon, c'est bien la mienne. Si vous aviez vu cette petite sirène-là, hier soir, employer toute sa magie pendant plus d'une heure pour me séduire, je crois que vous me pardonneriez. »

Le premier consul sourit, mais il était évident que son sourire était forcé.

« Aussi je t'absous, et entièrement. C'est madame Ju-» not qui sera punie. » Et il se mit à rire de ce rire qui *ne rit pas.* « Pour te prouver que je ne suis pas fâché, je » te permets de venir à la chasse avec nous. Es-tu à che-» val? »

— « Non, mon général, je suis venu en voiture. »

— « Eh bien, Jardin te donnera un cheval, et je te per-» mets de me gronder tout à ton aise [1]. Adieu, madame » Junot; allons, levez-vous et soyez diligente »; et il sortit.

« Ma foi, dit Junot en sautant dans son lit, *voilà, je vous l'avoue, un bien excellent homme!* Quelle bonté!... Au lieu de me gronder, au lieu de me renvoyer comme un vilain faire mon devoir à Paris; ma Laure, conviens que c'est vraiment un être non-seulement étonnant, mais hors du cercle de l'humaine nature. »

Lorsque tout le monde fut prêt et réuni sur le pont de pierre du jardin, on amena plusieurs calèches et des chevaux de main. Une petite calèche à la d'Aumont s'avança, le premier consul s'y plaça, et me faisant signe de la main :

[1] Parce qu'il ne savoit pas chasser.

« Madame Junot, voulez-vous m'honorer de votre »compagnie ? »

Il y avait dans le sourire qui accompagnait ces mots fort simples, une expression qui ne me plaisait pas. Je montai sans répondre ; Vigagne referma la portière, et la petite et légère voiture prenant à droite, suivit une allée qui menait à l'une des grilles du parc. Je savais que le premier consul ne resterait en voiture que pendant le trajet du château au rendez-vous, car alors il devait monter à cheval ; mais ce temps me paraissait bien long, et pour beaucoup j'aurais voulu être hors de là.

Lorsque nous fûmes à quelque distance du château, le premier consul, qui jusqu'alors avait regardé les personnes à cheval qui passaient auprès de nous en rejoignant la tête de la troupe, se tourna de mon côté, et se croisant les bras, il me dit :

« Vous vous croyez beaucoup d'esprit ? »

Je ne répondis rien. Il répéta :

« Vous vous croyez beaucoup d'esprit, n'est-ce pas ? »

Je répondis, car le ton devenait positivement interrogatif, mais avec fermeté, quoique avec mesure. Avec un tel homme j'étais perdue, si je me laissais intimider en ayant raison.

« Je ne me crois pas un esprit au dessus de la portée ordinaire ; mais je pense que je ne suis pas une imbécile. »

— « Une imbécile, non ; mais une sotte. »

Je gardai le silence.

« Pouvez-vous m'expliquer pour quelle raison vous avez »fait rester votre mari ? »

— « L'explication sera claire et concise, général. J'aime Junot ; nous sommes mariés, et j'ai pensé qu'il n'y avait nul scandale à ce qu'un mari demeurât près de sa femme. »

— « Vous saviez que je l'avais défendu, et vous savez »aussi que mes ordres doivent être exécutés. »

— « Ils ne me regardent pas. Lorsque les consuls auront

signifié leurs volontés pour le degré d'intimité qui doit régner entre deux personnes mariées ensemble, et le nombre de jours et d'heures qu'elles doivent accorder à leurs entrevues, alors je verrai à m'y soumettre. Jusque-là, général, mon bon plaisir, je l'avoue, sera ma seule loi. »

Ici je devenais impolie; mais j'étais en colère. Probablement que cette manière d'être de ma part lui donna de l'humeur aussi, car il reprit avec aigreur et une sorte d'ironie:

« Vous n'avez pas eu d'autre raison que votre *amour* pour » votre mari en le faisant rester? »

— « Non, général. »

— « Vous en avez menti. »

— « Général!... »

— « Oui, vous en avez menti, reprit-il avec une voix » altérée. J'ai deviné la raison qui a provoqué cette démar» che. Vous avez eu de moi une méfiance... que vous ne » devez pas avoir.... Ah! vous ne me répondez pas, dit-il d'un » air triomphant. »

— « Et si j'avais eu en cela un autre motif que la méfiance dont vous parlez, général, si je m'étais aperçue que vos visites à une telle heure dans la chambre d'une jeune femme de mon âge pourraient me compromettre étrangement aux yeux des personnes qui habitent cette maison avec moi, et que j'eusse pris ce moyen pour les faire cesser... »

Je n'oublierai jamais l'expression de la physionomie de Napoléon dans ce moment: il y eut une rapide succession de sentimens dont aucun n'était mauvais.

« Si cela était vrai, dit-il enfin, pourquoi ne pas m'avoir » parlé à moi-même de ce qui vous troublait. Ne vous ai-je » pas montré assez d'amitié, méchante enfant, depuis huit » jours, pour avoir confiance en moi? »

— « Voilà mon tort peut-être. J'aurais dû songer que vous m'avez connue enfant, général; que mes parens vous

aimaient; que vous étiez vous-même tendrement attaché à ma mère (il regarda de l'autre côté de la route), et que surtout et avant tout il y avait une raison, la plus forte de toutes, qui devait me donner l'assurance de vous dire ce que je pensais de ces visites matinales dès le second ou le troisième jour; c'est que je suis la femme de Junot, de l'homme qui vous aime le mieux et le plus en ce monde. Tenez, tout à l'heure, lorsque j'entendais vos pas, lorsque vous alliez entrer dans ma chambre, je craignais, je l'avoue, votre humeur; mais en voyant ces cicatrices reçues en partie pour votre gloire, je me suis dit que jamais vous ne feriez souffrir le noble et excellent cœur qui bat pour vous peut-être plus que pour moi dans cette poitrine mutilée de Junot. »

— « C'est presque une homélie que vous me faites-là. »Qui vous parle d'affliger Junot? Pourquoi ne m'avoir pas »parlé à moi? »

— « Et le moyen de le faire! lorsque hier matin vous employiez un moyen qui serait appelé indigne, pour entrer chez moi, après que ma manière d'agir a dû vous montrer, général, que les visites du matin que vous aviez la bonté de me faire, étaient jugées par moi ce qu'elles sont en effet, c'est-à-dire compromettantes? Vous êtes entré une seule minute, et certes avec un air d'humeur qui n'appelait pas la confiance. J'ai dû alors ne recourir qu'à moi-même; peut-être ai-je eu tort dans le moyen. »

— « N'y a-t-il pas de conseil de votre mère, dans tout »cela? »

— « De ma mère, général? Comment ma mère pourrait-elle me diriger? Ma pauvre mère! il y a un mois que je ne l'ai vue. »

— « Vous pouvez vous écrire. » Et le regard de Napoléon m'entourait de son interrogation.

— « Mon général, je n'ai point écrit à ma mère que je

n'étais point en sûreté sous votre toit; je lui aurais fait trop de peine. »

— « Madame Junot, vous me connaissez depuis assez » long-temps pour savoir que vous n'obtiendrez pas la con» tinuation de mon amitié en parlant comme vous le faites; » il ne manquerait plus à votre manière d'agir en tout ceci, » que vous eussiez été dire à Junot ce que vous avez si heu» reusement imaginé. » Et ce même regard investigateur m'enveloppait de nouveau.

— « Je ne réponds pas à cette interpellation, général, répondis-je avec une humeur que je ne dissimulai plus. Si vous ne m'accordez ni de bon sens ni d'esprit, accordez-moi du moins assez de cœur pour ne pas blesser celui que je connais, et que vous connaissez aussi. »

— « Encore ! » Et il frappa le bord de la calèche avec son poing fermé : « Encore !... Taisez-vous !... »

— « Non, général, je ne me tairai pas; je continuerai ce que je veux avoir l'honneur de vous dire. Je vous supplie de croire que ma mère, ni mon mari, ni même un de mes amis, n'ont été instruits de ce qui s'est passé depuis huit jours. Je dois ajouter que ne vous supposant aucune mauvaise intention, il y aurait eu inconséquence à moi à me plaindre d'une marque d'amitié parce qu'elle pouvait me compromettre; mais j'ai jugé à propos de la faire cesser, quelque prix que je dusse y mettre; et voilà où ma jeunesse sans conseils m'a sans doute fait errer, puisque je vous ai déplu. J'en suis peinée. Mais voilà tout ce que je puis dire. »

Nous allions arriver; on entendait déjà les chiens, les cors, tout le bruit de la chasse. Le premier consul prit une physionomie moins sombre que celle qu'il avait pendant mon long discours.

« Et vous me donnez votre parole d'honneur que Junot » ne sait rien de toute cette sotte affaire ? »

— « Grand Dieu ! général, comment une pareille idée

peut-elle se présenter à vous, connaissant Junot comme vous le connaissez ! Mais c'est un Othello pour la violence des passions, un Africain pour la chaleur du sang ; sa faible raison française n'aurait pas eu la force de juger sainement de tout ceci, et... » Je m'arrêtai.

— « Eh bien ! après ?... Allons ! n'ayez pas de ces réticences en parlant, rien n'est plus sot. »

— « Eh bien ! général, si j'avais dit à Junot ce qui s'est passé depuis huit jours, ni lui ni moi nous ne serions ici ce matin. Junot vous est assez connu pour cela, n'est-ce pas ? »

Napoléon ne répondit rien à son tour, et fit jouer ses doigts sur le bord de la calèche. Enfin, se tournant vers moi :

« Vous ne voulez donc pas croire que je ne vous voulais aucun mal ? »

— « Moi, général ! je suis au contraire si convaincue que vous n'aviez aucune mauvaise intention, que je puis vous assurer que mon attachement pour vous, attachement qui date de l'enfance, ainsi que l'admiration que vous inspirez et que je sens plus qu'une autre, n'en éprouveront nulle atteinte. Et voilà une main pour gage de mes paroles. »

Je ne puis rendre, non, je ne puis *expliquer* ni *exprimer* son mouvement de front, son regard et son demi-sourire, secouant négativement et doucement la tête, en refusant ma main. Je fus blessée de ce refus.

« Ainsi, lui dis-je, nous sommes brouillés, parce qu'il vous a convenu de faire une chose dans laquelle, au fait, tous les torts sont de votre côté, et vous allez *laisser croître la barbe* et mettre le *stylet au côté* [1], parce que vous m'avez fait de la peine !.... »

Il demeura une minute les yeux attachés sur la route,

[1] On sait qu'en Corse, la personne offensée, ou qui croit l'être, se met ainsi en état de vendetta, aussitôt que l'injure a été commise.

puis, se tournant tout à coup vers moi, il me tendit sa petite main après l'avoir dégantée : « Croyez bien que j'ai de » l'amitié pour vous, madame Junot; il aurait tenu à vous » qu'elle fût plus solide encore; mais l'éducation première » ne change pas. Elle inculque les sentimens; et ceux qui » vous ont été inspirés pour moi sont d'une méchante na- » ture; vous ne m'aimez pas, et je suis sûr... »

— « Je prends la liberté de vous interrompre, général, pour vous supplier de ne jamais parler ainsi. Vous m'affligez; et d'autant plus, que c'est faux de raisonnement, de conséquences et de tout enfin. Dites-moi que vous ne le pensez pas; il me serait trop pénible de vous quitter ainsi... »

Le premier consul regardait alors les couples de chiens que menaient les piqueurs; il se retourna si brusquement, que la calèche fit un mouvement sur le côté, et il s'écria :

« — Vous partez !.... »

« — Au retour de la chasse, général; j'ai déterminé Junot à m'emmener, et voici qui vous prouvera que, même sans aucun des incidens qui nous ont occupés tous ces jours-ci (je dis cela en souriant), je n'en serais pas moins partie ce matin pour aller auprès de ma mère. »

Et je lui montrai une lettre de ma mère qui, se doutant que Junot voulait me faire rester à la Malmaison, m'écrivait directement pour me demander d'aller près d'elle.

« Si le premier consul fait quelque difficultés pour te laisser aller, ajoutait-elle, ainsi que madame Louis Bonaparte, montre-leur ma lettre, et demande-leur de laisser venir une fille à sa mère bien malade. »

On m'avait remis cette lettre le matin, pendant que je m'habillais. Le premier consul y jeta les yeux, en souriant avec une sorte de dédain qui me fit mal. Il fallait que cette scène se terminât, elle n'avait que trop duré !

« Et quand reviendrez-vous? » me demanda-t-il avec un air assez moqueur pour donner de l'humeur à quel-

qu'un mieux disposé que moi. Aussi je répondis avec rigueur :

« — Lorsque je serai nécessaire pour mon rôle, général; mais vous pouvez disposer de mon appartement, je ne l'occuperai plus à l'avenir. Je vous en *donne ici l'assurance.* »

« — Comme vous le voudrez. Au surplus, vous faites bien de vous en aller ce matin; après cette sotte affaire, vous et moi nous n'aurions pas grand plaisir à nous voir maintenant... Vous avez raison... Jardin! mon cheval... » Et, ouvrant lui-même la portière de la calèche, il sauta à terre, monta à cheval et partit au galop.

Lorsqu'on revint au château, je dis à madame Louis que la santé de ma mère me demandait impérieusement à Paris, et que j'allais repartir avec Junot. L'excellente femme me comprit, et je crois même qu'elle me comprit tout-à-fait. Elle voulut me retenir à dîner, mais Junot était absent de la veille, et il avait besoin de se retrouver chez lui. Nous refusâmes donc, et revînmes à Paris, où nous dînâmes chez ma mère.

Je retournai à la Malmaison quelque temps après pour le retour de madame Bonaparte. Elle revint de Plombières où elle avait été passer ce qu'on appelle *une saison d'eaux*, c'est-à-dire six semaines. Je retrouvai le premier consul fort bien pour moi, mais je pus facilement m'apercevoir qu'il avait toujours cette pensée à la fois injurieuse et bizarre, que j'avais été dirigée dans tout ce qui s'était passé entre nous dans la semaine qui avait précédée mon départ. J'en fus peinée, mais ne connaissant aucun moyen humain de détruire cette prévention, je laissai le temps [1] en faire l'ouvrage, et n'en changeai pas davantage le plan de conduite que je m'étais tracé.

[1] A cette époque, je sais très-positivement que des rapports et des *rapports faux* envenimaient toutes les paroles de ma mère, redites dans un sens différent et tout dénaturé au premier consul. Je suis presque sûre que cette histoire est venue à la connaissance de ceux qui devaient nécessairement en

Un an après, je fus un jour dîner à la Malmaison. J'étais alors à Bièvre, et dans mon contentement d'habiter une maison vraiment charmante, dont j'étais la maîtresse, je la quittais le moins qu'il m'était possible, et selon ma détermination je revenais toujours le même soir. Le jour de ce dîner à la Malmaison, ayant demandé mes chevaux pour dix heures, au moment de partir il éclata un orage tellement terrible, que les arbres du parc se rompaient sous la violence du vent. Madame Bonaparte me dit qu'elle ne voulait pas que je partisse au milieu de cette tempête, et qu'on allait me préparer *ma chambre*. Je la remerciai, et lui dis que l'on m'attendait chez moi et à l'instant : « Je ne vous laisserai pas partir au milieu d'un tel orage, madame Junot », me dit madame Bonaparte en allant vers la porte pour donner ses ordres. Je l'arrêtai en lui donnant pour raison que je n'avais pas de linge, pas de femme de chambre.

« On vous donnera un de mes bonnets de nuit, une de mes camisoles, vous aurez tout ce qui vous est nécessaire. Une de mes femmes sera à vos ordres. Allons, restez : c'est entendu, n'est-ce pas ? Comment, d'ailleurs, vous en iriez-vous à cette heure ? seule, au milieu des bois !... vous courez des risques. Savez-vous que les bois de Bougival ne sont pas sûrs ?

» — Je ne crains rien du tout, madame, j'ai quatre hommes avec moi, et puis je vous assure que les bois de la Celle et ceux de Bougival n'ont aucune bête féroce. Permettez-moi donc de partir et de prendre congé de vous. »

Le premier consul était à la cheminée, occupé à tourmenter un malheureux tison avec les pincettes, et ne se mêlant pas du tout de la conversation. Seulement, de ma

faire un usage pernicieux pour elle et pour moi. Le premier consul a gardé long-temps une sorte de rancune qu'il n'aurait pas ressentie bien certainement si elle n'avait pas été non-seulement éveillée, mais entretenue avec soin.

place, je le distinguais parfaitement, je le voyais sourire, mais sans aucune expression méchante. Il était clair pour moi que son souvenir lui rappelait une de mes paroles. Enfin, au moment où madame Bonaparte insistait une dernière fois avec plus de force pour me faire rester, il lui dit de sa place, sans quitter sa pincette, et la tête toujours dans la cheminée :

« Ne la tourmente pas davantage, Joséphine ; je la » connais, elle ne restera pas. »

CHAPITRE XVIII.

Nouvelle époque. — Manifeste du duc de Brunswick. — Erreurs accréditées sur le maréchal Brune. — Le prote et le général en chef. — Le roi Barras. — Exploits de Brune en Hollande et en Italie. — La convention de Montfaucon. — Le général Mathieu Dumas, et justice rendue à chacun. — La bataille de Pozzolo. — L'Autriche achetée par l'Angleterre. — Lettre d'un républicain au premier consul. — Affaires d'Italie et triomphes. — Brune à Paris. — Le roi de Suède et les deux Gustave. — Le roi dénonciateur. — Causes des préventions de l'empereur contre Brune. — Brune en Provence. — Anticipations inévitables, et mort tragique de Brune. — Les assassins et le couplet prophétique. — Avignon et le marquis d'Aulan. — Dévouement sublime et fureurs populaires.

Nous voici à une époque de prodiges, peut-être plus surprenans que les victoires qui ont suivi les temps que je vais décrire. La France, qui était en guerre avec presque toute l'Europe quelques mois auparavant, repoussée par les puissances ses sœurs du cercle de famille dans lequel jusqu'alors elle avait si noblement rempli le rôle de l'une des aînées, la France avait en peu de mois recouvré sa puissance et sa force. Elle remontait à ce rang dont on avait voulu la priver, par le pouvoir de la gloire et par le seul secours de ses fils. Cette France, mine inépuisable de talens et de courage, dans laquelle le souffle empesté des fausses doctrines n'avait pu dessécher les bons germes, florissait de nouveau par les soins d'un gouvernement habile et honorable. Le temps n'était plus où des ennemis insensés, rêvant à la fois sa faiblesse et son partage, fai-

saient des manifestes [1] pour *menacer de mort le Français qui oserait se défendre!* Elle ne craignait plus d'avoir le sort de cette Pologne, dont les lambeaux sanglans se partageaient par un accord qui eût sans doute présidé au déchirement de la France, si l'homme que la destinée fit revenir du rivage africain pour nous sauver, eût trouvé dans sa course périlleuse la mort ou la captivité. Mais à peine arrivé, Bonaparte prend en main le gouvernail de ce vaisseau qui faisait eau de toutes parts et menaçait de sombrer : aussitôt, ordonnant la manœuvre de cette voix forte et puissante du génie, il contraint l'équipage à lui obéir; il marche, il est sauvé. En deux ans, ce qu'il a fait ne se peut concevoir. Mais c'est maintenant, lorsque la paix va se conclure avec deux grandes puissances du Nord, que la Vendée est pacifiée, que les finances, dans l'anéantissement naguère, reprennent le crédit le plus actif, que tout enfin se consolide et que notre force vient surtout de notre gloire; c'est alors qu'on peut juger de la grandeur du gouvernement que nous nous étions donné deux ans auparavant. Bientôt notre orgueilleuse rivale viendra conclure aussi la paix. Déjà le roi d'Angleterre renonce au titre de roi de France et de *roi de Corse*... [2] Partout on demande la paix, et Napoléon l'accorde avec la même grandeur généreuse qu'il mit à vaincre. Maintenant les jours de la France ne peuvent que s'accroître, nous marchons rapidement vers cette ère fameuse devant laquelle s'inclinent les siècles passés, devant laquelle re-

[1] Le manifeste de Frédéric de Brunswick, généralissime des cours alliées, est du 25 juillet 1792, date assez remarquable aujourd'hui. Cette pièce, vraiment curieuse pour l'histoire, est si ridicule qu'à l'époque où elle parut en France, elle fut nuisible à la cause que les cours alliées voulaient défendre; elle provoqua le 10 août, qui, sans ce manifeste, n'aurait pas eu lieu.

[2] A l'époque où Pasquale Paoli appela les Anglais en Corse, le roi d'Angleterre prit le titre de roi de Corse. Quant à celui de roi de France, depuis long-temps c'était un droit *pour lui*. L'abandon qu'il en fit à la première demande fut le premier pas fait vers un but conciliateur.

culeront les siècles à venir; car ils ne sauraient l'égaler.

Oui, la France vit alors s'ouvrir pour elle une illustre carrière. Elle s'y élança avec toute l'ardeur de sa noble essence; mais, murmureront quelques voix sourdes :

Ils furent courts, ces jours de gloire...

Peut-être!...

Mais, soit; j'accepte ce moyen de vengeance d'une basse envie. Oui, en effet, elles furent trop peu nombreuses, nos belles journées triomphales; mais, ainsi qu'en amour un instant voit souvent en lui se fondre toute une vie, ainsi l'existence de la France est grandement et noblement remplie par ces jours de victoires, dont la haine remarque en vain la brièveté.... Mais ensuite... pourquoi n'auraient-ils pas de frères, ces jours si beaux? Ceux qui les ont produits n'existent plus, sans doute... Presque tous sont morts! Mais ils n'ont pas tellement versé leur sang sur le champ de bataille, quelque généreusement qu'ils l'aient donné à la patrie, qu'il n'en reste encore dans les veines de leurs fils... Ils sont pleins de courage, ces jeunes rejetons... Ils ne demandent que combats... Vienne, vienne le jour du péril, et la France jugera s'ils sont de brave lignée,... de race vaillante;... et si parmi ces fils de nobles et braves pères il s'en trouvait qui ne pensassent pas ainsi, honte à eux!

Tandis que Moreau battait les Autrichiens sur tous les points de l'Allemagne, que la famille impériale [1], effrayée de ses progrès, emballait ses trésors et se disposait à partir pour la Moravie, Brune battait le maréchal Bellegarde en Italie, faisait capituler les châteaux de Vérone, et déployait toutes les qualités d'un habile général. Le premier consul, en recevant toutes ces nouvelles, montrait une joie si vraie

[1] Il est singulier que ce que l'on a pardonné à l'un ait été un crime pour un autre. Jamais il n'est venu à l'esprit de la *rancune européenne* de reprocher à Moreau d'avoir été en vue de Vienne où il serait entré sans la paix de Lunéville, et j'espère que cela ne fait pas un doute. Cela est étrange.

qu'on voyait dès lors qu'il voulait rendre la France la première des nations.

Brune est un de nos maréchaux sur lesquels l'opinion vulgaire a été étrangement faussée. Une grande partie de ceux que j'ai entendus sur son compte croient, par exemple, que Brune était un *général* de Moreau, comme on appelait, il y a quinze ou seize ans, tout ce qui avait fait partie de l'armée du Rhin. Si les princes rentrés avaient aussi cette opinion, il aurait fallu qu'ils le protégeassent contre une fureur populaire tout aussi insensée que tout ce qui a été dit sur lui. Le général Dessolles, le général Dupont, le général Saint-Cyr, une foule d'autres qui étaient connus pour ne pas aimer l'empereur, furent comblés de grâces et d'honneurs pour remplacer les grâces et les honneurs de l'empire. Brune eut le noble courage de rappeler des motifs de reconnaissance auxquels il joignait la même façon de voir, la même pensée républicaine qu'il avait toujours eues sous Napoléon. Ce fut un crime ; et pourtant jamais Brune n'avait été révolutionnaire.

C'est merveille, en vérité, de voir avec quelle facilité un homme est accusé, jugé, condamné ; et tout cela par des contemporains, par des têtes dont les yeux ont vu, dont les oreilles ont entendu. Je ne puis supporter une telle injustice. Et pourtant que vois-je chaque jour ?... Je ne puis faire un pas dans la route de ma triste vie, sans me heurter à quelques unes de ces misères humaines dont j'ai eu la naïve bonne foi de rougir pour ma pauvre espèce, jusqu'au moment où, blessée moi-même par des mains méchamment meurtrières, j'ai dû me mettre en garde contre leurs atteintes, et prendre enfin la résolution d'être sévère pour ces impies en humanité. « Méprisez-les ! » dira-t-on. Vraiment, je n'y manque pas non plus ; mais le silence est un abus dans une pareille occurrence ; et la punition des méchans qui se trouve dans la vérité dévoilée, dans la justice que le tribunal du monde finit par rendre à ceux

que leur malice avait prétendu stigmatiser, tout cela peut très-bien s'accorder avec le plus profond mépris, car le mépris devient lui-même le résultat de cette justice qu'on réclame pour soi-même et pour les amis qui dorment dans leur tombe.

"Brune est de Brives. Il était, comme tout ce qui prend naissance dans le midi, ardent, actif, et aimant la littérature, la poésie et les beaux-arts; il s'occupait beaucoup, avait une grande instruction et se mit à composer. Pour avoir plus de facilité à faire paraître ses ouvrages, il se fit imprimeur; ce qui a fait dire à beaucoup de gens qu'il n'était qu'un *méchant prote*. Mais cette professsion, qui d'ailleurs est très-honorable, et ne peut être exercée que par des hommes instruits, il ne la remplit que dans sa propre imprimerie. C'est à cette époque que la révolution commença. Brune était jeune; sa tête et son cœur, également d'accord, n'avaient qu'une pensée, qu'une idée : la gloire et la patrie!... Ce temps-là était le vrai moment des vocations réellement patriotiques; depuis, nous voyons beaucoup de gens se lever, se faire un bouclier de ces vieilles utopies malheureusement impossibles, se retrancher derrière elles, avec leurs intérêts bien compris, bien calculés, et de là crier : *Vive la patrie!*

"Pauvre patrie! Mais Brune était un vrai patriote, dans le sens littéral du mot. Tout ce qui se passait alors sous ses yeux alimentait encore le feu de ses pensées. Il jeta bientôt la plume, l'encre et le papier, prit le sabre et le fusil pour entrer dans l'un de ces bataillons de héros que la France enfantait par milliers dans ces jours radieux de gloire et de liberté, et qui se formaient alors sans que le rappel eût besoin de battre. Il entra dans le bataillon de Seine-et-Oise que commandait le général Lapoype.

"Brune n'était point à Paris à la fin de 1792. Ceux dont le mensonge a voulu tacher sa vie, pour atténuer l'horreur de sa mort, auraient dû s'informer, avant de l'accuser

d'une infamie, si la possibilité matérielle de la commettre avait existé. Un alibi de plusieurs centaines de lieues doit avoir quelque poids, il me semble, aux yeux de toute personne qui n'est pas déterminée à trouver un coupable dans un accusé, ainsi, par exemple, qu'une certaine magistrature le fait aujourd'hui dans un pays qui n'est pourtant pas celui des Hottentots. Eh bien! Brune, accusé d'avoir trempé dans l'horreur des septembrisades, n'était pas alors à Paris; il était à Radmack. Mais eût-il été à Paris, jamais il n'aurait, ni du cœur, ni de la voix, ni du geste, participé à ces saturnales d'anthropophages qui souillent notre histoire aux pages déjà sanglantes; et rien de la vie antérieure de Brune n'a pu même donner un point de départ pour dire une aussi criminelle absurdité. Bien loin de partager les idées révolutionnaires qui prenaient la place des nobles pensées régénératrices de 91, et dont la sanglante nature devait faire succéder des jours de mort, sombres et sinistres, à ces jours lumineux de vie et de liberté, Brune professa toujours une opinion républicaine; mais c'était celle de Guadet, de Vergniaud, de Gensonné, de ces martyrs de la cause, rendant témoignage sur un échafaud, mais n'y faisant pas monter un innocent; et si Valazé fit couler le sang d'un noble cœur, ce fut le sien qu'il répandit.

Brune n'avait pas encore quitté Paris, lorsque les persécutions commencèrent en 1792. Un prêtre de la doctrine chrétienne, nommé l'abbé Challeret, fut décrété d'accusation et forcé de se cacher. Brune apprit son danger; il l'avait connu, il le jugeait innocent: il décida que l'abbé Challeret serait sauvé, et il le fut en effet. Cet homme vivait il y a peu d'années encore: pourquoi donc sa voix demeura-t-elle sans force au jour de péril de son bienfaiteur, tandis qu'elle avait si bien retenti pour appeler à son secours à lui, lorsqu'il vit venir la mort?... S'il existe encore, je lui demanderai pourquoi ce silence.

Tout le monde a connu M. Perold de Beaussol, cet homme admirateur passionné de la malheureuse Marie-Antoinette, l'auteur de l'*Antonéide*[1]. Eh bien! M. de Beaussol était l'ami le plus intime du maréchal Brune; leur liaison datait cependant de ces jours de désastres, pendant lesquels, certes! M. de Beaussol n'eût pas touché la main de Brune s'il ne l'eût connue pure de tout homicide. Je pourrais encore citer une infinité de faits à l'appui de l'opinion que je donne comme certainement et légalement assise sur une juste conviction; mais je pense que ceux-ci seront suffisans pour les honnêtes gens qui ont erré d'après de fausses notions. Quant à ceux qui *ne veulent pas croire*, qu'y puis-je faire? Rien. Je ne puis que répéter que Brune n'était pas à Paris, *au mois de septembre* 1792, pour bien spécifier et les temps et les dates.

Brune acquit rapidement un grade élevé; il avait du courage et de la bonne volonté. Cette réunion amène toujours une réussite; mais à cette époque, elle était certaine. Le canon éclaircissait les rangs avec une effrayante rapidité; ceux qui demeuraient se rapprochaient : ils avaient sans doute un cruel héritage; mais l'épaulette tachée du sang d'un camarade peut l'être demain du vôtre, et cette pensée vague, fugitive, presque incertaine même, donne de l'insouciance (ou de l'égoïsme, si vous voulez) même à l'homme le plus sensible. Quoi qu'il en soit de cette question, Brune avançait avec vitesse dans la carrière militaire; il fut remarqué de ses chefs, et l'armée d'Italie fut son berceau de gloire à l'époque où elle était commandée

[1] Ce M. Perold de Beaussol fit pour la reine l'*Antonéide;* cette pièce de poésie, tout à la louange de la belle Antoinette, dont elle prenait son titre, avait des passages fort remarquables. M. de Beaussol est l'auteur d'une tragédie appelée les *Arsacides*. Cette pièce, faite à une époque bien antérieure à la naissance du genre romantique, a cela de particulier qu'elle est en six actes. Je ne sais si elle en est meilleure. Je ne crois pas qu'elle ait jamais été jouée.

par le général Kellermann et le général Brunet. Une particularité assez singulière, c'est que, malgré l'activité de la vie militaire du général Brune, qui avait un renom mérité à l'époque de l'arrivée du général Bonaparte au commandement de l'armée d'Italie en 1795, il n'est aucunement fait mention de lui dans les nombreux journaux du temps. Peut-être l'un d'eux parle-t-il d'une action particulière; mais le *Moniteur*, par exemple, ne cite le général Brune qu'en 1797.

Quoi qu'il en soit, sa renommée s'accrut à cette époque par sa belle conduite dans les trois journées qui précédèrent et suivirent la bataille de Rivoli; le combat de Saint-Georges et de la Favorite, ainsi que ces engagemens partiels qui abîmèrent Alvinzi, décidèrent, avec la grande bataille, du sort de la haute Italie. Brune fournit grandement son contingent de gloire. Nommé peu de temps après général en chef de l'armée d'Helvétie, il met le siége devant Berne, la prend par capitulation, et cette prise entraîne la reddition du reste de la Suisse. Envoyé ensuite au Texel, il dut souffrir de la mauvaise foi du Directoire qui, jaloux et craintif, redoutait tous les généraux ayant quelque talent. Forcé d'employer ces généraux pour la défense de la république, le Directoire tente tous les efforts pour neutraliser leurs opérations, dans la crainte que des victoires rapides comme celles du général Bonaparte en Italie n'amènent un second traité de Campo-Formio, dont ils ne veulent pas, parce que la guerre peut seule les maintenir dans leur poste usurpé. Qu'importe la mort de cinquante, de cent mille Français? pourvu que le gentillâtre Barras, devenu roi, ait de l'argent pour satisfaire ses honteuses passions; que le grand-prêtre d'une religion sans dogmes et sans rites puisse bavarder impunément dans nos églises profanées, qu'un rhéteur ennuyeux reste possesseur d'un cabinet doré pour y composer ses théories raisonneuses; pourvu que tout enfin soit ordre dans le désordre, il est

bien égal que nos armées soient ou non triomphantes. Le Directoire ne veut pas de gloire; il sent trop bien que la nation et lui sont parfaitement séparés. C'est par cette raison qu'il a jeté Bonaparte sur le rivage de l'Afrique, pour que la peste l'enveloppât dans l'un de ses périodiques ravages, que Moreau est en retraite, et que Hoche a bu du poison. Oh! je hais le Directoire!!!

Mais c'est en vain que ce gouvernement coupable a donné un commandement à un homme habile, s'il lui refuse les moyens d'agir. Brune, en trouvant une constante résistance à toutes ses tentatives, prend enfin la résolution d'agir d'après sa propre résolution. Déjà une fois, quelques années auparavant, un homme incapable, placé à la tête de nos troupes, avait sacrifié des milliers de têtes: maintenant que le talent et la bravoure étaient au commandement, fallait-il qu'un gouvernement impur nous communiquât le venin de sa plaie? La position de Brune dans la Nord-Hollande était des plus importantes. Les Anglo-Russes devaient y débarquer, ayant à leur tête le duc d'York. Cette descente, dont nous étions menacés, était pour nous le coup mortel si elle n'était arrêtée, puisque, dans le même moment, Suwarow accablait Masséna du côté de la Suisse. La bataille de Zurich n'était pas encore gagnée.

Les Anglo-Russes débarquent à Alkmaar, au nombre de ving-six mille. Ils s'augmentent encore de dix-huit mille hommes de troupes qui les attendaient en Hollande. Brune n'a que vingt mille hommes, mais ils combattront pour la patrie; et dans ce temps, ce n'était pas un mot vide de sens que celui-là: il faisait mourir pour la gloire et vaincre pour la défense du pays. Brune, animé d'un sentiment inconnu, comme lui-même me l'a dit, fit, le jour de cette bataille de Bergen, des choses dont la veille il ne se serait pas jugé susceptible; mais il voyait la route libre jusqu'à Paris! « Je voulais au moins y mettre mon cadavre, disait-il, si je ne pouvais empêcher les ennemis d'avancer: ce

c'est que sur lui qu'ils auraient franchi la frontière. »

Mais ce furent les cadavres russes et anglais qui couvrirent le champ de bataille de Bergen. La victoire fut complète. Le duc d'York, battu honteusement, se retira après une perte immense, et le général Hermann, commandant les troupes russes, fut fait prisonnier. Dans le même temps, Masséna gagnait la bataille de Zurich [1]. Brune et Masséna, par ces deux victoires, que notre génie protecteur fit remporter, pour ainsi dire, le même jour, sauvèrent la France comme le maréchal de Villars l'avait sauvée à Denain.

Mais il ne suffisait pas à la gloire de Brune d'avoir battu l'armée anglo-russe; il fallait qu'il fît peser sur elle la honte d'une capitulation infligée à une troupe supérieure par une troupe inférieure en nombre. Le duc d'York, complétement battu, s'était retiré dans la presqu'île du Helder à Alkmaar. Ce pauvre prince, ayant encore complétement échoué à Kastrikum dans ses efforts pour s'étendre hors de l'étroite péninsule sur laquelle il a débarqué, se trouve, par suite de son inhabileté, privé de secours, sans autres vivres que ceux qu'il tire de ses vaisseaux; il capitule et abandonne subitement cette idée de conquérir la Hollande, ce que lui-même il avait proposé aux ministres anglais. Le fils de Georges III capitule aussi peu glorieusement (car il peut y avoir de la gloire dans une capitulation) à Alkmaar, que le fils de Georges II avait capitulé à Closter-Seven en 1757. Une des clauses de la capitulation fut spécialement de ne causer aucun dégât par des digues rompues et par des inondations dans les pays que l'armée combinée abandonnait: Brune avait été prévenu que les Russes surtout formaient ce projet bien digne des soldats de Suwarow. Huit mille Français et Bataves, faits prisonniers avant la

[1] Le 25 août. Celle de Bergen est du 19 du même mois. Le général Vandamme contribua vaillamment à cette victoire de Bergen. Je crois que c'est à cette affaire que le général Charbonnier fit la scène que j'ai rapportée précédemment.

campagne, devaient être renvoyés libres sans échange ni condition. C'était une des clauses de cette belle capitulation, qui attachait un laurier de plus à la couronne civique de Brune. Ce n'est pas là qu'il aurait trouvé des assassins ; la Hollande reconnaissante aurait voté plutôt des remercîmens à l'homme humain qui, sans être enivré par sa victoire, songea à l'avenir du pays qu'il avait sauvé.

Mais lorsqu'une paix momentanée a tranquillisé nos frontières, lorsque le Directoire renversé nous permet enfin de respirer après une si longue étreinte du malheur, l'intérieur de la France est bouleversé de nouveau par des perturbateurs du repos et de l'ordre, qui s'établissent dans les parties les plus saines du royaume, comme un chancre dévorant le sein d'une belle femme. Le premier consul fait des efforts surhumains pour arrêter ce fléau. Il veut surtout pacifier les provinces de l'ouest : il choisit Brune. A peine a-t-il paru dans le département de Maine-et-Loire, que la convention de Montfaucon [1] est signée, et les provinces de l'un et de l'autre côté de la Loire sont tranquilles et soumises. Il est vrai de dire que dans cette seconde guerre, les royalistes avaient montré bien moins d'énergie et même de courage que dans la première. Larochejaquelein, Lescure, d'Elbée, Bonchamps étaient des héros ; leurs successeurs ne furent que des chefs de bandes et non des chefs de parti. Les hommes qu'ils conduisaient étaient des misérables, agissant comme des contrebandiers, attaquant les voyageurs et les habitations isolées ; mais ils étaient nombreux, et faisaient un grand ravage. Maintenant nous voici revenus au point de départ ; j'ai parcouru le cercle de la vie militaire de Brune. Me voilà avec lui à la tête de l'armé d'Italie, dont le premier consul lui a donné le commandement : Murat ne commandait que l'armée de réserve. Beaucoup de

[1] Il faut dire que le général Hédouville avait préparé cette œuvre honorable et vraiment belle.

personnes se sont trompées à cet égard, ainsi que pour Masséna. Il y a eu confusion de temps et non d'époques, parce que quelques mois faisaient seuls l'intervalle. Brune commandait en chef l'armée d'Italie.

Dès le mois de novembre 1800, vers la même époque, on vit un nouveau prodige opéré par nos troupes, c'est le passage des Alpes tyroliennes. Macdonald, qui était à l'armée des Grisons, comprit l'importance de sa mise en rapport immédiat avec Brune et l'armée d'Italie. Il pénètre dans la Valteline à travers le *Splugen*, un des sommets les plus élevés des Alpes [1], bravant les tempêtes, les avalanches, les amoncellemens de neige, enfin par les efforts les plus inouïs de patience, de courage et d'industrie. Le chef d'état-major de cette armée est encore vivant parmi nous; c'est à lui [2], plus peut-être qu'au général Macdonal, que la victoire remportée sur les élémens en colère et sur une nature marâtre, doit être attribuée : c'est le général Mathieu-Dumas. Il était, comme je viens de le dire, chef d'état-major de l'armée; et tout ce que la patience, le courage, l'admirable activité de la philanthropie et de l'homme de guerre peuvent donner de ressources, le général Mathieu-Dumas l'a communiqué aux officiers et aux soldats dont il avait la responsabilité. « Un chef d'état-major, disait-il quelquefois, lorsqu'on lui parlait de ses fatigues, un chef d'état-major est le père de ses soldats. C'est à lui de veiller sur leurs besoins, et de leur éviter les dangers

[1] Dix-neuf cent vingt-cinq mètres au dessus du niveau de la mer.

[2] Quelqu'un m'entendant raconter cette particularité de nos fastes militaires, me disait que le maréchal Macdonald pouvait être blessé de ce que je disais en ce moment, parce qu'une femme ne peut avoir d'opinion sur de semblables matières que celle qui lui est inculquée. C'est vrai. J'ai entendu non-seulement des hommes de la plus haute capacité avancer l'opinion que je rapporte sur ce passage étonnant des Alpes tyroliennes, mais nos ennemis même ont eu la même pensée. La mienne ne s'est modelée que sur de telles assurances, et il ne m'a pas été permis d'avoir un scrupule en écrivant ce que je viens d'écrire.

qui sont hors de la balle, du sabre et du boulet de canon. »

Et lorsque vous ajoutez à une telle conduite (car avec lui la théorie était mise en pratique) un oubli entier de sa propre conversation, une probité sévère, vous dites sans craindre de vous tromper : Le général Mathieu-Dumas est un digne homme, autant qu'un homme habile.

Pour revenir au général Brune qui, pendant le passage de Macdonald à travers les glaces, les rochers et les torrens, tentait lui-même celui du Mincio sans avoir pu l'effectuer encore, il faut examiner dans quelle position était alors l'armée d'Italie, ayant en tête une belle armée autrichienne, conduite par M. de Bellegarde. C'était, je crois, la quatrième qu'il menait en Italie pour son propre compte. Il devait savoir le chemin. C'était un métier dont il faisait la navette, que la route de Vienne à Milan. Mais les soldats répandus sur sa surface et formant les fils de la trame commençaient à devenir de plus en plus rares et se brisaient ensuite trop souvent sous sa main. Désespéré de ses défaites, il voulut tenter encore une fois la fortune, et la trouva tout aussi rebelle. C'est une femme; elle n'aime pas les maladroits. Elle le lui prouva à la bataille de Pozzolo; Brune la gagna; passa le Mincio après avoir presque détruit l'armée autrichienne, lui avoir pris trente canons, et détruit dix mille hommes tués, blessés ou prisonniers. Les dispositions du général Brune étaient sans doute fort bien faites, mais leur exécution rapide et admirable doit être le motif d'une juste reconnaissance envers un homme que la patrie doit aussi aimer et pleurer. Son nom me rappelle encore un ami que la mort a frappé; c'est le général Suchet. Il commandait le centre de l'armée française; Brune lui-même était juste dans la part de gloire qu'il lui attribuait largement.

Pendant toute une journée le général Suchet soutint à lui seul le poids terrible d'une responsabilité morale qui

devenait effective, jointe à tout le danger matériel qui écrasait ses hommes à mesure qu'il leur faisait passer le fleuve pour aller attaquer des gens retranchés, dont les balles, les boulets et la mitraille, foudroyaient ses soldats. Il ne m'appartient pas à moi, femme, de décider une question qui tient à l'art stratégique. Je ne puis dire pourquoi le général Suchet demeura seul si long-temps en face de l'ennemi, ce qui lui fit au reste presque à lui seul gagner la bataille. Je raconte; et les faits que je rapporte *sont certains*. Le général Davoust (depuis maréchal) décida la victoire par une charge de cavalerie admirablement faite.

Le général Dupont commandait la droite de l'armée, le brave et respectable général Moncey commandait la gauche, le général Davoust la cavalerie et le général Marmont l'artillerie. Le général Oudinot était chef d'état-major et Brune général en chef. Suchet, comme je l'ai dit, conduisait le centre et se trouva presque seul exposé à tout le feu ennemi. Je dirai encore une fois que ses habiles et savantes dispositions, son courage, sa fermeté non-seulement le sauvèrent, mais décidèrent la fortune de ces trois journées des 25, 26 et 27 décembre 1800; la gloire en revient aussi, je crois l'avoir également dit, à la belle charge de cavalerie faite si à propos par le général Davoust.

Tandis que nos balles et nos boulets faisaient reculer l'ennemi de tous côtés, le congrès de Lunéville venait de s'ouvrir relativement aux négociations de paix avec l'Autriche, qui enfin consentait à traiter sans l'Angleterre [1]. C'était une grande victoire remportée sans canons, que celle-là; car enfin l'Angleterre avait acheté l'Autriche, quoique cette puissance appelât les subsides qu'elle touchait *un emprunt*. Quoi qu'il en fût, Joseph Bonaparte, après

[1] Le 20 juin 1800, il fut passé une convention entre l'Angleterre et l'Autriche, par laquelle elles s'engageaient réciproquement à ne point traiter l'une sans l'autre. Par le même traité, l'Autriche recevait du cabinet anglais une somme annuelle pour les frais de la guerre.

avoir donné, à Paris, à M. le comte Louis de Cobentzel de fort beaux et bons dîners, ce en quoi nous l'avions secondé de tout notre pouvoir, avait maintenant avec lui, à Lunéville, de chaudes discussions sur chaque article qu'il fallait abandonner; car, hélas! nous demandions beaucoup. Heureusement pour notre plénipotentiaire, que le général Brune envoyait un courrier apportant une lettre de lui, toujours écrite en vrai style républicain, concis, et annonçant une victoire.

« Citoyen premier Consul,

» J'ai l'honneur de vous annoncer que j'ai passé l'Adige hier 1er janvier, près et au dessus de Vérone; ce qui me met dans la position de vous annoncer incessamment l'occupation de cette ville.

» Salut et respect.

» Brune. »

Et, en effet, le 3 janvier, Vérone était occupée par nos troupes. Et puis, quelque jours après, c'était Vicence; ensuite on passait la Brenta. Enfin on s'acheminait, on faisait même assez vite le trajet, à l'effet de donner la main au frère d'armes Moreau, qui de son côté, campé à vingt-cinq lieues de Vienne, avait conclu un armistice avec S. A. I. l'archiduc Charles, bon prince, honnête homme, grand capitaine et toujours malheureux. M. de Bellegarde, qui l'était aussi (malheureux: quant aux autres choses, je ne sais pas), usa du même remède afin de dormir un peu en repos. Un armistice fut également conclu entre lui et le général Brune. Les détails ne m'en sont pas connus, et puis ils sont peu importans. Je sais seulement que le Tagliamento devait former la ligne-barrière entre les deux armées. Trois semaines après, les conférences de Lunéville amenèrent un beau traité de paix qui rendit tout-à-fait le sommeil

à M. de Bellegarde, et, soit dit en passant, à quelques autres généraux en chef autrichiens, qui en avaient assez de cette guerre avec nous. Le prince Charles est le seul dont la noble conduite fut toujours digne, même pendant ses revers, de sa noble naissance et de son grand cœur. J'ai plus que de l'estime pour le caractère du prince Charles. Je crois le connaître aussi bien qu'on peut connaître quelqu'un de sa sorte, sans avoir eu l'honneur de l'approcher; mais j'en sais assez pour asseoir mon opinion sur des bases qui ne peuvent inspirer qu'un sentiment de vénération.

Brune revint en France après la paix de Lunéville; il se retira dans sa terre de Saint-Just, en Champagne, fit du bien autour de lui, et s'occupa de littérature. Quelques années après, lorsque Napoléon créa vingt-quatre grands officiers de l'empire, seize maréchaux, et huit colonels généraux et inspecteurs généraux, Brune eut un des bâtons brodés d'abeilles. Nommé maréchal en 1804 (19 mai), il devait encore servir sa patrie avant de mourir assassiné par ses compatriotes.

Napoléon eut vers cette époque du mécontentement contre Brune. Il fut accusé près de l'empereur de fautes que celui-ci ne pardonnait pas même à ses plus chers amis. Je n'ai eu à cet égard aucune révélation ni aucun indice qui ait pu me donner une certitude [1]. Je sais qu'il faut avoir une grande et profonde connaissance de tels délits pour prononcer. J'ai des preuves à fournir à l'appui de ce que je dis ici, qui donneront de la crainte à ceux qui attaqueront légèrement ce qu'un homme possède de plus précieux, sa réputation. Toujours légers, même en distribuant des paroles de vie ou de mort, nous répétons un mauvais jeu de mots qui paraît charmant, et dès lors doit être ré-

[1] C'était une sorte de chanson dans laquelle un bel esprit de régiment donnait à un conscrit des leçons pour aller en maraude. « N'y va jamais le jour, lui disait-il, c'est trop bête. Mais vas-y à *la brune*, tu ne manqueras jamais ton coup. »

pandu, n'importe quel en puisse être le résultat. Toute cette rumeur fit impression sur Napoléon; il ne donna pas de commandement à Brune dans la première campagne qui vit rouvrir pour nous une suite non interrompue de malheurs et de désastres d'autant plus douloureux qu'ils furent d'abord inaugurés par des triomphes et des gloires si lumineuses que les yeux de celui qui pouvait tout regarder en furent éblouis. Mais en 1807 Brune reçut l'ordre d'aller avec un corps d'armée dans la Poméramie suédoise. Il prit Stralsund, l'île de Rugen, et força l'armée suédoise de se retirer, ainsi que la marine de la Suède d'abandonner les parages de la Poméranie. L'occupation de Rugen complétant les conquêtes des Français pendant cette campagne mémorable, Brune semble destiné à mettre un frein à cette ambition de l'Angleterre, qui à Rugen comme à Burgen attaquait la France par le bras d'un allié. Il est toutefois une exception dans cette dernière circonstance: c'est que les Anglais, se reposant sur la fougue de leur ami Gustave, avaient jugé inutile de lui adjoindre de leurs troupes. Le roi de Suède était seul avec les forces suédoises; et l'or de l'Angleterre était le seul appui qu'elle eût donné à son plus fidèle allié.

On ignore assez généralement le motif de la disgrâce subite du maréchal Brune, après un succès éclatant dont les suites étaient si remarquablement avantageuses pour la France; un hasard assez particulier me l'a fait connaître. Je le mets ici comme un fanal pouvant éclairer d'autres faits encore dans l'ombre.

Pendant le siége de Stralsund, Gustave demanda et obtint un armistice. Le maréchal Brune l'accorda avec d'autant plus de facilité que sa position était bien autrement avantageuse que celle du roi de Suède. Mais où il mit plus de légèreté que dans cet abandon chevaleresque et *tout* loyal qui lui faisait ainsi peut-être négliger son devoir, ce fut en consentant à une entrevue entre lui et le roi Gustave.

Si le roi de Suède de 1807 eût été le roi de Suède de 1769, sans doute le maréchal n'aurait pas eu sujet de se repentir d'avoir trop de confiance ; mais le fils n'avait de son père que le nom, comme on le sait fort bien aujourd'hui. En conséquence, il n'est donc pas étonnant que les brillantes qualités du Gustave de 1769 n'aient jeté aucune lueur intelligente dans les actions du Gustave de 1807 lorsqu'il voulut lui, *lui*, faire voir qu'il était roi. Mais ce fut surtout à l'occasion de cette entrevue avec le maréchal Brune que le peu de noblesse de son caractère parut dans son entier.

L'empereur fut très-mécontent lorsqu'il apprit que le général en chef de son armée avait eu un entretien avec un homme faisant état d'une haine pour lui qui ne devait pas lui permettre d'en parler convenablement ; mais ce mécontentement devint de la colère lorsque, par une indiscrétion et une mauvaise foi révoltantes, le roi de Suède non-seulement rendit publique cette entrevue, mais la dénatura entièrement ; fit dire à Brune ce qu'il n'avait pas dit ; et fit ainsi l'action d'un félon et d'un roi sans parole et sans foi : car il avait engagé l'une et l'autre de ne pas parler de la démarche que Brune se permettait, uniquement au reste pour les intérêts de Gustave, car ceux de la France étaient mille fois assurés. Il fallait les yeux fous de ce roi insensé pour ne pas voir qu'il était seul à combattre Napoléon.

Le ressentiment de l'empereur fut violent. Il attribua cette conduite de Brune à un motif peu honorable, et il eut tort. Brune, injustement soupçonné, fut irrité, malgré sa douceur habituelle, que Napoléon crût un rapport infidèle plus que la parole qu'il donnait que le roi de Suède *en avait menti* ! Il ne fit aucune démarche pour ramener l'empereur, et bientôt toute l'armée sut qu'il était en disgrâce. Elle fut longue ; et pendant bien des années son nom, le nom du vainqueur de Bergen, du pacificateur de l'ouest, ne fut pas prononcé. Cependant Napoléon connaissait le

mérite de Brune. A cette époque il était le seul maréchal qui fût conseiller d'état.

Lors du retour de Napoléon, en mars 1815, le maréchal Brune sortit de sa retraite, et en avril suivant il accepta un poste de grande confiance et de difficile exercice; c'était le commandement de la huitième division militaire. Il s'en acquitta à la satisfaction générale; ce qui n'était certes pas aisé dans un pays où chaque parti est continuellement armé de griffes et de dents, et de quelques poignards par dessus le marché. Mais Brune était ferme en même temps qu'il était doux, et l'ordre fut maintenu tout le temps de son séjour à Marseille. Lorsqu'il apprit la rentrée de Louis XVIII, il se hâta de courir à Toulon parce que le même courrier lui donnait avis qu'il y aurait sûrement du trouble pour arborer le drapeau blanc. Il le fit mettre lui-même, et par cette conduite évita des malheurs qui auraient eu une couleur sanglante, car dans ces provinces au sang brûlant, aux têtes volcaniques, la révolte prend aussitôt un caractère féroce et meurtrier. Dès que l'opération du placement du drapeau est terminée, Brune dépose le commandement et part pour Paris, où l'appelle le gouvernement. Brune est tranquille; il ne préjuge aucun malheur. Que peut-on lui reprocher? il n'était pas à Waterloo!... Il oublie même que sur les bords du Rhône le duc d'Angoulême, fait prisonnier, tandis que lui, Brune, commandait à Marseille, ne reçut aucune insulte, et, conduit à Cette, y recouvra la liberté en s'embarquant. Ce souvenir devrait le rassurer, il ne l'invoque même pas; car il n'a nulle inquiétude. En passant à Avignon, il est arrêté!.... Je ne devrais pas anticiper ainsi sur les temps à venir et décrire une scène épouvantable, avant l'époque à laquelle elle appartient, époque souillée par elle d'une honte sanglante, à jamais ineffaçable. Cependant il est une circonstance de la vie du maréchal Brune tenant à ses jours heureux écoulés dans la belle Italie, et que je dois placer ici, qui recevra bien plus de

force du rapprochement immédiat des deux événemens. Cette considération me fait passer par dessus l'inconvénient d'une anticipation d'ailleurs peu importante à la marche de ces Mémoires.

Le maréchal Brune, en arrivant à Avignon, fut prévenu qu'il y avait de l'agitation dans la ville, et qu'elle était particulièrement dirigée contre lui. Il ne voulut pas écouter les avis qui lui étaient adressés, et commanda aux postillons de le mener à la poste. Je passe ici sur une infinité de détails d'autant plus précieux que je les tiens d'un homme assez malheureux pour avoir vu le crime sans pouvoir l'empêcher. Je donnerai ces détails plus tard, lorsque 1815 sera notre domaine; maintenant je dirai seulement comment le maréchal, retranché dans une chambre, se voit assiégé par huit cents misérables armés alors pour *la cause royale*, *par des royalistes*, qui oublient que ces mêmes hommes ont servi sous *Jourdan-Coupe-tête*, et l'ont aidé lors des malheurs de la ville d'Avignon, en 1791. Trois mille citoyens, spectateurs immobiles de cette tragédie fabuleusement atroce, ne partagent pas ce délire de sang et ne secondent cependant nullement les efforts que le maire et le préfet, réduits au seul secours de quelques gendarmes, prolongent quatre heures entières. Enfin, la lâcheté de toute une population a livré la victime, sous le prétexte faux et stupide que le maréchal a été le meurtrier de madame la princesse de Lamballe, tandis qu'à l'époque des septembrisades il n'était pas même à Paris; les monstres l'égorgent de la manière la plus barbare que le manuel de leur chef Jourdan peut leur présenter. Ils lacèrent son corps, le traînent dans la boue, et, enfin, le jettent dans le Rhône. Les eaux de ce malheureux fleuve, lasses d'être toujours teintes de sang, refusent le cadavre de la pauvre victime; ses vagues le rejettent sur la grève où il est demeuré deux jours sans sépulture!... [1]

[1] La conduite remarquable que tint M. Dupin aîné lors du procès que la

Quelles réflexions peut-on faire en arrêtant sa pensée sur cet acte plus affreux qu'aucun de ceux offerts à la curiosité par le voyageur échappé aux mains des plus féroces sauvages? Hélas! je me rappelai, lorsque j'entendis raconter cette déplorable aventure, qu'étant à Beaucaire avec ma mère, je crois avoir rapporté ce fait, je vis dans l'excavation d'un rocher que battaient les flots du Rhône, deux cadavres de femmes dont les seins avaient été coupés!...

Maintenant, il faut que je rapporte cette circonstance vraiment étrange qui vient, en s'échappant du milieu des jours de gloire du maréchal, se rattacher au dernier anneau de la chaîne de sa vie brisée si violemment.

C'était en l'an v de la république (1797). Le général Masséna avait été rappelé à Milan, auprès du général en chef Bonaparte, pour assister à une fête nationale [1], le général Brune, attaché à la division Masséna, dut prendre le commandement. Son quartier-général était à Padoue; il ordonna la célébration de la même fête, et au banquet qui eut lieu, différentes pièces de poésie furent lues ou chantées.

Le général Brune s'occupait de littérature, et il aimait

maréchale Brune intenta pour obtenir justice, mérite d'être connue des personnes qui pourraient l'ignorer. On sait qu'il fit tout ce qui était en son pouvoir d'homme, de Français et d'homme habile, pour que justice et vengeance fussent accordées, et qu'il ne fut pas coupable certes de la non-réussite. Lorsque tout fut terminé, la maréchale Brune se rendit chez lui, et, ne l'ayant pas trouvé, elle remit à madame Dupin, qui existait alors, une petite cassette contenant le témoignage de sa reconnaissance et l'acquittement de ce qu'elle devait aux soins de M. Dupin. De retour chez lui, après avoir ouvert la boîte et pris connaissance de ce qu'elle contenait, il fut touché, car il savait que la maréchale n'était pas riche. Le lendemain, il passa lui-même chez elle, et lui remit la cassette, dont il avait retiré ce qu'il jugeait nécessaire pour ses honoraires.

« Madame la maréchale s'était sûrement trompée en les taxant aussi haut », lui dit-il en lui remettant la somme excédante.

Cette somme était de 20,000 francs.

[1] C'est, je crois, la fête du 1er vendémiaire.

poésie. Après avoir entendu chanter quelques couplets une chanson politique dont les principes lui plaisaient, il improvisa et chanta le couplet que voici [1] :

On se met deux cents contre un homme,
On le terrasse, on vous l'assomme,
Disant : Nous n'aimons pas le sang !
Ce sont là les honnêtes gens. (*Bis.*)
Animés d'une ardeur guerrière,
Ils vous traînent dans la rivière
Et s'en reviennent triomphans.
Ce sont là les honnêtes gens. (*Bis.*)

Dix-huit ans séparent 1797 de 1815. Quel rapprochement bizarre ! quelle fantastique couleur cet incident répand sur la vie de Brune ! Il ne croyait pas prophétiser, et pourtant il expliquait, dans un étrange mystère, les détails de venir de sa terrible mort [2].

Cette déplorable histoire m'a reporté vers le passé; c'est la cloche tintant pour l'office des morts. Nous avions des amis bien estimables dans cette ville d'Avignon, des amis que mon père chérissait avec tendresse, et qui périrent d'une manière si étrangement atroce, que, quelque douloureux que soit ce souvenir, il faut que cet événement vienne former l'effroyable pendant de l'assassinat du maréchal Brune.

Il faut savoir, avant de commencer cette courte histoire, que cette *charmantc* cité d'Avignon, tout embellie du voisinage de Vaucluse et du souvenir de Pétrarque et de Laure,

[1] Air de Tarare : *Je suis né natif de Ferrare.*

[2] Tous les détails que l'on vient de lire sont parfaitement authentiques. Ils m'ont été donnés par un officier attaché au maréchal Brune, et qui était au dîner où ses couplets ont été chantés, ainsi que M. le chevalier Suchet, frère du maréchal Suchet, qui peut en certifier l'authenticité. Je dirai de plus qu'il est nécessaire d'examiner le sens des paroles du couplet. Elles peignent bien parfaitement le vrai et honnête républicain, et non pas le verseur de sang, le bourreau de ses compatriotes.

était, au moment de la révolution, et plus d'un an avant les rumeurs populaires, en proie à des brigandages et à des crimes inouïs. Définitivement réuni à la France par une décision de l'Assemblée nationale, le comtat Venaissin nous apporta ces haines, ces vengeances qui vinrent entretenir leur flambeau à celles de nos discordes. Des bandits, des forçats libérés sont accourus des côtes de l'Italie, des îles de la Méditerranée, répandant autour d'eux le meurtre, le pillage, le sacrilége et les plus *honteux* excès. Ils obéissaient à un chef qui depuis eut un nom fameux et sinistre. C'était *Jourdan-Coupe-tête* [1].

Cet homme né dans *les Cévennes*, et non pas dans le Comtat, comme plusieurs autorités le prétendent, fut d'abord contrebandier. Son nom, son vrai nom est *Jouve*. C'était un paysan: ennuyé de sa misère, il se fit contrebandier; mais ne se bornant pas à ce métier dangereux qui lui seul méritait punition, il fut arrêté et mis en prison à Valence en Dauphiné. Il s'échappa, lui septième, et ce fut alors qu'il quitta le nom de Jouve pour celui de *Jourdan*, et se livra à de nouveaux crimes; encore recherché, il quitta alors *les affaires*, cessa de faire *suer les chênes* et vint à Paris. Il était robuste; né dans les montagnes, il se fit garçon maréchal-ferrant et entra au service de S. A. S. monseigneur le duc d'Orléans, peu après il en fut chassé pour avoir volé un fer de cheval. Le penchant l'entraînait; avant d'entrer chez le duc d'Orléens, il était chez un maréchal-ferrant rue Clos-Georgeot, d'où il avait été chassé pour le même motif de vol.

Ce fut alors que ce misérable retourna à Avignon, et qu'il y porta le fer et le feu. Quelques personnes d'Avignon elles-

[1] Les détails que je donne ici ne se trouvent dans aucun des journaux du temps, ce qui me détermine à les mettre tous. Je sais par expérience qu'on est fort aise de trouver des renseignemens sûrs relativement à une époque intéressante. Celle-ci peut dire beaucoup avec l'aide de cette sorte de glossaire. J'ajouterai que ces faits sont de la plus parfaite exactitude.

mêmes crurent que Jourdan avait rapporté ce funeste nom de Coupe-tête parce que le jour de la prise de la Bastille il avait coupé la tête à M. de Launay, gouverneur de la forteresse. Le fait n'est pas vrai; Jourdan a bien assez de ses crimes sans lui prêter ceux des autres. Celui qui mutila le malheureux de Launay était un grand vieillard portant une longue barbe blanche. Il fut désigné au 6 octobre sous le nom du *Vieillard à la longue barbe.*

Le 10 juin 1790, M. Demanez, marquis d'Aulan, l'homme d'Avignon peut-être le plus estimé et le plus digne de l'être par le bien qu'il faisait et par l'exercice de toutes les vertus, est entraîné par la foule jusqu'au pied d'une potence de cinquante pieds qu'on avait élevée sur la place du palais [1]. On allait y pendre dans le même moment le marquis de Rochegude, l'abbé Offraye et un nommé Aubert, marchand de soie et propriétaire de la ville même d'Avignon. Lorsque M. d'Aulan vit ce délire effréné gagner ses malheureux compatriotes, il leur parla avec un accent du cœur et de la vertu, cette voix qui toujours est entendue des plus furieux; mais dans cette journée de meurtre rien n'était écouté; rien, que le cri de la victime. M. d'Aulan ne perdit pas courage : avec une persévérance que d'autres n'auraient pas même eue pour se sauver, le marquis parvint enfin au pied de la potence. Au moment où il arrivait, le bourreau se battait avec un voiturier du pays, nommé *Buffardin*, que le peuple avait condamné, le malheureux, sous prétexte qu'il avait *accaparé des blés.* Cet homme était innocent, et M. d'Aulan le savait

« Vous êtes des monstres ! s'écria-t-il en s'élançant à côté de cet homme qu'il aide à se débarrasser du bour-

[1] Le marquis d'Aulan était un ami de mon père, ainsi que M. l'abbé Offraye, chanoine du bas chœur de la métropole. M. d'Aulan surtout était un ange de bonté. Tous les détails que je rapporte ici sont d'une grande exactitude, et, comme je l'ai fait observer plus haut, ne se trouvent dans aucun journal.

reau.... Vous êtes des tigres !... Que vous a fait ce malheureux? Voulez-vous le tuer? Et sa femme et ses enfans, qui les nourrira ensuite?.... Avez-vous soif de sang? Voulez-vous encore une victime? Eh bien! laissez cet homme, prenez-moi, mais à condition que je serai le dernier. »

Aussitôt la foule s'écria :

« Il a raison !... Il a raison !... » Parmi le peuple, il y en avait qui connaissaient le marquis d'Aulan pour le père des malheureux et qui voulurent parler ; mais leurs voix furent étouffées par les cris, les vociférations des scélérats qui entouraient encore la potence de M. de Rochegude.

« Oui.., oui, s'écrièrent-ils..., puisqu'il veut payer pour le voiturier, qu'il meure !... »

Et l'infortuné fut pendu !...

Ce qui sauva la ville d'Avignon dans cette horrible journée, ce fut le sang-froid et le vrai courage de M. le chevalier d'Aymar. Il était maire d'Orange; ayant été appelé avec sa garde nationale, M. d'Aymar sauva la ville et rétablit la tranquillité..... pour ce jour-là... Ce fut le 6 octobre de l'année suivante, qu'arriva l'horrible catastrophe de la Tour de la Glacière. Un nommé L'Écuyer, parlant dans l'église des Cordeliers, fut tué à coup de ciseaux par une troupe de femmes ou plutôt de furies. Elles promènent son cadavre et elles crient que c'est une victime et qu'il faut la venger. On court aux prisons, on enfonce les portes, on arrache de leur asile de douleur des malheureux réduits à le regretter et à se cramponner à leurs barreaux qu'ils ne veulent pas quitter, car ils prévoient leur sort. Soixante-trois personnes de tout âge, de tout sexe, sont jetées dans la Tour *de la Glacière*. On y avait mis d'avance de la chaux vive; mais on oublia l'eau, et les premiers qui furent précipités furent étouffés. M. Lami, architecte, fut une des victimes ainsi que son fils. Ils furent trouvés l'un près de l'autre, le fils aux genoux de son père.

CHAPITRE XIX.

Paris en 1801. — Les théâtres. — Mes loges. — M. Carion de Nisas et *la Mort de Montmorency*. — Vanhove et la tabatière de Louis XIII. — Les trois questions espagnoles. — Première représentation de *Pinto*. — Prédilection pour le théâtre Feydeau. — Vogue d'Elleviou et la meilleure troupe de Paris. — La première troupe italienne et Raffanelli. — Cimarosa. — Le duc de Mouchy et le duo du *Matrimonio*. — L'Opéra et le théâtre Montansier. — Brunet et Tiercelin. — Le carnaval de 1801 et le bal masqué. — Scène comique. — Retour du printemps et la comédie à la Malmaison.

Le chapitre précédent est peut-être un peu long, en ce qu'on pourra me demander pourquoi je me suis autant arrêtée sur la vie du général Brune : je répondrai que le maréchal Brune est d'une haute importance dans notre existence politique. Sa vie eut une grande influence sur la destinée de la France, sur celle de Napoléon lui-même. Comment ses projets auraient-ils reçu leur exécution, si le duc d'York avait été à Meaux ou à Senlis? Mais une conséquence plus directe résulte de sa mort, de cet assassinat d'un maréchal de France, dans une ville de la France, et par des hommes de la France. Tout est grave dans une si grande affaire J'ai dû anticiper pour le rapprochement de cette singulière prévision; maintenant, il faut laisser sommeiller cette cause; au moment des *débats*, nous saurons la retrouver.

Pour égayer le tableau qui vient de rembrunir un si pénible sujet, je vais essayer de représenter Paris tel

qu'il était déjà à cette époque, c'est-à-dire la ville des enenchantemens.

Un des avantages attachés à la place de Junot, était d'avoir une loge à chaque spectacle. J'avoue que j'ai joui du bonheur que cela m'a procuré, avec une profonde reconnaissance. J'étais surtout heureuse de rendre service, et Dieu sait qu'on ne m'épargnait pas les billets du matin et même ceux du soir. J'ai vu recevoir dans la même journée pour une seconde représentation (*Les Templiers*, c'était beaucoup plus tard), onze demandes pour ma loge à la Comédie Française. J'avais sept à huit générosités à faire tous les jours. Je les donnais, je croyais que cela me ferait sinon des amis, au moins une sorte de relation amicale qui survivrait par décorum à *la haute puissance*.... J'étais jeune alors que je faisais de pareils rêves.

J'allais donc souvent au spectacle. C'était un plaisir que je connaissais si peu, que je n'avais été qu'une seule fois à l'Opéra, et deux ou trois fois à la Comédie Française, encore était-ce pour voir la première représentation de *Pinto*, celle de *Montmorency*, par Carion de Nisas, et un début de Lafont qui avait été tellement orageux, qu'en vérité je croyais que la salle de la Comédie Française était autrement bâtie qu'une autre, pour résister à de tels assauts.

En parlant des hommes de la société de ma mère, il est bien mal à moi de n'avoir rien dit de celui qui en était peut-être le plus spirituel, M. Carion de Nisas. Je connais peu d'esprit plus varié, plus aimable, plus gai et plus inoffensif tout en étant fort piquant; mais il avait du malheur pour ses productions théâtrales, et cependant il avait du talent. Je me rappellerai toute ma vie l'état dans lequel le mit la première représentation de cette *Mort de Montmorency*, qui, je crois, l'a plus tué que le connétable ne l'a été, et cela par des circonstances tout-à-fait étrangères à son œuvre. Oh! sans doute, il devait être en colère! et en vérité, il avait raison.

Il y avait de fort beaux vers, et des situations attachantes; toute la scène où le cardinal dévoile ses plans pour l'agrandissement de la France, ainsi que ses vues politiques, sont de la plus grande beauté, et les inconvéniens eussent peut-être passé inaperçus si la tragédie eût été jouée avec ensemble; mais le malheur était complet. Talma, qui autant que je puis me le rappeler faisait *Montmorency*, était le seul qui eût le sens commun. Baptiste aîné, madame Talma (madame Petit-Vanhove), mais surtout Vanhove le père, tout cela était hors de place. Mais Vanhove y était admirablement pour faire rire, ce qui mettait M. de Nisas au désespoir. On sait, ou peut-être un si heureux souvenir est perdu, que le père Vanhove avait l'habitude assez triviale de se griser, pour ne pas dire enivrer, toutes les fois surtout qu'il y avait une première représentation. Comme il était habituellement détestable, il y avait à espérer que le vin produirait un heureux changement, mais pas du tout; il n'en était que plus mauvais. Le jour de la première représentation de *la Mort de Montmorency*, il prit ce qu'il appelait du courage, malgré la surveillance exacte de sa fille et de Talma, dont il était le beau-père en herbe; mais ce fut bien une autre affaire vraiment, le soir, lorsqu'il fut question de prendre enfin un air un peu royal. Quoique ce ne fût guère à l'usage de Louis XIII (car tel était le noble personnage qu'il devait représenter), il n'y eut pas moyen de lui faire abandonner une petite caisse ronde contenant une livre de tabac, qu'il appelait sa tabatière. Sa fille, déjà habillée pour le rôle d'Anne d'Autriche, employait tous les argumens possibles pour qu'il n'entrât pas sur la scène avec cette malle à contrebande; comme il était gris et même complétement ivre, il avait trouvé une phrase dont il ne sortait pas :

« Prouvez-moi que Louis XIII ne prenait pas de tabac, et je dépose les armes; prouvez-le-moi...

— » Mais, mon père... disait madame Petit-Vanhove.

— » Prouvez-moi que Louis XIII ne prenait pas de tabac. »

Et il bourrait tellement son malheureux nez qu'à peine on l'entendait, et que la fumée de ce tabac le grisait encore plus. Aussi joua-t-il quelquefois tellement en parodie, que le rire dominait de beaucoup et les sifflets et les applaudissemens. M. de Nisas venait de temps à autre dans notre loge, et là j'ai pu juger d'un supplice dont je n'avais aucune idée. Il était quelquefois au moment d'expirer, pâle, la respiration suspendue, son front était trempé de sueur; en vérité, il n'y avait pas moyen de rire, cela l'aurait achevé. Ensuite il regardait sans voir, et n'avait qu'un sens dans lequel venaient mourir tous les autres. Ah! quel supplice! comment peut-on volontairement endurer une aussi cuisante torture? En vérité, je serais, je crois, plus à mon aise dans la rigole à l'eau, par devant le très-saint tribunal [1].

Prévention d'amitié à part, il y avait de fort belles choses. Je me rappelle, entre autres passages, celui-ci qui fit beaucoup d'effet.

Montmorency, condamné à mort, est au moment d'être délivré par les soldats et par le peuple; sa sœur, sa femme, la reine qui l'aime toujours, attendent dans l'anxiété la plus déchirante quelle a été l'issue de cette tentative. Le cardinal qui raconte le fait, termine en disant :

Pour réponse, aux mutins j'ai fait jeter sa tête.

La situation était vraiment admirable dans cet instant,

[1] On donnait trois genres de question en Espagne dans les prisons du saint-office. L'eau était la plus douloureuse de toutes. On étendait le patient dans une sorte de rigole ou de cercueil ouvert des pieds à la tête; ensuite on recouvrait le visage du patient d'une batiste mouillée, sur laquelle on laissait tomber l'eau, qui, pour entrer dans la gorge, devait s'infiltrer goutte par goutte; et comme le nez et la gorge ne peuvent pas aspirer à travers ce linge, qui intercepte à la fois l'air et cette eau, il en résulte que, lorsqu'on enlève le linge, ce linge est plein de sang, ainsi que la gorge. Ce sont tous les petits vaisseaux qui se rompent.

elle rappelait celle d'Iphigénie. C'était fort bien. Cette beauté dans l'action fit oublier le malheureux :

Duc de Montmorency, retournez en prison.

Mais la pièce tomba et tomba parfaitement; ce qui prouve qu'un homme spirituel autant qu'on peut l'être peut aussi faire une mauvaise pièce; et cela, j'en ai peur, se voit bien souvent encore.

Mais le plus beau des tapages passés, présens et à venir, c'est celui qui eut lieu le jour de la représentation de *Pinto*. Lemercier, qui avait deviné l'école romantique, fut accablé; car *Pinto*, Figaro politique, avec son caractère naturel et dans l'ordre de chaque événement, parut une conception bizarre au goût non pas mauvais de l'époque, mais à ce goût soumis aux ciseaux *rogneurs*, à la serpette *étaguante* et surtout à la parole *tranchante* qui vous disait :

« Otez cette phrase. — Pourquoi? — Parce que je ne veux pas qu'elle y soit. — Mais encore? — Cela ne se doit pas. — Mais, la raison? ce que je dis est-il donc inconvenant? — Oh! pas du tout. Mais enfin il faut l'ôter. »

Ce court colloque n'a aucun rapport avec *Pinto*. *Pinto* était une œuvre composée d'un jet, faite pour rester telle qu'elle est sortie des mains de son père. Je crois que, si ce sujet n'avait pas été travaillé et lancé au public dans un temps de prévention, ce qui chez nous est une des plus terribles massues qui puisse accabler une pauvre pièce, quelle qu'elle soit, elle ferait aujourd'hui le plus grand effet. Le talent de Lemercier s'y rencontre à chaque ligne. Je n'ai pas vu *Pinto* depuis le jour où Dugazon faisait l'archevêque. Eh bien! l'on m'a dit que, lorsque Lemercier avait voulu faire jouer sa pièce il y a quelques années, il n'avait trouvé personne qui comprît ce rôle difficile et si dramatique comme mon cher répétiteur. Cependant que de sottes et plates plaisanteries furent faites alors sur cette innovation! C'est selon moi un des plus beaux sujets pour la scène que

cette conspiration de Bragance. Il n'y a pas un personnage qui soit de peu d'intérêt, et Lemercier en a tiré un grand parti ; cependant je ne sais si d'avoir habité les lieux où la scène véritable s'est passée, m'a donné plus d'exigence, je crois que Lemercier, avec son beau talent et surtout son original talent, aurait pu faire encore mieux, simplement avec les événemens seuls.

Feydeau était un des théâtres où j'aimais le mieux aller passer ma soirée. Il avait alors un degré de perfection qu'il n'a jamais recouvré. Elleviou, Martin, Chenard, Solié, Juliet, mademoiselle Philis, mademoiselle Desbrosses, madame Gavaudan, et puis un orchestre parfait, et des pièces charmantes jouées dans la plus rare perfection par madame Saint-Aubin, madame Dugazon et Dozainville. Je ne finirais pas si je nommais tous les acteurs de ce théâtre ; mais le premier de tous, celui qui les formait, parce que, pour jouer avec lui, tous se montaient tant qu'ils pouvaient à sa hauteur, c'était Elleviou. Que d'efforts impuissans j'ai vu faire depuis sa retraite à toute cette monnaie de lui-même! Elleviou avec sa voix, sa méthode, sa tournure, son jeu, toute sa personne de bon acteur enfin, n'a jamais été remplacé, même de loin. Je ne porte pas dans mon jugement le ridicule des grand's-mères qui disent : « *De mon temps* !... » Quoique grand'mère en effet, je ne radote ni ne rabâche, et je suis de bonne foi pour convenir de la bonté du jeu d'une actrice, de la beauté de son talent de chant, lorsque je les trouve en effet et réellement *bon* et *beau*. Martin, par exemple, quelle est la voix qui a la prétention de faire oublier la sienne dans *Gulistan*, ou dans quelque autre opéra, comme *l'Irato*, ou *Ma tante Aurore*, ou *Picaros et Diego*?

Ce charme que nous autres Français nous éprouvions à entendre chanter de notre bonne musique, gaie, brillante, chantante, ne nous empêchait pas de goûter un vrai plaisir à la comédie italienne qui venait d'arriver à Paris en 1801. Cette troupe était composée de deux sujets chan-

tans, madame Strina-Sacchi et le tenor Lazzarini. Quant à Raffanelli, le plus excellent acteur qu'on puisse trouver pour les rôles à manteau, il ne chantait pas même mal, il ne chantait pas du tout: eh bien! cependant quelle admirable précision, quelle perfection dans l'air: *Udite, tutti, udite*, et le duo: *Se fiato in corpo avete.* Raffanelli chantait ces morceaux-là comme Cimarosa les lui avait montrés, comme l'esprit du maître les lui avait inculqués; et puis quel acteur! J'ai entendu dire à Grandménil qu'il gagnait toujours quelque chose avec lui.

Cette première troupe italienne joua d'abord sur un petit théâtre, la salle Olympique, situé rue Chantereine. Ce théâtre, qui n'est pas beaucoup plus grand qu'une salle de spectacle pour jouer en société, réunissait alors la meilleure compagnie de Paris. On sait comme les loges découvertes entre de hautes colonnes exigent une toilette tout-à-fait parée. Cette obligation plaisait assez aux femmes, et je me rappelle que le jour de la première représentation *Dei virtuosi ambulanti*, la première rangée de loges n'était garnie que par des femmes presque toutes jeunes et fort élégamment mises. Une autre particularité, c'est qu'il ne se trouva que deux loges qui fussent remplies par des femmes qui n'étaient pas de notre connaissance, à vingt-cinq ou trente jeunes têtes que nous étions là.

Ma mère, pour qui la bonne musique italienne était la plus souveraine des panacées pour guérir ses souffrances, ne manquait pas de venir dans ma loge tous les jours d'opéra bouffon. Le duc de M..... l'accompagnait souvent. Il était dès lors ce qu'il est toujours demeuré, un excellent *dilettanti*. Il était passionné pour la musique italienne, et, comme il chantait le genre bouffe à ravir, il venait prendre de ces leçons de bon goût que les vrais amateurs de musique ne laissent pas échapper et qui profitent bien plus que dix leçons prises devant un piano et en filant des gammes et faisant des *gorgheggio*. J'ai accompagné souvent au duc

de M..... et à mon mari ce duo du mariage secret : *Se fiato*, etc. Eh bien ! jamais l'un d'eux n'a manqué ni une note ni une mesure; c'était aussi juste, non seulement d'intonation, mais d'expression, de ce je ne sais quoi donné par l'harmonie à ceux qui la comprennent, qu'aurait pu l'être *Pria che sponti* chanté par Garât, à cette époque. Le duc de M..... avait une voix superbe; une de ces basses-tailles pleines et sonores, sans avoir rien du lutrin, et puis le genre, l'accent; enfin, il faisait vraiment plaisir à entendre alors. Il laissait Junot bien loin derrière lui; Junot n'avait d'autre mérite que celui d'aller en mesure et de chanter juste. Mais il avait la voix dure, parce que des *demi-tours à droite*, et des *par quatre à gauche* ne rendent pas la voix souple si elle reste juste, et les leçons que je lui donnais n'étaient pas assez sévères pour le mettre en état de *chanter pour faire de la musique*.

Puisque j'ai prononcé le nom du roi de l'harmonie, il faut que je place ici une courte notice sur lui.

Cimarosa avait à peine cinquante ans lorsqu'il mourut. Né à Naples, à Capo-di-Monte, il fut élevé au conservatoire de Loretto, et suivit l'école de l'incomparable Durante. Lorsqu'il sortit du conservatoire, il était jeune, agréable; il dut se choisir une maison patronale comme le faisaient alors tous les compositeurs commençans. Il connut madame Ballante, dont l'immense fortune lui donnait la possibilité de protéger les arts. Elle accueillit le jeune musicien, et vit bientôt combien la protection qu'elle lui accordait lui serait à elle-même honorable. Madame Ballante avait une fille: elle n'entendit pas impunément les accens ravissans de Cimarosa redisant des sons plus ravissans encore; elle l'aima bientôt avec passion. Madame Ballante le nomma son gendre; peu de temps après, la jeune et heureuse épouse mourut au milieu de son bonheur, laissant un fils à Cimarosa. Il fut au désespoir; sa belle-mère, madame Ballante, avait élevé une jeune orpheline et l'avait adoptée, elle la

donna à Cimarosa en lui disant: «Mon ami, c'est ma seconde fille!» Hélas! le bonheur n'était pas fait pour cette âme si tendre, si sensible, si bien faite pour le sentir; sa seconde femme mourut jeune, lui laissant un fils et une fille.

Cimarosa avait la bonté d'un être supérieur. Il avait une instruction et un esprit remarquables, hors même cette faculté communiquée à son âme par le contact immédiat du flambeau du génie. Il chantait comme le plus habile professeur de chant et accompagnait dans une rare perfection. Mon frère, qui était passionnément épris des compositions de Cimarosa, comme le seront toujours ceux qui sentiront la musique, mon frère m'a dit avoir fait avec lui une sorte d'assaut qui dura toute une matinée. Cimarosa était au piano, et mon frère avait sa harpe. Cimarosa faisait un thème, puis Albert le prenait et le variait: alors l'auteur le chantait dans tous les tons et dans tous les mouvemens, comme barcarole, canzone, polacca, romanza, etc. Cette joyeuse lutte dura plus de trois heures: «les plus agréables heures employées de cette manière que j'aie passées de ma vie», m'a dit souvent mon frère. C'était dans le fait un don enchanteur et précieux qu'il tenait de la nature, cet homme extraordinaire; et lorsque dans un déjeuner ou un dîner il improvisait à l'instant la plus charmante chanson dont il faisait les paroles avec sa ravissante facilité, on ne pouvait s'empêcher de lui donner cette épithète de divin que mon admiration lui dédie. Il était gai, bon compagnon, aimait à rire, et possédait au plus haut point cette qualité toujours inhérente à l'artiste habile et digne du nom d'artiste, la générosité. Que de malheureux émigrés ont été secourus par Cimarosa! A Paris, lorsque des transports presque frénétiques font applaudir son beau *finale del Matrimonio*, *Pria che spunti*, ou bien *Quelle pupille tenere*; on ne sait pas que le produit de ces immortelles productions servait à soulager le malheur de plusieurs de nos malheureux compatriotes; mais il vivait sous un gouvernement qui n'était

pas fait pour apprécier un tel homme. Au lieu de lui donner une couronne au nom de la patrie, des persécutions, des chaînes, des supplices, voilà comment l'honneur de Parthénope fut récompensé d'avoir été humain. On sait que les persécutions éprouvées par Cimarosa ont été cause de sa fin prématurée.

Également victime des troubles qui déchiraient leur belle patrie, madame Ballante perdit toute sa fortune. Une âme comme celle de Cimarosa ne pouvait rendre que des accens purs et harmonieux comme toutes ses pensées. Il eut le bonheur de recevoir chez lui sa bienfaitrice. « Soyez maîtresse dans ma maison, lui dit-il. Tout ce que j'ai n'est-il pas votre bien? N'êtes-vous pas ma mère? »

Il essaya de lutter contre le terrorisme royal, mais il n'y eut pas moyen. Ce terrorisme-là était plus habile que l'autre: il avait une cruauté plus active et plus permanente; ce qui n'était pas facile. Les horreurs commises à Naples ne sont pas connues; mais lorsque l'œil pénètre dans ce cloaque d'impureté, lorsque la vue se familiarise avec cette foule d'assassinats, de vols juridiques, de vengeances religieuses, de *vendette* satisfaites sous le prétexte populaire, il faut alors reculer d'épouvante. Mais lorsque vous savez ensuite que c'est une femme qui a commandé toutes ces horreurs..... oui, une femme..... que faites-vous?...

Cimarosa est mort le 10 janvier 1801. Son nom sera immortel comme ses ouvrages.

Revenons à Paris.

L'Opéra était, comme toujours, la merveille de l'Europe. Il a beaucoup gagné cependant depuis cette époque. Les décorations sont bien plus soignées; les machines sont dirigées par des mains plus habiles que celles qui laissèrent tomber mademoiselle Aubry: et le ballet de *Psyché*, tout charmant qu'il est, s'est vu, non pas surpassé, parce que jamais il ne le sera, mais au moins égalé. L'Opéra est devenu une œuvre de féerie.

Un théâtre qui était aussi bien couru, et qui le prouvait par ses recettes, c'était le théâtre de Montansier. Tiercelin, Vertpré et Brunet, ainsi que Bosquier-Gavaudan, faisaient courir à eux tous les amis d'une bonne et franche gaîté. Brunet se répétait bien un peu, mais Tiercelin était un véritable acteur, ainsi que Bosquier-Gavaudan. Vertpré n'a pas été remplacé, et, ce qui prouve en faveur d'eux tous, c'est qu'une année, Junot ayant voulu, par curiosité, connaître le revenu fixe du théâtre Montansier, dans sa différence avec l'Opéra, il se trouva que la recette de Montansier excédait l'autre de 14 ou 15,000 francs.

Mais il était une chose qui, depuis quelques semaines, me causait une telle curiosité, que je ne pouvais penser qu'avec douleur que le carnaval allait finir sans que je m'y fusse amusée, comme je l'entendais, en allant au bal masqué. Les bals masqués avaient été rétablis par le premier consul, et lui-même s'y était fort diverti. Je me décidai donc à demander à ma mère de m'y conduire. Mais au premier mot que je lui en dis, elle me renvoya bien loin. « D'abord, c'est une chose qui m'ennuie, me répondit-elle, et puis, je ne veux pas que tu ailles bâiller pendant quatre heures dans une salle remplie de poussière et de puanteur d'huile rance.

— « Moi, bâiller! m'écriai-je; bâiller au bal masqué! Mais tout le monde dit que c'est le plus divertissant des amusemens.

» — Tu ne sais ce que tu dis, me répondit ma mère; au surplus, si tu es entêtée, vas-y avec ton mari. Vous êtes encore assez nouveau-mariés pour que cela ne paraisse pas extraordinaire, si l'on te reconnaît. »

Dans le moment, je vis entrer ma tante Comnène. Elle était arrivée à Paris depuis quelque temps, et en attendant que le reste de sa famille l'eût rejointe, ma tante logeait chez ma mère dans l'appartement de M. de Geouffre, mon beau-frère. Ma tante était encore une jeune femme à cette époque; elle était gaie parce qu'elle était heureuse; tout

l'amusait. Elle était encore plus aimable peut-être alors, si c'est possible, qu'aujourd'hui. Maintenant on souffre tant de la voir souffrir !

Aussitôt qu'elle entendit parler de mon désir d'être *chaperonnée*, elle s'offrit de me conduire au bal de l'Opéra, avec une grâce si parfaite, que je ne pus m'empêcher de lui sauter au cou et de la remercier mille fois.

— « C'est entendu, me dit-elle; j'irai dîner avec vous; nous nous masquerons jusqu'aux dents, et nous ferons enrager bien des gens qui ne se doutent pas que nous serons ce soir au bal de l'Opéra. »

Or, pour savoir combien tout le monde devait être avide de ce plaisir *de bal masqué*, il faut dire que depuis la révolution on avait supprimé ce passe-temps fort innocent, parce que les Romains et les Athéniens n'avaient pas de mascarades; encore se trompait-on; car à Rome, les traditions le montraient de reste, et si elles n'étaient pas semblables aux nôtres, elles suffisaient pour les autoriser au moins. Enfin la génération partant voulait encore se divertir sous le masque; la génération entrant ne demandait qu'à rire. Ce n'était donc qu'un cri après le bal masqué. Il n'y en avait encore eu que deux de donnés.

Junot, en apprenant que j'avais envie d'aller au bal de l'Opéra, se mit à rire, et me dit la même chose que ma mère : « Ah ! ma pauvre Laure, que tu vas t'ennuyer !

« — Ah çà ! vous êtes donc tous ligués contre ma joie? dis-je toute prête à pleurer. Qu'est-ce que ce refrain? Pourquoi m'ennuierais-je là où tout le monde s'amuse?

« — Laissez-les dire, ma nièce. Nous nous amuserons de manière à les faire repentir de leur impertinence; laissez arriver deux heures du matin, et vous ferez voir à votre mari si vous ne vous amusez pas.

« — Parbleu, je ne demande pas mieux ! s'écria Junot, mais nous verrons. »

Nous dînâmes fort gaîment, et nous passâmes une char-

mante soirée. Ma tante était très-communicative dans sa gaieté, parce qu'elle était franche et vraie. Enfin à mon inexprimable joie, j'entendis sonner minuit. J'appelai ma femme de chambre, et ma tante et moi fûmes prêtes en un instant. Comme j'allais regardant si mon camail allait bien, je fis un cri perçant et un saut de deux pieds, en voyant derrière moi, dans la glace de ma psyché, un grand fantôme noir dont les yeux brillaient dans une figure de nègre.

« Mon Dieu que tu m'as fait peur! dis-je à Junot qui m'embrassait en riant aux éclats.

» — Oh! oh! est-ce donc ainsi que tu es aguerrie? alors tu n'as qu'à te bien tenir. Tu vas te trouver tout à l'heure au milieu de deux mille figures comme la mienne. »

Je le regardai. Il me faisait peur; ce grand corps tout noir me faisait un effet tout autre que plaisant.

« Et pourquoi t'es-tu affublé de la sorte? lui dis-je.

» — Pourquoi? mais n'est-il pas convenu que je te donne le bras, ainsi qu'à ma tante?

» — Oui; mais qu'est-ce que cela fait?

» — Comment, qu'est-ce que cela fait? Ne veux-tu pas que je m'en aille te promener dans la salle de l'Opéra, moi étant à visage découvert? Nous ferions vraiment de la belle besogne de bal masqué. Je me dévoue pour ce soir; allons, les masques et partons. »

Je ne me le fis pas répéter deux fois : il me semblait que je n'allais pas assez vite à mon gré, et que nous n'arriverions jamais à cet Opéra bienheureux. Enfin nous y entrâmes comme une heure sonnait. Junot nous tenait toutes deux sous le bras, ma tante et moi.

Les premiers pas que je fis, les premiers regards que je jetai autour de moi, me firent l'effet de marcher sur un vaisseau. La tête me tournait, et je me cramponnais à Junot de toute la force de mon poignet; ma tante me fit as-

seoir. C'était l'effet des lumières et de la grande chaleur : il y avait au moins trente-deux degrés dans la salle.

Lorsque je fus remise : « Ah çà ! me dit Junot, que comptes-tu faire ? Il faut t'amuser comme tu en avais l'envie; parle à quelqu'un de ta connaissance.

» — Je ne vois personne. » Il en passait à chaque instant.

Ma tante se mit à rire, et me prédit que peut-être de la nuit je ne dirais un mot à personne.

« Allons donc, me dit Junot ; prends courage. »

Le cœur me battait comme si j'allais faire une mauvaise action, et je suis sûre que si j'avais ôté mon masque, on aurait pu comparer mes joues à des cerises. Enfin je pris mon parti, et en me trouvant sur l'escalier par lequel on communique de la salle aux corridors et au foyer, je m'adressai à une personne que je voyais chez ma mère et chez tous nos amis : c'était M. Victor de Laigle. Je m'approchai de lui, et je lui dis spirituellement :

« Bonsoir, comment te portes-tu ? »

Il me regarda, prit ma main, regarda ma taille, mon pied, et dit entre ses dents : « Euh... euh... pas trop mal... Eh bien ! après, ne sais-tu que demander des nouvelles des gens ?... » Et laissant aller mon bras : « Voilà un masque bien bête ! »

Et il tourna sur ses talons.

Je ne puis dire ce que j'éprouvai dans ce moment. M'entendre appeler bête par quelqu'un que je voyais habituellement ! cela me confondit à un tel point que je demeurai stupéfaite et comme un petit dieu Therme. M. Victor de Laigle était à l'autre bout de la salle, riant et plaisantant avec d'autres masques, à qui probablement il disait : « Mon Dieu ! que ce petit masque-là est bête ! »

Ce fut en vain que Junot et ma tante voulurent me faire entendre raison : rien ne me consolait du chagrin d'avoir été qualifiée du nom de *bête* à ma propre personne parlant.

— « Conviens aussi, me dit Junot, que tu l'as bien mérité. Que diable! jamais on ne va dire à un homme qu'on connaît : Comment vous portez-vous? »

» — Eh! que voulais-tu que je lui disse?

» — Ma foi! je n'en sais rien. Mais toute autre chose. » Et, dans le fait, il avait bien raison; et il est difficile d'avoir été plus sotte que je ne l'ai été ce soir-là. Je ne crois pas avoir jamais raconté cette petite scène à M. Victor de Laigle, et il l'ignore encore, à moins que Junot ne lui ait fait charitablement connaître quelle était la personne si soigneuse de s'informer de sa santé au bal de l'Opéra. Le résultat de cette ennuyeuse soirée, que je croyais être pour moi la plus amusante du monde, fut de me donner pendant beaucoup d'années un dégoût, je puis dire le mot, pour le bal de l'Opéra; et, à dire vrai, il ne m'a jamais amusé. C'est une chose digne de remarque, que les projets *ad hoc*, comme celui que j'avais formé le matin de ce malheureux bal, tournent toujours de manière à donner non pas un ennui indifférent, mais une impression désagréable. Heureusement que vers cette époque les bals masqués finissaient, et le printemps allait nous faire oublier nos toilettes enfumées pour les belles retraites de la Malmaison.

CHAPITRE XX.

Le théâtre de société de la Malmaison. — Esther chez madame Campan. — Représentation du *Barbier de Séville*. — Madame Louis Bonaparte dans le rôle de Rosine. — Eugène de Beauharnais et M. Didelot. — M. de Bourrienne excellent comédien. — La troupe de Neuilly en rivalité avec la troupe de la Malmaison. — Lucien-Zamor et Élisabeth-Alzire. — Madame Murat. — *Les Folies amoureuses*. — Mon désespoir et les bottes étroites. — L'officier en souliers de satin blanc. — Le sabre de comédie et blessure réelle. — Le premier consul directeur de spectacle. — M. Fox et les trois physionomies de Bonaparte. — Répertoire comique de Cambacérès. — Isabey et le *Cheval-Fondu*. — Le général Lallemand. — Aventure tragi-comique arrivée à Michau pendant la révolution.

Je crois difficile de trouver une chose qui réunisse en elle deux sensations aussi diamétralement opposées que celle qu'on éprouve en jouant la comédie. Tous ceux qui ont fait gémir les planches des théâtres de société conviendront, avec moi, que rien dans leur vie ne leur présente un souvenir plus entouré de joie, de gaîté, de rire franc, que celui des répétitions et en général de tout ce qui tient à *l'avant-propos* de la chose. Mais aussi, avec la même franchise, ils doivent convenir que c'est un vrai supplice, une question torturale, que le moment de la représentation. J'ai éprouvé tout ce que je viens de dire, et j'en puis parler avec une sorte de science pratique.

Mademoiselle de Beauharnais avait eu de trop grands succès chez madame Campan, lors des représentations d'*Esther* et des autres pièces, où mesdemoiselles Auguier, made-

moiselle Pannelier, faisaient, avec elle, preuve d'un talent vraiment remarquable, pour n'avoir pas la pensée d'utiliser le théatre de la Malmaison. Eugène de Beauharnais jouait parfaitement bien; sans aucune prévention flatteuse, Junot avait un talent supérieur; M. Didelot était un admirable Crispin, je ne me tirais pas mal de mes rôles; et le général Lauriston faisait un fort noble Almaviva, ou tout autre amoureux en habit de cour.

Mais le plus habile de toute la troupe était M. de Bourrienne; il jouait les rôles à manteau dans une réelle perfection; il faisait d'autant plus de plaisir que son talent n'était pas du tout le résultat de l'étude; il jouait bien, parce qu'il comprenait et sentait son rôle. Grandménil et Caumont, qui alors étaient les deux manteaux de la Comédie-Française, n'auraient pu trouver à censurer dans la manière dont M. de Bourrienne jouait le rôle de Bartholo, celui d'Albert, dans les *Folies amoureuses*, celui de l'Avare, d'Harpagème dans le *Florentin*; et peut-être bien leur offrit-il quelquefois des nuances fines et délicates à saisir et à copier.

Le premier consul avait lui-même presque organisé notre répertoire. D'abord il fut assez circonscrit; on n'osait pas se hasarder dans de grandes pièces, ni entreprendre un rôle au dessus de ses forces. On jouait *les Héritiers*, *les Etourdis*, *les Riveaux d'eux-mêmes*, *Défiance et malice*, une foule de petites pièces spirituelles et charmantes, et qui, certes, n'ont pas trouvé leur suite, en bon goût comme en bon style. Puis on s'enhardit; le premier consul lui-même demanda des pièces plus longues; le répertoire s'augmenta tout à coup de cinquante pièces, qu'on nous mit entre les mains, en ayant soin de répartir les emplois selon les facultés de chacun. A cette époque, le théâtre de La Malmaison était vraiment bien monté. Plus tard, tout le monde s'en est mêlé; c'était à n'y plus tenir.

La première pièce représentée à la Malmaison avec une

sorte de solennité, fut *le Barbier de Séville*. En disant que cette représentation fut parfaite, je ne hasarde pas un mot que la magie des souvenirs peut me demander. Nous sommes encore beaucoup ayant survécu à cette belle et riante époque, et je ne crains pas d'être démentie, en affirmant de nouveau que *le Barbier de Seville* fut joué à la Malmaison, comme à cette époque il ne pouvait être joué sur aucun théâtre de Paris.

Mademoiselle Hortense de Beauharnais remplissait le rôle de Rosine, M. de Bourrienne celui de Bartholo; M. Didelot, Figaro; le général Lauriston, Almaviva; Eugène, Basile; et le général Savary éternuait dans la perfection, dans le rôle de l'Eveillé.

J'ai dit tout à l'heure que M. de Bourrienne jouait bien ses rôles, parce qu'il les comprenait et les sentait; il en était de même de mademoiselle Hortense. Sans doute, on les lui faisait répéter; mais qu'est-ce que cela? Vous donnerez la réplique toujours juste, vous ne direz jamais que de bon sens; on n'aura pas prise sur vous, mais vous aurez ennuyé; et tout cela arrivera si vous n'êtes que bien montré. Il faut pouvoir *montrer* soi-même le rôle à un autre aussitôt qu'on l'a lu, si on veut le bien jouer, et voilà ce qu'elle aurait pu faire : finesse, gaîté, esprit, sensibilité, tout ce que Beaumarchais a voulu mettre de gracieux dans sa Rosine, madame Louis l'avait compris; elle avait deviné la jeune fille andalouse avec toute sa grâce native et sa gentillesse. Elle joignait à son jeu, à cette époque, une figure charmante, et une tournure tout-à-fait remarquable, à la scène surtout; l'une par son extrême fraîcheur, et l'autre par son élégance. Bien des années se sont écoulées depuis ces soirées joyeuses, et je me rappelle encore l'aimable et gracieuse forme de mademoiselle de Beauharnais, avec cette profusion de boucles blondes sous un chapeau de velours noir à longues plumes roses; et ce corset noir qui serrait sa taille mince et bien prise!... Je la vois encore

et je crois l'entendre... et certes, c'est une douce et riante illusion.

M. de Bourrienne fut également parfait dans le rôle de Bartholo, et son frère Eugène dans celui de Basile. Le général Lauriston fut très-bien dans les différentes situations d'Almaviva ; cependant on trouvait fort à dire dans la scène du soldat et dans celle du bachelier. Il n'était tout-à-fait bien que lorsque le grand d'Espagne reparaissait sous le manteau du bachelier ; M. Didelot fut excellent dans le Figaro.

Et puis, ce qu'il y eut de remarquable, et ce qui fait toujours le désespoir des directeurs de théâtre de société, ce fut l'ensemble parfait pendant toute la durée de la pièce ; les rôles étaient bien appris, tout allait bien. Je répète que je n'ai jamais vu représenter *le Barbier de Séville* de manière à me faire autant de plaisir que j'en ai éprouvé ce soir-là.

Madame Murat joua quelquefois sur le théâtre de la Malmaison. Elle était bien jolie. Ses bras et ses mains étaient ravissans, sa poitrine étincelait de blancheur sous le velours noir d'une jeannette à cœur d'or ; mais elle avait un malheureux accent qui était funeste, surtout dans les rôles qu'elle choisissait. Néanmoins, comme elle était la sœur du premier consul, tout cela passait, tandis que madame Louis Bonaparte, n'eût-elle été que la femme d'un *aide-de-camp*, de l'*aide-de-camp* du premier consul, aurait toujours été applaudie pour la perfection de son jeu.

Cela me rappelle une histoire qui m'est arrivée un peu par le fait de madame Murat, ou du moins par son peu d'habitude de la scène.

Il existait une sorte de rivalité entre la Malmaison et Neuilly. Lucien jouait fort souvent la tragédie et la comédie avec sa sœur aînée, madame Bacciochi. Lucien s'en acquittait remarquablement bien et déclamait dans une grande perfection. La seule chose qu'on pouvait lui repro-

cher et qui ne dépendait pas de lui, était la qualité du timbre de sa voix. Elle était trop claire et montée sur un diapason trop élevé pour le ton tragique. Mais cet inconvénient était fort léger, et Lucien faisait un vrai plaisir dans le rôle de Zamore. Cependant je l'ai entendu critiquer; quant à moi, je n'ai pas vu les défauts qu'on lui reprochait, et j'ai été enchantée de lui, dans presque tout son rôle.

Mais il n'en était pas de même de madame Bacciochi; c'était à donner le fou rire. Le premier consul ne s'en fit pas faute, et, bien loin d'être en colère, comme le dit M. de Bourrienne, il ne fit que rire pendant toute la représentation chaque fois que sa sœur arrivait sur la scène, et dit après qu'on fut réuni dans le salon :

— « J'espère que voilà une Alzire joliment parodiée. »

Il le répéta à madame Bacciochi elle-même, qui n'en fut pas du tout contente.

On jouait des pièces de tous genres, comme on le voit; et, le cothurne ne faisant pas peur, la haute comédie effrayait encore moins. On jouait donc des comédies en trois, puis en cinq actes. Les *Folies amoureuses* de Regnard nous donnèrent envie de lutter : on monta la pièce : madame Louis devait faire Agathe, moi Lisette, M. de Bourrienne Albert, Eugène Eraste, et M. Didelot Crispin. De cette manière, la piece était, je crois, montée de façon à bien marcher; mais le diable vint à la traverse. Madame Louis, toujours douce et bonne, sur une simple demande, renversa l'ordre du semainier. Madame Murat fit Lisette; je fus chargée du rôle d'Agathe, que je n'aimais pas, qui n'était nullement dans mes attributions; et, pour combler la mesure, Eugène ne put faire le rôle d'Eraste : je ne me rappelle pas pour quel motif. On ne l'apprit que l'avant-veille de la représentation, et Junot fut obligé d'apprendre le rôle tout entier, et de le jouer, n'ayant répété qu'une fois. Mais tout cela n'était rien en comparaison de ce qui devait suivre.

Ce malheureux rôle d'Agathe est fort difficile, bien qu'il

oit presque toujours chargé. Il exige une grande finesse ans la manière de dire; il y a une nuance de raison qui doit tre toujours visible pour l'amant, tandis que le tuteur, omme cependant habile et fin, doit croire la jeune fille omplètement folle; puis de la sensibilité à travers tout ce haos de chant, de danse, de bonne aventure, de bataille; nfin, c'est un rôle difficile à bien jouer, et Dugazon, ui était mon répétiteur et qui tenait à me voir réus-ir, faillit me décourager en me disant un jour :

« Il ne faut pas jouer ce rôle-là; vous ferez comme à euilly.

» — Ah! mon Dieu! m'écriai-je tout effrayé du sou-enir.

» — Sans doute! continua-t-il; et cela est d'autant plus ertain que vous êtes horriblement secondée. Le général oue aussi de son côté un rôle qui ne lui va pas... C'est une représentation manquée. »

Et voilà Dugazon se mettant à contrefaire toutes les per-onnes qui devaient me donner la réplique, et cela d'une manière tellement bouffonne qu'on ne pouvait, quelque érieux que l'on fût, s'empêcher de rire aux larmes en l'écoutant. Toutefois, mon amour-propre ne riait pas en l'entendant prophétiser que la représentation devait man-quer, et je fis tout ce que je pus afin de l'empêcher; mais il n'y eut pas moyen, et le jour de la tragi-comédie arriva enfin.

Pour avoir une juste idée de la terreur (c'est le mot) qui devait s'emparer de nous autres *comédiens ordinaires* de la Malmaison, le jour de nos représentations, qui était ordinairement un mercredi, c'est que presque toujours le premier consul faisait inviter ce même jour quarante per-sonnes à dîner, et cent cinquante à venir passer la soirée, et conséquemment nous écouter, nous juger et nous dra-per sans pitié. Les consuls, les ministres, le corps diploma-tique, des conseillers d'état, des sénateurs, leurs femmes

et tout ce qui composait alors la maison militaire du premier consul formaient notre auditoire. Ce n'était pas mal imposant, comme on voit. Mais le plus terrible épouvantail, c'était le premier consul lui-même. Il était là dans sa loge, immédiatement à côté de nous, et ses yeux nous suivaient: en accompagnant leur course d'un sourire plus ou moins malin, dont la justesse, au reste, était fort à redouter.

Le jour de la représentation des *Folies amoureuses*, Dugazon, me dit le matin, après m'avoir entendue répéter avec Bourrienne, qui faisait admirablement bien :

— « Allons! mon élève, du courage, et vous sauvez l'état. A vous deux vous pouvez tout. Le Crispin est bon aussi. Quant au général, son rôle est nul... Allons! mordieu! enlevez-moi cela, et vous mériterez de la patrie en déjouant la conspiration. »

On sait que dans le rôle d'Agathe les costumes changent cinq à six fois. Comme il faut une grande prestresse dans les évolutions des coulisses, j'avais recommandé à madame Murat, et Dugazon le lui avait recommandé également, de ne pas entrer en scène, en commençant le troisième acte, sans s'être informée auparavant si j'étais habillée en officier, sous mon domino noir de vieille grand'mère. Le commencement de la pièce n'avait pas mal été, sauf quelques erreurs de mémoire et un peu de froid dans le mouvement; mais enfin la pièce marchait : elle ne devait bientôt plus aller que d'un pied.

Soit que Lisette eût mal entendu, soit qu'elle l'eût oublié, elle entra en scène sans s'inquiéter si j'étais prête. La chose méritait pourtant attention; il n'y avait qu'une très-courte scène entre celle où je prends l'argent d'Albert et celle où je reviens avec un habit d'officier. Il était donc de toute nécessité que je fusse habillée sous mon grand manteau noir. Je me disposais en conséquence à mettre mes bottes, lorsque j'entends le premier vers de l'acte; et

tout aussitôt je me récriai : mais vraiment je n'étais pas au bout de mes peines ! Il faisait ce jour-là une chaleur étouffante. L'agitation, la crainte me mettaient dans un état violent ; j'étais dans une fournaise. Cela n'avançait pas les affaires, et les bottes ne voulaient pas entrer.

« Mon Dieu ! disais-je en joignant les mains, tandis que ma femme de chambre me donnait des secousses à me casser la jambe ; mon Dieu ! ayez pitié de moi ! »

Et Dieu, qui ne se mêle pas des gens qui jouent la comédie, faisait, je crois, enfler mon pied, et la botte de malheur n'avançait pas d'un pouce ; enfin, j'entendis la réplique précédant la mienne : je jetai la botte à dix pas de moi, et, passant à la hâte mon domino noir, j'entrai en scène.

Mais ma pauvre tête n'y était plus du tout. Machinalement je disais mon rôle, mais toute mon attention était en ce moment à mes pieds.

« Mon Dieu ! dis-je tout bas à Junot pendant un intervalle de couplets, comment faire ? je ne puis pas mettre mes bottes.

« — Hein ?... quoi ?... » me dit-il. Il n'avait pas entendu. « Je ne peux pas mettre mes bottes », dis-je à Bourrienne. Mais comme je parlais très-bas et très-rapidement, aucun d'eux ne m'entendait, et ils ne savaient à quoi attribuer ce marronnement qui faisait une sorte de murmure de moi à eux. Enfin je sortis de la scène, je courus à mes bottes ; je voulus les mettre. Bath !... impossible. Le pied s'était encore enflé, et il aurait autant valu prétendre chausser avec le colosse de Rhodes que de faire entrer ma jambe dans l'une d'elles.

Dans ce moment, Dugazon, qui rôdait dans nos coulisses et que j'avais envoyé chercher, arriva pour être témoin de mon désespoir. Il vint à moi et m'embrassa : « Cela va bien. Mais, que diable aviez-vous donc à regarder toujours le bout de vos pieds, tout à l'heure ?... » Et comme je n'avais

qu'une idée fixe dans ce moment-là, je le regardai d'un air consterné en lui disant :

« Je ne puis pas mettre mes bottes.

« — Vous n'avez pas vos bottes ! s'écria-t-il en jurant comme un charretier embourbé ; vous n'avez pas vos bottes ! »

Dans le même instant, le valet de chambre de mon mari, qui devait m'apporter un très-petit sabre que j'avais fait faire, frappa à la porte de ma loge, et, passant un sabre grand comme le damas de Mahomet, il me dit, dans son jargon allemand, que mon sabre n'était pas prêt, mais qu'il m'apportait le plus petit de ceux du *chénéral* ; que seulement il fallait prendre garde, parce qu'il coupait comme un rasoir.

« Ah ! mon Dieu ! en voici bien d'une autre ! m'écriai-je.

» — Eh ! ne vous inquiétez pas, dit Dugazon en faisant un saut de trois pieds en l'air ; tout est bien. Vous avez une redingote, donnez-vous de garde de mettre des souliers noirs : gardez vos souliers blancs. Agathe est folle : ce n'est pas un déguisement. Tous ceux qui sont autour d'elle dans la pièce savent qu'un accès de folie vient de la prendre, et qu'elle a endossé un habit militaire parce que sa tête n'est plus à elle. Et bien ! ses souliers blancs sont restés. En vérité, sur mon honneur ! cela n'est pas mal. »

Il me poussa sur la scène en me disant cela, et il fit bien, car mon tour était arrivé, et jamais je n'aurais eu le courage de paraître ainsi en officier de dragons et en souliers blancs. Je me donnais bien de garde de jeter les yeux sur la loge du premier consul ; si je l'avais vu rire ou froncer le sourcil, j'étais muette. Le résultat de cette belle histoire fut que je jouai cette dernière scène comme une vraie folle. Mais tout entière à mes malheureuses bottes, j'oubliai le sabre turc et son tranchant, et lorsqu'à la fin, Agathe se met à espadonner autour des oreilles d'Albert

et finit par se trouver mal, le malheureux damas entra de pointe dans mon soulier blanc, et me fit au pied une entaille assez profonde dont je porte encore la marque.

Mais aussi, je le demande, vit-on jamais quelqu'un arriver sur un théâtre en habit de dragon et en souliers blancs ?

Le premier consul fut impitoyable pendant plus de six mois pour ces malheureux souliers blancs. Je crois qu'il en aurait parlé à propos de la bulle *Unigenitus*.

Ce fut, je me le rappelle à présent, ce même jour, que, parlant à table du plaisir qu'on trouvait à jouer la comédie à la campagne, le premier consul dit à Cambacérès, qui semblait encore y être, « que ce ne n'était sûrement que par ouï-dire, car bien sûrement jamais il n'avait joué la comédie. » Cambacérès, comme je l'ai dit précédemment, prit un air piqué et répondit avec un accent fort plaisant, avec sa figure triste et sévère :

« Et pourquoi, citoyen premier consul, ne me jugez-vous pas assez *plaisant* pour jouer la comédie ? »

» — Mais, citoyen Cambacérès, répondit Napoléon, parce qu'en effet vous n'avez par l'air plaisant du tout. »

» — Eh bien ! j'ai joué souvent la comédie, non-seulement à Montpellier, mais à Béziers chez l'une des amies de ma famille, où six mois de l'année le théâtre était en activité ; et l'un des rôles dans lesquels j'avais un grand succès était celui de Renaud d'Ast. »

» — Comment ! vous chantiez ? » s'écria madame Bonaparte ; et tout le monde se mit à rire. Mais sans se mettre en peine de notre hilarité, Cambacérès poursuivit :

« Et comme tous les rôles me convenaient également, j'ai joué également bien le Montauciel du *Déserteur*. »

Pour le coup, on n'y tint pas et le rire fut universel. Mais ce n'était pas pour en sortir d'abord que Cambacérès s'engageait dans une route plaisante ; et une fois qu'il eut commencé à raconter les histoires de coulisses, les pe-

son côté encore bien davantage, et tous deux auraient voulu en garder le silence. Mais soit que l'un, dans le premier moment de sa frayeur, ait été conter la chose à Eugène lui-même, soit que le premier consul ait dit dans son mécontentement quelques mots à madame Bonaparte, l'affaire fut ébruitée. Je sais bien que peu de temps après on dit que ce n'était pas vrai. En tout cas, si elle fut cause du départ d'Isabey et de son retranchement de notre troupe, je dirai que c'était une injustice, et une injustice sans résultat, car bien certainement il faudrait être descendu en droite ligne et sans aucune mésalliance de Timon ou d'Héraclite, pour ne pas rire à la pensée d'Isabey escaladant ainsi le premier consul.

Le général Lallemand, alors aide-de-camp de mon mari, était un de nos meilleurs acteurs; il joue bien, et ce mot *bien*, auquel je n'ajoute aucune épithète, doit être pris dans toute son acception. Le général Lallemand est un excellent acteur; son talent est naturel: cependant Michau fut quelque temps son répétiteur, et lui communiqua de cette verve, de cet abandon qui faisait le charme du talent de Michau. J'ai vu peu de personnes du monde bien jouer la comédie; et parmi celles qui jouaient bien, j'en ai peu vu encore qui pussent s'égaler au général Lallemand.

Le nom de Michau que je viens d'écrire me rappelle ce qui lui arriva dans la révolution.

«Il est toujours utile de faire rire», me disait cet excellent homme.

Et il me racontait qu'un jour, passant à l'Apport-Paris, il est arrêté par une de ces troupes en délire qui parcouraient la bonne ville à ces jours heureux où les réverbères servaient à accrocher les braves gens. Cette troupe veut le faire marcher avec elle; il résiste, et demande, au nom de cette liberté dont le bonnet se promène au bout d'une perche, qu'on lui laisse continuer sa route, attendu qu'il *veut s'en aller*. Discussion. Bref, on décroche la lanterne,

et le pauvre Michau, dont on a déjà ôté l'habit, allait être hissé en sa place lorsqu'un gros père aux bras blancs, potelés, à la face vermeille et réjouie, s'élance au milieu de la troupe des bandits, leur enlève Michau comme un enfant en s'écriant :

— « Eh ben ! qu'est-ce donc que vous faites, vous autres ? est-ce que vous ne reconnaissez pas le *pourichinel* de la république [1], donc ?...

Et Michau est libre, grâce à son titre de *polichinelle*, dont l'a décoré le bon garçon boucher qui l'a sauvé, et reçoit les excuses de deux cents coquins qui lui demandent pardon d'avoir voulu le pendre, comme s'ils lui eussent simplement marché sur le pied.

[1] On disait alors *le Théâtre de la République*, au lieu de *la Comédie Française*. Dans le monde on disait : les Français.

CHAPITRE XXI.

Le fruit de nos triomphes et la paix avec l'Autriche. — Fêtes brillantes à Paris.— Résurrection du commerce. — Le luxe et l'élégance.— Les jolies danseuses de la Malmaison.— Souvenir antérieur. — Discours du général Bonaparte et *le Moniteur* rectifié.— Bonaparte *insatiable du bonheur de la France* et M. de Talleyrand prophète. — Rectification d'erreurs graves de M. de Bourrienne. — Justification de Junot. — Les partis et nécessité d'une surveillance active.

Une suite continuelle de nos triomphes avait enfin déterminé l'Autriche à conclure la paix : elle fut signée à Lunéville par le comte Louis de Cobentzel pour l'empereur d'Allemagne et le corps germanique d'une part, et par Joseph Bonaparte au nom de la république française, qui alors pouvait encore se dire une et surtout indivisible. Tout ce qui avait fait partie du congrès vint à Paris afin d'y prendre part aux fêtes magnifiques que le premier consul ordonna pour que le peuple pût à son gré témoigner sa joie, et commencer un mouvement, une circulation d'argent qui devait alimenter le commerce en faisant travailler cette foule d'ouvriers qui, au nombre de plus de cent mille individus, n'existent dans Paris que par le travail de leurs mains, acheté par la classe supérieure, et dont le travail, qui ne consiste souvent qu'en objets de luxe, est cependant composé de choses dont cette classe ne pouvait pas, à cette époque, se passer, plus que l'autre ne pouvait se passer de pain. Les fêtes que le gouvernement donnait étaient un signal non-seulement pour Paris, mais pour le reste de toute la

France, de bals, de dîners, de réunions de tous les genres. Il en résultait dans Paris, à cette époque, une vie, un mouvement qui du reste ne s'est arrêté qu'en 1814. Chaque jour on avait dix invitations pour occuper sa soirée. Le luxe oriental que depuis l'empereur exigea dans sa cour, n'était pas encore connu. Madame Bonaparte, qui possédait dans une réelle perfection l'art de se bien mettre, donnait l'exemple de la plus extrême élégance. Rien n'était charmant à voir comme un bal à la Malmaison, composé de cette foule de jeunes femmes que la famille militaire du premier consul venait de mettre dans le monde, et qui formaient dès lors, sans qu'elle en eût encore le nom, la cour de madame Bonaparte. Toutes étaient jeunes; beaucoup étaient jolies, et je n'en connais qu'une seule qui fût laide au point de mériter cette épithète; et lorsque cette belle troupe était vêtue de robes de crêpe blanc garnies de fleurs, coiffée de guirlandes aussi fraîches que le teint de ces jeunes visages rians, gracieux, et beaux de gaîté et de bonheur, c'était un charmant et remarquable coup d'œil de voir la danse animée et joyeuse de ces salles que parcouraient en même temps le premier consul et les hommes avec lesquels il pesait les destinées de l'Europe. Les toilettes se renouvelaient souvent : aussi la première année du consulat n'était pas écoulée que les villes manufacturières de la France refleurissaient et devenaient de nouveau l'honneur de la patrie. Sans doute les hommes en place accumulaient de moins grosses sommes, ou achetaient moins de rentes; mais les marchands vendaient, les domestiques étaient placés, les ouvriers étaient occupés, parce que lorsque dans un hiver il y avait huit mille, dix mille bals dans Paris, cinq ou six mille dîners, il suivait tout naturellement, de cette manière de vivre, que les marchands de soieries avaient vendu un million d'aunes de satin ou de florence, du crêpe et du tulle en proportion, que les cordonniers faisaient des souliers; enfin toutes les branches

de commerce se trouvaient plus heureuses : car, pour la toilette d'une femme élégante, le fleuriste pour les fleurs, le coiffeur et la couturière pour leur industrie, le parfumeur pour ses gants, ses éventails et ses essences, sont également appelés à y concourir. L'argent qui leur sera donné passera en grande partie de leurs mains dans celles des ouvriers qu'ils emploient. Il en est de même dans la classe plus élevée du commerce, les bijoutiers, les orfèvres, les marchands de porcelaines, de cristaux, les tapissiers, les ébénistes, toute cette immense partie de la population de la grande ville, tout cela est plus heureux quand la classe supérieure reçoit du monde et dépense sa fortune honorablement. J'ai vu le bonheur du peuple des faubourgs au temps où il était occupé, et lorsque dans sa laborieuse vertu il ne demandait pour être paisible que de l'ouvrage, et il lui était abondamment fourni. C'est peut-être la partie la plus riche en vertus, la plus noble en sentimens, que la classe ouvrière à Paris. Jamais, dans le cours de la révolution, elle ne s'est soulevée que forcée par le malheur ou par la faim. La faim! le plus impérieux de tous les besoins! celui qui rend aveugle et sourd à toutes les considérations, et ne produit que les fruits semés par un gouvernement imprévoyant : le désespoir et la révolte.

Mais à l'époque à laquelle nous sommes maintenant dans ces mémoires, il n'en allait pas ainsi; tout prospérait. La paix de Lunéville [1], comme je viens de le dire, avait été signée; et la gloire que le premier consul répandait sur la France, en lui assurant pour limite le Rhin jusqu'au territoire hollandais, était vivement sentie par une nation reconnaissante. Les cessions stipulées à Campo-Formio entre le général Bonaparte et le même plénipotentiaire M. le

[1] C'était, comme on le sait, la cession des Pays-Bas à la France; le duché de Milan, Mantoue, Modène, à la république Cisalpine, et les îles Ioniennes à la France.

comte Louis de Cobentzel [1], y furent confirmées de nouveau; tout était gloire pour nous.

Ce que je viens de dire sur le traité de Campo-Formio me rappelle un fait que j'ai omis de rapporter dans les volumes précédens; mais il est toujours temps de retourner sur une époque passée. Le souvenir doit trouver de l'indulgence, et lorsqu'il s'égare, il faut lui permettre de revenir sur lui-même.

Lorsque le général Bonaparte vint à Paris après avoir terminé la première guerre continentale de la révolution, et remit au Directoire le traité de Campo-Formio, il prononça, lors de la cérémonie qui eut lieu le jour de sa réception au Luxembourg, un discours que le Directoire fit imprimer dans le *Moniteur*, et que d'après cette feuille tous les journaux du temps répétèrent. Ce discours, composé et dicté par le général Bonaparte, fut écrit par Junot, qui alors était son premier aide-de-camp, et qui en raison de sa très-belle écriture était souvent employé par son général en qualité de secrétaire. J'ai retrouvé dans les papiers de mon mari l'original de ce même discours, celui enfin que le général Bonaparte lut au Directoire, à l'occasion duquel un ministre de cette époque dit en parlant du jeune vainqueur d'Italie :

« ..... Tout en lui est l'ouvrage de cet amour *insatiable* » de la patrie et de l'humanité..... Il déteste le luxe et » l'éclat, misérable ambition des âmes communes; mais il » aime les chants d'Ossian parce qu'ils détachent de la » terre.... Ah! loin de redouter ce qu'on *voudrait appeler* » *son ambition*, JE SENS qu'il faudra peut-être le solliciter » un jour pour l'arracher aux douceurs de sa studieuse re- » traite. La France entière sera libre; peut-être lui NE LE » SERA JAMAIS : TELLE EST SA DESTINÉE. »

[1] C'est M. le comte Louis de Cobentzel qui était plénipotentiaire pour l'empereur d'Allemagne, au traité de paix de Campo-Formio.

Il y avait une sorte de seconde vue dans ces deux dernières lignes, car cette même voix qui, le 10 décembre 1797, appelait sur la tête du vainqueur pacificateur les bénédictions de la patrie, ne fut-elle pas plus tard *la destinée* qui TUA la liberté de Napoléon?... Je reviens au discours dont j'ai parlé plus haut.

Ce discours fort simple, très-concis, comme tout ce que le général Bonaparte écrivait et disait, ne fut pas publié tel qu'il fut lu au Directoire; l'omission est peu de chose, mais elle indique l'esprit jaloux et inquiet de ce gouvernement directorial; et, d'une autre part, il montre que dès lors le général Bonaparte voyait toute l'influence qu'il exerçait sur les destinées de la France.

Comme ce discours est dans le *Moniteur*, ainsi que dans tous les journaux de l'époque, je juge inutile de le transcrire ici de nouveau; mais je vais rétablir tel qu'il est le paragraphe retranché. Après cette phrase :

« .... J'ai l'honneur de vous remettre le traité de paix signé à Campo-Formio, et ratifié par sa majesté l'empereur », il y avait dans l'original..... « Cette paix assure la liberté, » la prospérité et la gloire de la république. » Cette phrase tout entière fut retranchée; et, ce qui est singulier, ou peut-être fort naturel, c'est que dans les Mémoires de M. de Bourrienne, où ce discours est également rapporté, la phrase que je viens de faire connaître est omise. Cela s'explique pour M. de Bourrienne, parce que n'ayant pas eu l'original du discours dans ses papiers, un autre que lui l'ayant écrit, il fut obligé de recourir au *Moniteur* pour avoir cette pièce. Quant à l'omission de la phrase par le Directoire, elle est facile à comprendre : cette paix de Campo-Formio, qui en effet assurait la gloire et la prospérité de la France, ce n'était certes pas le Directoire qui l'avait conclue et encore moins préparée; lui qui au contraire depuis un an mettait des entraves à tout ce que le général Bonaparte avait proposé et voulu exécuter. Elle lui déplai-

ait cette paix; et convenir par la voix même de celui qui l'avait donnée par la force de ses armes, que nous lui en tions redevables, voilà ce que le Directoire ne pouvait ni e voulait faire. J'ai rectifié cette omission pour ce motif abord, ensuite pour montrer que, dès cette époque, le énéral Bonaparte comprenait toute son importance, et tout e qu'il pouvait oser.

C'est ici le lieu de parler d'un fait qui doit nécessairement ire l'objet d'un paragraphe spécial de mes Mémoires. J'ai jà relevé quelques erreurs dans les volumes précédens, ur que les événemens ayant quelques rapports avec le duc Abrantès, se trouvent réintégrés dans leur entière vérité. ustice doit toujours être faite, et certes personne ne me éniera le noble droit de la faire rendre à la mémoire du ère de mes enfans lorsque l'erreur ou la malice cherchent l'attaquer.

Dans le troisième volume de ses mémoires, chapitre XVIII, . de Bourrienne parle des *polices secrètes* établies par le pre- ier consul, et ajoute :

« Madame Bonaparte appelait *ce métier* un vil espion- ge. »

Je ne sais pas comment madame Bonaparte appelait ou 'appelait pas telle ou telle branche d'administration qu'il onvenait à son mari d'instituer; mais ce que je sais fort ien, c'est que si elle se permettait d'en parler, c'était alors ans le plus intime intérieur, et loin de toute oreille pou- ant entendre et de la bouche pouvant répéter une telle arole au premier consul. La police, dans l'acception de ce mot, chose vile et basse par ses résultats dangereux, par la manière dont elle est surtout exercée, n'avait aucun rapport avec la surveillance que devaient nécessairement avoir à cette époque le préfet de police, le ministre de la police et le commandant de Paris ainsi que le chef de la gendarmerie. L'un surveillait l'intérieur de Paris, le lieu de

l'Europe peut-être le plus dangereux alors par la foule de chouans sans asile, de misérables poursuivis, traqués pour ainsi dire dans les provinces, et venant chercher un refuge dans le chaos de la grande ville. Jamais Paris ne fut plus exposé dans la sûreté de ses habitans que pendant les deux années qui suivirent le 18 brumaire. C'est alors que M. Dubois donna de son habileté, comme administrateur et comme homme d'état, des preuves qui fixèrent le premier consul sur le degré de confiance qu'il pouvait lui accorder, et chacun sait qu'elle fut entière jusqu'au moment où une basse intrigue la lui ravit. C'est à propos de lui que le premier consul dit cette parole remarquable : « Il ne faut pas » prendre l'homme à qui la place convient, mais l'homme » qui convient à la place. » Alors, quoi qu'en puisse dire M. de Bourrienne, une surveillance active était l'un des moyens les plus positifs à employer pour ramener l'ordre. Dix factions déchiraient encore la France, et pour les vaincre, il fallait bien les empêcher d'agir et neutraliser leurs projets. Si Louvel eût été surveillé, M. le duc de Berry vivrait encore. Il me répondra à cela qu'il existait une police active à l'époque de la machine infernale; et moi, je dirai que deux mois auparavant Chevalier avait été arrêté, lui et son baril; que plus tard George le fut, et que, si d'autres conspirateurs ont échappé à la surveillance de l'autorité, il est absurde d'opposer un pareil cas à la nécessité d'avoir établi, au moment du 18 brumaire, un système de surveillance très-actif dans une ville où dès sept heures du soir on était attaqué dans la rue du Faubourg-Saint-Honoré. Le ministre de la police portait les regards sur toute l'étendue de la France, désolée par des bandes de brigands dont la politique avait d'abord causé la réunion, et qui depuis un an ne suivaient qu'une bannière : VOLS, MEURTRES ET INCENDIES. Quant aux conspirations nombreuses dont M. de Bourrienne veut, à ce qu'il paraît, dénier la vérité et même décliner l'existence, et dont il me semble qu'il est

aujourd'hui de mode de rire en les révoquant en doute, la chose est vraiment absurde. Sans doute je pense qu'il y a trente ans, comme il y en a cent, le gouvernement sans être en hostilité ouverte avec le peuple, ce qui était certes contre son intérêt, se tenait sur la défensive envers une multitude scélérate qui était loin d'être le peuple et qui voulait le renverser pour renouveler les jours d'anarchie. Il fallait donc épier le danger, les surveiller, et pour cela on employait des moyens qui pouvaient avoir de l'odieux pour ceux qui remplissaient un rôle honteux, mais nécessaire. M. de Bourrienne part de là pour dire que la police, pour se faire valoir, a tramé les grandes conspirations du règne de Napoléon, et que les agens subalternes ont forgé les petites. Je crois avec lui que dans tous les pays encore palpitans des convulsions révolutionnaires, l'autorité seconde cherchera toujours à profiter des élémens de troubles laissés comme un sinistre héritage pour se faire valoir auprès de la première puissance. Mais d'imaginer qu'un ministre va jouer un pareil jeu avec un homme surtout comme Bonaparte, il était aussi trop naïf d'écrire de telles choses en 1829; tandis que nous qui vivions en 1801, vivons encore aujourd'hui avec nos facultés pleines et entières, et notre mémoire aussi fraîche, aussi sûre que dans nos jeunes années. Sans doute la morale, l'humanité, je ne dirai pas l'honneur, car de pareils êtres et ce nom ne doivent avoir aucun rapport même comparatif, et la simple morale du monde, réprouvent avec justice ces hommes odieux nommés agens provocateurs. Mais, sans accuser un temps plus moderne, je dirai que la police établie depuis quinze ans, et la surveillance nécessaire exercée sous le consulat et l'empire, ne peuvent avoir aucun point de comparaison. Quelque étrange que soit ce que je viens d'écrire, je n'en persiste pas moins à le soutenir; et comme ces Mémoires sont destinés à produire, par le choc des différentes opinions, quelques lumières conductrices dans le dédale des

difficultés amoncelées dans la route que nous suivons, je vais développer ma pensée.

A tous ceux de mon âge je dirai : Rappelez-vous; aux plus jeunes, je dirai : Etudiez l'histoire du temps passé, et comparez-la à celle de nos jours. Alors nous trouverons la France environnée, sous le consulat et l'empire, d'ennemis acharnés, excités par la vengeance et la haine, contraints à la paix; mais lorsqu'ils la signent, c'est avec une main cachant derrière leur dos et la torche et le poignard. Non-seulement ces ennemis entourent la France du couchant au levant et du nord au midi; mais dans son intérieur elle renferme des élémens de mort et de destruction. Il faut détruire, pour parvenir à un but, le gouvernement ferme et vigoureux qui vient de s'établir. Les successeurs de Babœuf sentent qu'aujourd'hui il faut autre chose pour ramener les beaux jours anarchistes, que de monter à cheval et de s'en aller au camp de Grenelle ou à tout autre, en criant : *Vive la liberté!* Les royalistes, qui ont une plus grande capacité que cette foule révolutionnaire qui ne veut que le trouble, jugent encore plus certainement que le général Bonaparte est en ce moment le plus grand obstacle au retour de leurs maîtres; l'Angleterre, l'Autriche, la Prusse et la Russie voient à cette heure au pouvoir un homme qui jusqu'alors les a vaincues sans avoir l'autorité exclusive. Que fera-t-il donc maintenant qu'il a la puissance? C'est ainsi que par tous le premier consul est considéré comme un obstacle à la volonté de chacun en particulier. Son ascendant, tout en ayant prévalu, est redouté et attaqué. Le seul parti qui sache l'apprécier est précisément celui dont il se méfie le plus et qu'il redoute, tandis que lui-même sorti de ses rangs, lui-même fils de ce parti, il aurait multiplié sa force au point d'en faire le levier du monde, s'il se fût rallié à ce parti, qu'il eût accepté son amour et justifié sa confiance. Ce parti était celui de la révolution, restes infortunés du parti républicain; mais ré-

publicain pur et sans rien de ces idéologies terribles dans eurs essais, plus terribles encore dans leur résultat. Le général Bonaparte, influencé par ses souvenirs[1], peut-être par une autre cause que je n'ose deviner, fit la faute immense d'abandonner son plus ferme appui. Cette faute lui fut comptée bien cher!

Mais je m'éloigne de mon sujet. Je dois revenir à cette époque que je retraçais à l'instant où la France, couronnée tout à la fois de lauriers et d'oliviers, n'en était pas moins entourée d'ennemis voulant sa perte, et cherchant à ébranler, à renverser le colosse qui déjà lui communiquait ses forces. C'est ainsi que de toutes parts le danger s'infiltrait en France, et s'y présentait sous toutes les formes. Il tentait le passage par toutes les voies; peu lui importait, pourvu qu'il atteignît Bonaparte. Est-ce donc un crime à lui, lorsqu'il avait en son âme cette ferme conviction que la France était convoitée comme une proie par tous les vautours qui planaient autour d'elle, et que lui SEUL pouvait la sauver dans ce pressant danger; est-ce donc un crime à lui d'avoir fait jouer tous les ressorts que la puissance lui donnait alors? Il fallait prévenir le partage de la France: il était arrêté; il était immanquable; il devait avoir lieu si la coalition était entrée en France en 1799. Nous étions épuisés à cette époque fatale; le vertige tournait encore nos têtes. Nous avions une infamie habituelle, une honte sanglante qui devait nous rendre de facile conquête pour qui alors aurait bien voulu nous prendre. Mais 1814 nous trouva retrempés, et cent victoires glorieuses faisaient peur à qui voulait mettre la main sur nous.

Une extrême surveillance était donc d'absolue nécessité dans ces temps orageux. Et M. de Bourrienne, que sa po-

[1] Tous ses généraux, la plus grande partie des officiers supérieurs de l'armée, jusqu'aux colonels et chefs d'escadrons, avaient acquis leurs grades dans les guerres de la révolution, et leur opinion était connue.

sition près du premier consul mettait plus qu'un autre en mesure de tout considérer d'un œil impartial, s'il l'eût voulu, ne peut prononcer un tel jugement sur l'organisation que le premier consul forma en 1800, et surtout en 1801 après la machine infernale. Certes je suis loin de chercher à faire l'apologie, à défendre même ce système inquisitorial qui s'établit plus tard sous l'empire et par les soins de Fouché. Honte éternelle sur lui ! Non, jamais ma voix ne s'élevera sur un tel sujet que pour prononcer anathème sur tout ce qu'il a d'infâme. Il a produit des crimes inconnus jusqu'à lui, il a provoqué des sentimens, des passions dont l'odieux était considéré comme fable. On a vu des hommes portant les insignes de l'honneur, plus coupables que le brigand dont on se méfie, violer l'entrave sacrée de la loi à l'abri de l'impunité. Rien ne peut excuser les indignités commises lorsque, le système despotique une fois établi, les esclaves les plus volontaires crurent de leur devoir de lutter de bassesse et de cruauté. Que d'actions commises au nom de l'empereur, tandis qu'il ignorait quelquefois l'offense de la victime[1]. Mais faut-il donc abuser de la connaissance que nous avons de quelques turpitudes, pour intervertir l'ordre des temps, pour accuser qui n'est pas coupable ?.... M. de Bourrienne aurait dû chercher à s'élever jusqu'à Napoléon et non pas le faire souvent, trop souvent même, descendre jusqu'à lui.

[1] Des scellés enlevés sans les formalités requises. Je raconterai cette histoire plus tard ; elle m'est personnelle.

CHAPITRE XXII.

Encore M. de Bourienne. — Un mot sur la prétendue police de Junot. — Madame de Montesson et le jeune lieutenant de hussards. — Conduite de Junot et approbation du premier consul. — Bonaparte voulant tout savoir. — Faussetés avancées par M. de Bourrienne. — Junot à la Malmaison. — L'hôtel de la rue de Varennes et la place du Palais-Bourbon. Madame d'Avaux et le vicomte de Ségur. — Les ennemis généreux et le proverbe italien. — Anecdote sur la femme de Louis XVIII. — Intime amitié de Junot et de M. Collot. — Deux lettres de M. Collot. — M. Largeard de Cherval calomnié. — Préventions du premier consul. — M. de Talleyrand et les amitiés du séminaire oubliées. — Madame Murat, M. de Bourrienne et un banquier de Vienne.

Je n'ai pas encore tout-à-fait fini avec M. de Bourrienne. Je ne sais si le temps qui s'est écoulé depuis cette époque a mis en oubli dans sa pensée une foule de choses qu'il doit cependant, connaître. Ainsi par exemple, il parle de *la police secrète de Junot*; Junot n'était chargé d'aucune police. Il savait beaucoup de faits, d'événemens, parce que le commandant militaire d'une grande ville doit chaque matin recevoir un rapport sur l'état intérieur, et sur l'ordre ou le désordre. Le commandant de Berne, celui de New-York, de Philadelphie sont dans la même obligation. La police de Paris ne concernait Junot en aucune façon; c'était M. Dubois qui en était chargé, et qui certes s'en acquittait de manière à n'avoir nullement besoin d'un surveillant. Seulement, je le répète, la police militaire que l'état-major de la place était chargé d'exercer, ouvrait à Junot une

infinité de portes par lesquelles bien souvent il ne regardait même pas. Que de fois j'ai vu de ces rapports faits par le vieil adjudant de place Laborde, et que Junot faisait transcrire pour en enlever quelques noms, quelques mots, pouvant compromettre ceux qu'ils concernaient, et n'étant d'aucune importance pour la sûreté du premier consul ! Je citerai à ce sujet une petite anecdote.

Une femme fort importante dans la bonne société se trouva compromise à l'époque d'une conspiration sous le consulat ; je ne me rappelle pas bien si c'était celle de la machine infernale ou bien celle de Chevalier ; le fait est seulement que cette femme, parfaitement innocente, se trouva compromise par l'étourderie d'un jeune fou qui alla lui demander asile. Le jeune homme était lieutenant dans le régiment du colonel Fournier ; il était fortement compromis, et loin de le faire connaître à la personne qu'il compromet en lui confiant son sort, il lui cache le motif politique de sa proscription. La gendarmerie était sur ses traces ; elle l'eut bientôt atteint, et le prit sous *l'aile* de madame de Montesson, car telle était sa protectrice. Aussitôt qu'elle sut la vérité, elle s'empressa de prier Junot de passer chez elle. Le premier consul la considérait beaucoup ; madame Bonaparte l'aimait ; elle-même voulait mériter la bienveillance qu'on lui témoignait, et la pensée qu'elle pouvait voir son nom dans une affaire dont les tribunaux auraient à connaître, lui parut fort pénible. Junot vit aussitôt qu'elle n'avait en effet aucun tort ; le rapport fut changé, et le nom de madame de Montesson n'y parut même pas, attendu qu'il était inutile qu'il y fût ; le jeune homme était arrêté, voilà ce qu'il fallait. A quelque temps de là le premier consul demanda à Junot :

« Dans quelle maison le jeune lieutenant du douzième » fut-il arrêté ? »

Junot fut d'abord interdit, mais il se rappela qu'il avait fait mettre sur le rapport qu'il avait été pris se promenant

dans les Champs-Élysées; il le dit au premier consul. Ce dernier se mit à rire.

« Tu n'as pas une bonne mémoire, Junot, » lui dit-il en lui tirant l'oreille; et alors Junot n'eut pas peur. « C'est chez madame de Montesson qu'il a été arrêté. »

Puis cessant de rire :

« Mon cher Junot, tu as fort bien fait d'écouter la demande de madame de Montesson; c'est une femme que je considère. Tu pouvais donc très-bien te dispenser de mettre son nom dans ton rapport, mais il ne fallait pas l'oublier, et me le dire verbalement. »

Ici l'on reconnaît le caractère de Napoléon, qui voulait toujours TOUT savoir, et se blessait du moindre mystère. Junot voulut connaître celui qui était son dénonciateur; c'était Fouché.

J'ai raconté cette petite histoire, pour prouver que Junot évitait toujours le scandale, lorsque la chose n'était pas immédiatement attachée à la cause de l'empereur. Il existe encore aujourd'hui dans ses papiers beaucoup de ces rapports purement militaires, mais qui dans ces temps de troubles recevaient dans leur cadre une foule de noms étrangers au fond de l'affaire qui donnait lieu à des recherches, et se trouvaient ainsi eux et leurs secrets à la disposition d'un homme qui, heureusement pour les compromis, était un homme d'honneur. Quant aux *fortes* SOMMES *que Junot recevait pour la police secrète* DE LA CAPITALE, *et dont il remettait trois mille francs à un mauvais bulletiniste*, j'avoue que je n'en eus jamais connaissance. Le reste, ajoute-t-on, *passait à la police des écuries de Junot et de sa table*[1].

Deux mots répondront à ce verbiage, qui semble écrit sur le coin de la table d'une antichambre ou d'une office. Le premier consul, voulant donner au commandant de Paris,

[1] Je rapporte les propres paroles.

parce qu'il était Junot, des appointemens qui fussent d'accord avec son attachement pour lui, autorisa Junot à toucher ses appointemens sur des fonds extraordinaires, déposés au ministère de la police générale, et que Napoléon se réservait le droit de répartir lui-même. Je crois que cet argent venait de la ferme des jeux. Le premier consul ne voulait pas ordonnancer à la guerre les appointemens d'un jeune général, se montant à 250,000 ou 300,000 francs. Quant au *bulletiniste*, comment M. de Bourrienne, qui devait tout connaître autour du premier consul, ne savait-il pas que les rapports de chaque matin se faisaient à l'état-major de la place, sur le quai Voltaire, et étaient apportés à Junot par leur auteur, l'adjudant-général Doucet, chef d'état-major de la ville de Paris? Celui-ci travaillait d'après les rapports plus détaillés que lui remettaient les adjudans, et voilà comment se faisait *la police* ou plutôt *la surveillance* dans la place de Paris. Je puis ajouter que jamais Junot ni le maréchal Mortier, qui en sa qualité de général commandant la première division militaire était son chef, n'ont compromis un innocent tout en faisant leur devoir. Mais je conçois que des hommes dont la marche est douteuse, souvent oblique, et qui désirent demeurer dans l'ombre, aient cherché à déverser sur cette surveillance tout ce qui pouvait, sinon empêcher le résultat, au moins en atténuer l'effet immédiat; voilà la cause de cette animosité inexplicable pour beaucoup de personnes; je vais la rendre encore plus frappante.

Immédiatement après la fin du XVII^e^ chapitre du troisième volume, où se trouve une histoire de collier de perles dans laquelle, pour le dire en passant, M. de Bourrienne, qui joue fort bien la comédie, consentit à remplir un rôle qu'il faudrait être bien habile casuiste pour trouver honorable, il rapporte une autre petite histoire qu'il prétend lui être relative, et d'après laquelle Junot aurait remis au premier consul, à la Malmaison, un rapport où il aurait été,

ui M. de Bourrienne, *injustement* et *méchamment* accusé ar Junot d'avoir été dans une maison du faubourg Saint-ermain, rue de Varennes, et là, dans une conversation ort animée, d'avoir dit que le premier consul voulait se ire roi.

M. de Bourrienne ajoute que Junot persista à soutenir n'étant sûr de son *agent*, il devait ne rien retrancher à on bulletin: ce qui eut lieu en effet; que le premier consul haussa les épaules en disant que Junot était toujours insi, et se laissait attraper.

Ici, M. de Bourrienne, qui a totalement oublié les usages e la Malmaison et du premier consul, car il en parle comme uelqu'un qui n'aurait pas dépassé l'antichambre, raconte u'après avoir reçu lui-même de Junot le rapport, et l'avoir eçu dans le cabinet du premier consul, où lui M. de Bourienne *avait fait appeler Junot* lorsqu'il y était seul, le premier consul voulut à son tour voir Junot; il lui tint un fort ong discours tout aussi exact que le reste; et le curieux de la hose, c'est que M. de Bourrienne aurait pu lui donner une couleur de vérité en ne retranchant pas une particularité ui ne peut l'être dans le plus petit rapport entre Junot et e premier consul, et même l'empereur, jusqu'en 1807. Ce ne fut qu'alors, au retour de Portugal, lorsque l'empeeur revit Junot à Angoulême, que le *duc d'Abrantès* reçut e *vous* du souverain, à la place du *toi* de l'ami. Jamais, quelque fâché qu'il fût contre Junot, Napoléon n'a cessé une seule fois de le tutoyer: cette remarque est essentielle à faire; il faut l'ajouter à cette phrase du premier consul

« Chassez *votre agent*, il me déplaît depuis long-temps. »

Cet *agent* paraît être une idée fixe pour M. de Bourrienne; mais j'ai acquis depuis quelque temps l'explication de l'*idée fixe*. Au surplus, le premier consul n'a pas dit et n'a pas pu dire une pareille chose. Il savait, mieux que personne, que Junot n'avait pas un *agent*. J'ai déjà dit que l'adjudant-général Doucet, ayant sous ses ordres plusieurs adjudans,

faisait exercer une grande surveillance sur toute la ville de Paris, pour y maintenir l'ordre, et voilà les *agens* de Junot. Ils n'étaient point *espions de police*. Lorsqu'il était question d'une affaire importante, on réclamait l'assistance de la police civile, et voilà tout. Mais, pour terminer cette petite et cependant trop longue histoire, je dirai qu'à peu près à l'époque dont parle M. de Bourrienne, il fut accusé d'avoir dit dans le salon d'une personne du faubourg Saint-Germain, que le premier consul commençait à prendre, sous *sa direction* [1], des sentimens conformes à ceux qui animaient les personnes présentes. Mais cette maison n'était pas rue de Varennes, elle était située place du Palais-Bourbon, et la maîtresse était la plus noble des amies, la plus digne des femmes : c'était madame d'Avaux. Aussi le propos lui parut-il choquant, sortant de la bouche d'un homme pour qui les secrets du premier consul devaient être sacrés. Elle en parla dans ce sens, lorsqu'il fut parti, avec les personnes de son intimité; et M. le vicomte de Ségur [2], qui s'y trouvait également, proposa d'écrire le proverbe vénitien, et de l'envoyer sous enveloppe triple et quadruple au premier consul. On le plaisanta beaucoup sur cette tendresse et cette sollicitude pour Napoléon, car la franchise et la noblesse de son caractère lui faisaient mettre au jour des sentimens qui auraient pu lui nuire avec un autre homme que le premier consul. Il ne tint compte de la raillerie, écrivit tranquillement son proverbe, ou plutôt son adage, et l'expédia à l'aide-de-camp de service, sans aucun commentaire. J'ignore si le premier consul reçut en effet l'envoi du vicomte de Ségur. S'il l'a reçu, je ne sais quel effet il aura produit sur lui. Ce n'était pas alors, lorsqu'il n'avait

[1] A lui M. de Bourrienne.

[2] Le frère du comte de Ségur, grand-maître des cérémonies. Un jour, ayant été faire une visite et n'ayant pas de carte à laisser au suisse de la personne qu'il ne trouvait pas, il écrivit sur le livre de la porte : Ségur, sans cérémonie.

autour de sa personne que des êtres dévoués, à l'exception de deux ou trois hommes dont il fit lui-même justice peu de temps après, qu'il pouvait faire usage de l'avis prudent du vicomte de Ségur : il aurait dû le retrouver en 1813 et 1815; c'est alors qu'il pouvait dire avec l'habitant de l'Adriatique :

Di chi mi fido guardami, Dio [1];
Di chi non mi fido mi guarderò io.

Voilà l'histoire de M. de Bourrienne telle qu'elle est arrivée en 1801 ou 1802, je ne me rappelle pas précisément l'année. Mais ce que je me rappelle parfaitement, c'est que Junot en parla lui-même à M. de Bourrienne, pour le prévenir de ce qui pouvait en cela le compromettre; et je puis ajouter que non-seulement il n'y avait pas eu de rapport pour ce fait, mais il ne pouvait pas y en avoir, attendu que c'était ce qu'on pouvait appeler des caquets de société. L'histoire est singulièrement travestie, comme on le voit; et présentée sous l'aspect controuvé, il est possible de mettre l'innocence à la place de son contraste, et de faire ainsi changer à tout le monde d'attitude; mais il faut tout réintégrer en son lieu, et nous nous en trouverons plus à l'aise et plus contens. Ceci me rappelle une petite anecdote qui m'a été contée par un témoin oculaire et auriculaire du fait.

Madame, femme de Louis XVIII, étant un jour à Versailles, dans sa maison de Montreuil, avec M. de Créqui, dont l'esprit était si mordant et si fin, lui dit d'un ton pénétré :

« Comprenez-vous, M. de Créqui, que la reine porte son inimitié contre moi au point de m'accuser d'avoir une intrigue avec mon jardinier! Voyez comme la haine est

[1] Gardez-moi, mon Dieu, de celui auquel je me fie; je me garderai moi-même de celui dont je me défie.

J'étais de retour à Paris depuis quelques mois, lorsque les Mémoires de M. de Bourrienne parurent. Peu curieuse de ma nature, je l'étais encore moins de lire la relation de faits qui s'étaient passés sous mes yeux; je ne lisais donc pas les Mémoires de M. de Bourrienne, lorsque mes amis m'avertirent de ce qu'ils renfermaient d'injurieux et de dicté par un sentiment vindicatif et haineux contre un homme que la tombe et le désastre qui entoura son agonie auraient dû lui rendre sacré. Mais le rocher de Sainte-Hélène et les souvenirs de reconnaissance n'avaient pas arrêté sa plume devant *l'agonie et la tombe* de son bienfaiteur; pouvais-je me plaindre? Je n'avais plus qu'à réfuter. J'écrivis donc à M. Collot, et voici sa réponse :

« MADAME LA DUCHESSE,

» Il y a plus de quatre ans que je n'ai vu M. de Bourrienne, et il y en a plus de vingt que je le vois très-peu. Il ne m'a consulté en rien pour ses Mémoires, et je ne lui AI JAMAIS DIT UN MOT qui ait pu autoriser le propos que vous me rapportez. Ce propos EST FAUX. J'en dis autant de celui qu'il prête à Bonaparte dans une conversation que le premier consul eut avec moi, en présence de Bourrienne. Celui-ci affirme que Bonaparte m'a dit : « Donnez 300,000 francs à » tel ministre, 200,000 à tel autre, etc., etc. » Bonaparte, maître de la France, avait trop le sentiment des convenances pour vomir ces turpitudes. Certes, je ne suis point payé pour faire le panégyrique de Bonaparte; mais je dois à la vérité de purger sa mémoire de pareilles vilenies. Je les aurais désavouées dans un journal sans une répugnance extrême à y faire parler de moi. J'aurai l'honneur d'aller vous voir, et, si l'attestation que je vous donne dans cette lettre ne vous suffit point, j'y ajouterai tout ce qui pourra

vous paraître désirable pour repousser l'injuste inculpation faite à la mémoire de votre mari.

» Agréez, madame la duchesse, l'hommage de mon respect affectueux.

» COLLOT.

» Paris, 30 juin 1829. »

A cette époque je n'avais aucune intention de faire paraître mes Mémoires. Cependant je voulais répondre à cette turpitude dont on chargeait une mémoire qui m'était sacrée et précieusement chère. Je fis donc demander à M. Collot s'il ne lui serait pas trop désagréable de voir son nom dans un journal : car pour moi-même et pour les amis de Junot, une réfutation était plus que nulle; c'était pour la multitude qu'il fallait qu'elle fût publiée. Je connaissais la répugnance de M. Collot à faire parler de lui par cette voie polémique, toujours pénible pour le principal acteur comme pour les accessoires. Mais la mienne n'était certes pas moindre, et il me semblait que, la surmontant, personne ne pouvait parler de la sienne; toutefois les intérêts sont respectifs, et je raisonnais mal. J'écrivis une seconde lettre à M. Collot, et dans sa réponse, toujours celle d'un ami et d'un homme de bien, il me disait :

« ..... Je ne vous dissimule pas que je répugne beaucoup à me voir citer en public dans tout ce qui est incrimination ou bavardage. Les Mémoires dont vous avez à vous plaindre ne sont pas autre chose; vous devriez mépriser le passage qui vous offense. Si vous croyez cependant devoir démentir ce que M. de Bourrienne a publié, et qu'une attestation de ma part vous soit nécessaire, je vous la donnerai aussi formelle que vous puissiez la désirer. — Je déclarerai que jamais je n'ai demandé à Junot de solliciter une au-

dience pour moi, et je prouverai que je n'avais nul besoin de son intervention. — Si vous désirez causer avec moi sur tout cela, faites-moi savoir l'heure où je vous trouverai chez vous.....

»Recevez, madame la duchesse, l'expression de mon constant attachement et l'hommage de mon respect.

» COLLOT.

» Jeudi, 23 juillet 1829. »

Voilà qui répond pour deux attaques de M. de Bourrienne. Quant aux autres je n'y réponds pas : il y a, je pense, assez pour avoir gain de cause, dans les marques d'une haute confiance dont Junot fut comblé par le premier consul et par l'empereur dans les années qui suivirent immédiatement celle où M. de Bourrienne prête à Napoléon des mots que ne prononça jamais sa bouche, et une conduite aussi éloignée de la véritable, et surtout de ses manières, que son visage l'était de ces gravures faites sur cette croyance, qu'il était couleur de pain d'épices [1], hâve, maigre et laid. Maintenant j'ajouterai quelques faits qui concernent un ami bien cher à Junot ainsi qu'à moi, et dont M. de Bourrienne a brisé toute la vie par la fausseté de ces mêmes rapports dont il accusait avec raison le mortel venin, et que pourtant la police inquisitoriale qu'il exerçait à Hambourg faisait parvenir à l'empereur jusqu'au nombre de cinq par semaine. Je puis, sans craindre d'anticiper sur les temps, dire dès à présent combien l'empereur était souvent malheureux en lisant ces bulletins ! C'est *alors*, et non pas antérieurement, ainsi que le dit M. Bour-

[1] J'ai connu beaucoup de personnes, non-seulement en France, mais dans les pays étrangers, qui ne connaissaient l'empereur que sous ce rapport, et qui ne l'auraient certes pas reconnu d'après le magnifique portrait de Gérard, aussi ressemblant qu'admirablement peint.

tienne, que la vie de Napoléon était empoisonnée par des détails dont l'amertume lui était breuvage de calice. Je sais à cet égard des faits bien curieux; mais nous en parlerons dans le volume suivant. Maintenant je parlerai seulement de mon ami, cette époque étant celle de son retour en France après l'émigration, et M. Bourrienne avait dès lors commencé contre lui cette guerre sourde dont enfin nous avons fini par connaître toutes les trames.

Parmi les erreurs et les calomnies qui circulent dans les Mémoires de M. de Bourrienne, il en est de plus ou moins dangereuses, de plus ou moins coupables. Celles que je vais relever me paraissent réunir ces différens caractères; on en jugera ainsi par les suites fâcheuses qu'elles ont eues pour la personne qui en a été la victime pendant tout le règne de Napoléon.

M. de Bourrienne, ayant perdu la confiance de l'empereur et la place de secrétaire de son cabinet, fut quelque temps après envoyé à Hambourg comme chargé d'affaires de France auprès des cercles de la Basse-Saxe. C'est de là que, s'occupant à nourrir de soupçons un pouvoir déjà soupçonneux, il lui signala M. de Lageard-Cherval comme un homme dangereux pour le gouvernement, et qu'il fallait strictement surveiller comme très-attaché aux Bourbons. Cette dernière chose était vraie; mais M. de Lageard ne faisait nul mystère de ses sentimens. Il vivait paisiblement sous un gouvernement qu'il admirait, sans l'aimer; et son caractère avait à cet égard une telle couleur de fermeté généreuse, que Junot, qui certes ne pouvait être accusé de partialité pour un homme qui n'aurait pas aimé son idole, fut jusqu'à sa mort son ami cher et intime, et son défenseur intrépide auprès de Napoléon. M. de Talleyrand, allié, parent même de M. Lageard-Cherval, élevé avec lui au séminaire, lié à sa destinée par cette mutuelle chaîne que l'amitié de la jeunesse devrait rendre imbrisable, si je puis le dire, fut moins le défenseur de sa cause auprès de l'empe-

reur que Junot et moi le fûmes toujours. Dans ses Mémoires, M. de Bourrienne le signale pour la seconde fois comme un homme dangereux. Il faut, dit-il, le surveiller *sans en avoir l'air* [1], et surtout prendre garde à ses nombreuses visites dans les bureaux des affaires étrangères.

Il est bon de remarquer que jamais M. de Cherval n'a mis le pied dans les bureaux des affaires étrangères. Il a franchi quelquefois le seuil de la porte de l'hôtel pour aller chercher un ancien ami, et quelques consolations auprès de lui. Mais de longues années s'étaient écoulées, l'ami avait de trop nombreuses occupations comme homme d'état pour donner beaucoup de temps à l'exilé malheureux revoyant sa patrie; et quelque envie qu'il eût sûrement de le servir, M. de Cherval, dont le noble cœur sentait et souffrait de son infortune, ne le lui rappela jamais. Ce n'est donc pas non plus dans les salons du ministère que M. de Bourrienne a pu faire la méprise de *croire apercevoir* M. de Cherval. Mais avec une tout aussi coupable légèreté, il ajoute qu'il fut secrétaire d'ambassade du duc de Montebello à Lisbonne, tandis qu'il n'a jamais connu ni même *vu* le maréchal Lannes.

Tout cela ne serait que risible et méprisable, si une continuelle surveillance, d'après les propres injonctions de M. Bourrienne, n'avait pas suivi cette dénonciation, en y ajoutant que M. de Cherval était un agent des princes, et n'eût ainsi tenu un homme de mérite et d'une haute capacité éloigné de tout emploi et de la possibilité de servir sa patrie. Les préjugés de l'empereur contre lui étaient si fortement enracinés qu'un jour, à mon premier retour de Portugal, s'asseyant près de moi, il me dit que je me plaisais à recevoir ses ennemis. Et parmi plusieurs noms qui au reste figurèrent l'année suivante dans l'Annuaire impérial, il me cita M. de Cherval.

[1] C'est-à-dire l'*espionner*.

Il y a deux ans, lorsque mon gendre passa par Vienne n allant à Constantinople, il eut l'honneur de voir madame comtesse de Lipano. Sa majesté lui dit combien elle souf- ait de ne pouvoir publier ce qu'elle savait en réponse aux ages pamphlétaires de M. Bourrienne. Et elle dit alors à . Aubert qu'elle avait la certitude que, pendant le temps ù M. Bourrienne était auprès de l'empereur son frère, il ntretenait une correspondance suivie avec un banquier de ienne, pour le tenir parfaitement au courant des affaires e la France.

Peut-être était-ce un moyen d'arriver plus promptement la paix. Ces deux lignes au reste sont un commentaire ien éloquent pour les pages qui précèdent et peuvent elles- nêmes servir de texte à des volumes.

CHAPITRE XXIII.

Le comte Louis de Cobentzel. — Goût pour les spectacles et les frivolités. — Le comte *en polisson*. — Anecdotes sur l'ambassade du comte de Cobentzel à la cour de Catherine. — Le théâtre de Zarkoizelo. — L'ambassadeur en comtesse d'Escarbagnas. — Le courrier novice et les dépêches. — Singulier changement de costume. — Victoires de Bonaparte en Italie et la diplomatie dans les coulisses. — Lord Withworth. — Le comte Philippe de Cobentzel. — Le traité de Naples et l'île d'Elbe cédée à la France.

Le comte Louis de Cobentzel, qui venait de signer, à Lunéville, le traité de paix avec l'Autriche, était le plus grand amateur de spectacles, de fêtes, de divertissemens joyeux que j'aie rencontré de ma vie. Certes, l'empereur, son maître, avait habilement choisi en le nommant pour signer un traité de paix. Il aurait volontiers demandé à connaître les plans des fêtes ordonnées, pour en jouir d'avance en donnant son avis sur les préparatifs. Je le voyais fort souvent, et comme il aimait passionnément le spectacle et que j'avais une loge à chaque théâtre, il préférait y venir avec moi et Junot, *en polisson*, comme il le disait, que d'aller s'ennuyer en grande représentation dans la loge du ministre des affaires étrangères. Le comte Louis de Cobentzel était un homme assez âgé, c'est-à-dire ayant alors cinquante ans; fort laid, et ressemblant en effet, ainsi qu'on l'avait dit, à Mirabeau. C'était cette même figure blafarde, ces mêmes yeux petits, mais bornant là leur ressemblance. Puis *la facia di graticola*, et cette immense

coiffure qui donnait à Mirabeau une physionomie (je ne parle pas ici de la physionomie intellectuelle) si singulière. Le comte Louis de Cobentzel avait néanmoins beaucoup d'esprit, il avait même plus que de l'esprit, mais prodigieusement de ridicules. On prétend que ces ridicules ne lui avaient été inculqués que par le désir de ressembler plus parfaitement au prince de Kaunitz. Je trouvai à ce désir lui-même un ridicule; car il n'y a plus d'originalité dans une telle façon d'être : et alors que reste-t-il ? Le comte de Cobentzel avait été long-temps ambassadeur d'Autriche à la cour de la grande Catherine; et il lui restait une admiration profonde, fanatique, pour cette souveraine, qui faisait jouer la comédie, la jouait elle-même, et poussait *la condescendance* jusqu'à faire aussi elle-même des comédies pour divertir sa cour. Lorsque le comte Louis de Cobentzel en était sur cet objet, il ne fallait pas espérer de lui une parole qui n'eût pas de rapport aux appartemens de l'Ermitage, dans lesquels sa terrible figure l'a bien certainement empêché de jouer un autre rôle que ceux du répertoire dramatique.

Un soir le premier consul nous raconta que M. de Cobentzel avait fait construire un petit théâtre dans le palais de l'ambassade d'Autriche à Pétersbourg, et l'on pense bien que c'était surtout pour y jouer lui-même. On était en l'an de grâce 1796, tout au milieu des victoires répétées du général Bonaparte en Italie, lesquelles victoires le même comte Louis de Cobentzel devait quelques mois après aller lui-même sanctionner à Campo-Formio. Un jour l'ambassadeur d'Autriche devait jouer le rôle de la comtesse d'Escarbagnas. L'impératrice devait venir à la représentation, et le comte-*comtesse* s'était habillé de fort bonne heure pour être prêt à monter en scène aussitôt que la czarine serait entrée dans la salle. Elle arrive; on cherche l'ambassadeur, on ne trouve *ni lui ni la comtesse :*

Agnès et le corps mort s'en sont allés ensemble.

Enfin, après bien des recherches, on finit par découvrir le comte dans son cabinet, mais en pouf, en culotte et en souliers à talons. Il était dans une telle fureur qu'il pouvait à peine articuler cette seule phrase: Pendez-moi ce coquin-là!

Et il montrait un homme qui priait tous les saints du paradis, parce qu'il se croyait avec un fou. Le fait, c'est que cet homme était un courrier de Vienne, venu en toute hâte pour apporter à l'ambassadeur d'Autriche des dépêches fort importantes, avec l'ordre spécial de ne les remettre qu'à l'ambassadeur lui-même [1]. Ce courrier était un jeune homme attaché depuis peu aux affaires étrangères, et ne connaissant nullement le comte de Cobentzel, qu'il n'avait même jamais vu. Il arrive, il était sept heures du soir; le comte venait de terminer sa toilette de madame la comtesse d'Escarbagnas, et n'attendait que l'impératrice pour monter en scène. Il se regardait complaisamment dans une grande glace, qui lui donnait le reflet d'une figure dont peut-être la seconde ne s'est jamais vue depuis, souriait à ce visage hétéroclite, ajoutait une mouche, jouait de l'éventail, élargissait encore ses paniers et répétait les passages les plus marquans de son rôle : c'est alors qu'on vint lui annoncer l'arrivée du courrier de Vienne. Il répondit qu'il le verrait le lendemain matin, que quant à présent il était bien autrement occupé; qu'il lui conseillait de s'aller coucher, et au lendemain les affaires. Mais le jeune homme était un nouveau venu dans la partie, il faisait son devoir en conscience. Son ordre portait de faire diligence et d'arriver à Pétersbourg, à quelque prix que ce fût, tel jour

[1] Catherine II n'avait nul scrupule de violer non-seulement le secret des lettres de ses sujets, mais cette inquisition ou plutôt ce vil espionnage s'étendait sur les étrangers et même sur les ambassadeurs, malgré leur caractère diplomatique, bouclier sacré défendant de toute injure, même chez les peuples les plus sauvages. M. de Beausset, ambassadeur de France, eut gravement à se plaindre de cette atteinte au droit des gens.

avant minuit. Ce jour c'était celui où il se trouvait. Il était arrivé, et il voulait parler à l'ambassadeur; il le dit très-haut et fit du bruit. Un des secrétaires de l'ambassadeur fut le dire à M. de Cobentzel.

« Ah ça! que veut donc cet entêté-là? Il a donc le diable au corps?... Eh bien! faites-le entrer. »

Le secrétaire d'ambassade, accoutumé aux folies de son ambassadeur, ne fit pas un seul instant la réflexion qu'il fallait prévenir l'homme qu'il introduisait dans un cabinet, en lui disant : « Voilà monsieur l'ambassadeur », et qui se trouve en face d'une femme habillée comme les portraits de ses grand'mères, qui s'avance vers lui en minaudant, et qui tout en mettant une mouche sur une grosse joue couverte d'un pied de rouge, lui dit, en avançant l'autre main :

« Eh bien! monsieur, voyons les fameuses dépêches. »

Le courrier se retourne au lieu de répondre, car il veut l'explication de l'étrange spectacle qui s'offre à lui. Mais le secrétaire est sorti après l'avoir introduit, la porte est refermée, et il se trouve seul avec la burlesque vision.

« Je veux parler à l'ambassadeur », s'écrie le jeune homme dont la tête, échauffée par la fatigue de plusieurs jours d'une course rapide, est au moment de se perdre en voyant un masque se jeter sur le paquet ministériel et tenter de le lui arracher en criant :

« Le voilà, l'ambassadeur!... C'est moi qui suis l'ambassadeur!... » Et il le tirait à lui de toutes ses forces.

Le jeune Viennois était robuste. Il tint ferme et défendit le dépôt qui lui était confié; mais, commençant à s'effrayer, il appela au secours, voulant toujours son ambassadeur et refusant opiniâtrément de le reconnaître sous cette mascarade. C'est en vain que le comte de Cobentzel courait après lui dans le cabinet, en lui expliquant pourquoi il avait mis ce jour-là sa belle robe de brocart et sa jupe de gros de Tours, l'autre aurait plutôt compris du grec. Enfin le comte désespéré lui dit :

« Eh bien ! tu vas le voir, entêté, ton ambassadeur. » Et passant dans sa chambre à coucher, il se fit ôter sa robe et sa jupe, et revint trouver l'obstiné courrier en bas de soie blancs, souliers à talons, culotte noire et pouf en tête : c'était vraiment bien une autre affaire que mon uniforme de dragon et mes souliers blancs. Aussi le jeune courrier, persistant plus que jamais à croire que cet homme était fou, retint encore plus fortement le paquet impérial; et l'ambassadeur se fâcha sérieusement. Ce fut alors que, pour achever de le mettre en fureur, on lui annonça l'arrivée de l'impératrice. Le secrétaire d'ambassade expliqua au courrier diplomatique tout ce que la scène qui venait de se passer avait d'étrange, et le détermina enfin à remettre au comte Louis de Cobentzel les dépêches dont il était chargé. Le comte les lut, et certes elles faisaient un singulier prologue à la comédie qui allait être jouée. On lui annonçait que Beaulieu et Wurmser n'avaient pas un meilleur sort sur le Tésin que le prince Charles sur le Rhin. Le général Bonaparte, alors âgé de vingt-six ans, s'emparait de l'Italie, n'ayant avec lui que trente-six mille Français, et battait le général Beaulieu, malgré et peut-être bien à cause de ses soixante-seize ans, quoiqu'il eût cinquante mille hommes sous ses ordres. On prévenait aussi l'ambassadeur qu'il était de la plus haute importance de faire enfin déterminer la czarine à effectuer ses promesses et à mettre à la disposition des puissances ennemies de la France les armemens de terre et de mer qu'elle promettait depuis si long-temps. On recommandait à l'ambassadeur de ne pas perdre une seule minute en retards inutiles, pour communiquer les nouvelles importantes à l'impératrice et aborder en même temps la question de l'armement.

Il n'y avait pas moyen de reculer devant un tel ordre. Le comte de Cobentzel le sentit, et je puis dire douloureusement; mais le curieux de l'affaire, ce fut la façon dont il s'en tira. Il fit demander le ministre d'Angleterre, qui était,

ntant que je puis me le rappeler, le chevalier Withworth, 'Angleterre était alors au moment de signer avec la czarine n traité de subsides et d'alliance avec la Russie. L'Autri-he avait un intérêt intime à ne rien faire qui blessât la Grande-Bretagne, et malgré toute la capacité de M. le comte de Cobentzel, il était bien aisé de montrer une sorte de déférence à son noble confrère. Mais pour avoir une juste idée de cette entrevue, quelque rapide qu'elle ait été, il faut avoir connu les deux personnages. L'un, lord Withworth, était grand, parfaitement beau et bien fait, et avait une tournure et un visage de la plus noble distinction; je n'ai jamais connu d'homme représentant mieux que lui un état grand, prospère et impertinent; toujours magnifiquement vêtu, même à la cour consulaire, on doit penser de quelle recherche il devait user à celle de Catherine II, dont le luxe oriental était presque magnifique; ce fut donc un étrange contraste à opposer à M. de Cobentzel, dont certes beaucoup d'entre nous se rappellent aujourd'hui la figure et la tournure un peu burlesques, le tout embelli, pour la joie de ceux qui étaient présens à cette conversation, de l'agrément du costume de la comtesse d'Escarbagnas. Lord Withworth reçut la communication de M. de Cobentzel avec la froideur polie qui lui était habituelle, et, l'engageant à ne pas faire attendre l'impératrice, il fut la rejoindre pour lui expliquer la cause d'un retard qui n'était pas explicable à moins de dire la vérité. Je crois, sans en être bien sûre, que l'impératrice, dans son impatience d'apprendre plus en détail les nouvelles seulement ébauchées par l'ambassadeur d'Angleterre, fit demander le comte de Cobentzel, et qu'il arriva avec sa robe, son pouf et ses paniers dans le cabinet où elle le fit appeler; mais je ne puis l'affirmer.

Le comte de Cobentzel était fort aimable, de cette amabilité du temps de Louis XV, mais prise du mauvais côté, et ayant de plus tout l'inconvénient d'une naturalisation étrangère. C'était en conversation, en manières, ce que la

littérature était dans les romans, au théâtre, la peinture dans les tableaux de Vanloo, de Boucher, et ainsi de tout le reste..... même de la moralité et de l'immoralité qui s'en allaient professant toutes deux autrement que par le passé. M. de Cobentzel avait reçu cette tradition par une voie qui avait eu garde de lui donner de la simplicité dans son enseignement, c'était celle du prince de Kaunitz. Il portait dans sa personne une intention très-marquée de lui ressembler, ainsi qu'au prince Potemkin; c'était le même goût exclusif, abnégatif de toute autre chose pour lui que le monde. Et encore fallait-il ici faire une différence : car le monde, pour M. le comte Louis de Cobentzel, c'était la cour.... : hors du cercle lumineux qui entoure cette brillante région, tout devenait chaos pour lui. Son esprit vraiment remarquable lui faisait cependant comprendre qu'il s'attachait aux noms qu'il entendait annoncer habituellement chez les ministres, un lustre glorieux qui valait des quartiers; il le savait, le comprenait; mais l'habitude, cette seconde nature, le faisait souffrir de n'avoir pas à saluer madame Lannes du titre de princesse; et pour ses oreilles aristocratiques, entendre appeler le chef d'un gouvernement, *citoyen*, c'était un son parfaitement dissonant avec toute harmonie sociale. Du reste, il était spirituel et racontait bien une foule d'anecdotes sur la cour de Russie, toutes fort divertissantes. Il ne fut que passagèrement à Paris. Le comte de Cobentzel qui y fut ambassadeur jusqu'à la rupture de 1804, était son cousin le comte Philippe de Cobentzel. J'en parlerai en son lieu. Jamais deux hommes ne furent plus dissemblables.

On pense bien que le jour où le premier consul parla à M. de Cobentzel de son histoire de la comtesse d'Escarbagnas, ce ne fut pas d'une manière aussi détaillée que je viens de l'écrire. Il la rappela seulement comme gaîté; et je crois qu'il connaissait bien l'homme, car je ne m'aperçus pas que M. de Cobentzel en fût le moins du monde em-

barrassé. J'appris ensuite les détails que je viens de donner, de quelques Russes de la cour de Catherine et du cousin Philippe de Cobentzel lui-même.

La paix planait de nouveau sur la France et ramenait les beaux jours. Cette même année de 1801 vit signer à Florence le traité qui rétablissait l'union entre la France et la couronne de Naples. Sans doute, les souverains napolitains avaient été contraints par la force des circonstances à conclure une paix qu'ils ne pouvaient avoir dans leur cœur, car ils nous haïssaient. Mais quel que fût le motif qui détermina cette alliance, elle eut lieu et donna une grande force à notre pouvoir dans le midi de l'Europe. Une particularité de ce traité entre Naples et la France, qui sans doute à cette époque fut à peine remarquée, fut la cession que fit le roi de Naples de l'île d'Elbe, en même temps que de ses droits sur Piombino et les Présides. Ce nom de l'île d'Elbe, d'une île presque sauvage, au terrain de fer, passait alors presque inaperçu.... et treize ans plus tard, elle devenait le seul asile que le sort eût laissé au maître de l'Europe.

es horreurs qu'un journal du matin vous a fait connaître ous font paraître bien fades la potence, les chevalets et pême la roue de Mandrin. Je sais tout cela ; mais je n'en irai et je n'en répérerai pas moins que la chose est fâheuse. Jusqu'à ce jour (il faut remarquer ce fait fort important), jusqu'à ce jour, nous avons toujours ri. N'importe lans quelle position notre caractère, que nos envieux appelaient léger, ce caractère dominait tous les périls, narguait tous les dangers, et riait au nez camard de la mort[1]. Certes, les trois années de la révolution sanglante appelée révolution de 93 nous devaient apprendre à pleurer, ou il allait y renoncer. Et en descendant les marches du tribunal révolutionnaire et sur les planches sanglantes, M. de Champcenetz demandait *si l'on pouvait se faire remplacer comme à la garde nationale, pour vingt-quatre heures seulement.* Or donc, on riait sous les haches rougies de sang. On riait, comme la victime dormait à Venise sous les fers brûlans qui interrompaient son sommeil; le Français doit rire pour vivre, comme l'homme doit dormir et manger. Ah! qu'il faut qu'ils soient profonds, les malheurs qui l'ont ainsi changé!... car il ne rit plus, le joyeux Français; et s'il eut jadis des journées heureuses *et plaisantes*, son soleil de gaîté est couché.... Quand doit-il se relever?

A l'époque de 1801, tous les étrangers qui arrivaient alors en France à Paris, me faisaient cette remarque avec une

[1] Je trouve qu'à cette époque désastreuse cette gaîté courageuse et presque insouciante était coupable. C'est à ce calme des victimes que leurs bourreaux devaient leur plus grande force. Un homme de ma connaissance, assez malheureux pour se trouver surpris par la foule cruelle qui revenait de l'exécution de madame Dubarry, entendait deux femmes du peuple dont l'une disait à l'autre : « Comme elle a crié, celle-là!... s'ils criaient tous comme çà, je n'y viendrais plus!... » Il y a tout un volume de réflexions profondes dans ce mot dit avec toute l'insouciance de la barbarie...

Mon malheureux ami était lui-même proscrit à cette époque, et, quoique sa tête fût mise à prix, il demeurait à Paris, se cachant sous mille déguisemens. C'est M. Lageard de Cherval.

orte de respect, du moins ceux dont l'esprit leur faisait comprendre la vérité du caractère national français. Je n'ai vu que es Anglais persister à juger notre gaîté par un côté mauvais.

Ce changement survenu depuis quinze ans dans notre humeur, tandis que la ligue, les horreurs des guerres de religion, les malheurs affreux de la France sous Charles IX, Henri III, les règnes tyranniques de Louis XI et de Louis XIV, et tant d'autres enfin, n'avaient pu l'altérer; ce changement n'était pas encore opéré en 1801, comme je viens de le dire. La folle de la maison m'a entraînée avec elle, Dieu sait où! mais c'est une condition que le lecteur a dû accepter en commençant ces Mémoires, ainsi que je l'en ai prévenu. Ils sont mon œuvre; je les écris sans plan, sans manière. Les souvenirs viennent au bout de ma plume; je ne l'arrête pas pour placer une époque dans son cadre régulier, de façon à ce qu'un jour, une heure se trouvent en concordance avec le *Moniteur* ou tel autre journal, ou tel autre livre. Ce n'est pas ainsi que je donne mes souvenirs. Je les appelle; ils viennent, mais sans ordre, et je ne pourrais m'astreindre à les classer autrement que par année. Cela me rend peut-être plus lente dans ma narration; mais aussi le lecteur voyage avec moi dans les temps que je vais retrouver. S'il en est qui soient sans intérêt, il doit le pardonner, en raison de la douleur que font éprouver une foule d'autres époques; et cette douleur tuerait par sa violence quelquefois, si l'âme, toujours évoquée par ces souvenirs saignans, était contrainte de toujours comparaître à ce tribunal de la mémoire. Je l'ai éprouvé bien des fois depuis que la première ligne de cet ouvrage est tracée.... Et je puis dire... oui, je puis dire : C'est une question, c'est une torture.

Mais pour en revenir au vaudeville, que nous avons laissé avec le plénipotentiaire allemand, vrai Sosie de Mirabeau, comme Sosie l'était de Mercure (car ici le dieu ne se sentait pas à la ronde comme chez le héros de la tri-

bune), nous allions donc souvent avec lui aux petits théâtres. On demandait le matin un spetacle amusant, et l'affiche aussitôt annonçait : *Piron et ses Amis*, *le Mariage de Scarron*, *M. Guillaume*, *les Deux Edmonds*, ou bien *Lantara*, que sais-je ? enfin une foule de jolies pièces qui alors composaient le répertoire du théâtre de la rue de Chartres. On n'y voyait pas encore se développer ce goût pour la royauté, qui lui a pris depuis quelque temps, précisément depuis que les rois passent de mode. On n'avait pas besoin d'aller consulter le nom annoncé sur l'affiche, pour savoir quel est le souverain ou la souveraine que vous voyez se heurter les coudes lorsqu'ils veulent faire les beaux bras, chose à laquelle ils ne s'entendent guère, parce que la tradition toute joyeuse et toute naïve du Vaudeville, gai chansonnier, bon vivant, bon garçon, ne se retrouve pas du tout dans ces belles grandeurs qu'on nous donne depuis dix ans sur le théâtre de la rue de Chartres. Pour le Vaudeville, une tête à perruque vaut cent fois plus qu'une tête à couronne, à moins que ce ne soit le roi d'Yvetot, coiffé par Jeanneton d'un bonnet de coton, ainsi que nous le dit notre charmant Anacréon.

Je me rappelle qu'à l'époque joyeuse de 1801, le Vaudeville et le théâtre de Montansier étaient montés admirablement bien en pièces, en acteurs et en auteurs. J'ai parlé plus haut du théâtre Feydeau ; et sans revenir sur ce sujet, je dois pourtant rappeler un nom que la reconnaissance de ceux qui aiment à rire ne me pardonnerait pas d'oublier : c'est Dozainville. Quel excellent comique ! quelle facilité pour se grimer, dans *Une Folie*, dans *Maison à vendre*, dans *l'Irato*, dans une foule de charmantes pièces du répertoire de Feydeau ! Il est impossible de ne pas placer Dozainville dans un rang tout-à-fait distingué. J'ai entendu, il y a quelques jours, dans une pièce à tiroirs jouée sur le théâtre du Vaudeville, parler *de feu* Dozainville comme d'un vieux toupet ennuyeux ; car cela seul doit être, puis-

qu'il était lié avec M. Prud'homme qui n'a pas certes la prétention d'être amusant, et le charmant talent de celui qui le représente reçoit même un reflet de plus par la perfection avec laquelle il nous montre un homme ennuyeux. Or je doute fort que *feu* Dozainville ait été jamais l'ami d'un homme qui faisait bâiller. M. Henri Monnier est, je crois, trop jeune pour avoir vu jouer Dozainville, et il a peut-être eu sur lui des notions qui l'ont engagé à le prendre pour point de mire dans le rôle de M. Prud'homme [1], qu'il joue au reste parfaitement. Dozainville était un comique; il chantait horriblement mal, mais sa voix n'était plus d'aucune importance dès qu'il avait donné l'aperçu de son rôle. Ceux qui l'ont vu dans le vaudeville du *Tableau des Sabines*, ne l'ont certes pas oublié dans le rôle de M. Fadet, et je ris moi-même en me rappelant cette figure vraiment unique, lorsqu'à la question :

« Monsieur est-il poète ? »

il répondait :

« Non, monsieur ; je suis Champenois. »

Et dans *Maison à vendre*, toute cette scène dans laquelle le roi de Feydeau, Elleviou, lui donnait au reste la réplique d'une manière tout aussi inimitable, lorsqu'il parlait du rideau de peupliers, du ruisseau détourné... *Et le voisin, monsieur !... et le voisin !...* Il faut avoir vu la figure maigre, allongée, l'air piteux *du voisin*, pour se faire

[1] M. Henri Monnier possède un talent fort remarquable que je voudrais voir mieux apprécié. Il est si rare de rencontrer autant de choses réunies pour former un bon acteur ! Voilà pourquoi Elleviou était parfait. C'est qu'il était en même temps homme du monde, que ses manières étaient celles d'un mauvais sujet, mais de bonne compagnie. Je n'ai pas besoin d'ajouter que je veux être comprise, et qu'en disant ce mot d'exigence pour de « bonnes manières », je n'entends pas bannir la franche gaîté et surtout ce qui est naturel. Ce qui le prouve, c'est que M. Henri Monnier joue dans la perfection les deux derniers rôles de sa pièce à tiroirs. La mère Pitou et le Marchand de bœufs sont crayonnés et coloriés de main de maître. le Marchand de bœufs est au dessus de tout éloge.

une idée de l'excellent acteur. C'était alors, comme je persiste à dire que c'est toujours, le véritable comique que celui-là.

Pour le vaudeville, je ne l'ai vu que décroître, le pauvre petit. *Fanchon la vielleuse* est la première pièce qui lui porta une atteinte funeste. Avec elle arrivèrent au Vaudeville le faux goût, la fausse gaîté, la prétention. Ce n'était plus ces bons et spirituels vaudevilles, fins et malins, au refrain joyeux, à la réplique mordante, cette foule de petits chefs-d'œuvre dont chaque couplet restait dans la mémoire.

La Comédie Française avait également à cette époque ses jours d'une gloire radieuse. Talma, Lafont, Saint-Prix, Monvel, dont les derniers momens dramatiques redoublaient les regrets qu'il nous faisait éprouver en le voyant quitter la scène. Quel talent admirable! quelle diction toujours juste! Talma ait le seul qui est joué Auguste comme Monvel l'a indiqué. Je ne puis rendre quel effet cet acteur a produit sur moi la première fois que je vis *Cinna* joué d'une manière aussi parfaite. Monvel remplissait le rôle d'Auguste, Talma celui de Cinna, et mademoiselle Raucourt celui d'Émilie. Elle était encore admirable et belle dans ce rôle d'une Romaine altière qui n'a de l'amour que la juste faiblesse qui lui fait promettre son cœur à celui qui vengera sa patrie opprimée et avilie par l'esclavage. Talma fut sublime dans Cinna, notamment dans la scène où il vient rendre compte à Émilie des dispositions des conjurés; il fut surtout applaudi avec excès au moment où il dit:

« Et sa tête à la main demandant son salaire. »

Il tenait derrière lui un casque à crinière rouge. Il avança alors la main, et l'effet de ce casque fut tellement violent, que plusieurs femmes poussèrent des cris. C'était un essai que voulait faire Talma. Les avis furent partagés. Les uns

prétendaient que tout est permis quand la chose réussit. Les autres disaient que ce n'était qu'une jonglerie indigne de la haute tragédie. C'était bien aussi mon avis; je trouvais qu'il en était de cela comme d'un drap mis au bout d'un bâton pour effrayer des enfans. La chose fait effet la première fois, et la seconde on en rit. Je ne pense pas que Talma ait renouvelé cet essai; voilà pourquoi j'en parle ici. Il fut au reste admirable dans tout ce rôle de Cinna: c'est de cette époque que date sa réforme, dans laquelle Geoffroy lui fut d'un grand et utile secours.

Mais qui fut sublime dans son rôle? ce fut Monvel. Non, je ne verrai jamais jouer Auguste comme Monvel me le représentait. C'était lui; bien certainement, Auguste n'a pas délibéré autrement, avec un accent différent de celui de l'excellent acteur, lorsque, raisonnant de sa position avec Livie, nous voyons ce qu'ils se dirent tous deux dans le Traité de la Clémence de Sénèque. Le monologue était dit d'une façon vraiment admirable. C'était Octave le maître du monde, mais Octave maître aussi de lui-même; sa parole n'était ni vulgaire ni trop relevée. La scène entre l'empereur et Cinna fut surtout applaudie avec transport, parce que Talma et Monvel furent tous deux admirables. Cette représentation est une de celles où j'ai éprouvé le plus grand plaisir.

La tragédie avait encore un grand nombre de sujets distingués. Larive quittait le théâtre dans une époque encore brillante pour sa gloire. Je lui ai vu jouer *Philoctète*, la plus classique, la *plus grecque* de nos pièces tragiques peut-être, et cependant intéressante.

Larive était bien beau dans ce rôle de Philoctète.

Puis ensuite venaient les femmes; c'étaient mademoiselle Raucourt, madame Vestris, mademoiselle Fleury, mademoiselle Georges, mademoiselle Duchesnois, mademoiselle Volnais, mademoiselle Bourgoin. Les débuts des quatre dernières étaient tout récens et agitaient encore

toutes les factions de la société de Paris; mais les trois premières étaient trois anciens piliers de la Comédie Française[1]. Le talent de mademoiselle Raucourt n'a pas besoin de mes éloges pour être dignement connu; et, malgré plusieurs défauts assez marquans, les deux autres nous rendraient encore bien fiers si nous pouvions les avoir aujourd'hui.

Les feuilletons du Journal des Débats, rédigés à cette époque par Geoffroy en ce qui concernait la partie théâtrale, ont donné les détails des combats qui furent livrés dans le temps à l'occasion des débuts de mesdemoiselles Bourgoin et Volnais. Mademoiselle Volnais avait pris dès les premiers jours une attitude de victime qui lui donnait une manière de suppliante à laquelle Geoffroy, qui aimait assez qu'on s'humiliât devant lui, ne sut pas résister. Malgré l'uniformité et la lourdeur du débit, il prit parti pour mademoiselle Volnais; et, quelque rempli que fût son feuilleton, il trouvait toujours moyen d'y ajouter un petit alinéa pour sa protégée et un grand coup de griffe pour Voltaire; l'un était aussi sûr que l'autre, et ne faisait pas plus de mal au mort que de bien à la vivante; car, avec toute la déférence possible pour les jugemens de l'aristarque de notre scène, il était hors de bon sens de vouloir trouver du talent dans une voix pleureuse dont l'accent sourd et tout-à-fait bouché par intervalle semblait appartenir à une tête dont le nez aurait eu un polype; et, pour le dire en passant, la grosseur de celui de la débutante pouvait autant le faire croire que sa voix sourde, que Geoffroy gratifiait du surnom de *voix avec des larmes*. Mademoiselle Bourgoin avait des rôles dans lesquels elle était excellente; et puis comme

[1] L'une, madame Vestris, avait un débit froid, lent, et puis une prononciation défectueuse. Elle avait de la peine à prononcer les *r*. Néanmoins elle avait un talent au dessus de l'ordinaire. Quant à mademoiselle Fleury, elle avait de la chaleur dans le débit, elle disait juste : mais sa tournure était tout-à-fait disgracieuse. Elle était tellement courbée en deux qu'on l'appelait l'*Accent circonflexe*.

elle était jolie! quel charmant visage! ses yeux sont les plus beaux que j'aie jamais vus. Ensuite elle avait un avantage sur sa rivale: elle jouait fort bien la comédie. Mademoiselle Volnais s'en mêlait aussi dès cette époque; elle avait choisi pour ses débuts des rôles dans quelques vieilles pièces de Fagan, de Dufresny. Je ne me rappelle pas le titre, mais je me souviens fort bien de m'être grandement ennuyée à tous les débuts de mademoiselle Volnais, et pourtant alors ce ne pouvait être que d'instinct.

On a beaucoup parlé des débuts de mademoiselle Bourgoin, en attribuant une partie de leurs succès à la protection que lui accordait le ministre de l'intérieur. Il n'est jamais venu en pensée de qui que ce fût que mademoiselle Volnais pouvait être aussi protégée. La chose est pourtant réelle; et pendant plusieurs années elle le fut d'une manière assez positive pour avoir la certitude d'être applaudie, quelle que fût la manière dont elle jouât. Je crois même qu'elle l'était en ne jouant pas du tout [1].

Mais un domaine qui était bien riche en beaux sujets, c'était celui de la comédie. L'inimitable mademoiselle Mars était alors dans la fleur parfaite de son talent; elle était déjà ce que nous la voyons encore aujourd'hui, un diamant sans tache et sans défaut. Mademoiselle Contat, qu'on appelait toujours ainsi, bien qu'elle fût madame de Parny, embellissait notre scène comique et nous faisait passer de délicieuses soirées lorsqu'elle jouait la comtesse du *Mariage de Figaro*, et qu'elle nous montrait cette même Rosine dans *la Mère coupable*. Elle était charmante aussi dans *les Femmes savantes*, *le Tartafe*, *le Misanthrope*, et une foule d'autres pièces qu'on ne peut plus jouer parce que notre théâtre est désert. Venait ensuite mademoiselle Devienne,

[1] Il y a, je crois, à Paris une famille qui possède de curieux documens à cet égard-là, et qui peut en répondre avec connaissance de cause, ceci ayant même eu un triste résultat.

inimitable soubrette à la parole mordante, au sourire malin, au regard effronté, à la tournure agaçante. Puis les mères étaient faites par madame Lachassaigne, madame Thénard. Trouvez aujourd'hui une madame Pernelle comme madame Lachassaigne! Il y avait aussi mademoiselle Mézerai; mais j'avoue que je n'ai jamais pu la trouver bonne dans aucun rôle, non plus que mademoiselle Mars aînée et mademoiselle Contat cadette[1].

Les hommes étaient encore plus riches en beaux talens. A la tête de tous, nous étions fiers de Fleury. Molé venait de se retirer au moment de mon mariage, et je ne le vis que deux ou trois fois. J'avoue que je ne pus trouver en lui ce talent si vanté. Il avait des mouvemens brusques, et le bourru bienfaisant se rencontrait bien plus que le doux et bon célibataire. Il faut dire aussi, pour expliquer ma prévention contre Molé, que je l'ai vu un jour à l'Opéra jouant le rôle d'Auguste dans *Cinna*. C'était, je crois, pour un bénéfice à lui... L'Auguste de *Cinna!* mon rôle favori!.. ce rôle consacré par l'admirable Monvel! J'avoue que je n'ai jamais pardonné à Molé la façon burlesque dont il a joué ce superbe rôle. C'était une parodie, et une parodie sans gaîté. Il n'y avait que du ridicule qui n'était pas plaisant, si ce n'est pourtant la figure et la tournure de Molé. Comme il était habitué à sentir à ses oreilles cette paire d'ailes d'oiseau royal poudrées et pommadées selon l'usage, il secouait de temps en temps la tête, tout étonné qu'il était de trouver sur son chef une guirlande de lauriers, ou la couronne impériale si l'on veut. C'est qu'en vérité il avait si peu l'air d'un empereur, que je ne puis, même en souvenir, lui mettre cette couronne. Et puis tous ceux qui l'ont connu peuvent se rappeler son bras droit auquel un tic assez désagréable faisait faire le mouvement d'un marteau de porte qui s'élève et retombe? Ce mouvement était toléré dans la co-

[1] Celle qu'on appelait Mimi Contat.

médie; mais pour la tragédie la chose était impossible : aussi les deux mille personnes contenues dans la salle de l'Opéra applaudirent-elles le Molé de dix ans en arrière, car pour celui qui nous fit endurer le supplice de cette représentation *quasi-comique*, *quasi-tragique*, il n'y avait pas moyen. Ce même jour on donna pour petite pièce *le Babillard*, jolie bluette remplie d'esprit, dans laquelle Molé nous fit grandement oublier l'empereur travesti. Ce n'était plus l'homme ridicule, c'était l'homme plaisant; et l'on riait de bon cœur, surtout en lui entendant dire :

« Savez-vous bien, mesdames, que j'ai joué dans *les Fureurs d'Oreste?* »

Après cette belle représentation il s'éteignit peu à peu, et l'éclat des renommées naissantes acheva de le mettre tout-à-fait, sinon dans l'oubli, tout au moins dans une grande obscurité. Quant à moi, je dois m'accuser de mauvais goût peut-être, mais je n'ai jamais pu voir en lui un bon acteur. Il avait un débit emphatique, exagéré, une parole souvent lourde et jamais naturelle dans son accent, même dans les phrases les plus simples. Quelle différence de lui à Fleury! Voilà une tradition à suivre! Fleury était un des acteurs de la Comédie-Française qui m'ont fait le plus de plaisir. Je ne lui ai jamais entendu dire un rôle autrement que juste et de bon sens. La chose est d'autant plus remarquable dans mes souvenirs, que Fleury jouait dans la même semaine et avec le même talent le rôle de l'Homme à bonnes fortunes et celui du Tartufe, le rôle du Colonel du cercle et celui du Philosophe marié. Et puis, quelle parfaite manière, quelle tenue sur la scène! Il y portait ce qu'il possédait, au reste, un ton excellent, des façons d'homme de bonne compagnie; non pas de cette bonne façon d'aujourd'hui, qui se trouvait, il y a vingt-cinq et trente ans, parmi les palefreniers et les garçons épiciers. A cette époque les hommes bien élevés ne fumaient pas dans la chambre de leur femme, parce que c'est une sale et dégoûtante chose; ils lavaient

leurs mains ; quand ils allaient dîner ou passer la soirée dans une maison, ils en saluaient la maîtresse en entrant ou en sortant, à moins qu'ils ne fussent distraits au point de se croire dans une auberge. Ils avaient encore le soin de ne pas tourner les épaules en parlant, de façon à mettre leur dos et tout ce qui s'ensuit à la portée du nez de leur amphitryon. Ils causaient d'autres choses que d'une éternelle politique sur laquelle personne n'est jamais d'accord et qui leur donne mille occasions de dire des sottises stupides, ce qui en vérité n'est pas nécessaire pour beaucoup d'entre eux. Il résulte de ces sottes disputes politiques que la désunion se met dans des familles, que de longues amitiés se délient, que des haines même prennent naissance dans de pareilles luttes. L'expérience aurait cependant été assez utile, en ce sens qu'elle dit à ceux qui discutent et surtout à ceux qui *disputent*, que jamais on ne ramène à son opinion, et qu'on n'est jamais ramené à celle d'autrui, lorsque toutes deux sont diamétralement opposées. Un homme de beaucoup d'esprit [1] disait dernièrement qu'on ne pouvait disputer que lorsqu'on était de même opinion, et il a raison.

Aujourd'hui le monde m'ennuie et me fatigue. Ce n'est pas que j'aie la prétention de valoir mieux que lui ; mais, retirée depuis quinze ans dans une solitude que j'ai embellie et que quelques vrais amis m'ont rendue chère, j'aime ce repos, ce calme, et n'en veux pas sortir. C'est donc sans prévention que je juge, du port où je suis retirée, de l'effet produit sur les mœurs en général par cette révolution dans les habitudes de la vie. Je la crois plus grave qu'on ne le pense d'abord. Les impressions effacées sont remplacées par d'autres, dit-on ; voilà tout. Les nouvelles ont-elles l'avantage ? Je ne le pense pas. La morale elle-même n'en est que plus relâchée ; les caractères en reçoivent une atteinte pro-

[1] M. Ballanche.

fonde, et ceux qui sont attaqués ne savent d'où leur vient le mal : ils s'ennuient, rôdent dans les coulisses des théâtres des boulevarts, ou bien font la belle conversation avec une marchande de gants ou de bretelles, qui aura de belles joues blanches et roses, de gros doigts écarlates; ils lui donneront une bague d'écaille noire en disant une grosse balourdise. De tout cela résulte une désunion de société, une manière qui, chaque jour, devient plus grossière, pour dire le mot textuellement; et pour le bien, il est nul et de toute nullité.

Je sais bien qu'il est encore quelques jeunes gens qui demanderont avec dédain quelle est la classe que j'ai voulu peindre. Il y en a encore un assez grand nombre qui font faire un habit par mois, qui changent de chapeau deux fois par semaine, qui mettent deux paires de gants par jour, qui ne fument que le matin en prenant leur thé, et qui ont renoncé à fumer leur cigarre au milieu de la rue, comme je l'ai vu faire de mes yeux à M. de Béague, dans la rue Blanche, il y a quatre ans. Mais la conclusion de mes jugemens n'en est pas moins la même. Je n'ai pas la prétention ridicule de tout renfermer dans le cercle de mon époque de jeunesse; mais enfin les hommes qui composaient notre société, il y a trente ans, étaient les fils d'une révolution entièrement destructive de ces manières aimables qui donnent un charme indicible aux relations de la vie habituelle; et pourtant ces mêmes hommes, qui ne s'absentaient de nos salons que pour aller coucher sur la dure, dans un bivouac, bravant tous les élémens, toutes les fatigues, revenaient parmi nous pour faire voir le caractère français d'alors, ce caractère qui s'altère chaque jour, dans toute la plénitude de sa grâce vraiment chevaleresque. Encore convalescens de blessures graves et même douloureuses, les jeunes généraux, les colonels, les officiers, toute cette belle et vaillante troupe dorée qui entourait l'empereur et ses principaux officiers, venait danser, causer et rire pendant les

trois ou quatre mois de repos que leur donnait leur chef, avec cette gaîté franche, cette urbanité qui avaient toutes deux survécu à nos désastres révolutionnaires. Sans doute il y avait des hommes grossiers dans cette foule : j'en ai même cité quelques uns, comme le maréchal A....; mais je n'en persiste pas moins à dire qu'à cette époque il existait une véritable politesse. Un homme mal appris était remarqué, et bientôt l'espèce de *parianisme* dans lequel il tombait devenait son véritable précepteur. Mais à quoi bon? me demandera d'un air doctoral un homme qui se trouvera blessé de mon jugement.

A beaucoup plus de choses en bien que vous ne pouvez le croire; et j'ajouterai, à beaucoup plus de bien réel pour le pays même en matière politique. Rien n'est plus fort dans des temps d'orage que l'union et l'accord parfait fondés sur de l'amitié et de la confiance, sur ces longues habitudes appelées avec raison une seconde nature. C'est là que se trouve le dévouement, qualité ou plutôt vertu qui devient chaque jour plus rare parmi nous. Ce n'est pas en femme que je vois ce que je présente; depuis long-temps mes illusions sont détruites en partie et remplacées par des choses positives, n'ayant pas de rapport avec cette question. Je n'y mets donc aucune couleur romanesque; mais j'y place toute mon expérience. C'est un guide et un fanal qui trompent rarement.

Je pourrais ajouter aussi que rien n'est plus opposé au propre bonheur de ceux qui ont repoussé loin d'eux cette vie sociale dont l'image n'est plus qu'un souvenir effacé. Il faut savoir combien il est doux, amusant même pour un jeune homme, en rentrant chez lui après avoir été à l'Opéra, aux Bouffes, au Vaudeville ou à tel autre spectacle, de trouver dans le salon de sa mère des jeunes femmes, des jeunes filles, riant, causant, faisant de la musique; d'autres dessinant autour d'une table; tandis que des jeunes gens de bonne humeur, gais sans mauvais ton, parce que la chose

ıst possible, racontent de bonnes histoires, jouent des pro-erbes, dansent une contredanse : et tout cela n'empêche ›as de jouer au billard, de boire du punch, de s'amuser; ıt on mène cette joyeuse vie jusqu'à deux, trois heures du natin. Cette manière de vivre quotidienne, générale, ne raut-elle pas mieux que l'isolement glacial que l'on trouve lans ces mêmes maisons qui pourraient être si agréables ? De ce rapprochement journalier résultent des liaisons du-ables, des amitiés profondes ; de cette union, il naît obli-gatoirement une confraternité qui se retrouve avec fruit au jour du péril. Les souvenirs sur lesquels elle repose sont plus forts et plus difficiles à repousser que ceux qui ne présentent qu'une salle enfumée par la vapeur de trente ci-garres, fût-elle la salle de billard ou le salon de l'homme le plus riche de Paris, si cette salle n'est habitée que par des têtes masculines, parlant haut, disputant et s'enrouant à force de crier pour accabler une cause que la veille encore ils défendaient.

Si la morale recevait un grand bien de cette innovation, il faudrait s'y conformer et la subir. Mais où est-elle la morale elle-même? j'avoue que je la cherche, et que non-seulement je la cherche en vain, mais que je trouve en sa place du vice enlaidi de sa nudité. Il n'a rien d'aimable, le vice par lui-même; et en vérité, il faut avoir une grande vocation d'aller à sa recherche, pour le prendre ainsi dé-gagé de tout charme. On me dira peut-être que c'est *là* que gît la morale, et que le vice ainsi pratiqué doit finir par inspirer du dégoût. A la bonne heure, cela se peut. Depuis que les saint-simoniens se mêlent de prêcher la morale, elle se présente sous tant d'aspects qu'il est possible que celui-là en soit un. Nous verrons. Car, en effet, *tout vient à point à qui peut attendre.*

Cette vagabonde d'imagination, qui fait toujours du chemin plus que sa conductrice ne veut lui en laisser faire, vient encore de promener sa folie par de-là ses limites. A propos

de Fleury, je parle des gens mal appris, et pourtant il n'y a guère de rapport. C'est par le contraste; mais puisque je suis revenue à Fleury, il faut que je consacre ici quelques lignes au souvenir de son charmant talent.

Fleury, ainsi que peuvent se le rappeler ceux qui ont eu la bonne fortune de le voir encore jouer, n'avait pas une jolie figure; elle n'avait même, je crois, jamais été mieux que je ne l'ai connue, à ce que j'ai entendu dire à M. le comte de Périgord, qui avait pour Fleury une estime et une amitié qui faisaient l'éloge de l'homme de talent et du grand seigneur. Il n'était pas très-grand, mais sa taille était bien prise et d'une proportion d'ailleurs parfaitement propre à la scène, où l'on sait qu'une trop haute taille est désavantageuse. Il était d'une grande recherche dans sa mise; il avait un soin extrême de sa personne, de sa coiffure, de sa chaussure. Les souliers de maroquin noir à talons rouges, à boucles de diamans, les habits d'un grand prix, les dentelles les plus belles, des bijoux précieux, tout cela était strictement de la toilette de Fleury. Lorsqu'il paraissait en robe de chambre, comme cela arrivait dans *l'Homme à bonnes fortunes* ou dans le rôle de don Juan, cette robe de chambre était d'une étoffe précieuse. Tout en lui retraçait l'homme de cour de 1784 à 1789, et même des années antérieures. Comme il jouait dans *l'École des bourgeois!* quel admirable talent! Eh bien! voilà des pièces charmantes, remplies de traits aussi malins que spirituels, qu'il est impossible de jouer. Il n'est pas aisé de trouver un acteur qui se moque de madame Abraham, et qui puisse s'en moquer.

Mais un des triomphes de Fleury, c'était le rôle de Frédéric dans *les Deux Pages.* On sait à quel point le prince Henri fut saisi en voyant arriver sur la scène un homme qui n'était pas son frère et qui pourtant parlait, marchait, se mouchait, agissait en tous points comme son frère! Des personnes qui ont vu Fleury à cette époque, jouant le rôle

u roi de Prusse dans *les Deux Pages*, et qui avaient vu le rand Frédéric peu de temps auparavant, m'ont assuré que leury jouait ce rôle dans une perfection que Garrick lui-ême ne pouvait surpasser. Et ce masque dont il couvrait our ainsi dire ses traits, lui était fourni par un jeu de uscles tout-à-fait son ouvrage, et nullement le résultat de ides ajoutées avec un pinceau où telle autre manœuvre isitée au théâtre. Et voici comment je l'ai su. M. le comte le Périgord, dont je viens de parler, fut mis en prison pen-ant la terreur, ainsi que je l'ai dit dans les premiers volu-es de ces Mémoires. A cette époque, le talent subissait ussi non seulement l'ostracisme, mais la prison et la mort. out ce qui composait la Comédie-Française fut jeté dans es cachots et dévoué au supplice, comme l'était alors toute ristocratie, c'est-à-dire toute personne au dessus d'une utre, quelle que fût sa supériorité. Lorsqu'il y avait de argent, cela n'était que mieux; mais la chose n'allait pas oins si elle s'en trouvait dépourvue. Ainsi le jour de exécution, je crois, de M. le duc d'Orléans, il eut pour ompagnon, dans cette heure terrible, un serrurier qui vait été dénoncé, condamné, parce que le président e sa section était aussi un serrurier et qu'il posait oins de sonnettes que lui. Oh! le beau temps que ce-ui-là!!...

Quoi qu'il en soit, la Comédie-Française était sous les verrous. Fleury, mademoiselle Contat, Armand, Dazin-court, mademoiselle Mézerai, toute la Comédie-Française enfin avait été décrétée d'accusation; et lorsque M. de Pé-rigord entra dans sa prison, il fut douloureusement surpris en retrouvant dans ses compagnons de malheur ceux qui avaient si souvent provoqué sa gaîté. Mais on sait que les Français la retrouvent même à côté de la mort, et ce n'é-tait pas l'ami, le compagnon du maréchal de Saxe qui de-vait manquer à la coutume. Toutes les fois que le vieux comte rencontrait Fleury dans les sombres corridors de leur

triste demeure, il s'arrêtait devant lui en disant : « Comment se porte Votre Majesté ? »

Et à l'instant même, nous disait M. de Périgord, j'avais devant moi le roi de Prusse, tel que nous l'avons revu dans *les Deux Pages*, tel qu'il était à Potsdam deux ans avant sa mort : le dos voûté, et cependant l'abord imposant, le même jeu de visage, le même aspect. Et tout cela s'était opéré en quelques secondes, dans le coin humide d'un cachot, à la lueur du peu de jour que donnait une lucarne grillée, et lorsqu'un guichetier pouvait vous interrompre en vous disant : « Allons, citoyen ! marche au tribunal révolutionnaire.... » c'est-à-dire à la mort.

Il y a sans doute un grand talent de l'artiste dans cette présence toujours active du jeu de ses traits et du changement de toute sa personne. Mais je crois que l'homme avec la fermeté d'âme qui lui permet de jouir de ces mêmes facultés au milieu du danger, est plus à admirer encore que l'acteur.

Ceux qui ont connu Fleury savent aussi combien il était bon père, estimable ami et excellent camarade. Mais, quoiqu'il honorât son état, il n'a jamais voulu que ses enfans suivissent la même carrière que lui.

« Je l'ai parcourue par des routes bien riantes et toujours bordées de fleurs, me disait-il un jour ; mais les épines que ces fleurs-là cachent au public sont bien aiguës dans leurs piqûres. Je dois en éviter la douleur à mes enfans. »

Son fils, comme on le sait, est un de nos officiers de marine les plus distingués. Sa fille, qui a été parfaitement élevée, a épousé M. Boireau, médecin des eaux de Nœris.

CHAPITRE XXV.

Paul Ier et les prisonniers d'Alkmaar. — Générosité du premier consul et changement de l'empereur de Russie. — M. de Sprengporten. — Portrait de Paul Ier. — Histoire du général Sprengporten.—Le transfuge suédois. — Opinion du premier consul sur l'envoyé russe. — La Suède et Gustave III. — Les chapeaux et les bonnets. — Le fils d'un transfuge, patriotisme, et ma conversation avec Bonaparte. — Etonnante instruction du premier consul.—Le bal de M. de Sprengporten. —Madame Récamier et son portrait. — Une lettre de madame de Staël. — Les jolies femmes en bonnet rouge. — Les fêtes chez les banquiers. — Les Russes à Paris. M. de Sprengporten remplacé à Paris par M. de Kalistchef. — Fête du 1er vendémiaire. — Adresse du premier consul.

On sait comment la prévention défavorable que Paul Ier nourrissait contre la France fut en un jour changée en dévouement, par le seul effet des bons procédés du premier consul envers les huit mille prisonniers faits à Alkmaar, lors de la descente de l'armée austro-russe, commandée par le duc d'York. Ces hommes furent renvoyés dans leur patrie, sans rançon, sans échange, habillés, soignés; et tout cela avec cette simplicité, toujours compagne de la vraie grandeur. Paul Ier, que les flatteurs de sa mère ont si long-temps tenu dans l'ombre, et revêtu d'une enveloppe qui ne lui convient pas, Paul avait une âme faite pour apprécier un trait généreux, venant même d'un ennemi. Sa reconnaissance fut bruyante, et se manifesta par des démonstrations tellement alarmantes pour l'Angleterre, que cette puissance, justement craintive pour les résultats que pouvait amener une alliance entre la France et la Russie, communiqua ses

alarmes aux nobles qui entouraient le trône de Paul. La contagion se répandit avec rapidité, et bientôt une lutte s'établit entre le pouvoir et les sujets. Mais, comme je n'écris pas l'histoire générale, je me bornerai à prendre ce qui a rapport non seulement à la nôtre, mais à l'epoque dont je m'occupe.

Le premier effet de l'impression favorable qui ramenait à nous le souverain le plus puissant de l'Europe fut d'établir une voie de communication entre le cabinet des Tuileries et celui de Pétersbourg. Paul envoya le général Sprengporten en France, avec une lettre de remercîment pour le général Bonaparte, pour ses bons procédés envers ses sujets faits prisonniers en Hollande; mais M. de Sprengporten n'était revêtu d'aucun caracrère diplomatique. Il remit sa lettre en audience particulière le 4 nivose an IX au premier consul, en y ajoutant verbalement tout ce qui pouvait établir de bonnes relations entre les deux puissances. Il logeait sans aucun appareil à l'hôtel Grange-Batelière, qui était alors un hôtel garni. Beaucoup de Russes l'accompagnaient, mais ce n'était nullement une ambassade.

Le général Sprengporten était l'homme le plus convenable pour la mission qu'il remplissait. L'empereur de Russie connaissait l'esprit de plusieurs de ceux qu'il aurait pu choisir ; et dans les circonstances délicates où la France et la Russie se trouvaient vis-à-vis l'une de l'autre, il était important de ne pas placer un homme dans une position qu'un mot pouvait à l'instant même rendre fausse. Les défaites répétées de l'armée russe avaient aigri presque tout ce qui formait cette armée. Le général Bonaparte, tout magnanime qu'il était, pouvait dire une parole offensante, dont l'esprit moscovite ne pourrait soutenir l'amertume; et, bien que l'envoyé du czar ne fût point accrédité, la manière d'être d'un étranger devenait bien plus facile à conduire que celle d'un Russe. Ces réflexions, au reste,

ne sont pas de moi; je les ai entendu faire par le premier consul, en même temps que l'éloge de Paul Ier, et en expliquant à madame Bonaparte pourquoi M. de Sprengporten n'était point ambassadeur.

Le général Sprengporten n'était pas Russe; il était Suédois, et d'une ancienne famille d'origine finlandaise. A l'époque de la fameuse révolution de 1776, il était colonel, et entièrement dévoué au roi Gustave III. Son attachement était si connu de Gustave qu'il fut le seul chef de l'armée auquel le jeune conquérant de l'autorité royale fit part de son hardi projet, ainsi qu'au capitaine Hellechius. Sprengporten devait amener au roi la garnison Sweaborg; mais les vents le retinrent en Finlande, et lorsqu'il arriva à Stockholm, tout était fini: les chapeaux avait battu les bonnets, et le roi était vainqueur[1]. Les souverains ne mesurent guère les services qu'à un seul aunage, c'est le succès. Le général Sprengporten arriva trop tard; il demeura dans l'ombre, malgré son dévouement; tandis que le capitaine Hellechius, qui gagna toute la garnison de Christianstadt, où il commandait, fut brillamment récompensé par le roi, qui lui donna immédiatement le nom de *Gustafskiæld*[2], et plus tard le grade de général. Irrité, blessé de l'ingratitude de son maître, qui punissait en lui les fautes du hasard, Sprengporten se rendit plus coupable que lui, en abandonnant sa patrie. Il quitta la Suède, prit du service en Hollande, puis ensuite passa à celui de la Russie. Là son rôle devint tout-à-fait celui d'un homme coupable : il voulut faire soulever la Finlande. Les choses furent amenées au point que cette province envoya une députation à Pétersbourg pour demander le jeune prince Constantin Paulowitz pour roi.

[1] La Suède était divisée en deux factions, celle des *bonnets* et celle des *chapeaux*. La première était celle de la diète, soutenue par la Russie; la seconde, celle du roi, soutenue par la France.

[2] Ce nom signifie en français *Bouclier de Gustave*.

L'empereur de Russie savait que le premier consul jetait fort souvent un regard inquiet et observateur sur la Suède. Il était hors de doute que dans des conversations familières il prendrait plaisir à s'entretenir avec un homme connaissant la Suède, puisque c'était sa patrie, et cependant ne pouvant en parler de manière à donner de l'ombrage au monarque moscovite; et en effet le premier consul se plaisait à causer avec le général Sprengporten, et même fort longuement. Il ne devait cependant pas l'estimer, car j'ai toujours entendu Napoléon s'exprimer de la façon la plus rigoureuse et la plus positive sur les transfuges. Je me rappelle qu'un jour, ce même général Sprengporten nous ayant donné un fort beau bal, le premier consul demanda à plusieurs de nous des nouvelles de la fête, si elle avait été gaie, et quelles étaient celles qui s'étaient retirées les dernières. Après avoir parlé quelques instans sur ce ton, il dit en s'adressant à plusieurs hommes de son intimité qui se trouvaient chez madame Bonaparte dans ce moment:

« Le général Sprengporten a une physionomie bien sé-» vère pour ordonner et présider une fête. En vérité, je » crois qu'il y a du remords dans son regard... Il a été bien » malheureux, le général Sprengporten... il était d'une » grande bravoure... et de plus fort habile... Un général » russe, moins savant que lui, a pensé qu'il n'était pas d'un » homme courageux de tourner l'ennemi, ainsi que le *lui* » conseillait Sprengporten, et voulut faire une attaque de » front. Sprengporten insista. Le Russe lui demanda s'il » *avait peur*. A un pareil mot, surtout lorsqu'un homme se » trouve vis-à-vis la bannière qu'il a désertée, il n'est » qu'une réponse; ce fut celle que fit aussi Spreng-» porten.

» — Marchons. »

Ici le premier consul expliqua comment les Suédois furent attaqués par les Russes et leur résistèrent; il dit les manœuvres des deux partis, chose au dessus de mon intel-

ligence. Je me rappelle seulement que le général russe suivit ensuite le conseil de Sprengporten, mais trop tard pour celui-ci, qui fut blessé dangereusement. Napoléon, en racontant toutes ces guerres qu'il paraissait connaître comme s'il s'y était trouvé, parla beaucoup de l'importance qu'il y avait pour la Russie à récompenser grandement et noblement Sprengporten; et une particularité qui me frappa, c'est qu'il parla long-temps bas à Berthier: il poursuivit ensuite plus haut, nous entretenant toujours de Sprengporten. « Il était fort violent, disait Napoléon; et »cette violence était tellement terrible qu'elle le privait de »sa raison. Cela était au point qu'un jour n'étant encore »qu'officier peu avancé en grade, il leva une canne ou une »épée qu'il tenait à la main sur le roi Frédéric-Adolphe, »père de Gustave III. »

Je parlai de ce fait à Dirschkoff qui était venu en France avec M. de Sprengporten, mais comme ami et comme curieux, plutôt que comme attaché à son ambassade *incognito*; il me dit que le général était en effet d'une violence tellement terrible qu'elle pouvait effrayer ceux qui ne le connaissaient pas... Mais il fut toujours si malheureux, ajouta son ami, que si jamais homme a pu réclamer indulgence, c'est bien lui.

M. Dirschkoff me raconta plusieurs événemens de la vie du général qui me parurent du plus haut intérêt; mais il en est un surtout qui fit sur moi la plus profonde et la plus vive impression. Ma tendresse pour ma mère me le faisait comprendre avec mon cœur, avec mon âme.

M. Dirschkoff me dit que le général Sprengporten avait un fils. Au moment où le général quitta la Suède, ce fils était d'âge à porter les armes, mais aucune considération d'intérêt ou d'ambition ne put lui faire oublier la cause sacrée de sa patrie. Il suivit son père au milieu des balles, des boulets et des bombes envoyés par les Suédois, sans que son épée sortît une fois de son fourreau. Toujours au-

près de son père, prêt à le secourir, ce fut en effet dans les bras de ce fils, dont il devait s'enorgueillir, que le général Sprengporten fut reçu, lorsqu'une balle suédoise vint lui porter la vengeance de la patrie. Plus tard, lorsque la santé de son père lui fit quitter le service, le brave et bon jeune homme, pour dégager la parole que le général avait donnée, fut offrir son sang et sa vie, mais à la condition expresse de ne jamais combattre contre les Suédois. Potemkin le lui promit et lui tint parole. « Il était brave comme son père, me dit M. Dirschkoff, et le plus charmant, le plus aimable des hommes. Il reçut sa première blessure auprès de moi au siége d'Ismaël.

» — Me permettez-vous de raconter cette histoire au premier consul? » demandai-je à M. Dirschkoff.

Il me regarda quelques instans sans répondre, puis il me dit en souriant :

« Et pour quel motif? il faut qu'il soit puissant, car je vois vos yeux fort humides.

» — Que vous importe? Me permettez-vous de raconter tout ce qui concerne la conduite de M. de Sprengporten le fils au général Bonaparte?

» — Oui, sans doute! s'écria-t-il. Je vous devine et vous remercie. »

A quelque temps de là, je saisis le moment et racontai ce que je savais du fils du général suédois. A mesure que je parlais, je voyais une expression indéfinissable se répandre dans le regard, dans le sourire, dans tous les traits..... Bientôt je vis plus; dans cette physionomie de Napoléon, cette physionomie unique dans ses jets lumineux, dans ces pensées toutes créées qu'un jeu de muscles vous révélait, je vis de l'attendrissement. Mais il n'était pas malheureusement assez ami de lui-même pour se laisser aller à ces impressions douces et qui caressent l'âme. Il se détourna en disant avec un accent qui ne peut se rendre ni se faire comprendre :

« C'est un brave jeune homme. »

Nous étions alors dans la grande galerie de Diane, où l'on avait dîné ce même jour. Je m'éloignai du premier consul, et m'en fus joindre Junot et Duroc qui causaient ensemble.

« Je viens de faire une grande besogne », leur dis-je en riant.

Comme le premier consul m'avait écoutée assez long-temps, ils parurent impatiens de savoir ce que j'avais pu avoir à lui dire de si important.

Je leur racontai alors ainsi que je venais de le faire, mais non dans les mêmes termes, car la chose me touchait trop vivement, l'histoire de mon jeune héros.

« Eh bien ! leur dis-je en finissant, n'ai-je pas eu raison de dire tout à l'heure que j'avais fait une grande besogne ? J'ai lavé une tache que tout le sang de celui qui la porte ne pourrait effacer; car le moyen de la voir désormais, dites-moi ? Il faudrait pour cela passer à travers ce bouclier d'honneur et de gloire du fils, et c'est impossible. »

Ils convinrent tous deux que j'avais raison, et ils étaient bon juges dans cette matière.

Il nous donnait de jolies fêtes, le général Sprengporten; on y dansait beaucoup et fort gaîment. Malgré sa figure sérieuse, il témoignait si franchement le désir qu'on s'amusât chez lui, qu'on n'avait garde d'y manquer. Et puis, malgré son âge, son caractère d'envoyé d'un grand souverain (car on savait qu'il l'était en effet), il était garçon; et cela contribuait aussi à rendre la gaîté plus communicative et plus franche.

Parmi les cases de ma mémoire, il en est une qui contient un souvenir se rattachant à l'un des bals de M. de Sprengporten, et qui tout aussitôt l'enveloppe d'un nuage frais, gracieux et odorant. Il me semble que ce jour-là il n'y

avait à la fête du général suédois que des femmes jolies, jeunes et fraîches comme des fleurs.

Je n'avais jamais vu madame Récamier. Ce fut chez M. de Sprengporten que je la rencontrai pour la première fois. J'en avais fort entendu parler, et j'avoue que ma mère avait un peu influencé mon jugement sur elle, en se persuadant et me persuadant, par cette raison que mon opinion suivait presque toujours la sienne en ce qui regardait le monde, que madame Récamier était ce qu'on appelait alors *une merveilleuse*, c'est-à-dire une personne exagérée en ce qui regarde la mode et son cortége bruyant et insensé. Je la craignais presque, et enfin, puisqu'il faut le dire, en groupant dans ma pensée les parties que je croyais devoir former un tout, il en naissait une femme charmante il est vrai, mais qui écrasait autour d'elle non-seulement la médiocrité, mais les figures qui même ordinairement gagnent leur vie dans le monde comme succès, et sont trouvées jolies. Combien je fus surprise en apercevant ce charmant visage, si frais, si enfant, et pourtant si beau ! Mais combien je le fus plus encore en jugeant de la peine timide qu'elle éprouvait de son triomphe! Sans doute il était visible qu'elle était heureuse et charmée de se voir ainsi proclamer la plus belle de la fête ; mais il était aussi évident qu'elle souffrait des regards de colère que lui dardaient les yeux de beaucoup de femmes qui n'en étaient pas pour cela plus agréables, et qui, ne fût-ce que par intérêt pour elles-mêmes, auraient dû faire comme moi, contempler avec calme et plaisir son beau visage et s'écrier après l'avoir regardé :

« Mon Dieu ! qu'elle est jolie ! »

Et, en effet, madame Récamier méritait bien véritablement ce nom de jolie, si rarement obtenu à bon droit, et pourtant si prodigué. On donne cette louange à toutes les femmes ordinaires; et la politesse, l'usage croient avoir fourni leur contingent, lorsqu'une femme entre dans le monde, qu'elle est passable, et qu'il faut qu'elle soit louée parce

qu'elle a de la fortune et que sa maison sera ouverte, quand on a dit : C'est une jolie femme ! Et l'on profane ainsi le mot destiné à ce que la nature a produit de plus ravissant, tandis qu'il serait bien plus juste de dire : Voilà une belle femme ! Car rien n'est plus vulgaire que ces visages avec de grands yeux, un nez droit, une bouche avec de belles dents et des lèvres roses, tout cela accompagné de belles épaules et même d'une jambe bien faite ; j'y ajouterai encore le bras, si l'on veut. Oui, mais allez demander à ces grands yeux-là un regard de flamme, à cette bouche de s'entr'ouvrir pour un sourire de l'intelligence sacrée de l'esprit, à ce nez grec ou romain de se déranger de sa ligne *solennelle*, pour montrer, par un léger mouvement des narines, qu'il y a du jeu dans les muscles de ce visage, beau peut-être dans toutes ses parties, et dont pourtant aucune n'est liée avec l'autre. Demandez tout cela, et rien ne vous répondra. Vous trouverez une statue en beau marbre, mais silencieuse et froide.

Cette exigence est satisfaite en regardant madame Récamier ; son regard est doux et fin, son sourire gracieux, sa parole bienveillante, son accent mélodieux. La première fois que je la vis, elle me frappa. Je l'admirai avec la sensation qu'on éprouve devant une œuvre vraiment belle ; depuis je me suis demandé compte de cette impression. C'est que toute sa personne était un composé de grâce naïve, de finesse et de bonté ; et tout cela uni ensemble, accordé par cet attrait qui forme seul le charme par lequel on est aimée ; souvent je lui ai trouvé de la ressemblance avec les madones des pieuses peintures de l'Italie ; mais cette ressemblance était tout intellectuelle et ne venait pas de la régularité de ses traits ; c'était son âme qui animait ses yeux, et s'y montrait à travers de longues paupières baissées, ainsi que sur le front rougissant sous le bandeau de linon, seule parure, pendant longues années, d'une si charmante tête. Dans le sourire qui entr'ouvrait si souvent ses lèvres rosées,

il fallait également voir la joie naïve d'une jeune et ravissante créature, heureuse de plaire, heureuse d'être aimée, ne voyant que des joies dans la nature et répondant au salut d'amour qui l'accueillait en tous lieux par une expression de tacite bienveillance. Elle remerciait la vie d'être si belle et si joyeuse.

Lorsque madame Récamier fut en Angleterre, elle y trouva le même enthousiasme ; partout la foule sur son passage. C'est que ce charme, dont je signalais tout à l'heure la puissance, est magique chez tous les peuples. Il y a dans la grâce, un pouvoir exercé sans appel.

A l'époque où je rencontrai madame Récamier chez M. de Sprengporten, elle était à la fois dans la fleur de sa beauté et à l'apogée de son existence grande et brillante. M. Récamier était à la tête de l'une des premières maisons de banque de Paris. Ses malheurs ne pouvaient même se prévoir ; car le moyen de penser qu'on laissera souffrir l'un des membres les plus recommandables du commerce?.... Il était donc en mesure alors de donner à sa jeune et charmante compagne toutes les jouissances du luxe et de l'opulence, pour reconnaître, quoique faiblement, les soins charmans, le bonheur dont elle embellissait son intérieur et sa vie. La maison de M. Récamier, arrangée par Bertaut, était un délicieux séjour ; rien n'était comparable alors aux fêtes qu'il donnait aux étrangers qui lui étaient adressés, et dont bien certainement le désir de voir madame Récamier avait déterminé le choix dans celui qu'ils avaient fait de M. Récamier pour leur banquier. La curiosité les attirait chez lui ; bientôt ils y étaient fixés par un charme qui agissait sur les vieux et les jeunes, sur les femmes et sur les hommes.

Madame Récamier est une personne essentiellement nécessaire dans des mémoires contemporains ; non qu'elle reçoive des reflets de l'époque ou qu'elle lui en donne, mais parce qu'elle tient immédiatement à cette même

époque. On ne trouvera pas toujours, dans les temps à venir, une femme comme elle, une femme dont la beauté a fait mettre à ses pieds tous les hommes dont les yeux se fixaient sur elle, une femme dont l'amitié a été recherchée des talens les plus remarquables du siècle, une femme dont l'amour fut l'objet des vœux de tous, et dont pourtant la vertu demeura pure; une femme dont la réputation justement parfaite ne reçut aucune atteinte des attaques de la basse envie, de la sotte jalousie; une femme enfin qui ne perdit aucune des affections qui lui avaient été vouées, parce que dans les jours radieux de sa belle vie elle eut le mérite de sacrifier leurs joies à la souffrance, et que la douleur d'un ami malheureux la trouva toujours prête à lui porter une parole consolante, fût-ce au prix du repos de sa vie et même de son avenir.

« *Adieu*, lui dit madame de Staël dans l'une de ses lettres (vrais chefs-d'œuvre de ce beau génie, car c'est l'abandon du cœur, tout le désordre de la confiante amitié), *adieu : je baise avec respect votre charmant visage* [1]. »

Il y a, je trouve, dans ce simple mot, tout ce qui peut être dit, et bien aussi tout ce qui peut être compris. Quant à moi, je l'ai rapidement traduit.

J'aime madame Récamier, mais je dois déclarer que mon attachement pour elle n'est point du tout le mobile du jugement que je porte sur elle; et cela est concevable, parce qu'une femme jugeant une autre femme ne peut avoir de prévention qu'en mal. Mais je connais trop bien madame Récamier pour ne pas connaître aussi les qualités, les vertus qu'elle cache avec autant de soin qu'une hypocrite en met à voiler ses défauts. Tout le monde peut juger dans son salon de sa bienveillance constante; chacun participe à ce

[1] Je parlerai plus tard de la conduite de madame Récamier relativement à madame de Staël lors de sa dernière proscription, si l'on peut se servir de ce mot. Comme tous les événemens tiennent à l'époque, ils viendront en leur lieu.

désir de plaire, cette volonté de trouver un ami, même dans un inconnu, sentiment toujours essentiellement sorti d'un bon cœur : mais ce que ne connaissent pas ceux qui la voient seulement quelques heures, c'est son âme, c'est elle. Pour le monde, madame Récamier est une femme célèbre : pour ceux qui ont le bonheur de l'apprécier en la connaissant, c'est un être à part que la nature a formé dans l'un de ses plus beaux jours de fête.

J'ai laissé les bals de M. de Sprengporten pour parler de madame Récamier, et ce n'est certes pas une interruption dont on me fera des reproches. J'y reviens pour parler d'une circonstance qui tient à l'époque à laquelle nous sommes dans ces Mémoires, époque remarquable en ce qu'elle commence ce siècle qui devait dans ses douze premières années fournir plus d'événemens que des siècles à leur tour dans leur cercle entier ne pourront en donner à l'histoire.

Depuis le 18 brumaire la société se reunissait, se groupait autour du gouvernement qui lui offrait enfin une perspective non-seulement de salut, mais de prospérité. La paix avec l'Allemagne, celle qu'on allait conclure avec la Russie, les préliminaires déjà fort avancés entre la France et l'Angleterre; tout cet horizon lumineux d'espérance, remplaçant ces nuages gros et lourds qui pesaient sur la poitrine de chacun au point d'empêcher de respirer et tout pleins d'inquiétudes, d'alarmes, non-seulement pour ses biens, mais pour sa vie et le bonheur de tous les siens : un tel changement d'état amenait nécessairement une révolution dans les mœurs et dans tout le gouvernement social. Car il est bon de dire et d'écrire, pour une partie de la génération qui existe et surtout pour celle qui s'élève, que la société, à l'époque dont je parle, était un royaume ayant ses lois, ses coutumes, ses usages, sa langue même, et tout cela sans porter aucun préjudice aux autres états ses voisins. Les femmes étaient les souveraines de cet empire; leur joug n'était pas pesant, et ce qu'elles exigeaient de

eurs sujets, certes elles le rendaient avec largesse dans le charme qui se répandait dans les lieux soumis à leur administration. Tout cela avait souffert du long bouleversement de chaque chose. De jolies femmes avaient coiffé le bonnet rouge, et aux jours de belle liberté on n'avait pas celle de changer de linge. Mais si dans ce monde tout doit avoir une fin, c'était bien certainement cette heureuse époque. On commença à se réunir de nouveau pour baiser la main de la vieille grand'mère aux jours solennels de l'année; on ne craignit plus de marcher en troupe joyeuse vers la chambre d'une mère, pour lui porter un bouquet de roses le jour de Marie ou d'une autre sainte; puis on s'enhardit, et les bals particuliers commencèrent; enfin vint le consulat, et l'on nous ordonna de nous divertir. Oh! pour ce commandement-là, nous sommes toujours très-obéissantes! et tout aussitôt que l'on ne craignit plus d'être condamné à mort pour avoir dansé le jour de l'anniversaire de la perte d'une bataille [1], et que le gouvernement donna l'exemple ainsi que tous les ministres et les autorités, Paris redevint encore une fois le séjour enchanteur des plaisirs et de la joie.

Mais dans les deux premières années du consulat, les plus belles fêtes, si l'on excepte le gouvernement, les ministres et les premières autorités, ne se donnèrent que chez les banquiers les plus riches, tels que M. Récamier, M. Perregaux, deux ou trois autres, puis MM. Séguin, Hainguerlot et quelques millionnaires de leur force, qui rendaient en plaisirs à la France ce qu'elle leur avait donné en fortune.

Bientôt ces fêtes reçurent un nouvel éclat de la présence d'une foule de personnages de distinction qui accoururent en France aussitôt qu'ils furent libres de voyager. L'Italie,

[1] En parlant d'Arras, je raconterai tout à l'heure le fait auquel se rapporte ce que je dis ici, et qui s'est passé dans cette ville.

l'Angleterre, la Suisse, furent désertées pour cette belle France, l'orgueil de ses enfans, l'amour de tous et les délices de l'étranger, qui recevait d'elle avec largesse, en échange de son or, joies, bonheur et plaisirs.

Les Russes suivirent immédiatement les Allemands, aussitôt que la permission de quitter leur froide patrie leur fut accordée par leur nouveau souverain. L'empereur Paul venait de mourir, à peine âgé de quarante-sept ans et après un règne bien court de quatre ans et quatre mois [1]. Le grand-duc Alexandre, l'aîné de ses fils, âgé de vingt-trois ans, monta immédiatement sur le trône, et tout aussitôt le gouvernement despotique des czars fit place à une domination plus douce et d'autant plus habile. Je me rappelle qu'à cette époque les Russes qui venaient à Paris, avaient pour leur empereur un sentiment qui tenait du délire. Plusieurs avaient son portrait dans leur appartement intérieur, à côté de leur *bog favori*, entouré, comme l'image sainte, de lumières et de pierreries, et tout aussi vénéré que saint Alexandre Newsky et saint Nicolas.

Mais nous n'allions pas vite dans la conclusion définitive de notre raccommodement avec la cour de Pétersbourg. Le nouveau czar voulait aussi la paix, mais le parti de l'Angleterre était d'une grande force en Russie. Lord Withworth, ambassadeur britannique sur les bords de la Newa, y jouait plutôt le rôle d'un chef de faction que celui d'un diplomate; quoiqu'à vrai dire quelquefois tous deux se ressemblent assez, mais du moins la chose se fait-elle avec pudeur et sans l'arrogance qu'employa lord Withworth pour se faire *obéir*, ainsi qu'il le disait. M. de Sprengporten

[1] Catherine mourut le 17 novembre 1796; et son fils Paul Petrowitz, le 23 mars 1801, dans la nuit du 23 au 24. Il avait eu le trône en perspective pendant trente années. Le peuple lui offrit souvent la couronne pendant ce long cours de temps, il s'y refusa constamment. C'est une louange qui ne peut être trop répétée dans la vie de ce prince.

l'était retiré, et avait été remplacé par le chevalier de Kalitscheff, qui vint à Paris également sans titre et sans qualité diplomatique. Il était porteur, comme M. de Sprengporten, d'une lettre de l'empereur de Russie au premier consul de la république; mais il y avait un changement dans la mission de M. de Kalitscheff; elle n'était pas restreinte à un objet spécial, comme celle de son prédécesseur. Toutefois il n'était accrédité que par une lettre de ministre à ministre, et, comme je l'ai dit, sans aucun titre. Du reste, il pouvait en prendre un, celui de l'être le plus ennuyeux faisant partie de la création. Il y avait mort d'homme à passer une heure à côté de lui, et j'en puis parler avec une triste science, car il dîna plusieurs fois chez moi et j'ai pu juger de tout ce qu'il valait en ce genre.

Une chose assez remarquable, c'est qu'il partit de Pétersbourg, je crois, envoyé par Paul Ier, et que lorsqu'il présenta sa lettre au premier consul, en audience particulière, le 5 floréal an IX, le trône était occupé par le nouveau czar. Du reste, les formes diplomatiques entre les deux puissances furent bientôt la seule cause s'opposant à ce qu'un ministre déployât son caractère d'envoyé près du gouvernement français. M. de Kalitscheff fut rappelé. M. le comte de Markoff lui succéda, et cette fois ce fut avec la qualité de ministre plénipotentiaire. Néanmoins ce ne fut encore que deux mois après son arrivée qu'il fut ouvertement accrédité. Il arriva à Paris le quatrième jour complémentaire de l'an IX, et ce fut comme particulier qu'il assista aux fêtes célébrées pour l'anniversaire de la république, le 1er vendémiaire an X. Le lendemain 2 vendémiaire, il remit au premier consul la lettre dont il était chargé, et qui n'était encore qu'une lettre particulière. Ce ne fut que deux mois après qu'il présenta ses lettres de créance en forme, et déploya enfin près de nous le caractère de ministre plénipotentiaire, tandis que M. le général Hédouville prenait la même qualité à la cour de Pétersbourg.

Ces détails, qui ne se trouvent dans les journaux que sous le rapport des dates, m'ont paru devoir être développés dans des mémoires du temps. Ils montrent à quel point les puissances étrangères redoutaient avec nous toute alliance; elles ne s'avançaient qu'à pas lents, et faisaient même souvent retraite. Le Directoire les avait rendues méfiantes; il fallut tout ce que l'art et la bonne foi purent offrir de plus habile et de plus rassurant, pour amener enfin des esprits prévenus à nous donner la main. Cette alliance de bonne foi et d'habileté peut d'abord paraître étrange, mais je crois n'avoir pas besoin d'expliquer ma pensée. En me servant du mot d'art, je n'entends pas certes l'artifice. Mais à cette époque difficile, il ne suffisait pas de marcher dans une droite ligne, il fallait que chaque pas devînt utile : et c'est là que le talent du premier consul se montre dans tout son éclat. Cette habileté dont il donna des preuves au monde fut employée pour la gloire de sa patrie et pour le succès de toutes les entreprises formées dans le but du bonheur de cette même patrie.

FIN DU TROISIÈME VOLUME.

TABLE

DU TROISIÈME VOLUME.

CHAP. Ier. Les tribuns et les longs discours. — La cour du premier consul et le forum romain. — M. Andrieux. — Lucien et souvenir du 18 fructidor. — L'auteur du 18 brumaire. — Tristesse de Lucien et visite remarquable. — Épanchemens en petit comité et regrets d'un vrai républicain. — Madame Bonaparte et ses beaux-frères. — Embarras du premier consul. — Lucien annonçant son départ. — *Le chemin du trône.* — Les enfans de Lucien. — Dessous de cartes de famille. — M. Micault de Courbeton. — Le petit mendiant. — Trait de bonté de Lucien. — La famille Fléchelle et injustice réparée. 1

CHAP. II. La cour consulaire. — L'appartement de madame Bonaparte. — Fonctions de M. Benezech et les républicains. — Les aides-de-camp chambellans. — Les grands dîners des Tuileries. — Amélioration des mœurs. — Les femmes de l'émigration. — Installation aux Tuileries. — Les deux cortéges. — Le bouillon du général Lannes. — Les quintidis et les parades. — Causeries du premier consul avec ses soldats. — Mon châle de cachemire et la montre de mon beau-père. — Le ministre de Suède et le mouchoir de batiste. — Bonaparte, un tambour et le sabre d'honneur. — Le baron d'Ernswarth. — Les chevaux du roi d'Espagne. — Le corps diplomatique en 1800. — M. de Lucchesini et la harangue italienne. . . 13

CHAP. III. Renaissance de la prospérité publique. — Destruction des bandes de brigands. — M. Dubois, préfet de police. — L'exposition de 1800. — David et le tableau des Sabines. — Girodet et vengeance d'un artiste. — Le tableau satirique et la Danaé. — Gérard : Béli-

saire et le portrait du général Moreau. — Madame Murat à l'atelier de Gérard et le colonel Beaumont. – Les pistolets du roi d'Espagne donnés au général Moreau. — Paroles remarquables de Napoléon. 31

CHAP. IV. La souveraine de l'Orient à la Comédie Française. — Nouvelle preuve d'une erreur déjà relevée. — M. Daure et M. de Bourrienne. — Pauline et son portrait. — La jeune ouvrière de M. de Sales. — Chansons, mariage de convenance et l'armée d'Egypte. — Cavalcade à ânes. — Dîner chez le général Dupuy et la femme sans le mari. — La tasse de café et l'orange. — Bonaparte, Berthier et le mari en ambassade. — Un tour anglais. — *Galanterie* de Kléber. — Bonté de Desgenettes. — Retour en France et le divorce. — Crainte du scandale et la femme à deux maris. — Sainte-Hélène et conduite admirable. 39

CHAP. V. Réveil et sortie nocturne de Junot. — L'adjudant Laborde. — La machine de Chevalier. — Les complices et le délateur. — Tentatives contre la vie du premier consul. — Arrestation difficile. — Les enragés. — Confidences à Caffarelli. — Le cordonnier Lavoisier. — Pauvreté mauvaise conseillère. — La règle et les exceptions. — Morale du premier consul. — Sa famille militaire. 52

CHAP. VI. Garat, le ridicule et les grosses cravates. — L'oratorio d'Haydn. — Brillante réunion à l'Opéra. — Influence de la toilette sur l'esprit des femmes. — Dîner de Junot chez Berthier, le 3 nivose. — Sécurité générale, et bruit extraordinaire. — Le premier consul à l'Opéra, et Duroc à la porte de ma loge. — La machine infernale. — M. Diestrich, aide-de-camp de Vandamme. — Sortie de l'Opéra. — Ma présence aux Tuileries le soir du 3 nivose. — Scènes remarquables. — Fouché d'accord avec Junot. — Dangers de madame Bonaparte. — Larmes involontaires. — Détails exacts sur la machine infernale. — Exagération du nombre des victimes. — Le cocher de Junot, et danger évité. — Cauchemar de Junot, réveil terrible et ma vie en danger. 61

CHAP. VII. Mes visites aux Tuileries après le 3 nivose. — Conversation avec le premier consul. — Inutilité d'une victime de plus. — Opinion de Bonaparte sur le salon de ma mère. — Son jugement sur les émigrés. — M. Roger de Damas, terme de comparaison de bravoure. — Le cheval et le manteau. — Madame Murat à l'hôtel de Brionne. — Promenade à Villiers. — M. Beaudéloque et madame Frangeau. — *Nous ne sommes pas riches !....* — Opinion du premier consul sur les auteurs de la machine infernale. — Les républicains et les enragés. — Scène remarquable à la Malmaison. — Discussion animée entre Bonaparte et Fouché. — Enumération de crimes contemporains. — Madame Bonaparte et la conciliatrice

éconduite. — Suite et fin d'une longue discussion entre Fouché et le premier consul. — *Le Turc et le militaire français.* — Metge et son arrestation. — Le tribun Daveyrier. — Tribunaux spéciaux. — Portalis à la Malmaison, et le discours préliminaire du Code civil. — Les papiers de Junot. 79

CHAP. VIII. Lions nés à Paris le jour anniversaire du 18 brumaire. — Les déjeuners de femmes aux Tuileries. — Madame de Vaines. — La lionne en couche, et visite à la ménagerie avec madame Bonaparte. — Le premier consul venant nous rejoindre au Jardin des Plantes. — Marengo, l'aîné des lions. — Bonaparte et le cornac Félix. — Le menteur pris sur le fait, et les crocodiles du Bosphore. — Souvenirs d'Egypte, racontés par le premier consul. — Les psylles et les serpens. 98

CHAP. IX. Etude d'hommes nouveaux. — Mes dîners. — Conseils du premier consul, et rapprochemens dans la société. — Les jours des consuls. — La maison de Cambacérès. — M. d'Aigrefeuille et M. Monvel. — Un dîner chez Cambacérès et les merles corses. — Les gastronomes dans l'exercice de leurs fonctions. — Les solliciteurs chez le second consul. — Mademoiselle de Montferrier et M. Bastarèche. — La *Belle et la Bête.* — Mot de Bonaparte. — *La cour* du second consul et promenade au Palais-Royal. — Le futur et la dinde aux truffes. — M. de Souza et sa perruque. — Le diplomate en enfant de chœur. — Scène de comédie chez Cambacérès. — Le général Mortier et sa famille. — Les deux frères de Berthier. 109

CHAP. X. Le quintidi et la parade aux Tuileries. — Le jeune homme et la pétition. — Le premier consul et le sang du jeune homme. — Le gouverneur de la Bastille et la pension. — M. Delatude et quarante ans de cachot. — M. de Sartines et les ricochets. — Vincennes, la Bastille et Bicêtre. — Santerre. — Le dynamomètre. — La jeune fille et le village brûlé. — M. de La Rochejaquelein et M. de Massuire. — Rossignol et Ronsin. — L'armée révolutionnaire et les colonnes infernales. — Le vieillard et la jeune fille. — Le général Charbonnier et l'aide-de-camp. — Es-tu bon patriote? — *Pomper les huiles.* — Le général Vandamme et le coup de sabre. — La grande route sur l'Escaut et le village *Ultérieur.* 138

CHAP. XI. M. Charles et les réputations par reflet. — Antécédens indispensables. — Madame Bonaparte au palais Serbelloni. — Madame Leclerc observatrice. — Les yeux de Bonaparte et la police de la salle du trône. — Arrestation de M. Charles à Milan. — Conversation avec Pauline Bonaparte. — La compagnie Bodin. — Afflictions et consolations réciproques. — Les premiers temps de madame Bonaparte à la Malmaison. — Madame la générale. — Sœur Rosalie

et l'aumônier de l'armée d'Egypte. — Le maître en l'absence du maître. — Conseil de divorce de Gohier à madame Bonaparte. — Retour de l'armée d'Egypte, et l'éloignement de M. Charles. — Bonaparte et Duroc sur le boulevart, et rencontre inopinée. — Amitié de Junot et de M. Charles. — M. Collot. — Les vrais amis de Junot. 159

Chap. XII. Les détracteurs de Napoléon. — Sœur Rosalie et l'Antechrist. — Les hommes supérieurs, appréciateurs de Bonaparte. — Beurnonville, et mot de Kléber sur le général Bonaparte. — Lettres de Kléber. — Les yeux de Bonaparte tournés vers l'Orient. — Projets d'un grand homme. — Désir de conserver l'Egypte. — Explication du retour d'Egypte de Bonaparte. — L'armée de Druses. — Les successeurs de Kléber. — Le général Menou. — Junot, Lanusse et les suites d'un duel. — Inimitié de Bonaparte envers Tallien. 168

Chap. XIII. Ambassade de Lucien à Madrid. — Ordres de Bonaparte relativement à l'Egypte. — Mission de mon beau-frère. — Lettre de Lucien au général Menou. — La plus intéressante de nos colonies. — Le plus fidèle ami de la république. — Reddition de l'Egypte et mission tardive. — Mon beau-frère à Malte. — La Sicile. — Naples et M. Alquier. — Madame Lagrena-Désirabode. — Cruautés napolitaines. — La sœur de la reine des Français. — Mesdames de France au palais de Caserte. — M. Goubaud, peintre romain; les princesses, et la cravate tricolore. — Le peintre du cabinet de l'empereur et du roi de Rome. — Tableau remarquable. . 180

Chap. XIV. Triomphe de Fouché. — Saint-Régent et le Petit François. — Adresse de Fouché et le *mouton* sans le savoir. — Saint-Régent sa propre victime. — Crime hors de comparaison. — Indignation des départemens. — Habileté de Dubois. — Finesse sans fausseté. — Voyage en Bourgogne et unanimité de sentimens pour le premier consul. — Adresses remarquables et spontanées. — L'esprit républicain. — Etat prospère de la France. — Rétablissement des sœurs de charité. — Les Enfans-Trouvés et les hospices. — La bataille de Hohenlinden et jugement du premier consul. — Le général d'Hautpoul et le général *Poule-d'Eau*. 201

Chap. XV. Achat de la Malmaison. — Madame Lecouteulx. — L'ancien parc. — Projet de Bonaparte et mademoiselle Julien. — La montagne et la rivière. — Embellissemens et simplicité. — L'appartement de mademoiselle Hortense. — Vie de château à la Malmaison. — Les déjeuners de femmes et le premier consul. — La tente, amour de l'air et le feu en été. — Facilité de madame Bonaparte à accorder sa protection. — Madame Savary et madame Lannes. — Histoire

d'une parure de turquoises. — Les dames de l'ancien régime chez madame Bonaparte.—Madame d'Houdetot et M. de Céré.—Faveur inattendue, mission, retard et disgrâce. — Le mémoire et la pétition. — Bonaparte recommandant la simplicité, et les toilettes de madame Bonaparte. 212

CHAP. XVI. Les mercredis de la Malmaison. — La troupe comique de la Malmaison. — Cambacérès Montauciel. — Bonaparte *traité en petit garçon*. — Dîners dans le parc. — Parties de barres, et le premier consul l'habit bas. — Deux curieux et frayeur de madame Bonaparte. — Rapp, Eugène et un vieux militaire. — Soldat reconnu par le premier consul. — Engagement volontaire. — Scène curieuse et touchante. — La mère et le fils.— Terreur panique à la Malmaison, et les habitans en chemise. 224

CHAP. XVII. Influence du temps sur le premier consul.—Le seigneur de château. — Exigences impérieuses du premier consul. — Le ravin et la calèche. — Larmes inutiles de madame Bonaparte. — Concession du premier consul en ma faveur. — Humeur et vivacité de Bonaparte. — Voyage de madame Bonaparte à Plombières. — Madame Louis Bonaparte remplaçant sa mère à la Malmaison. — Madame Bessières. — Le reversis et les *cœurs*. — *Les bêtes*. — Le Petit-Bièvre et galanterie de Junot. — La cour et la cage. — Le premier consul lit ses dépêches dans ma chambre. — Cinq heures du matin. — Paroles admirables sur les devoirs d'un chef d'état. — *Tout voir par soi-même*, et la pétition d'une veuve. — Jolie écriture et déclaration. — Les rendez-vous d'amour envoyés au ministre de la police. — Six heures du matin. — Visite du lendemain. — Une gazette, mademoiselle Abel et le prince de Würtemberg. — Le prince Charles. — Un compliment de Bonaparte. — Déjeuner au Butard. — Nuit de tristesse. — Enlèvement de clef et la porte fermée à double tour.—Nouvelle visite du premier consul. — Le passe-partout.—Position embarrassante et cruelle perplexité. — Arrivée de Junot à la Malmaison. — Monge et gaîté du premier consul. — La partie d'échecs avec Bonaparte. — Confidence impossible et faux soupçon de Junot. — Situation impossible à décrire. — Junot endormi et le premier consul à ma porte. — Scène incroyable. — Bonaparte et moi en calèche. — Démenti formel et sans conséquence. — Explication. — Lettre de ma mère montrée au premier consul. — Fin d'une scène pénible, et mon départ pour Paris. — Retour de madame Bonaparte et visite à la Malmaison. — L'anniversaire et mémoire singulière du premier consul. 237

CHAP. XVIII. Nouvelle époque. — Manifeste du duc de Brunswick.

— Erreurs accréditées sur le maréchal Brune. — Le prote et le général en chef. — Le roi Barras. — Exploits de Brune en Hollande et en Italie. — La convention de Montfaucon. — Le général Mathieu Dumas, et justice rendue à chacun. — La bataille de Pozzolo. — L'Autriche achetée par l'Angleterre. — Lettre d'un républicain au premier consul. — Affaires d'Italie et triomphes. — Brune à Paris. — Le roi de Suède et les deux Gustave. — Le roi dénonciateur. — Causes des préventions de l'empereur contre Brune. — Brune en Provence. — Anticipations inévitables, et mort tragique de Brune. — Les assassins et le couplet prophétique. — Avignon et le marquis d'Aulan. — Dévouement sublime et fureurs populaires. 274

CHAP. XIX. Paris en 1801. — Les théâtres. — Mes loges. — M. Carion de Nisas et *la Mort de Montmorency*. — Vanhove et la tabatière de Louis XIII. — Les trois questions espagnoles. — Première représentation de *Pinto*. — Prédilection pour le théâtre Feydeau. — Vogue d'Elleviou et la meilleure troupe de Paris. — La première troupe italienne et Raffanelli. — Cimarosa. — Le duc de Mouchy et le duo du *Matrimonio*. — L'Opéra et le théâtre Montansier. — Brunet et Tiercelin. — Le carnaval de 1801 et le bal masqué. — Scène comique. — Retour du printemps et la comédie à la Malmaison. . 299

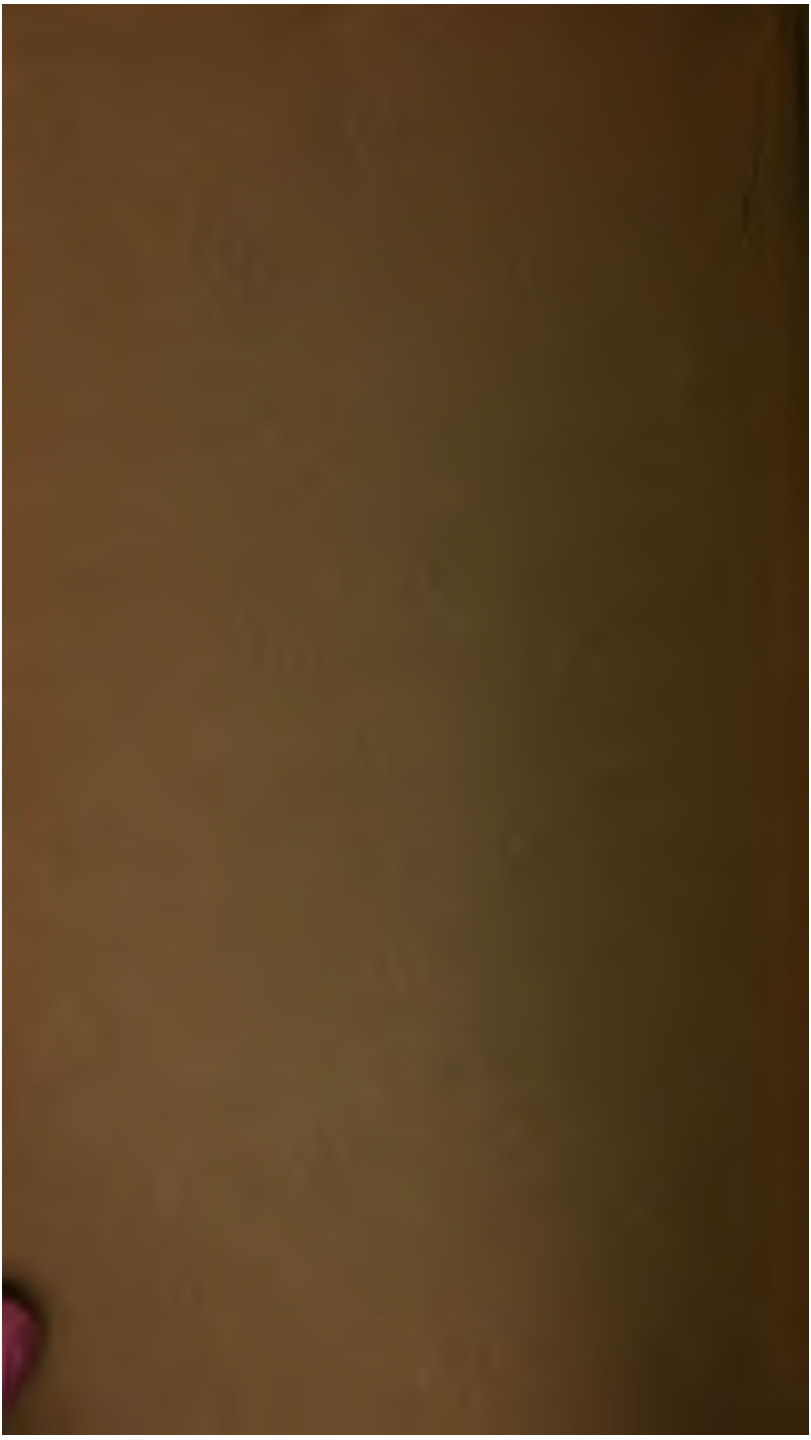
CHAP. XX. Le théâtre de société de la Malmaison. — Esther chez madame Campan. — Représentation du *Barbier de Séville*. — Madame Louis Bonaparte dans le rôle de Rosine. — Eugène de Beauharnais et M. Didelot. — M. de Bourrienne excellent comédien. — La troupe de Neuilly en rivalité avec la troupe de la Malmaison. — Lucien-Zamor et Élisabeth-Alzire. — Madame Murat. — *Les Folies amoureuses*. — Mon désespoir et les bottes étroites. — L'officier en souliers de satin blanc. — Le sabre de comédie et blessure réelle. — Le premier consul directeur de spectacle. — M. Fox et les trois physionomies de Bonaparte. — Répertoire comique de Cambacérès. — Isabey et le *Cheval-Fondu*. — Le général Lallemand. — Aventure tragi-comique arrivée à Michau pendant la révolution. 314

CHAP. XXI. Le fruit de nos triomphes et la paix avec l'Autriche. — Fêtes brillantes à Paris. — Résurrection du commerce. — Le luxe et l'élégance. — Les jolis danseurs de la Malmaison. — Souvenir antérieur. — Discours du général Bonaparte et *le Moniteur* rectifié. Bonaparte *insatiable du bonheur de la France* et M. de Talleyrand prophète. — Rectification d'erreurs graves de M. de Bourrienne. — Justification de Junot. — Les partis et nécessité d'une surveillance active. 328

CHAP. XXII. Encore M. de Bourrienne. — Un mot sur la prétendue

police de Junot. — Madame de Montesson et le jeune lieutenant de hussards. — Conduite de Junot et approbation du premier consul. — Bonaparte voulant tout savoir. — Faussetés avancées par M. de Bourrienne. — Junot à la Malmaison. — L'hôtel de la rue de Varennes et la place du Palais-Bourbon. — Madame d'Avaux et le vicomte de Ségur. — Les ennemis généreux et le proverbe italien. — Anecdote sur la femme de Louis XVIII. — Intime amitié de Junot et de M. Collot. — Deux lettres de M. Collot. — M. Lageard de Cherval calomnié. — Prévention du premier consul. — M. de Talleyrand et les amitiés du séminaire oubliées. — Madame Murat, M. de Bourrienne et un banquier de Vienne. 339

CHAP. XXIII. Le comte Louis de Cobentzel. — Goût pour les spectacles et les frivolités. — Le comte *en polisson*. — Anecdotes sur l'ambassade du comte de Cobentzel à la cour de Catherine. — Le théâtre de Zarkoizelo. — L'ambassadeur en comtesse d'Escarbagnas. — Le courrier novice et les dépêches. — Singulier changement de costume. — Victoires de Bonaparte en Italie et la diplomatie dans les coulisses. — Lord Withworth. — Le comte Philippe de Cobentzel. — Le traité de Naples et l'île d'Elbe cédée à la France. 354

CHAP. XXIV. L'ambassadeur au théâtre Montansier. — Les petits théâtres de Paris sous le consulat. — Le vaudeville dégénéré. — La gaîté française effacée. — Jadis et aujourd'hui. — L'ancien répertoire du Vaudeville. — L'Opéra-Comique en 1802. — Dozainville et Elleviou. — M. Henri Monnier et disgression involontaire. — La Comédie-Française. — Talma et mademoiselle Raucourt. — *Cinna*, Monvel et Molé. — Fleury. — Madame Vestris et mademoiselle Fleury. — Les débuts. — Mademoiselle Volnais et mademoiselle Bourgoin. — Mademoiselle Duchesnois et mademoiselle Georges. — Le monde actuel. — Les hommes du consulat. — La vie d'autrefois. — Les comédiens en prison. — Toutes les supériorités à l'index. — Fleury roi de Prusse et le comte de Périgord en prison. — Un serrurier et la charrette du duc d'Orléans. — Madame Boireau, Fleury et le capitaine de vaisseau. 362

FIN DE LA TABLE.